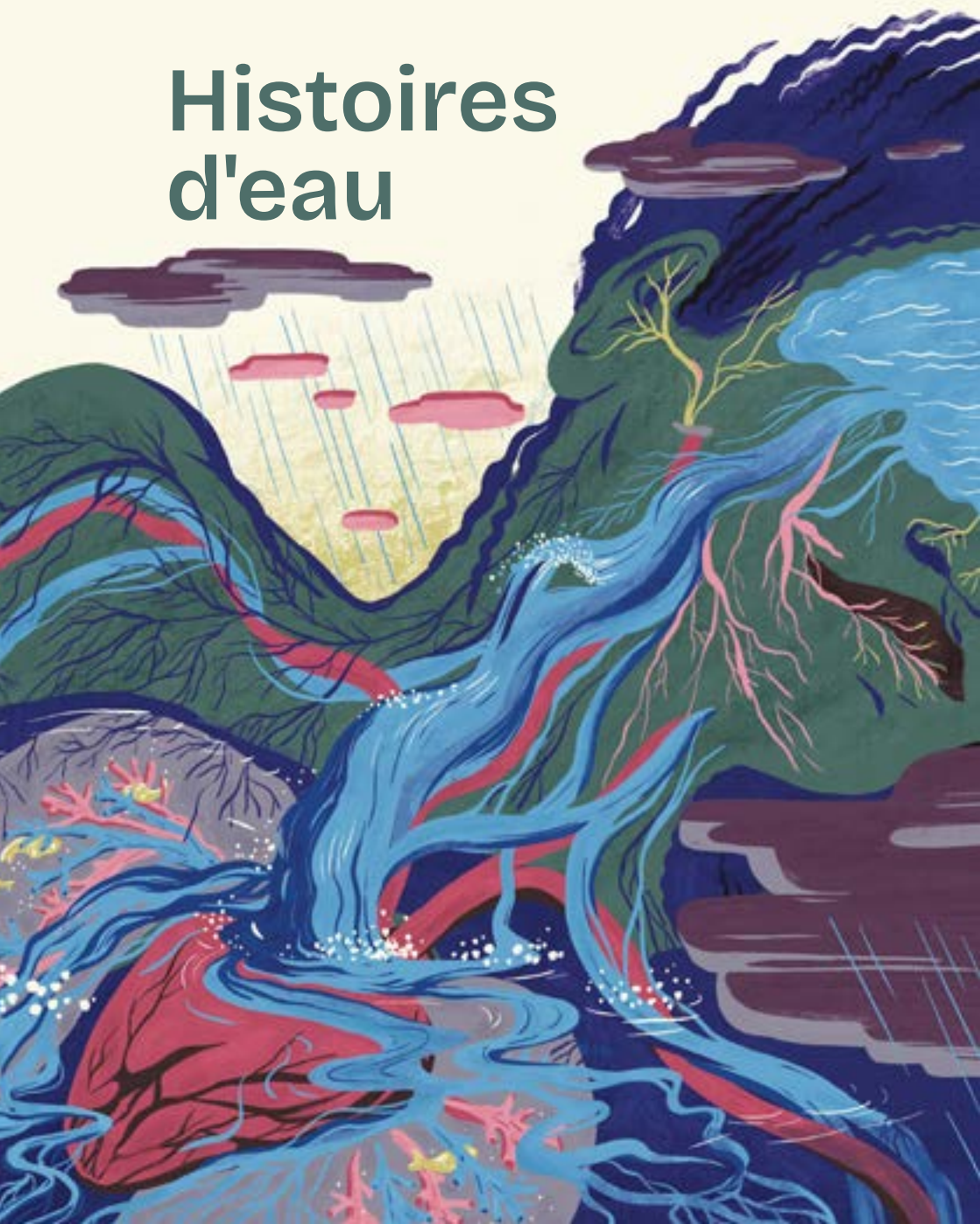




médiathèque  
nouvelle

# Histoires d'eau





## Un mot de l'illustratrice

Illustratrice et artiste pluridisciplinaire, je m'amuse à raconter au travers d'un univers coloré ma passion pour les gens et le mouvement, ma curiosité pour l'univers joyeux du macabre et mon amour des luttes féministes. Je travaille aussi bien sur des petits formats à la gouache qu'à grande échelle en réalisant des fresques. Je quitte avec joie mes pinceaux pour construire, échafauder et bricoler.

C'est au sein du collectif TAS D'OS que je donne corps à mon imaginaire par la création de marionnettes géantes, costumes et installations pour l'événement Día de Muertos dans les Marolles.

Lors de ma rencontre avec Frédérique, une chose m'a frappée dans son travail de recherche : l'eau nous semble se déplacer, contenue au travers de canalisations, de canaux, de fleuves bien dessinés, et de rivières allant d'un point A à un point B, mais en réalité l'eau s'éparpille, s'échappe, se diffuse partout et sous différentes formes. J'ai alors tenté de représenter ce mouvement et cela m'a amenée avec surprise à dessiner tout à la fois des racines, des veines, des bronches, du corail...

L'eau infiltrant l'entièreté du vivant.

**Manon Brûlé**

**<https://www.instagram.com/m.a.n.o.n.b.r.u.l.e>**



# Histoires d'eau

## **HYDRATER NOS IMAGINAIRES, NOS CORPS ET NOS PAYSAGES**

Comment le cinéma peut-il participer à réveiller notre sensibilité au vivant ? Cette exploration dans le cinéma, et auprès de personnes concernées par l'eau, a pour intention d'identifier les enjeux, mais aussi des chemins d'écoute et de rapprochement pour élargir l'horizon et adopter une vision sensible à l'ensemble du vivant qui nous traverse et nous entoure.

### **Chapitre 1: Images et imaginaires de l'eau**

L'eau est à la fois celle de la vie et la mort. Troublant cette approche binaire, le cinéma accorde à l'eau une variété de qualités et de rôles. Elle est ainsi claire, sombre, vive, stagnante, limoneuse, calme, agitée, surface, profondeur, reflet. Elle emporte au loin et conserve, elle lie et sépare, etc. L'eau se prête à des jeux de contrastes, mais aussi à des entre-deux et des ambiguïtés. Dans ce chapitre, nous explorons les différentes actions de l'eau au cinéma, et dans une moindre mesure, en musique et dans le jeu vidéo.

### **Chapitre 2: Cycles, tuyaux et luttes**

L'eau est une force que nous tentons de maîtriser dans des réseaux de tuyaux. Nous avons par ailleurs drainé les terres et canalisé le cours de fleuves. Cette posture conduit aujourd'hui à des impasses et génère des problèmes. L'eau se place alors au cœur des enjeux démocratiques. Dans ce chapitre, nous nous intéressons à l'eau « ressource », à celle des usages, des cycles et des conflits, à travers des interviews et des références de films, de musiques et de jeux vidéo.

### **Chapitre 3: Formes, forces et voix de l'eau**

Dans ce dernier volet, sont rassemblés des approches et des films, jeux et musiques, où l'eau a une voix, ou plutôt, des voix multiples, pour inspirer, retrouver de la complicité, murmurer et crier les dominations, trouver de nouveaux chemins dans le paysage, les corps et les imaginaires, où elle retrouve de l'espace pour s'exprimer, trouve des alliés, laisse des forces se déployer pour régénérer nos milieux de vie.

# Table des matières

## CHAPITRE 1

### Images et imaginaires de l'eau

#### L'eau de la vie (Frédérique Müller) > 8

L'eau sale et dévorante (Frédérique Müller) > 28

L'eau des marécages (Frédérique Müller) > 35

La pollution marine (Frédérique Müller) > 41

Les eaux douces polluées (Frédérique Müller) > 44

#### Le trop plein et le trop peu (Frédérique Müller) > 50

L'eau furieuse en musique classique (Nathalie Ronvaux) > 64

Inondation, montée des eaux et sécheresse (Frédérique Müller) > 67

Jeu vidéo : le retrait de l'eau (Thierry Moutoy) > 74

#### L'eau œil et la mémoire du monde (Frédérique Müller) > 78

Mémoire de mer (Frédérique Müller) > 88

Jeu vidéo : les eaux inquiétantes (Thierry Moutoy) > 93

#### L'eau de la traversée et l'abîme (Frédérique Müller) > 98

BD : les compagnons du crépuscule (Yannick Hustache) > 112

L'eau de la surface (Frédérique Müller) > 114

#### L'eau qui lie et qui sépare (Frédérique Müller) > 120

Baignades en eau douce (Philippe Delvosalle) > 132

## CHAPITRE 2

### Cycles, tuyaux et luttes

#### L'eau façonne les mondes (Frédérique Müller) > 142

L'eau des luttes (Frédérique Müller) > 152

Les combats juridiques en fiction (Frédérique Müller) > 157

My Dirty Stream, une chanson de Pete Seeger (Anne-Sophie de Sutter) > 160

Entretien avec Dominique Nalpas (Les États Généraux de l'Eau à Bruxelles) : La technique, c'est politique > 166

Entretien avec Yves Mathieu (Missions publiques) : Élargir le débat et repenser notre pacte social > 172

Des barrages en travers de la vie (Frédérique Müller) > 176

Révolte en musique contre la construction d'un barrage

(Anne-Sophie de Sutter) > 178

Entretien avec Virginie Pigeon (architecte et paysagiste) : Cartographier les attachements et les fragilités > 184

Entretien avec Caroline Lamarche (autrice) : L'éthique du regard et de l'écoute après l'inondation > 189

#### L'eau sale et canalisée (Frédérique Müller) > 194

L'eau enterrée (Frédérique Müller) > 201

Eau captive, plongée cinématographique dans la piscine (Catherine de Poortere) > 206

Entretien avec Luc Schuiten (architecte) : Faire de la place en ville pour le chant de l'eau et le rire des enfants > 218

#### Empreinte et cycles de l'eau (Frédérique Müller) > 222

Entretien avec Cedric Prevedello (Aquawal) : L'eau sous surveillance > 228

Sélection de chansons jeune public (Nathalie Droeshaut) > 233

L'eau de qualité (Frédérique Müller) > 235

## CHAPITRE 3

### Formes, forces et voix de l'eau

#### Rapprocher l'eau de nos oreilles et de nos mots (Frédérique Müller) > 244

Histoires de fleuves (Frédérique Müller) > 251

Annea Lockwood, archiver les fleuves (Benoit Deuxant) > 260

River Movie (Marc Roesems) > 265

#### L'eau féminine (Frédérique Müller) > 276

Devenir un corps d'eau (Frédérique Müller) > 281

Entretien avec Olivia Szwarcburt (militante et gardienne de l'eau) :

Se laisser toucher et traverser par l'eau > 294

#### Retrouver les formes de l'eau (Frédérique Müller) > 300

Entretien avec Nathalie Wathelet, Thierry André et Christophe

Nothomb (Hydrologie Régénérative Belge) : Prendre soin de l'eau verte pour régénérer les milieux > 312

Entretien avec Aurore Degré (bioingénieure) : Le comportement des sols > 318

#### Tisser des alliances (Frédérique Müller) > 324

Entretien avec Olivier Pestiaux (artiste et initiateur de Sambre2030) :

Dialoguer avec la rivière > 330

Le peuple castor (Frédérique Müller) > 334

Incarner les forces de l'eau (Frédérique Müller) > 338

Entretien avec Hélène Collin (comédienne et réalisatrice) : La nostalgie des profondeurs > 344

L'eau inspirante (Frédérique Müller) > 350

Jeu vidéo : Dordogne (Thierry Moutoy) > 354



# CHAPITRE 1

## Images *et* imaginaires *de l'eau*

# L'eau de la vie

L'eau est avant tout l'eau primordiale, celle qui rend la vie possible, celle d'où l'on vient, celle qui hydrate nos cellules et nos paysages, celle qui dynamise nos corps et vivifie nos esprits. Nous nourrissons abondamment l'imaginaire d'une eau bienfaitrice et celui-ci fait écho à une réalité biologique : l'eau est indispensable à la vie.

Images et imaginaires de l'eau

## L'EAU AUTOUR DE NOUS ET EN NOUS

« *Nous sommes des enfants de l'océan* »<sup>(1)</sup>. La vie s'est créée dans la mer il y a 3,8 milliards d'années sous forme d'organismes unicellulaires. Elle est restée aquatique pendant plus de 3 milliards d'années avant de se décliner en végétaux, puis en animaux terrestres à partir de l'Archéen, il y a 500 millions d'années<sup>(2)</sup>. Notre récit de l'évolution de la vie est « une sortie des eaux », parfois aussi appelée « conquête des continents » ou « conquête des terres ». On imagine assez spontanément une créature aquatique, dont la forme devient de plus en plus complexe et qui avance droit vers l'intérieur des terres, comme une quête d'émancipation du milieu d'origine. Cet imaginaire de l'évolution du vivant s'est développé sous le prisme des idées de conquête, d'affranchissement des limites, de séparation. Pourtant, l'histoire peut être plus nuancée. D'abord parce que la vie a évolué dans le milieu aquatique également, mais aussi parce que, comme l'explique Baptiste Morizot<sup>(6)</sup>, « **nous ne sommes pas sortis des eaux, nous les avons emmenées avec nous** ». Il précise : « *Nous ne sommes pas de la terre, nous sommes de l'eau hantée et structurée, protégée dans des peaux. Labyrinthiser l'eau en nous et hors de nous est notre plan de survie pour explorer les déserts. Nous sommes des eaux nomades, mares mobiles pour porter la vie océane chaque fois plus loin dans les terres* ». Nous sommes donc toujours intimement liées à l'eau.

Baptiste Morizot<sup>(6)</sup> revient sur l'histoire de l'évolution. Il y a environ 360 millions d'années, les ancêtres de tous les vertébrés terrestres ont commencé à sortir de l'eau pour donner naissance à trois lignées d'amniotes : les reptiles, les oiseaux et les mammifères. Ces animaux ont en commun : la production d'une peau résistante pour limiter les pertes d'eau ; des intestins absorbants pour laisser l'eau entrer ; de grands poumons pour remplacer l'apport d'oxygène de l'eau ; la production de larmes pour conserver les yeux humides et ainsi permettre à la vision de devenir aigüe, et enfin, une évolution décisive : la capacité d'accomplir la totalité du cycle de reproduction sur la terre ferme. « *Tous les bébés amniotes, jusqu'à ce jour, naissent dans une capsule spatiale qui contient toute la technologie vivante nécessaire pour prospérer sur une autre planète. Pourquoi ?*

Parce qu'ils viennent d'un autre monde. **Nous venons d'un autre monde, celui des mers ancestrales** ». Tout se passe comme si l'espèce humaine se négociait des conditions de vie terrestre au moyen de mécanismes qui lui permettent de garder l'eau avec elle. Nous conservons donc toujours l'eau proche de nous, en nous.

Ce lien très intime avec l'eau est décrit dans *Avatar, la voie de l'eau* lors d'une leçon de nage donnée par les Na'vi aquatiques au peuple de la forêt en exil : « *La voie de l'eau n'a ni commencement ni fin, la mer est autour de toi et en toi. La mer est ta maison avant ta naissance et après ta mort. L'eau donne et prend. Elle relie toute chose, de l'obscurité à la lumière* ». Il est encore raconté dans *Still The Water* où l'eau est avant tout une énergie. Au bord de la mer, sur une plage japonaise, un homme vient de perdre sa femme et raconte : « *Faire du surf, c'est affronter la fin de la vague qui s'est formée au large. Elle a alors accumulé une énergie phénoménale. Quand on se fond dans la vague, on reçoit toute cette énergie. Tout se transforme en néant et en sérénité. Tout s'apaise. Elle est morte mais son énergie demeure. La vague nommée Isa (le prénom sa femme décédée) était la plus belle vague de ma vie* ».

L'eau représente aujourd'hui environ 71 % de la surface de la planète, un taux qui fait écho à celui de l'eau dans le corps humain. Celle-ci constitue en effet jusque 78 % du corps d'un nouveau-né avant de diminuer progressivement jusqu'à 60 % chez un adulte<sup>(5)</sup>. Une même eau circule et hydrate nos paysages et corps, sous de multiples formes (pluie, lac, océan, nuages, brume, glace, mais aussi liquide amniotique, sueur, larmes, urine, etc.). **L'eau passe par nous, elle nous traverse, elle s'infiltré jusque dans nos rêves et nos imaginaires.**

## L'EAU DES DYNAMIQUES DE LA VIE

Les rêves de vie commencent avec une infime quantité d'eau qui renferme déjà un imaginaire vigoureux de fertilité et de vie en puissance. Gaston Bachelard<sup>(3)</sup> écrit : « **Une goutte d'eau puissante suffit pour créer un monde et pour dissoudre la nuit** ». Au cinéma, de nombreux films déploient cet imaginaire de l'eau qui donne la vie, que ce soit à partir d'une goutte ou depuis les profondeurs

océanes. Dans *Dune*, pour mettre en images le projet des Fremen de rendre un océan à Arrakis, la planète désertique, une goutte d'eau tombe dans un bassin souterrain qui se ride à son contact. L'amplitude de l'écho laisse deviner l'immensité du réservoir. Ici, les gouttes se rejoignent pour porter la vie, tout comme dans le film d'animation *Élémentaire*. Un personnage d'eau renaît depuis ses larmes assemblées qui s'écoulent à travers les parois d'une maison. Une gouttelette isolée peut aussi déclencher des événements de grande ampleur, à l'image du début de *Happy Feet 2*. Une miette de glacier fond et se détache. En tombant dans les eaux marines, elle crée un vortex qui sépare les glaces au sein d'un monde qui se fragmente et se disloque.

## Au cinéma, la mer, dans ses profondeurs, évoque avec force cette image du berceau de la vie.

C'est ainsi sur le plancher de l'océan que le magicien de *Ponyo sur la falaise* cultive le vivant et les élixirs dans le but de faire table rase des pollutions générées par les êtres humains et de relancer un nouveau processus de vie. Dans *Gravity*, une astronaute réussit tant bien que mal à regagner la Terre, après de multiples complications techniques. Dans l'espace, elle flottait. Mais au lieu de légèreté, il s'agissait plutôt de vulnérabilité. Sans cesse reliée par des cordons à la navette, elle était dépendante de multiples appareillages aussi complexes que fragiles. L'image de son corps rattaché à l'habitable spatial par un câble noueux évoque une phase de gestation. Lors du retour sur Terre, après avoir percé l'atmosphère, la capsule s'enfonce dans l'océan. En s'en extirpant, la jeune femme semble vivre une seconde naissance. Les jambes ayant perdu de leur tonus musculaire, elle se redresse en mobilisant toute la force dont son frêle corps est capable. Filmée en contreplongée, elle se grandit, se tient sur ses deux pieds, et apparaît enfin, dépliée, humaine et terrestre. L'eau est le lieu de la renaissance.

Le pouvoir régénérant de l'eau ravive aussi des écosystèmes. Il est alors lié au végétal, comme cela est raconté dans *L'Homme qui plantait des arbres*, une adaptation de la nouvelle de Jean Giono. Un narrateur y raconte l'histoire du berger Elzéard Bouffier, un habitant de Haute-Provence entre 1913 et 1947. En plantant des arbres, il fait renaître sa région. Graine triée après

graine plantée, patiemment, une forêt sort de terre, permettant le retour de l'eau et avec elle, celui de la vie au village, le gai bruit des filets de la fontaine sur la place au milieu du rire des enfants.

**L'eau des sources concentre également cet imaginaire de l'énergie vitale.** « L'eau gonfle les germes et fait jaillir les sources » <sup>(3)</sup>. Elle revêt alors des qualités spécifiques. « La source fait figure du vierge et de l'intact, dans une identification de la pureté avec la virginité là où inversement, l'eau souillée renvoie au pollué sexualisé, au contaminé » <sup>(4)</sup>. Dans *La Jeune Fille sans mains*, une mère et son enfant trouvent refuge près d'une source, guidé-es par la rivière elle-même. C'est au sommet de la montagne, dans un écrin secret, que la jeune mère traquée peut reprendre son souffle, soigner son corps meurtri et protéger son enfant. La source protège la fonction maternelle.

## L'eau peut aussi marquer ou célébrer les étapes d'une vie, elle est alors l'eau des rites.

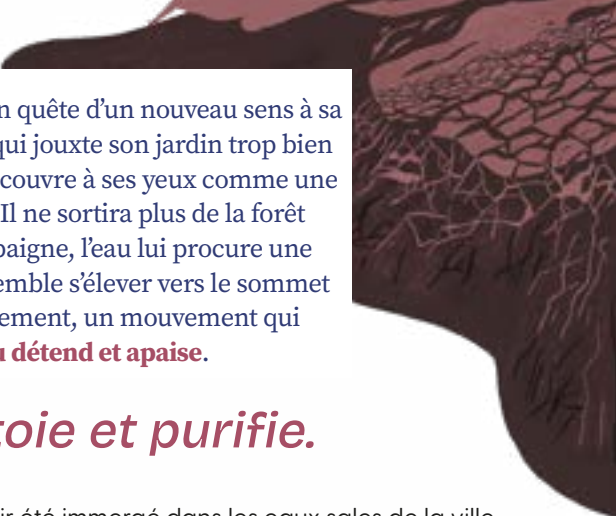
Le cinéma met par exemple en scène l'eau du baptême comme dans la célèbre séquence d'ouverture du film *Le Parrain*. Un nouveau-né y reçoit les saints sacrements. Il est donc lavé de ses péchés. Le baptême consacre à ce moment Michael Chorleone en parrain de l'enfant, mais aussi en parrain de la famille criminelle, ce dernier, commanditant le jour même une série de meurtres. Si l'eau sacrée est ici protégée au sein d'une église, elle peut aussi provenir du lit d'une rivière comme dans la série *Viking*, quand le guerrier Rollo accepte d'être baptisé en terre chrétienne dans le cadre d'un accord politique, sous le regard désapprobateur d'un compagnon de bataille qui crache sur la berge, alors que d'autres se prosternent. L'eau bénite devient sacrée, non en raison de ses qualités intrinsèques, mais par les rituels, les gestes et des paroles qui accompagnent sa circulation et lui confèrent ses vertus. Toute eau sainte n'est par ailleurs pas nécessairement saine. L'eau sacrée du Gange est par exemple impropre à la consommation, mais demeure sacrée. Dans *La Tresse*, une mère et sa fille s'enfuient pour échapper à leur condition sociale d'intouchables. Avant d'aller au temple, première étape de leur nouvelle vie, elles vont saluer le Gange.

Le pouvoir de l'eau peut aussi se développer dans des contenants à grande charge symbolique comme le distillateur ou le chaudron dans lequel les potions sont dynamisées à l'aide d'un mouvement circulaire. C'est de ce mouvement en spirale que naît la magie. Dans *Macbeth*, trois sœurs jettent dans un grand chaudron les ingrédients qui feront le destin tragique du héros. Dans cette scène, pour le réalisateur Orson Welles, les sorcières ne prédisent pas l'avenir, elles le fabriquent.

En dehors de ces moments ponctuels, l'eau est nécessaire quotidiennement. Elle est avant tout **l'eau qui étanche la soif**. Dans *En amont du fleuve*, elle est un don de la nature pour deux demi-frères assoiffés en marche sur les traces du secret de la mort de leur père en montagne. Elle se fait providentielle dans *Ben-Hur* alors que les esclaves enchaînés traversent le désert, éprouvant la brûlure du soleil et l'étreinte de l'air brûlant. L'eau est alors réservée aux soldats et aux chevaux mais une apparition divine permet à Ben-Hur d'étancher sa soif. Boire lui redonne alors non seulement de la force mais aussi foi et courage. L'eau est aussi nourricière dans le monde post-apocalyptique de *Dernier Combat*. Quand elle tombe du ciel sur ce monde désertique, elle offre miraculeusement de l'eau, mais aussi des poissons. Le ciel ne se montre pas toujours aussi généreux. Plus tard, il pleut aussi des gravats qui s'ajouteront aux ruines de ce monde délabré et violent. L'eau est un élément ambivalent. Si elle apporte la vie, elle peut aussi punir, s'emporter violemment et tout arracher sur son passage.

Dans l'imaginaire, l'eau qui donne la vie est généralement claire, transparente ou bleutée. Elle est vive, par opposition à des eaux plus sombres et immobiles, porteuses de mort, de maladie ou de mélancolie. L'eau fraîche du matin sur le visage permet ainsi de réveiller le regard, d'affiner la capacité de discerner. Chaque jour est neuf, débarrassé des traces et des lourdeurs de la veille. Dans *Le Théorème de Marguerite*, après des jours de calculs, une jeune mathématicienne vient de résoudre les interminables équations de la conjecture de Goldbach qui tapissaient les murs de sa chambre. Excitée autant qu'épuisée, pendant que son compagnon vérifie les étapes, elle va prendre une douche pour calmer son esprit secoué et soulager son corps fatigué.

**L'eau vivifie.**



Dans *Ailleurs si j'y suis*, un homme en quête d'un nouveau sens à sa vie s'engouffre un jour dans le bois qui jouxte son jardin trop bien tondu. Là, en son cœur, un lac se découvre à ses yeux comme une évidence. C'est là qu'il doit se poser. Il ne sortira plus de la forêt avant plusieurs jours. Alors qu'il se baigne, l'eau lui procure une sensation d'apesanteur. Son corps semble s'élever vers le sommet des branches puis se redéposer lentement, un mouvement qui berce comme une respiration. **L'eau détend et apaise.**

## L'eau nettoie et purifie.

Le soir venu, après avoir été immergé dans les eaux sales de la ville pour les besoins d'un tournage, un jeune homme se douche longuement dans *La Rivière*. L'eau propre dissout l'eau sale, la fait disparaître. Elle emporte l'indésirable physique, mais aussi émotionnel et symbolique. Dans *Paranoïd Park*, un adolescent cherche à soulager sa culpabilité en se réfugiant sous la douche une fois rentré chez lui, alors qu'il réalise qu'il est responsable d'un accident mortel. L'eau des bains publics dessinés dans *Le Voyage de Chihiro* permet aussi aux esprits de se régénérer. Un dieu entre ainsi un soir, méconnaissable, dissimulé sous une masse informe de boue et de détritiques tirés de la rivière. Une eau pure lui rend son apparence et soulage sa douleur. À plus grande échelle, l'eau peut assainir un territoire. Dans *Le Seigneur des anneaux: les deux tours*, les Ents (gardiens des arbres) brisent un barrage. L'eau retenue se répand alors avec fureur sur les terres dévastées par le magicien maléfique Saroumane et occupées par l'armée des orques et des Uruk-hais. Elle balaie les monstres et les outils de destruction.

Comme le sait l'écrivain atteint d'une légère « fièvre du scribe » dans *The Grand Budapest Hotel*, **l'eau peut soigner les maux et les fatigues du corps et de l'esprit**, que ce soit à l'état liquide, gazeux et même de glace, dans les piscines, baignoires, hammams, saunas, ou sources. Dans *Bonnard Pierre et Marthe*, on prescrit ainsi des bains à une jeune femme malade, de même que dans *A Cure for Wellness*, bien que, dans cet établissement de cure thermique, les eaux soient perverties. Les bienfaits attendus sont en réalité une façade pour appâter, contaminer et asservir de riches client·es.

Le cinéma s'est aussi emparé du cas très particulier de **l'eau qui inverse ou stoppe le cours du temps et qui défie la mort** avec le

motif de la fontaine de Jouvence. Le pouvoir de cette eau est mis en scène dans *Pirates des Caraïbes: la fontaine de Jouvence*. Le film rappelle l'importance du rituel, ici païen, ainsi que la dualité de l'eau. Si elle offre des années de vie supplémentaires, c'est qu'elle les prend à un autre être offert en sacrifice. Un des ingrédients est par ailleurs, une larme de sirène, une forme d'eau qui bénéficie d'une puissance symbolique très forte, peut-être parce que c'est une eau salée issue du corps humain, comme un rappel du milieu d'origine.

## LIMONS ET ARGILE

**Puissant solvant, l'eau mêle et brasse.** Elle mélange les liquides, mais aussi les liquides aux matières. L'eau de la vie, c'est donc aussi l'eau limoneuse, la soupe primitive. « *L'eau, semble-t-il, a, sous cette forme, apporté à la terre le principe même de la fécondité calme, lente, assurée* »<sup>(4)</sup>. L'argile est aussi de ces matières premières. « *Pour créer, il faut toujours une argile, une matière plastique, une matière ambiguë où viennent s'unir la terre et l'eau* »<sup>(4)</sup>. Par nature, l'eau épouse toutes les formes, se glisse indifféremment dans tous les contenants et fissures. Elle est informe. Mais quand elle se charge de matières, souple et épaisse, elle peut mettre en forme le vivant. Malléable, l'argile formée permet alors la création par les mains. *Le Golem* met ainsi en image l'histoire de la créature d'argile façonnée au XVI<sup>e</sup> siècle par le rabbin de la ville pour sauver le peuple juif de la persécution.

## SUSPENSION ET MÉTAMORPHOSE

**L'eau a aussi ce pouvoir de suspendre, de mettre les corps et les récits en suspension, dans un espace hors-temps, hors-sol.** Dans *Roméo + Juliette*, elle offre la possibilité d'une rencontre amoureuse entre deux êtres que les conventions sociales séparent. Dans une piscine, il et elle se rapprochent et s'avancent peu à peu dans une cavité qui les met à l'abri des regards. L'eau offre encore une parenthèse à deux jeunes gens dans *Chat noir, chat blanc* dont la vie semble déjà bien empiétrée

dans un lourd héritage de trafics, de combines en tous genres et de dettes contractées par les familles gitanes. Au milieu du Danube, par un bel après-midi ensoleillé, il et elle se retrouvent pour partager leurs sentiments. Les corps flottants et leurs confidences sont alors protégés par une épaisse bouée de caoutchouc noir, comme une membrane qui les met à distance du quotidien, le temps d'une baignade.

Le paysage imprégné d'eau dans *Stalker* est aussi une sorte de suspension du réel. Les hommes avancent dans un monde secret, caché et interdit, situé à la marge du monde officiel et baptisé la Zone. On y circule en suivant les pas d'un guide. Celui-ci sait lire ce paysage qui fourmille de dangers invisibles. Il faut avancer avec beaucoup de précautions et respecter les règles tacites du lieu. Ce monde lent et silencieux cache en son cœur une chambre des vœux. Ici, sur ces sols baignés d'eau, tout est possible. La matière et l'usage des objets subissent de légères altérations ou variations du réel connu. L'eau est une ouverture à un autre monde.

***Si l'eau met en suspens,  
c'est aussi parfois pour provoquer un  
changement d'état.***

Autour d'une mare, dans *Bonjour le monde*, un très joli film d'animation réalisé avec du papier découpé, chaque naissance commence par une question : « *Qui suis-je ?* ». « *Ce que tu es, tu vas le construire jour après jour* », lui répond une voix féminine. Peut-être celle de l'eau ? Cette quête passe par l'observation et la rencontre avec les membres d'autres espèces. « *Naître, c'est toujours se découvrir soi et découvrir les autres* ». En découvrant le monde, on se construit. Il s'agit de co-naître. La mare devient peu à peu un monde fait de plusieurs mondes où les animaux co-habitent, grandissent et changent de formes. C'est la même leçon que doivent apprendre des nouveau-nés dans le joli court métrage *Les Têtards à la recherche de leur maman*. Comme ces derniers ne ressemblent pas à leur mère, ils vont à la rencontre de plusieurs animaux avant de comprendre qu'ils changeront de forme plus tard. Un autre type de mue se produit dans *Gremlins*. En se jetant dans la piscine, le chef de la petite meute

de monstres se multiplie, s'auto-reproduit et donne naissance à des dizaines d'autres petites créatures facétieuses et cruelles.

**L'eau est donc celle des naissances, mais aussi celle des métamorphoses.**

Les métamorphoses ne sont pas seulement physiques. Se métamorphoser, c'est aussi abandonner des parts de soi. Gaston Bachelard <sup>(3)</sup> décrit ainsi les fonctions de l'eau : « *Absorber les ombres, offrir une tombe quotidienne à tout ce qui, chaque jour, meurt en nous* » ... « *L'eau est l'élément transitoire. Il est la métamorphose ontologique entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écoule. La mort quotidienne n'est pas la mort exubérante du feu qui perce le ciel de ses flèches ; la mort quotidienne est la mort de l'eau. L'eau coule toujours, l'eau tombe toujours, elle finit toujours en sa mort horizontale* ». L'eau emporte avec elle les parts de nous que nous cherchons à mettre à distance, les douleurs, les souvenirs, les pensées. Dans *Nouvelle Vague*, une femme renverse un homme sur la route. Elle décide de l'héberger dans sa luxueuse maison au bord du lac Léman. Il et elle vivent alors ensemble au milieu d'une foule bavarde au service de la cheffe d'entreprise. Lui est plus silencieux et réservé. Avec le temps, elle se lasse, et, lors d'une baignade au milieu du lac, elle le fait tomber à l'eau et le laisse se noyer. Plus tard, un autre homme surgit, au physique identique. Les deux hommes semblent ne faire qu'un, le second étant une version du premier. Le lac est lieu trouble, c'est un espace de conversion.

***L'eau peut être aussi un lieu  
d'expériences et d'apprentissage.***

Comme les jeunes filles de *La Naissance des pieuvres* en font l'expérience. Les cheveux sont tirés en arrière et plaqués, les paupières couvertes de paillettes, mais, au-delà des apparences, les corps sont source de complexes et de doutes pour ces trois nageuses de natation synchronisée. Là où la chorégraphie exige de l'homogène et du conforme, trois personnalités font des vagues. L'une, jeune et réservée, découvre son homosexualité. Une autre, un peu plus ronde que les autres, s'éprend d'un garçon populaire qui ne lui accordera qu'une laide et courte

relation d'un soir. La troisième, attirante, mais anxieuse d'être toujours vierge, s'efforce de paraître libre et effrontée, semblant surtout subir le désir des autres. Dans les vestiaires, les douches et la piscine, les regards se croisent. Au milieu des éclaboussures, les corps dansent et ondulent. Dans cet univers humide, l'envie de grandir et de devenir se mêle à la peur. Le monde des jeunes filles, dont la piscine est le centre, se ferme à toute extériorité (peu de famille, pas d'école, pas de repères dans le temps, seulement quelques plans dans d'autres lieux clos et privés comme les chambres). L'eau est le lieu des jeux de séduction, des apparences contrôlées, des désirs et des frustrations, comme un aperçu de leur monde à venir dans lequel elles devront, là aussi, apprendre à nager. L'eau est aussi un lieu d'apprentissage dans *La Tortue rouge*. Contrairement aux apparences, il ne s'agit pas de l'histoire de survie d'un naufragé. Ce film d'animation sans parole n'explique rien des moyens qu'aurait trouvés le héros pour subvenir à ses besoins. Il raconte par contre longuement comment il apprend les métamorphoses et les renaissances et comment il doit découvrir des voies inédites pour évoluer. Il doit ainsi un jour plonger sous les rochers pour trouver une sortie alors qu'il est tombé dans un trou profond. Il se glisse alors dans un étroit conduit sous-marin avant de regagner la mer puis la plage. Le dessin évoque le cheminement d'un nouveau-né lors de sa naissance et la scène raconte comment la seule issue possible à la chute est une réinvention de soi. Le court métrage humoristique *Les Trois Moines* met quant à lui en scène trois personnages qui, confrontés à la soif, doivent apprendre à se répartir l'effort de la corvée d'eau. Ici l'eau oblige à l'apprentissage de la coopération.

## LE PLONGEON ET L'ENJAMBÉE

**L'eau est aussi celle des dangers et sa surface propose une mise à l'épreuve.** « Le saut dans l'inconnu est un saut dans l'eau »<sup>(3)</sup>. Il faut choisir entre rester en surface ou oser aller en deçà et plonger. Dans *Suro*, une piscine est l'occasion d'un petit jeu rafraîchissant au cœur de l'été : il faut traverser une piscine en courant sur de larges morceaux d'écorces de liège. Tomber dans l'eau signifie perdre la partie. Jouer avec l'eau, c'est aussi jouer avec ses limites, ses atouts physiques, éprouver son

courage car, si l'espèce humaine est née de l'eau, elle ne peut plus y vivre. Retenir sa respiration, comme dans *Canine*, est aussi une épreuve qui fait le tri entre les individus. Qui, de la sœur ou du frère, remportera le meilleur chronomètre ? Cette quête de performance est mise en scène dans *Le Grand Bleu*, un film librement inspiré des vies de Jacques Mayol et Enzo Maiorca, champions de plongée en apnée. Les deux plongeurs s'affrontent, fascinés par l'euphorie des profondeurs : qui pourra descendre le plus loin dans l'océan ? L'eau est ici le moyen de tester, parfois de repousser, les limites de la condition humaine.

Au cinéma, plusieurs films proposent aux personnages un autre test, celui du saut. *Le Retour* s'ouvre par exemple sur une scène de bravade : des enfants, depuis le sommet d'une tour, se défient. L'un d'eux est terrifié et paralysé par le vertige. Recroquevillé et grelottant, il est abandonné par les autres. Sa mère vient le chercher un peu plus tard. La suite du film tisse autour des motifs de la présence et de l'absence des parents, de la dépendance et de l'émancipation des liens noués avec eux. L'eau, à l'image de cette scène, est l'élément qui permet d'éprouver ces liens, de les nouer ou dénouer. Au début du film *Kon-Tiki*, un jeune garçon affronte également le danger et saute sur des blocs de glace devant le regard inquiet de ses ami-es qui cherchent à l'en dissuader. S'il tombe dans l'eau gelée de la Norvège, il meurt. Mais ce futur explorateur cherche déjà à éprouver les limites de son monde.

D'une manière générale, la nage est l'exercice d'une confrontation, celle d'avec un milieu étranger à la nature humaine. « **Les premiers exercices de la nage sont l'occasion d'une peur surmontée. La marche n'a pas ce seuil d'héroïsme** »<sup>(3)</sup>. L'épreuve, quand elle n'est pas fatale, fait grandir. Pour les deux adolescent-es de *Falcon Lake*, le lac est une profondeur, physique et symbolique, à la fois inquiétante et attirante. Entre la peur d'être englouti et la tentation de rejoindre la jeune fille dénudée, le garçon est tiraillé. Pour les deux, il s'agit de surmonter les défis et les émois. Une épreuve de l'eau particulièrement difficile pour le garçon ayant déjà risqué la noyade lorsqu'il était plus jeune. Au cours du film, l'eau se fait de plus en plus mystérieuse. Elle semble conserver la mémoire des deux jeunes dont on ne sait pas très bien qui a survécu à la fin du film et qui s'est noyé ? Dans *Bienvenue à Gattaca*, la nage est l'occasion d'un énième défi pour deux frères, éternels rivaux

dans une quête de perfection, au cœur d'une société eugéniste. « *Le premier qui s'épuise a perdu* ». Quand elle est glacée, comme dans *Les Cinq Diables*, l'eau du lac complique l'épreuve en ajoutant à l'effort physique un risque de somnolence. Une petite fille accompagne donc sa mère à chaque nage, chronomètre en main, pour lui éviter la noyade et l'hypothermie.

Si l'eau métamorphose les corps et les esprits, **elle a aussi, au cinéma, souvent un rôle disruptif et fait évoluer le récit dans une autre direction.** Dans *Parasite*, la pluie qui rafraîchit le quartier riche, mais inonde le quartier pauvre, fait basculer le film de la comédie au drame. Au cinéma, la pluie endosse souvent un rôle particulier. Elle peut souligner le climax d'une tension ou accompagner une décharge. Celle-ci peut être amoureuse comme dans *Spider-Man* avec la scène du baiser entre Mary-Jane et Spiderman alors qu'il est suspendu à un fil tête en bas ou comme dans *Sur la route de Madison*. Francesca, mère au foyer, seule et un peu éteinte par la routine, serre la poignée de la porte de la voiture conduite par son mari, tout juste rentré après une longue absence. Son regard est concentré sur la voiture qui se trouve devant elle. À bord, un photographe qu'elle vient de rencontrer et dont elle s'est éprise. Sous une pluie battante, elle doit à ce moment-là choisir entre rester dans la voiture aux côtés de son mari ou s'enfuir en courant, avant que le feu ne passe au vert, pour rejoindre son nouvel amour et commencer une autre vie pleine d'aventures. Dans *A Ghost Story*, une jeune femme triste reste longuement devant la fenêtre. Elle vient de perdre son mari et ne perçoit pas la présence de son fantôme qui se tient juste derrière elle. En plein deuil, elle observe la pluie. Le lendemain, elle changera les draps de son lit, prête à aller de l'avant. Dans *Matrix Revolution*, la scène de lutte finale entre le héros Neo et le vilain agent Smith se déroule également sous une averse. Les traits de pluie font ainsi écho aux lignes verticales du code informatique alors que la matrice qui tient l'espèce humaine prisonnière est devenue instable. La pluie augure un reboot possible de la matrice.

***Avec ce rôle purgatoire de l'eau, la vie est très proche de la mort, les deux mouvements se succèdent, dansent ensemble.***

## L'EAU DES DÉSIRS

**Les désirs et les sentiments amoureux trouvent aussi un écho dans la présence de l'eau.** Les étendues aquatiques sont le lieu de l'ébat des corps qui cherchent à se libérer, des sentiments doux autant que des pulsions fortes. Dans *Bonnard Pierre et Marthe*, le couple amoureux se jette dans la Seine. Isolés du reste du monde dans leur maison de campagne, il et elle se jettent légers et nus dans l'eau fraîche. Les rives sont aussi un lieu privilégié pour les rencontres amoureuses et les confidences. Le film *Casque d'or* décrit par exemple la vie parisienne au cœur des guinguettes qui se développent au XIX<sup>e</sup> siècle. Avec l'exode rural et la révolution industrielle, les Parisien·nes expriment le besoin de zones propices au repos et à l'amusement. Le dimanche, ouvriè·res et employé·es prennent donc possession des bords de Marne. On y arrive à bord de barques bien chargées et en chantant. On danse, on boit, on organise des jeux nautiques et des concours. Dans le film, une guinguette est le lieu de la rencontre amoureuse, puis un lieu de rendez-vous. De même, dans *Déjeuner sur l'herbe*, un scientifique rigoureux et renommé rencontre une jeune femme joyeuse et spontanée au bord de l'eau. Sous l'effet d'une exaltation magique des éléments, il et elle se cachent puis s'enlacent. La caméra ne les filme pas, mais s'attarde sur l'eau fraîche qui court sur les galets, les algues ondulantes et sensuelles. Une jeune femme s'éprend encore d'un homme rencontré au bord de l'eau dans *Une partie de campagne*. Elle lui confie avoir eu « *l'envie folle de monter dans son bateau. C'est peut-être à cause de la façon dont vous ramez. On se sent réellement glisser. C'est tellement calme* ». Troubler le silence par le bruit d'ébats trop explicites lui semble défendu. La sensualité de l'eau, sa douceur, lui parlent de l'amour qui naît, mais celui-ci doit rester chaste, à l'image de l'eau tranquille. À terre, le ciel s'assombrit, l'eau se trouble et la pluie tombe. La jeune femme est promise à un autre et l'eau devient celle des amours impossibles. C'est aussi l'eau des larmes et des regrets à la fin du film.

L'eau des désirs n'est donc pas toujours paisible. Dans *Call Me by Your Name*, l'eau est présente sous différentes formes (lac, mer, fontaine, piscine, cascade, etc.). Les différents tempéraments de l'eau accompagnent les étapes de leur relation compliquée. Le plus âgé fait par ailleurs une thèse autour des fragments d'Héraclite pour qui le monde

est en mouvement perpétuel: « *On ne se baigne pas deux fois dans la même rivière* ». Ainsi, poursuit-il, certaines choses doivent changer pour rester les mêmes. Rien dans leur relation n'est stable ou évident.

## L'eau est aussi sensuelle.

À l'image du film *La Saveur de la pastèque*, alors qu'une sécheresse frappe Taïwan, le jus de la pastèque est utilisé pour remplacer l'eau et inonde les visions érotiques. Toujours à Taïwan, dans *The Hole*, une pluie torrentielle s'abat sur la ville et une épidémie pousse à se comporter en cafard rampant et fiévreux. Des quartiers entiers sont mis en quarantaine mais deux locataires, un homme et une femme, refusent de quitter leur immeuble. Une fuite d'eau les met bientôt en relation. Depuis l'appartement de l'homme, logeant au-dessus, de l'eau s'écoule par une canalisation du sol percée. Le trou creusé et jamais rebouché par un ouvrier peu scrupuleux laisse couler l'eau mais aussi le désir qu'il éprouve pour la femme, alors que celle-ci voit son appartement être peu à peu totalement imbibé. Les murs suintent, le papier peint se décolle, même le sol se couvre d'un tapis d'eau dans la chambre. L'humidité perpétuelle des décors de *After Blue Paradis Sale* renvoie aussi aux tensions sexuelles ressenties par les personnages les uns pour les autres sur une planète lointaine. Le film, tout en suivant les aventures d'une jeune femme dans ce monde étrange et féminin, explore un corps-territoire humide et vibrant du désir des êtres qui la peuplent.

### Références bibliographiques

- (1) Raphaël Seguin, Daniel Pauly, Anne-Sophie Roux, Éric Lamblin, Laurie Debove, Lamya Essemlali et Joachim Claudet, Océans, *La Relève et la Peste*, 2023
- (2) Site du Museum national d'Histoire naturelle : <https://www.mnhn.fr/fr/quand-est-apparue-la-vie-sur-terre>
- (3) Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Le Livre de Poche, 1942
- (4) Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Editions, 2015
- (5) Kim Miru, *Politique des écotones, Réflexions sur une approche hydroféministe de l'art*, Mémoire de DNSEP 2018-2019, ESAD Grenoble, Valence, sous la direction de Katia Schneller
- (6) Baptiste Morizot et Suzanne Husky, *Rendre l'eau à la terre*, Actes Sud, 2024





© Photos du film *Gravity*



© Photos du film *Déjeuner sur l'herbe*



© Illustrations du film *L'Homme qui plantait des arbres*

© Photo du film *Avatar : la voie de l'eau*





© Photos des films (de bas en haut) *Stalker* - *Still the Water* - *Dune*



© *Kon-Tiki*



© *Ailleurs si j'y suis*



© *After Blue Paradis Sale*



© *Ailleurs si j'y suis*



© *Chat noir, chat blanc*



© *A Ghost Story*



© *La Rivière*

# L'eau sale et dévorante

Images et imaginaires de l'eau

L'eau qui donne la vie et qui purifie peut aussi tuer et souiller.

Soit parce qu'il ne faut pas se fier au calme apparent de la surface, soit parce que sa qualité n'est plus celle de l'eau pure. Elle peut alors être contaminée, charrier des polluants et, par contact, salir et infecter.

## LA CHUTE DE L'EAU

L'eau est partout dans les paysages mais elle irrigue aussi, de manière parfois moins visible, toutes les activités humaines. Et, une fois passée par les tuyaux, usines et autres infrastructures modernes, elle n'est plus tout à fait la même. Le fait de l'avoir utilisée, cela l'a « usée », et même, « dégradée ». Derrière ces termes, s'ouvrent des imaginaires. Au sujet des eaux usées, Jean-Philippe Pierron <sup>(1)</sup> écrit : « *De l'eau usée qui renvoie à des usages singularisés (domestiques ou industriels : de l'utilisé à l'usé), à l'eau sale qui convoque une symbolique du mal par contact (la tache, le pollué), jusqu'à l'eau impure qui mobilise une figure archaïque de la souillure (le sacré et la sacrilège), une trajectoire de la chute se dessine* ». L'eau vive devient de plus en plus sombre, lourde et inerte. Elle ralentit, se meut en boue, elle entraîne vers les bas-fonds.

*De l'eau usée à l'eau sale, jusqu'à l'eau impure un monde se défait. Semble s'engager, dans ce passage de la forme à l'informe, une sorte de chute ontologique dont la conscience écologique se fait aujourd'hui caisse de résonance <sup>(1)</sup>.*

L'eau n'est pas qu'utilisée, elle est dénaturée et dénature à son tour. « *Les eaux troubles sont troublantes. Marrons chargées du limon des activités des hommes et de leurs déjections ; grises à force d'usages et de macérations ; noires et inquiétantes à la façon d'un mélancolique miroir des angoisses humaines, les eaux usées sont des abîmes de méditations pour les humains et les nœuds qu'ils tissent entre eux avec la nature* » <sup>(1)</sup>. Symboliquement, l'eau qui engendre la vie et qui donne forme au vivant, engage vers l'informe, le chaos et le désordre quand elle est souillée. Elle porte la marque des déséquilibres et des excès du monde humain.

Souillée, l'eau contamine, par contact, jusqu'aux personnes qui travaillent à son traitement, à sa purification. Les travailleurs des eaux usées sont comme contaminés par les outrages faits à l'eau pure et sont peu valorisés par la société. Agnès Jeanjean <sup>(2)</sup> s'est plongée dans une étude ethnologique du travail dans les égouts. Elle décrit les taches et leur technicité mais aussi les parcours de vie de ceux qui gèrent la matière « impure », ces « *travailleurs de la merde* ». Elle montre par ailleurs comment le rapport à cette boue impure varie considérablement en fonction du statut hiérarchique du travailleur, entre celui qui est constamment « en bas » et celui qui n'y descend qu'une fois par an, mais aussi entre le secteur public et le secteur privé. Les employés du secteur public ont développé une capacité à inverser le registre des valeurs. Le bureau d'un chef de service est par exemple rempli de plantes nourries aux boues d'égout. Le secteur privé, lui, n'a pas su, en tous cas au moment de l'enquête entre 1994 et 2000, transgresser les codes sociaux. « *Ils subissent donc la merde et intériorisent l'infamie de leur fonction sociale, qu'ils cachent parfois à leur entourage en employant des termes euphémisés pour définir leur travail* » <sup>(2)</sup>.

Dans *La Rivière*, pour le tournage d'un film, un homme incarne le rôle d'un cadavre flottant dans les eaux sales sortant de la ville de Taipei. Après l'immersion, il commence à souffrir d'une terrible raideur de la nuque que rien ni personne n'arrive à soulager. Ce mal étrange semble avoir été libéré par le bain sale et avec lui, sont remontés à la surface, comme par capillarité, des émotions refou- lées. La rivière, qui a donné son nom au film, est le déclencheur des troubles du garçon mais aussi en même temps de ceux de son père qui hante en cachette les bars gays de la ville de Taïwan et dont la chambre est inondée au même moment. La contamination se fait souvent au cinéma par le jeu d'une fuite. **L'eau, tout comme le secret, n'est alors plus à sa place. Elle s'échappe, traverse, s'infiltré, perce puis tache, défait, souille.**

## L'EAU DÉNATURÉE

L'eau polluée, celle qui charrie des résidus, déchets, substances nocives et autres poisons, **convoque une pensée de la relation et sollicite l'imaginaire des conséquences et des liens.**

Dans *Les Derniers Jours du monde*, les conditions de vie se sont très fortement dégradées. Les pénuries se multiplient, dont celle du papier et de l'eau. Celle qui coule du robinet est jaune vif. Les plus riches ont imaginé un gigantesque bunker souterrain où ils pourront survivre, tandis que certains- es autres veulent vivre leurs derniers instants comme si de rien n'était, au bar, ou en amour, mais l'espoir a quitté les esprits et l'eau a perdu sa pureté. Elle est ici le symbole d'un monde qui se meurt faute d'en avoir pris soin.

L'eau est parfois souillée par des horreurs indicibles comme dans *La Zone d'intérêt*. Une famille semble vivre des jours heureux dans une maison qu'elle vient d'investir. Le jardin fait tout particulière- ment l'objet de soins quotidiens. Peu à peu, les sons et les détails du décor en arrière-plan font comprendre que la maison jouxte en réalité le camp d'Auschwitz. Un après-midi calme, alors que le père joue avec ses enfants dans l'eau, tous doivent sortir précipi- tamment, les eaux transportent avec elles les effluents toxiques des chambres à gaz. La scène est un des rares moments où la vie tranquille de cette famille gestionnaire du camp est troublée par la réalité des horreurs qui s'y déroulent. C'est l'eau qui permet aux horreurs de traverser les murs épais et son contact est toxique.

## Parfois, l'eau qui devait soigner et abreuver, désagrège, décompose et détruit.

L'eau a alors été pervertie. Ses pouvoirs ont par exemple été détournés dans *A Cure for Wellness*. À l'instar des scènes présentées au début du film, l'eau accompagne et invite la mort et non la vie. Un homme stressé meurt un soir au bureau d'un arrêt cardiaque. Son cœur s'arrête alors qu'il se sert un verre d'eau. Celle-ci se répand sur lui jusqu'au sol pendant qu'il rend son dernier souffle. Il laisse derrière lui un poisson rouge mort dans son aquarium. Son successeur, un jeune arriviste, est amené à se rendre dans un mystérieux établissement thermal, d'où ont été envoyées des lettres étranges dénonçant une maladie qui ronge le monde, celle de la volonté de dominer. Mais sur place, rien ne se déroule comme prévu. Les hommes

d'affaires ne veulent plus repartir et l'eau qui devait soigner, se met à asservir, contaminer, et soumet la volonté de la riche clientèle. L'eau est partout, en vapeur, dans les verres d'eau, dans les fontaines, dans les piscines, mais peu à peu, les patients sont déshydratés. L'eau les vide de leurs ambitions mais aussi de leur personnalité, de leur volonté. Elle les zombifie, détruit leur corps. Le remède sera le feu.

Dans *Acide*, la pluie qui devrait apaiser et éteindre la soif devient corrosive et se met à ronger le monde. La nature de l'eau a comme été renversée, a basculé du neutre au caustique. Là où il y a de l'eau, dans les gouttes de pluie ou les flaques au sol, les corps risquent la morsure de l'acide. L'eau contre-nature se met à brûler. Les nuages sombres chargés de colère s'assemblent au-dessus des personnages et se mettent à fondre sans discernement sur les liens familiaux, sur les bâtiments et les routes, les champs et les villes. Une pluie sombre et épaisse s'abat aussi sur la jeune Yasuko au moment de l'explosion de la bombe nucléaire à Hiroshima en 1945 dans *Pluie noire*. Chargée de radioactivité, cette pluie compromet sa santé mais aussi ses chances de mariage. Aucune famille ne veut prendre le risque d'accepter en son sein une « irradiée d'après ». La radioactivité a laissé des traces, visibles et invisibles.

## L'EAU AMBIVALENTE

**Une même eau peut donner la vie ou conduire à la mort.**

Celle extraite des vers des sables protégeant le désert dans *Dune: deuxième partie* permet d'accéder à un état de conscience supérieure et de recevoir la mémoire des vies des Révérendes Mères. Mais c'est une eau poison qui tue les non-initiés. Il en est de même avec l'eau bue dans la mauvaise coupe alors que des êtres avides de pouvoir sont en quête du Graal dans *Indiana Jones et la Dernière Croisade*. Seule l'eau bue dans la bonne coupe apporte la vie éternelle et cicatrise les plaies. Une eau ambivalente et changeante est aussi imaginée dans *L'Odyssée de Pi*. Un jeune naufragé accoste sur une île mystérieuse qui lui sauve la vie, alors qu'il dérive depuis plusieurs jours sur l'océan en compagnie d'un tigre du Bengale. L'île lui offre tout d'abord de quoi s'abreuver et se nourrir. Mais la nuit venue, elle digère et l'eau s'acidifie au point de dissoudre les corps.

Alors qu'il s'éloigne à bord de sa fragile embarcation, le naufragé découvre la forme de l'île, celle d'un corps de femme allongé à la surface de l'eau. Il prend le large.

## L'EAU DÉVORANTE

« J'ai toujours admiré les marins comme vous. Je n'ai pas peur de grand-chose mais de la mer, cet abîme, sans fin, ces eaux noires, **on a l'impression qu'un monstre est toujours prêt à sortir pour vous dévorer** » déclare la procureur à Edmond Dantès qui vient d'être arrêté dans *Le Comte de Monte-Cristo*. La surface dissimule. Par ses reflets, elle joue sur l'invisible et le visible, faisant tout à coup surgir des yeux, un aileron, une mâchoire ou un revenant comme dans *Land of the Dead*. Dans ce film, c'est une véritable armée de zombies qui se dirige vers la ville. Bloquée par un fleuve, depuis la rive, elle hésite, puis finalement avance. Après un moment, de l'autre côté du fleuve, sur l'autre rive, l'armée émerge lentement. L'eau ne peut tuer ce qui est déjà mort. Les zombies ont traversé. Le danger qui surgit est souvent incarné au cinéma par des animaux extraordinaires comme le requin tueur dans *Les Dents de la mer*, les poissons affamés de *Piranhas* ou le crocodile obstiné de *Black Water*. Sous la surface, une mâchoire longue et redoutable, pleine de dents acérées, traque cruellement les membres d'une famille venue visiter la mangrove australienne en bateau. Au cœur d'une nature impassible et insensible au drame, la surface de l'eau sombre se ride pour annoncer le surgissement mortel du crocodile. Le même procédé avait été employé dans *Les Dents de la mer* alors que seul, un petit aileron noir perçant la surface des flots, accompagné de sa musique menaçante, annonçait le carnage sanglant à venir, par un jeu de suggestion.

*L'eau douce héberge aussi son lot de monstres, et de créatures fantastiques.*

Sans oublier les bien réels silures et brochets dont la mauvaise réputation est régulièrement rappelée dans les histoires de parties de pêche et racontées quelques fois au cinéma comme dans *Partie de campagne*. « *Il y aurait là-dessous un brochet en train de guetter sa proie que ça ne m'étonnerait pas. Une bête comme ça, ça vous dévore une fois son poids de fretin tous les jours! Sa voracité bien connue l'a fait surnommer le requin d'eau douce, et avec ça, difficile à attraper! D'un seul coup de dent, ça vous cisaille un triple crin ou un doigt... ça peut aller au moins jusqu'à l'os! Ça a des dents jusqu'au fond de la gueule.* »

« *C'est qu'il y en a de drôles de choses au fond de la rivière...* »

#### Références bibliographiques

- (1) Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Éditions, 2015
- (2) François Vatin, « Agnès Jeanjean, Basses œuvres. Une ethnologie du travail dans les égouts », *Sociologie du travail*, Vol. 49, 2007, <https://journals.openedition.org/sdt/23146?lang=en>



# L'eau des marécages

L'eau des marécages est lourde et immobile. Chargée, saturée de matières et d'ombres, elle ne circule plus, elle stagne, elle macère, elle ressasse. Sous la surface, souvent nauséabonde, l'eau rumine et menace de nuire au dynamisme de la vie avec son action d'enlèvement. Les eaux marécageuses sont le lieu du sommeil, non d'un sommeil réparateur qui régénère, mais de celui qui retient prisonnier et conduit à la mort. « *Les eaux immobiles évoquent les morts parce que les eaux mortes sont des eaux dormantes et parce que les dormeurs sont, pour notre inconscient, des morts* »<sup>(1)</sup>.

## L'ENGOURDISSEMENT DES MARÉCAGES EN CINQ FICTIONS

### LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Les corps d'anciens combattants et leurs âmes torturées continuent de hanter l'eau, pris au piège dans un entre-deux, entre ciel et terre, entre vie et mort dans le marais des Morts, situé près d'un ancien champ de bataille. Avec le temps, le marais s'est étendu et a envahi les anciennes sépultures. Celles et ceux qui tentent de traverser le marais ne doivent pas suivre les lumières qui brillent en bas. Le marais n'est pas un espace de repos, c'est un espace-temps de suspension. Ici, l'eau se souvient des morts et des souffrances de la guerre.

### LABYRINTHE

Le marécage est le lieu de l'« éternelle puanteur », celui ou celle qui y met le pied est contaminé à vie par une odeur infecte. L'eau épaisse et noire évoque une bouillie de matière fécale en fermentation. Le marais appelle l'imaginaire du pourri et de la décomposition.

### LES JARDINS DU ROI

Le marais qui cédera plus tard sa place aux jardins de Versailles est l'objet de dégoût et de peur. Le roi qui chute au milieu des hautes herbes à l'occasion d'une visite tombe ensuite malade. Le marécage est le lieu des maladies, des parasites, des moustiques, des vers, de ce qui pique, grouille ou s'insinue. Il faut alors que le génie humain assèche, rende plus sûr, contrôle, améliore cet environnement hostile.

### SIBÉRIADE

À la recherche de pétrole au cœur des forêts de la Sibérie, un homme et son jeune fils s'aventurent dans le marécage. Les bottes s'enfoncent bruyamment dans la mousse épaisse et boueuse. Il faut cheminer à travers l'eau macérante et le bois mort. L'eau foncée dissimule mal son secret. Des bulles éclatent en surface, en nombre. Ils approchent des sources de pétrole et de gaz tant convoitées. L'image passe alors en noir et blanc. Ils sont désormais moins dans la forêt que dans le marécage. L'enfant est pris de nausées, il ne reconnaît plus son père. L'horizon se floute de visions étranges et inquiétantes. Le doute les prend, l'enfant cherchant du réconfort allume une cigarette qu'il jette négligemment par-dessus son épaule et le marécage s'embrace. Plus tard, un homme, toujours à la recherche de pétrole, s'enfonce violemment au cœur de la forêt à l'aide d'un véhicule qui écrase et abat toute la végétation devant lui. Le véhicule finit par s'enliser. Il poursuit à pied jusqu'à la cabane de forage abandonnée. Le lieu est hanté de voix, de fantômes, de souvenirs, de quêtes malheureuses et de morts tragiques. L'homme finira noyé dans cette eau qui n'a rien oublié de l'avidité des chercheurs de progrès au détriment des arbres.

### L'HISTOIRE SANS FIN

Atreyu, le jeune guerrier doit traverser le marécage de la mélancolie dans l'espoir de sauver son monde du Néant. Dans les eaux boueuses, lui et son cheval s'enlisent. La marche est pénible. Le brouillard s'associe aux eaux sombres pour anéantir l'espoir, mais celui qui se laisse envahir par la mélancolie et le désespoir, meurt. L'immobilité tue. Seule l'obstination du héros à trouver Morla, la « colline carapace », un grand sage, le sauvera, alors que son fidèle compagnon, le cheval Artax, n'aura pas cette force.

### Références bibliographiques

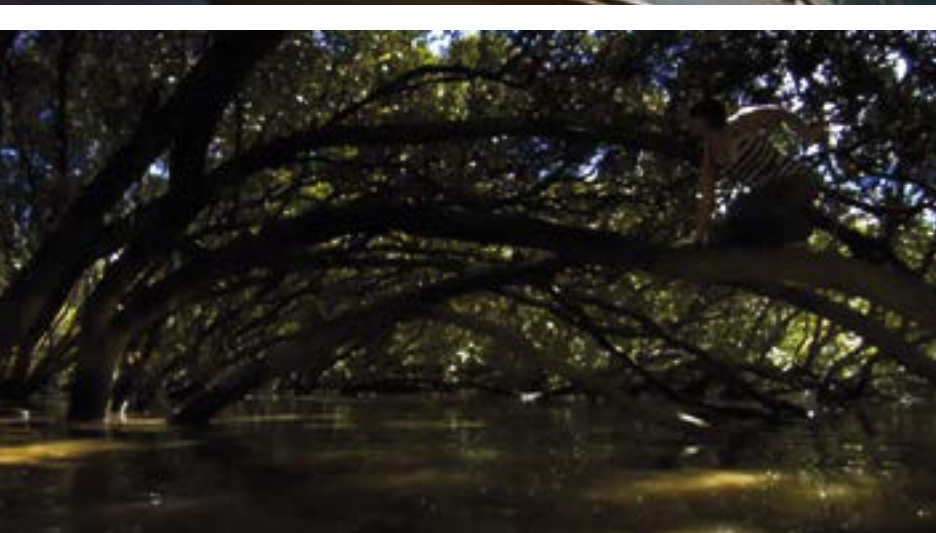
(1) Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Le Livre de Poche, 1942



© Photos des films ( de bas en haut) *Le Seigneur des anneaux - L'Odyssée de Pi - L'histoire sans fin - Sibériade*



© Photos du film *Pluie noire*



© Photos des films (de bas en haut) *Black Water - Jaws*

# La pollution marine

L'eau conserve la trace de nos activités. Les tonnes de plastique, résidus colorés de nos modes de vie, s'y accumulent et se concentrent en progressant dans la chaîne alimentaire. Nous nous sommes un peu habitués à trouver le long des plages une sandale, un bouchon ou une pelle oubliée. Plus loin, au large, des amas de déchets flottants faits de filets et de bouteilles agglutinés forment des continents dont le vortex du Pacifique Nord, aussi qualifié de « septième continent ». C'est le plus gros des cinq identifiés dans le monde. A la pollution plastique, s'ajoute le problème du réchauffement global et de l'acidification des océans, la surpêche, les projets d'exploitation minière des abysses, la pollution sonore, etc.<sup>(1)</sup>. Nos océans souffrent de nos modes de vie.

Images et imaginaires de l'eau

## LA POLLUTION PLASTIQUE ET SONORE EN CINQ DOCUMENTAIRES

### *ACCROS AU PLASTIQUE*

La principale propriété qui explique le succès du plastique dans ses applications quotidiennes constitue aujourd'hui son plus grand défaut. Résistant, peut mettre jusqu'à plus de quatre siècles à se dégrader. Il ne disparaît jamais complètement et de minuscules particules se retrouvent éparpillées dans la nature où elles polluent toute la chaîne alimentaire. Ce documentaire passionnant nous montre tout l'historique de la production du plastique et brosse un aperçu des alternatives possibles pour l'avenir.

### *PLASTIC PLANET*

Il n'y a aujourd'hui plus d'espace vierge sur la planète, une pollution invisible s'est infiltrée partout. C'est sur cette idée que s'ouvre

ce documentaire qui dénonce les effets du plastique et de ses composants sur la santé et l'environnement, tout en illustrant à quel point cette matière fait partie de notre quotidien, et ce, depuis l'enfance. Raconté par le petit-fils d'un pionnier du plastique, ce film est le résultat de quatre années de tournage dans le monde. Le fil conducteur est représenté par un globe terrestre en plastique dont le réalisateur veut percer les secrets de fabrication. Cet objet symbolise lui-même une pollution à grande échelle.

#### **MÉDITERRANÉE, LE GRAND DÉVERSOIR**

Chaque année (le film date de 2011), les vingt pays qui bordent la Méditerranée y rejettent cinquante millions de tonnes de déchets, certains pays plus que d'autres, dans un flot permanent en provenance directe de nos poubelles. La gestion de ces déchets domestiques est complexe et les solutions (enfouissement, incinération, recyclage ou tri) ne sont pas à la hauteur du problème. Le secteur de la gestion des détritiques est devenu un marché et s'est développé au détriment d'une volonté politique de prévention (réduction de la consommation et de la production de déchets). Des rives de la Méditerranée au Sud Liban, de Bastia à Marseille, le film part à la rencontre de celles et ceux, qui, sur le terrain, luttent contre un problème et réclament une réflexion globale.

#### **MENACES EN MERS DU NORD**

En mer du Nord et en Baltique, les Alliés des deux guerres mondiales ont volontairement coulé des navires transportant près de trois milliards de tonnes d'armes chimiques et conventionnelles. Depuis, les fuselages métalliques qui confinent ces substances chimiques se corrodent et les polluants se dispersent. La France, la Belgique et l'Allemagne sont les pays les plus touchés. Leurs littoraux forment un vaste, mais discret tapis de bombes toxiques. Rien en surface ne laisse présager des catastrophes qui se préparent à l'abri des regards, dans les profondeurs. C'est bien pour les faire disparaître de la terre ferme que les responsables avaient décidé de les envoyer au fond de l'eau, de la manière la plus simple et la plus économique imaginée.

#### **SILENCE EN MÉDITERRANÉE**

La Méditerranée ne crie pas quand elle a mal, elle se tait. Le film enquête sur l'inquiétant silence qui s'étend au fond de la mer, signe que la biodiversité se fait plus discrète, qu'elle disparaît. Le film présente le travail de scientifiques qui étudient les sons de

la nature et la communication animale. Alors que les activités humaines sont de plus en plus bruyantes, comment pouvons-nous cohabiter avec le non-humain ?

### **+ JEUNE PUBLIC (court métrage et animation)**

Quelques films d'animation font référence à la pollution marine. Un des manchots de *Happy Feet* a le cou enserré par des anneaux de plastique utilisés pour tenir ensemble des canettes, et le film *Ponyo sur la falaise* montre des chalutiers dont les filets sont davantage remplis de détritiques que de poissons. Lorsque Ponyo nage vers la côte, alors qu'elle tente d'éviter d'être ramassée par un filet, elle se retrouve coincée dans un bocal en verre.

#### **HYBRIDS**

Dans ce court-métrage d'animation inquiétant et surréaliste, la faune marine a assimilé les déchets et des corps hybrides recomposent toute la chaîne alimentaire.

#### **SELFISH**

Un cuisinier tourne le dos à un étalage rempli de poissons. Mais sur sa table à découper, devant lui, il hache finement bouteilles et pailles en plastique.

#### **CHIRIPAYAS**

De jeunes tortues marines doivent rejoindre la mer après l'éclosion mais leur trajet est truffé d'obstacles. Ce court film est réalisé avec un mélange de matériaux naturels et des déchets.

#### **LEÇONS DE SURF, LEÇONS DE VAGUES**

Ce joli film d'animation pédagogique est adapté au primaire. Il est dessiné au fur et à mesure que se déroule l'histoire : un chat curieux et un groupe d'enfants découvrent que la musique de la mer est joyeuse, mais parfois aussi, emplit de colère quand l'eau est menacée par les déchets, la pollution, la surpêche, etc.

#### **Références bibliographiques**

- (1) Raphaël Seguin, Daniel Pauly, Anne-Sophie Roux, Éric Lamblin, Laurie Debove, Lamya Essemlali et Joachim Claudet, *Océans, La Relève et la Peste*, 2023

# Les eaux douces polluées

En Wallonie, 41 % des masses d'eau ne présentaient pas un bon état chimique sur la période 2014-2019. En cause: nitrate (pour 11 des 34 masses d'eau); produits phytosanitaires (pour 7 des 34 masses); puis ménages et services, activités industrielles et anciens sites contaminés <sup>(1)</sup>. L'eau soustrait au regard, engloutit, dilue et emporte au loin mais ne fait rien disparaître.

(1) Site internet de Protecteau: [www.protecteau.be/fr/qualite-de-leau](http://www.protecteau.be/fr/qualite-de-leau).

Images et imaginaires de l'eau

## QUELQUES CAS DE POLLUTION DANS LE MONDE EN DOCUMENTAIRES

### LA FIÈVRE DE L'OR

Chaque année (tournage en 2008), trois cents tonnes d'or quittent la forêt d'Amazonie et cent-vingt tonnes de mercure y pénètrent. Dans ce film, les chercheurs d'or de Guyane dévoilent leur quotidien fait d'espoirs de fortune, de destruction de la forêt à coups de pelleteuses et de scies, et pollution de l'eau au mercure. Ils retournent le sol et créent autour d'eux un contexte social fait de violence et de trafics (femmes, alcool, or, etc.) qui touche toute la population.

### GASLAND

Le réalisateur reçoit un jour une alléchante proposition d'exploitation de son terrain par une compagnie pétro-gazière. Il apprend alors que le sous-sol de sa propriété abrite un gisement de gaz de schiste. Intrigué devant cette promesse d'argent facile, il enquête.

En Pennsylvanie, point de départ du documentaire, l'eau qui s'écoule des robinets, des puits et même parfois du lit des rivières, est devenue un véritable objet d'expériences de chimie spectaculaires: on la fait exploser; elle fait des bulles; se colore ou se raidit sous l'effet de la chaleur. Quelque chose s'est mêlé à l'eau, des résidus, des accidents, des échappés du cocktail chimique injecté sous pression pour fracturer la roche et lui faire livrer sous la contrainte ce gaz naturel qu'elle renfermait depuis des millions d'années, à près de trois mille mètres de profondeur. Après avoir accompli son travail, il semblerait que le mélange chimique se soit frayé un chemin jusqu'aux nappes phréatiques. Un constat inquiétant qui se répète dans différentes villes des États-Unis.

### BUKIT DURI

Des images du quotidien ordinaire de la vie à Bukit Duri au cœur de Jakarta se succèdent en noir et blanc. Elles sont le fruit d'un joli travail photographique. C'est au fur et à mesure que l'on comprend ce que l'on voit: un fleuve inonde régulièrement les habitations de fortune et charrie avec lui quantité d'ordures dont la population se débarrasse. Avec un bâton, un homme repousse de temps en temps les déchets restés accrochés à la rive, emballages de toutes sortes, chaussures, résidus du quotidien d'un bidonville. Il les replace dans le courant pour que le fleuve les emporte plus loin. Une femme y lave son linge, une autre y fait sa vaisselle. Des enfants se jettent dans l'eau pour éprouver leur courage. Il y a toujours des emballages et des détritiques qui traversent l'écran et qui s'entassent dans les coins, s'enroulent sur eux-mêmes et tourbillonnent dans le courant. Un témoignage d'enfant révèle une troublante réalité: « À la maison, je ne fais pas comme à l'école, je fais comme mes parents ». Voici tout le paradoxe que vit cette population entassée au bord de la rivière. L'eau est le pilier de la vie quotidienne. Elle est la cuisine, la salle de bain, le lieu de rencontre des plus jeunes comme des plus vieux. Mais toutes et tous y rejettent leurs déchets.

### LA BOUE

En Indonésie, cent-vingt-cinq-mille mètres cubes de boue jaillissent quotidiennement du sol. Ce qui a commencé comme une flaque est aujourd'hui une véritable mer. L'eau qui dormait auparavant profondément dans le sol remonte pour engloutir et des centaines de villages sont affectés, s'enfonçant peu à peu dans la boue épaisse. En cause, un accident lors d'un forage pétrolier. Depuis l'accident, des

hommes et des femmes tentent de survivre dans la région, de stopper, de détourner le torrent de boue, voire de l'utiliser. Les géologues pensent que cette éruption pourrait se poursuivre pendant plusieurs décennies, laissant la population face à des difficultés extrêmes.

#### GABÈS LABESS

L'oasis de Gabès en Tunisie est la seule oasis littorale du monde, un paradis en plein désert pour la biodiversité et la paysannerie jusqu'à ce qu'un complexe chimique corrompe le paysage et la vie en polluant la mer, l'air et la terre, et en détournant l'eau douce. Avec la disparition de l'oasis, c'est « l'âme » des habitant·es qui est meurtrie. Le lien avec cette terre, qui pour certain·es « a l'odeur des parents », fait partie des corps et d'un récit qui devait se transmettre de génération en génération pour léguer une identité, des savoir-faire et une qualité de vie. La terre fait partie des corps, mais aussi de l'identité, du récit reçu et transmis.

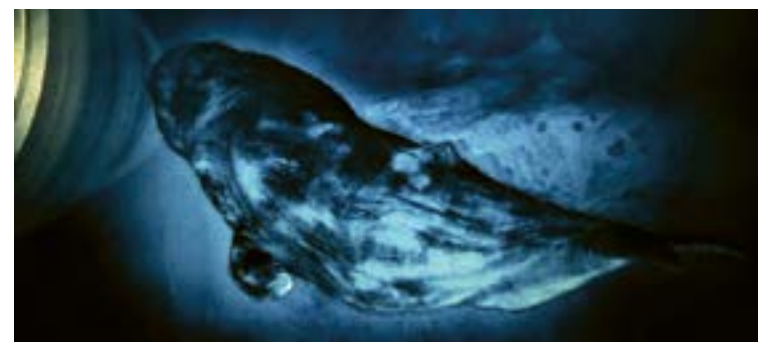
#### Eaux troubles, planète en danger

Ce film produit par National Geographic en 2004 et présenté par Edward Norton met en lien divers cas d'espèces menacées aux États-Unis. Des grenouilles léopards hermaphrodites, des bélugas victimes de l'effet cocktail produit par les mélanges de substances chimiques, un récif corallien menacé par une pollution à l'azote, etc. Ce que tous ces cas ont en commun : les animaux vivent dans l'eau. Les polluants utilisés dans les villes et les champs ruissellent jusque dans leurs territoires. Et « si quelque chose menace une espèce animale, il est probable que l'espèce humaine soit touchée également ». Les animaux, en sentinelles, nous avertissent des conséquences de nos modes de vie. « Nous apprenons enfin à écouter les animaux ».

## + JEUNE PUBLIC

#### LES AVENTURES DE MONSIEUR PAUL

Le DVD rassemble une série de petits spots de sensibilisation réalisés à destination des citoyen·es par le contrat rivière Haute-Meuse pour prévenir les mauvais gestes (pollution et dégradation de l'eau et des berges). Cet outil un peu ancien est adapté à un usage scolaire (primaire) et est destiné à informer sur des cas de pollution tels que le dépôt d'ordures.





© Photos du documentaire *Louisiana Story*



© Photos du court-métrage *Hybrids*



© Photo du documentaire *Méditerranée, le grand déversoir*



© Illustration du film *Happy Feet*



© Illustration du film *Ponyo sur la falaise*

# Le trop plein et le trop peu

Le cinéma d'anticipation imagine généralement deux types de mondes dévastés : des mondes bleus envahis par les eaux ou des mondes sable faits de ruines et de poussière.

Dans les deux situations, le trop plein ou le trop peu d'eau déstabilisent les systèmes, écologiques dans un premier temps, mais surtout, humains.

L'abondance ou l'absence de l'eau façonnent des mondes. Si la science-fiction pousse aux extrêmes certaines conditions de vie, d'autres films racontent, sur un autre ton, comment l'organisation du pouvoir et les relations humaines sont intimement liées aux fragiles équilibres dynamiques des écosystèmes.

## LE TROP PLEIN

Il y a 4,6 milliards d'années, l'atmosphère est irrespirable, il fait plus de 2 000 °C. Puis, le climat se refroidit, la vapeur d'eau se condense et il pleut. Il pleut beaucoup et pendant des millions d'années. Des océans apparaissent alors, couvrant les deux tiers du globe et dans lesquels, plus tard, la vie surgira.

**Si l'eau est à l'origine de la vie, elle est aussi l'un des premiers motifs de destruction.** Le déluge biblique. Celui de la Genèse fait ainsi table rase de la vie sur Terre afin de la délivrer du mal causé par les êtres humains, n'épargnant que Noé, sa famille et quelques animaux. Ce raz de marée mythique est mis en scène dans *Deluge*, la référence divine en moins. Après une instabilité climatique inexplicable et une éclipse solaire, des tremblements de terre et des tsunamis ravagent les grandes villes pendant de longues séquences en noir et blanc, avant de laisser place à des ruines. Au milieu des gravats, comme si la structure des villes

garantissait auparavant l'harmonie et la stabilité des échanges humains, la violence règne désormais, notamment à l'égard des femmes. Finalement, le chef de la communauté fraîchement élu déclare vouloir s'engager, fort de leur expérience passée, sur la voie d'une civilisation « *plus propre et plus loyale* ». Après la catastrophe, le trouble puis le renouveau.

Dans *Lost River*, la création d'un réservoir a provoqué une malédiction et la ville est peu à peu engloutie. Elle sombre dans un univers trouble et souterrain, à la fois onirique et décadent. Cette malédiction est celle de la crise économique qui fabrique des villes fantômes et des solitudes. On ne sait pas s'il s'agit d'une punition, d'un mauvais sort ou d'une catastrophe dans *Flow*, mais un petit chat noir se trouve confronté à une soudaine montée des eaux. La forêt, le jardin puis la maison sont peu à peu immergés. Le jeune animal ne survit que parce qu'il réussit à sauter dans une barque qui se charge peu à peu de rescapés. Lui et quelques représentants d'espèces d'autres continents doivent apprendre à se comprendre, à décoder les langages et les comportements. Le cœur du film n'est pas l'histoire de la crue qui demeure inexpliquée, mais la succession des aventures que traverse le petit félin, depuis l'engloutissement de son territoire jusqu'au mystérieux retrait des eaux. Dès le début de ce film d'animation envoûtant, avant la marée, un détail intrigue. Que fait cette barque perchée au sommet d'un arbre ? L'engloutissement se serait-il déjà produit par le passé ? Toute la tâche du vivant est en tous cas de s'adapter et de co-habiter sur un territoire devenu incertain. L'eau ayant recouvert les terres, les repères sont balayés et les codes bouleversés.

## **L'inondation pousse les capacités d'adaptation aux limites, exige de la créativité.**

Les inondations et autres événements climatiques extrêmes sont régulièrement mis en scène au cinéma, faisant émerger à chaque fois les drames humains qu'ils provoquent. Le violent tsunami qui a fait plusieurs milliers de morts en Thaïlande en 2004 est par exemple mis en scène dans *The Impossible*. Les membres d'une famille américaine en vacances ont été séparés par les flots. Alors que les corps sont ballotés au milieu des

troncs déracinés et des débris qui entaillent la chair, le cœur d'une mère est déchiré en voyant son fils emporté au loin. La famille déploiera des efforts inouïs pour se rassembler.

Le film muet *L'inondation* raconte, lui, une crue du Rhône. Il commence dans un village paisible. Le fleuve est puissant, mais tolère apparemment docilement les rives et les ponts. Plus loin dans les terres, l'eau alimente joyeusement un moulin et les rues animées mènent à une fontaine paisible. Un matin, une mystérieuse lettre s'envole jusqu'au fleuve qui l'avale immédiatement. Plus tard, la jeune Germaine arrive au village par le train pour retrouver son père. Personne ne l'attend, la lettre ayant disparu. Sur le chemin, elle s'éprend d'un fermier déjà engagé auprès d'une autre. Éconduite, la jeune femme tombe malade. Alitée et fiévreuse, elle délire, tandis que la digue cède en amont. Et l'eau monte, tumultueuse. Elle dévore les champs et les maisons. Puis la fièvre disparaît avec le retrait des eaux, découvrant sur les berges le corps de la future mariée. Les eaux glacées du fleuve ont été agitées du même drame amoureux, comme si, en recueillant la lettre envolée, un lien s'était créé entre Germaine et lui.

**L'eau qui envahit les rues de la ville tout comme les émotions submergent les corps et les esprits** est aussi mise en scène dans *Une histoire d'eau*. Alors que de grandes inondations sévissent en région parisienne, une jeune étudiante tente de sauvegarder son élégance pour sortir de chez elle et gagner la capitale. Elle saute gaiement à bord d'une barque et passe de poutre en poutre au-dessus de l'eau. Alors que la journée promet des aventures joyeuses, malgré ou à cause des routes barrées, elle rencontre un automobiliste. Mais l'eau, partout, les contraint à des détours, oblige à des improvisations dans le paysage. L'imprévisible et le trépidant font écho aux envies de libertinage des deux protagonistes. La digression et les méandres sont le sujet principal du film. Ici, la liberté de l'eau de se répandre sur les terres est un écho au désir de débordements des cadres éprouvé par les jeunes gens.

L'inondation revêt rarement des traits aussi joyeux. Généralement, en s'infiltrant dans les maisons, l'eau transforme ce qui appartenait aux habitant-es en débris. La maison ne protège plus. **L'eau dégrade le sentiment de sécurité et d'intimité.** Dans *Digger*, une maison isolée dans la forêt grecque est menacée par le ruissellement causé par

la déforestation au profit d'une activité minière. Alors que la boue dévale les pentes et que le terrain s'affaisse, un homme refuse de quitter la maison à laquelle il se sent appartenir. Il pleure au chevet des arbres sciés. Le film *The Storm* raconte quant à lui la tempête qui s'est abattue sur la côte de la province de Zélande aux Pays-Bas en 1953. La montée des eaux rapide éventre les maisons et sépare les membres des familles durant la nuit. Au matin, il ne reste rien des rues et de l'intimité des foyers. L'eau grise s'est chargée de gravats, une mère cherche son bébé disparu. Les survivant·es s'entassent dans des abris et font des listes, celle des personnes disparues, trouvées, mortes. Le film est un hommage aux travaux de plusieurs décennies du plan Delta, un ensemble de treize éléments qui forment le plus grand barrage anti-tempête maritime du monde à ce jour.

## *Si les crues et les vagues détruisent les habitations protectrices et ébranlent la stabilité des vies, elles révèlent et aggravent aussi les inégalités sociales.*

Dans *Parasite*, une famille pauvre coréenne use de stratagèmes pour trouver du travail dans une villa luxueuse. Alors que chaque membre semble s'être inventé le moyen de pénétrer dans la maison et de goûter au luxe, une forte pluie crée des inondations dans les quartiers pauvres. La maison de la famille infortunée, située en sous-sol, est ravagée. Mais pour la famille riche, c'est une pluie rafraîchissante. Cette scène rappelle que nous ne sommes pas toutes et tous égaux face aux catastrophes climatiques.

## LA MONTÉE DES EAUX

Au cinéma, surtout depuis les années septante, les catastrophes naturelles sont la conséquence d'activités humaines : trop de machines, trop de technique, trop peu de limites. Dans le poétique *Taxandria*, les délires scientifiques ont par exemple causé un grand cataclysme. Après une opération d'ensemencement des nuages, la ville est sous eau,

le niveau des mers s'étant brutalement élevé, entraînant aussi des soulèvements rocheux. Depuis, le temps est figé dans un éternel présent. Les habitant·es vivent dans des ruines et de nombreux vestiges du passé sont interdits et enfouis dans le sous-sol : sabliers, montres, appareils photo, restes de technologies en tous genres. L'eau de la submersion a suspendu le cours du temps. Dans *Le Nuage*, à la suite d'une grave inondation, une pluie continue s'abat sur un Buenos Aires dystopique. La population y marche désormais à reculons. Tout est déréglé dans la ville, le climat, le pouvoir, les relations sociales. Seul un petit théâtre résiste.

Le changement climatique s'est invité sur les écrans, notamment depuis les années nonante. Il est généralement mis en scène de manière simpliste, globale et uniforme partout sur la planète. Dans *Blue Submarine N° 6*, les eaux des glaces fondues ont noyé les villes, ne laissant émerger que le sommet des hautes tours, seul habitat pour les humain·es. Comme dans beaucoup de ces mondes matériellement abîmés, les structures sociales et politiques sont très précaires elles aussi. Une version encore plus marquée de ce délitement est mise en scène dans *Waterworld*. Les êtres humains vivent désormais retranchés sur des îlots artificiels où l'eau douce manque cruellement. Une ironie au milieu de ce monde d'eau salée. Il y n'a plus de terre émergée, il n'en subsiste que la légende et quelques ruines au fond de l'immense océan qui recouvre désormais toute la planète. Un mutant adapté à ce nouvel environnement aquatique apparaît. Il se tient entre les mondes. Il est aussi question d'une confrontation des mondes dans *La Colonie*. La planète étant devenue invivable, la population la plus riche de la planète s'est réfugiée dans l'espace. Plusieurs générations plus tard, hors-sol, les exilé·es sont devenu·es stériles. Le retour est nécessaire. Lors d'une mission de reconnaissance, l'équipage découvre une lignée humaine qui a évolué dans ce nouveau milieu mu au rythme de plusieurs puissantes marées par jour. Tout semble toujours humide comme si l'eau imbibait perpétuellement la terre. Là, la vie a continué. Là, il est possible de donner la vie. Deux visions du monde s'affrontent alors. La première, de celles et ceux qui sont de retour, en colons, est guerrière, conquérante, dominatrice. Elle veut agir « pour le bien de tous ». Un « tous » qui exclut les autochtones, celles et ceux qui ne sont jamais partis. La seconde est celle partagée par les habitant·es de cette nouvelle terre dont ils et elles ont appris le rythme et la texture.

Il est encore question d'un ancien monde faisant place à un nouveau dans *Les Enfants du temps*. La pluie ne cesse de tomber et les eaux montent inexorablement. Les habitant·es de la ville voudraient qu'elle cesse, qu'elle leur rende leur monde. Mais une ancienne se souvient qu'il y a fort longtemps, cela s'était déjà produit. Si les deux héros du film tentent tout d'abord, de rétablir l'ancien monde, il et elle finissent par abandonner et laisser le nouveau apparaître, fidèles à l'amour qu'il et elle éprouvent. L'adolescence et l'amour, face à des forces sublimes, provoquent des ruptures folles dans la continuité de l'Histoire et dans les anciens systèmes.

***Dans ces derniers films, l'eau noie le monde pour en faire surgir un nouveau. Mais dans le réel, la montée des eaux se montre bien plus impitoyable et le nouveau monde n'a rien de prometteur.***

Dans *Aya*, une jeune habitante de la presqu'île de Côte d'Ivoire surprend une conversation entre adultes dont elle ne mesure pas tout de suite la gravité. Sa mère et les voisins expliquent que la mer est fâchée, agitée d'un nouveau courroux. Le niveau des eaux monte et ronge les terres, poussant le village toujours plus loin. Le regard perdu dans les flots, Aya déclare : « *Je ne quitterai pas mon sable* ». Son île est son monde, son passé et son futur, il est le sable de ses rires et de ses liens. Il est également question d'attachement au territoire dans *Les Bêtes du Sud sauvage*. Alors que le Bayou est menacé par un ouragan, Hushpuppy et son père malade refusent d'évacuer la zone. Tout y est précaire, les maisons faites de tôle sont inondées et balayées par le vent, la petite fille se protège d'un incendie qu'elle a déclenché en se cachant sous une boîte de carton et dessine au charbon le récit de sa vie pour que l'Histoire se souvienne d'elle. Tout est dangereux et la vie offre peu de confort. Mais c'est leur terre. « *C'est moche là-bas* » déclare le père en montrant du doigt une industrie protégée de l'eau par une digue. La même qui maintient le bayou inondé. « *De l'autre*

*côté de la digue, sur le monde sec, ils sont terrifiés par l'eau. Ils pensent qu'ici-bas, on se noie. Mais dans le Bassin, on fait des fêtes plus qu'ailleurs !* ». Malgré la fête, la petite fille le sait, « *un jour, il y a aura une tempête et il n'y aura plus de Bassin, juste de l'eau* ». Elle recompose alors un monde où tout est mélangé : la vie dure avec son père souffrant, la précarité écologique du Bassin, la fonte des glaces au pôle qui libère des forces ici incarnées par des aurochs venus des temps anciens. Elle doit apprendre à survivre dans ce monde qui se défait ou « *tout ce qui est beau a déjà disparu. Tout est rongé par l'eau salée, tout meurt* ».

## TERRES ET CŒURS SECS

Le manque d'eau lui aussi exacerbe les tensions. Dans *Coup de chaud*, **la sécheresse mobilise un imaginaire de la compétition et du conflit**. Comme si cela pouvait conjurer le manque d'eau, on cherche un coupable. Ici, c'est Joseph, un gitan, fils d'un ferrailleur, à la fois attendrissant et inquiétant, qui vit en marge d'un village rural. Alors que les tensions montent autour des pompes (vol, protection, etc.), Joseph est assassiné. Le film questionne l'attitude des habitant·es d'un village qui se ferme sur lui-même et se montre aveugle aux tensions qui le traversent. Sous la pression, l'« autre » concentre tous les regards accusateurs et s'offre en coupable désigné, épargnant ainsi celles et ceux qui aiment à se penser comme un « nous ». La vie d'un village et ses secrets gardés sur plusieurs générations sont également mis en scène dans *Manon des sources*. Lorsque la jeune fille découvre le secret de la mort de son père, elle décide de bloquer l'écoulement des eaux et ainsi d'assécher le village coupable. Ce n'est qu'une fois son désir de vengeance et sa souffrance apaisés, qu'elle libérera à nouveau le flux.

***L'eau est alors non seulement un moyen de pression sur le village, mais aussi un symbole de pureté et de liberté.***

Les paysages secs sont souvent des paysages désertiques également sur le pan émotionnel. Dans *Arizona Dream*, rien ne peut croître ou fleurir sur ces terres sèches balayées par le vent et l'orage. Les personnages semblent errer dans un espace-temps suspendu, incapables de cheminer dans leur vie. Le film commence au bord d'un fleuve le long duquel un jeune homme médite sur la sagesse des poissons. L'idéal du bonheur se trouve dans l'eau, pas sur terre. Un paysage sec est aussi un paysage de silence. Dans *Le Dernier Combat*, les humains ont ainsi perdu l'usage des mots. Dans ce film d'anticipation français, une catastrophe planétaire a tout balayé, ne laissant derrière elle qu'un monde en ruines, sans eau, ni femmes. Il ne reste que le sable et la compétition, et plus un mot pour se faire comprendre.

L'eau est nécessaire à la vie, mais aussi, plus subtilement, à la douceur et à l'espoir. Quand elle se fait rare, elle risque de mettre un terme aux rêves les plus ambitieux. Ainsi dans *Minari*, une famille américano-coréenne s'installe sur un lopin de terre en Arkansas. Le mari veut y installer une ferme. Il s'acharne, ne comptant que sur sa volonté. La femme accumule quant à elle les regrets et les déceptions dès leur entrée dans la maison, un préfabriqué monté sur des roues. Lui est enthousiaste. Il veut faire pousser un vaste jardin, comme l'Eden. Il se bat avec acharnement à grand renfort de puits creusés, de tuyaux et avec l'aide d'un sourcier. Mais l'eau manque, ainsi que les opportunités. Pendant ce temps, la grand-mère, invitée pour aider la famille, nourrit de plus modestes projets. Elle plante quelques graines de minari, une variété coréenne de cresson au bord de la rivière. Et le minari pousse, facilement. Pour grandir et se matérialiser, les rêves ont besoin d'eau.

## ***Sans eau, rien n'est possible, tout s'assèche, dans les paysages comme dans les cœurs.***

Les difficultés d'accès à l'eau sont également au cœur du film *Young Ones*. L'eau a quitté les terres, laissant derrière elle des sols arides sur lesquelles plus rien ne pousse, ni nourriture, ni espoir, ni futur, ni enfant. L'eau a emporté avec elle la

possibilité de liens de solidarité et d'empathie pour ne laisser place qu'à la solitude. L'eau rare fait l'objet d'un commerce officiel et de combines parallèles. L'état se réserve le droit de décider quelles fermes peuvent être irriguées. Aux allures futuristes, mais dans un univers qui évoque celui du western, le film pose la difficulté de faire des choix justes dans un contexte matériel et émotionnel délabré. La vie est tout aussi rude dans le film bulgare *Thirst*. Une famille lave les draps d'un hôtel pour subvenir à ses besoins. Mais l'eau manque, surtout quand les gens arrosent leur jardin, en bas de la colline. Tandis que les membres de la famille cherchent désespérément de l'eau, il semble que c'est surtout la douceur qui leur manque.

## ***La sécheresse favorise aussi l'embrassement.***

Dans *Suro*, un couple quitte la ville de Barcelone pour reprendre une plantation de chêne-liège au cœur de la forêt catalane. Le réservoir destiné à stocker l'eau en cas de feu de forêt est presque à sec. Le bruit des canalisations qui claquent murmure et rappelle la menace qui flotte au-dessus de leurs têtes, celle, bien réelle, du risque d'incendie, mais aussi, celle, plus sourde, liée aux difficultés du couple en pleine tourmente. Le film commence par une fête qui célèbre leur nouveau départ au cœur de la forêt. Il et elle dansent ensemble dans la joie. Mais les paroles de la chanson qui les accompagne sont prophétiques : « *Tout va s'effondrer lentement jusqu'à la fin pendant que toi et moi nous dansons* ». Et à la fin du film, la femme dansera seule sous le regard agacé et dérangé du mari.

© Photo du film *Le Nuage*

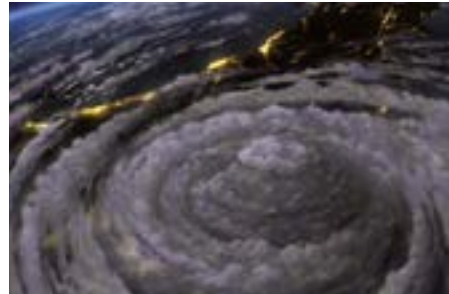


Bonjour, chers auditeurs  
de Radio Attente.

© Photo du film *La Colonie*



© Photos du film *The Storm*



© *Les Enfants du temps*



© *The Impossible*



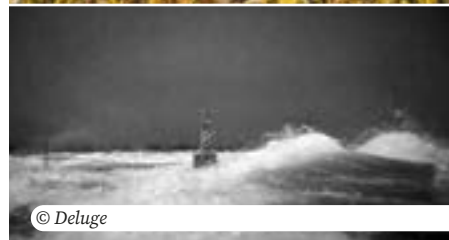
© *Young Ones*



© *Coup de chaud*



© *Taxandria*



© *Deluge*



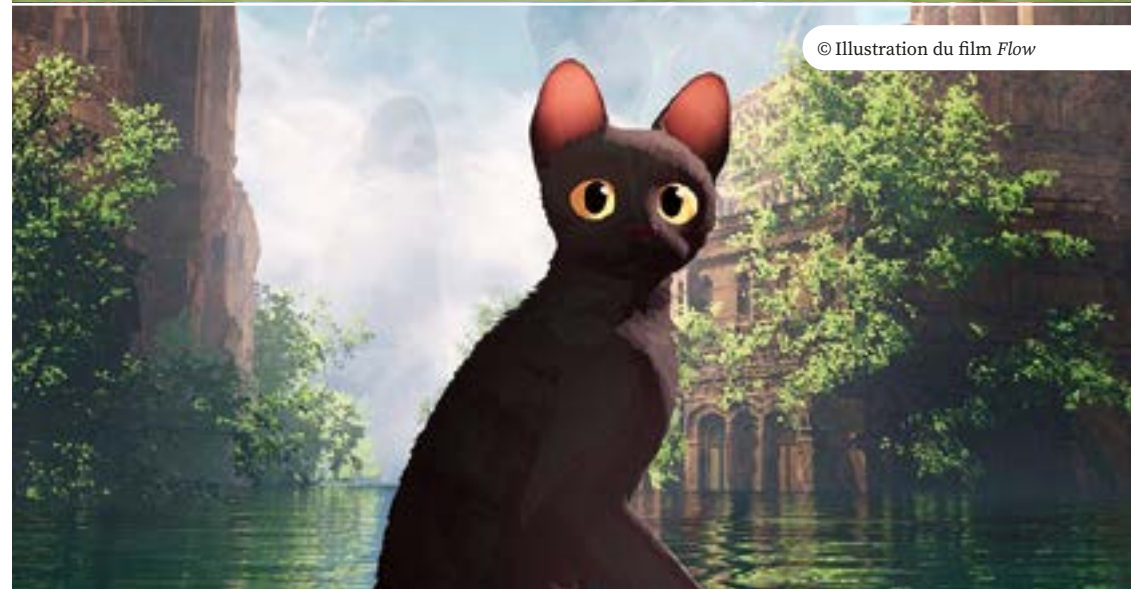
© *Parasite*



© Illustration du film Les Enfants du temps



© Illustration du film Blue Submarine n°6



© Illustration du film Flow

# L'eau furieuse en musique classique

Images et imaginaires de l'eau

Typhons, tempêtes, tornades, ouragans, déluges, orages, tsunamis... Les phénomènes extrêmes/intenses/violents liés à la pluie et au vent ne manquent pas. Ils marquent les esprits et les corps, les populations et leur habitat, les mémoires et la Terre. Dans toutes les formes d'art, ils ont été maintes fois utilisés pour conter des aventures, des mythes, pour alimenter des peurs ou pour refléter des états d'âme ombrageux.

## TEMPÊTES, ORAGES ET DÉLUGES

Lorsque deux masses d'air, de températures et de teneur en eau différentes se rencontrent, il se crée une instabilité qui peut conduire à une tempête : vents violents, pluies torrentielles, inondations peuvent en résulter. Le long des côtes, une telle instabilité peut se coupler à une marée de vives-eaux et causer une onde de tempête responsable d'inondations.

*Plus saisissante encore, la tempête en haute mer a suscité d'abondantes compositions musicales, littéraires et picturales.*

L'ouverture de l'oratorio *La Tempête* de Sibelius, d'après le drame de Shakespeare, traduit remarquablement l'alliance des vents

violents et de la mer déchaînée. Par des triolets serrés (groupe de trois notes égales) joués par tous les instruments à cordes d'un bout à l'autre de la pièce, l'auditoire est tenu en haleine, au gré de la hauteur des gammes montantes et descendantes représentant la force du vent gonflant les voiles. Ces allers-retours furieux sont traversés par des accords des pupitres de cuivres aux allures erratiques et par des coups de timbales simulant le tonnerre. L'ensemble donne un sentiment d'urgence qui faiblira en même temps que les cordes s'apaiseront, mais la modalité mineure, qui perdurera jusqu'à la fin de l'ouverture, laisse présager l'étendue du désastre.

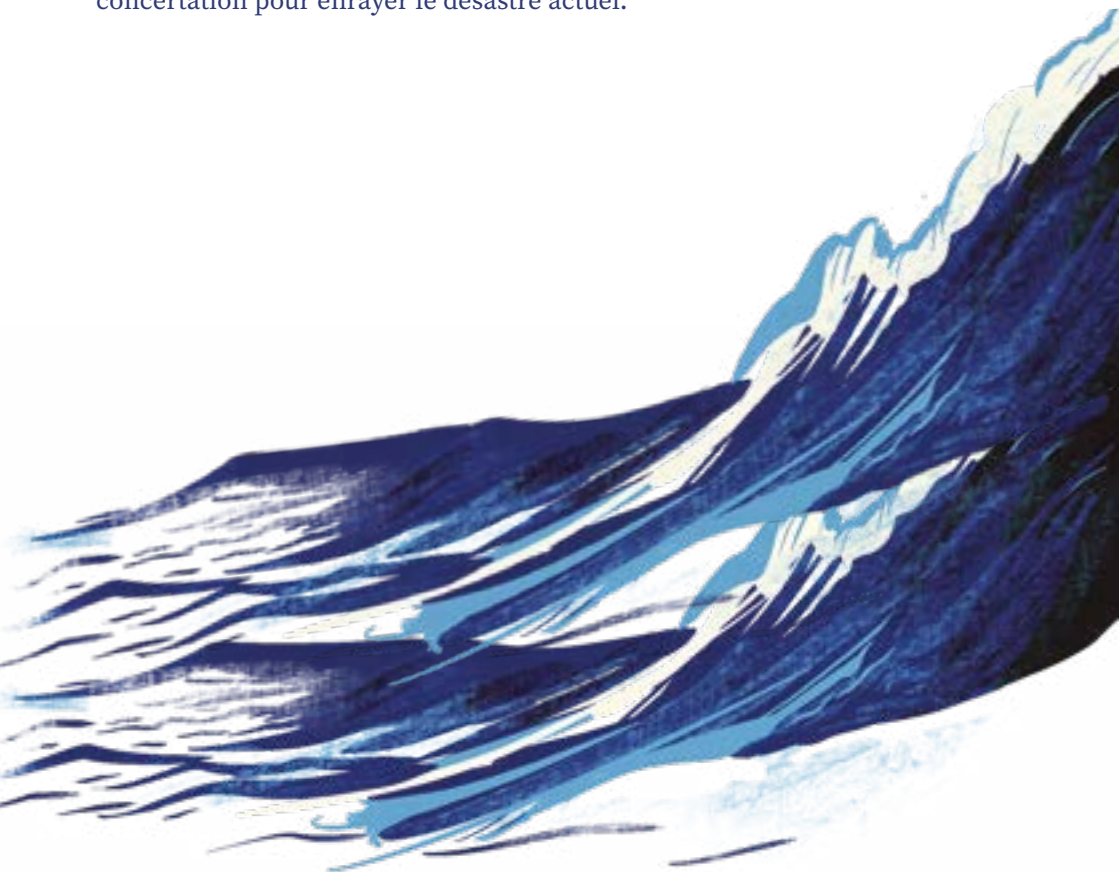
Chez Vivaldi déjà, à la période baroque (*Concerto La tempesta di mare*, 1725), la tempête est dépeinte par de rapides gammes montantes de l'orchestre, sur lesquelles se superposent les interventions du soliste, dans une frénésie sans repos. Divers procédés mettent en place des contrastes qui évoquent l'imprévisibilité de la tempête.

Alors que la tempête est caractérisée d'abord par le vent, l'orage se manifeste par la foudre. Dans un cas comme dans l'autre, la pluie y est souvent présente. Vivaldi a inséré un orage dans ses *Quattro Stagioni*, Rossini, dans *Il Barbiere di Siviglia*, Rameau dans *Platée*... L'un des plus célèbres orages décrits en musique est celui de la *Symphonie pastorale* (1808) de Beethoven. Des premières gouttes à la foudre, on assiste à une montée en force rapide des moyens musicaux. Le passage en mode mineur annonce la menace, tandis que les cordes évoquent la pluie par une série de notes brèves. De discrets trémolos font imaginer le tonnerre dans le lointain, avant que des roulements de timbales et un orchestre au complet ne nous plongent au cœur de la tourmente. Richard Strauss, dans son poème symphonique *Eine Alpensinfonie*, fait précéder l'orage d'un mouvement annonciateur lent et joué pianissimo : le calme avant la tempête. Des groupes de quelques croches piquées au hautbois figurent les premières gouttes de pluie, avant de s'intensifier en nombre et en vitesse, alors que de sombres nuages s'amoncellent sous la forme de gammes descendantes répercutées dans tout l'orchestre. La description de l'orage proprement dit est apocalyptique. Sur un tempo endiablé, les instruments rivalisent en force et en vitesse. De nombreuses dissonances et les roulements de timbales rendent encore l'atmosphère plus chaotique.

## Le déluge biblique a, lui aussi, suscité quelques belles pages musicales

Plus que des pluies torrentielles, il évoque l'idée de châtement lié à de mauvais choix. Falvetti, Saint-Saëns, Stravinsky, Britten et bien d'autres en ont tiré parti. L'opéra de Donizetti

**Il Diluvio universale** débute par ces vers : « Ô Dieu miséricordieux, que deviendra l'homme ? [...] Ne laisse pas la mer engloutir l'univers entier ». Et plus loin : « Le fléau est tout proche et pourtant, tu continues de pécher ». Des paroles qui résonnent malheureusement lorsqu'on évoque les conséquences de l'activité humaine sur la biodiversité et le réchauffement climatique. Alors que dans la Genèse, le déluge débouche sur une alliance entre Dieu et Noé, nous notons toujours l'échec de concertation pour enrayer le désastre actuel.



# Inondation, montée des eaux et sécheresse

Sécheresses et inondations sont deux symptômes d'un même dérèglement, celui d'un cycle de l'eau dégradé. Les changements climatiques ne font qu'aggraver les conséquences de pratiques mises en place tout au long du XXe siècle dans les pays industrialisés. « À cause de l'artificialisation des terres, l'urbanisation galopante, la déforestation, la sylviculture et l'agriculture intensives, et avec l'intensité plus forte des précipitations, l'eau ne s'infiltre plus. Elle ruisselle et dévale plus rapidement les pentes, emportant avec elle des terres arables et de nombreux polluants qui s'accumulent dans les rivières. Rivières qui débordent plus facilement. Le minage des eaux souterraines, qui résulte d'un pompage des nappes excessif par rapport à leur capacité de renouvellement naturel, met en surface de grandes quantités d'eau profondes et contribue également à l'accélération des flux. L'eau douce passe alors d'un cycle très long (de l'ordre de centaines, voire de milliers d'années) à un cycle très court (de l'ordre de quelques jours) en s'évaporant dans l'atmosphère et en ruisselant dans les rivières » <sup>(1)</sup>.

Partout dans le monde, nous avons tellement porté atteinte au cycle de l'eau que nous avons franchi certaines limites planétaires (celles de l'eau verte et de l'eau bleue) <sup>(2)</sup>. Cela signifie que nous entrons dans une ère instable avec des événements hydrologiques extrêmes plus nombreux et de plus grande ampleur (sécheresses et inondations).

Des documentaires présentent, au Nord comme au Sud les conséquences de ces dérèglements.

## INONDATION

### APRÈS LA PLUIE

« C'était ma maison ». En juillet 2021, des inondations déciment la vallée de la Vesdre et causent quarante et un morts (sans compter les décès qui ont suivi). Depuis, il faut non seulement reconstruire, mais aussi se construire. Dans cette région aux moyens limités, c'est un défi. L'inondation dévoile de nombreux enjeux. Les réalisateurs recueillent les paroles des sinistré·es en suivant le quotidien d'une femme qui s'est engagée pour aider et accompagner dans leurs démarches les plus démunies : remplir des déclarations, trouver les bons interlocuteurs, gérer les problèmes avec les assurances ou les entrepreneurs, etc. L'inondation renforce les inégalités sociales. « *Il faut penser une justice climatique, d'abord pour les personnes qui sont dans les moins bonnes conditions d'existence* », raconte Christine Mahy. La catastrophe a aussi été amplifiée par la mauvaise gestion des sols, les pratiques agricoles comme les monocultures ou les plantations d'épicéas dans les Hautes Fagnes, etc., toutes les activités qui prennent place dans le bassin versant oublié. L'urbaniste Paola Viano a donc travaillé avec la population pour imaginer d'autres plans d'avenir à l'échelle du bassin versant : le laboratoire de la Vesdre voit le jour.

### PARIS SOUS LES EAUX

Un jour à Paris, une grande crue surgira, semblable à celle du 20 janvier 1910. Le film raconte les événements passés tout en cherchant à envisager l'avenir. En 1910, la Seine a quitté son lit et a déferlé dans la capitale et sa banlieue. Pendant une semaine, les rues ont été immergées et la capitale en pleine modernisation a été totalement paralysée. Plus de transports en commun, plus de chauffage, plus de communication, plus d'électricité. Paris est rapidement surnommée dans la presse « Paris-Venise ». Mais aujourd'hui, la mémoire de la crue s'est perdue, le risque toujours présent, peut-être même plus que jamais, pose de nombreuses questions : celle de l'aménagement des sols, de l'importance des

réseaux de transport et de communication, d'énergie, celle du travail politique sur la prévention de ce type de risque.

### LES INONDATIONS, UN RISQUE MAJEUR

Une série de très courtes séquences adaptées au cadre scolaire (secondaire) sont ici rassemblées dans une optique pédagogique pour explorer la gestion des inondations : le vécu des inondations ; la mémoire et l'oubli ; la conscience du risque, les aménagements et leurs conséquences ; l'aménagement des cours d'eau et des villes ; l'illusion du contrôle ; etc.

## MONTÉE DES EAUX

### IL ÉTAIT UNE FOIS UNE ÎLE

Les habitant·es de Takuu vivent sur une île de Papouasie-Nouvelle-Guinée. La montée du niveau de la mer provoque une érosion des côtes, une diminution de la surface vitale et une salinisation des terres cultivées. « Ce sentiment qui m'a accompagné depuis l'enfance a disparu. Mon île est en train de perdre sa beauté ». Le film suit surtout trois figures. La première est un homme attaché aux traditions. Il enseigne les techniques de pêche et les danses traditionnelles. La seconde est une femme, convertie au catholicisme. Partie depuis longtemps pour aller vivre dans une région plus urbanisée, elle revient convaincre son peuple de quitter l'île pour survivre et se voit comme une porteuse de changements. La troisième est incarnée par deux scientifiques américains venus à la demande de la population pour étudier la situation. Parmi les options qu'ils présenteront aux habitant·es : construire autrement les digues, déplacer les maisons et le village, quitter l'île. Les deux scientifiques s'adressent à la caméra : « *Peut-être qu'au cours de leurs différentes actions, les gens devraient penser un peu plus à ces lieux qui leur sont chers, et se demander, s'ils devaient en partir, ou si ces endroits étaient soudainement rayés de la carte, comment le vivraient-ils ? Et ensuite, ils devraient multiplier cet impact par dix, car cette île, c'est tout ce que ces habitants connaissent, toute leur culture, toute leur vie, tout est ici* » ... « *C'est leur monde, et leur monde est en train d'être détruit* ». Quitter l'île, c'est être dépossédé du berceau d'une histoire personnelle, de l'ancrage de pratiques culturelles (pêche,

utilisation des plantes, croyances, danses, etc.), mais aussi de la langue maternelle. Une fois les quatre cents habitant·es dispersé·es, il ne restera rien de ce qui faisait leur monde. Tandis que la caméra descend lentement sous l'eau, l'écho d'un chant traditionnel s'estompe. L'eau de la mer engloutit peu à peu la terre et les voix. Les parents se demandent quel sera l'avenir de leurs enfants. Ils doivent prendre une décision radicale dans une totale incertitude, anticiper l'impensable et faire face au sentiment de perte. *« Peu importe que tu sois petit, tu es utile et tu fais partie du monde. Si tu perds quelque chose, même petite à l'échelle de la planète, tu perds beaucoup ».*

### LES DERNIERS JOURS DE TUVALU

L'archipel du Tuvalu se situe dans l'ouest de l'océan Pacifique Sud. Il est constitué de neuf atolls coralliens et est sérieusement menacé par la montée des eaux. Le film interroge des scientifiques (dont ceux du CNES) et des habitant·es. L'exil semble inéluctable en raison de la hausse du niveau des mers et de la récurrence d'événements tels que des cyclones et des raz de marée dont l'intensité et la fréquence augmentent. Tuvalu pourrait bien être le premier pays à disparaître sous les eaux et devenir ainsi un état virtuel tel que cela a été présenté lors de la COP27 en 2022. Le film lui a été filmé en 2004 et se termine sur les paroles d'une jeune femme : *« Si je suis contrainte de partir, je ne serai plus tout à fait moi-même ».*

## SÉCHERESSE

### UÂR, THE RESILIENT

Au Nord comme au Sud, les paysans attendent la pluie. Désormais, elle tarde à venir. Les changements climatiques déstabilisent les pratiques agricoles et les prévisions météorologiques. Un éleveur norvégien, confronté à une sécheresse, se rend dans un village du Malawi pour y découvrir les moyens imaginés pour continuer à cultiver, pour survivre. Le film tisse un lien entre le Nord et le Sud tout en soulignant l'hétérogénéité de l'impact des changements climatiques.

### LES FOURMIS ET LA SAUTERELLE

Au Malawi, un jeune garçon regarde passer un avion loin au-dessus de sa tête. Il rêve de devenir pilote. Il ne se doute pas que ce

ballet au-dessus de son village participe à compromettre son avenir. Le film raconte le poids des conséquences. La mère du jeune garçon voudrait témoigner de l'impact des changements climatiques, à la caméra tout d'abord, puis à Washington. Au cours du tournage, un projet de voyage vers les États-Unis est alors imaginé. La mère est une paysanne. Elle prend soin de la terre, de sa famille et de sa communauté, très investie dans les actions en faveur du droit des femmes et d'une agriculture pérenne. Elle prend cet avion qui faisait tant rêver son fils. Au cours du voyage, plusieurs rencontres dont la mère souligne l'importance (que ce soit avec des agriculteurs ou des personnages politiques). Le changement commence pour elle dans la rencontre : *« Quand rien ne paraît possible, l'écoute permet le changement de se produire, au mouvement de se réaliser ».*

### LE PÉRIMÈTRE DE KAMSÉ

Au Burkina Faso, pour lutter contre la désertification et l'exode des jeunes vers les villes, des villageois·es s'emparent de leur territoire et adoptent la technique du « périmètre ». Le principe est d'aménager une zone clôturée en parcelles et zones de rétention d'eau pour protéger les cultures des animaux, de la coupe, du vent et de la sécheresse. Mais pour en définir le tracé, le village adapte le périmètre à ce qui importe pour lui comme la présence d'un bosquet sacré. Le territoire parle, s'enrichit de liens nouveaux tout en préservant ceux du passé, il se densifie et porte l'espoir d'une vie plus douce qui permette aux paysans de ne se nourrir et aux jeunes de rester, voire de revenir.

### LA CALEBASSE ET LE PLUVIOMÈTRE

Le film suit le travail réalisé lors de la première phase de la mission AMMA (Analyses multidisciplinaires de la mousson africaine), un programme international d'observation du climat du Sahel. Il a pour objectif de comprendre le comportement devenu erratique de la mousson africaine. Sa première phase s'est déroulée de 2002 à 2009, sa deuxième a été lancée en 2010 et est prévue durer dix ans. Il s'agit non seulement de comprendre la variation de pluviométrie qu'a connu le Sahel et sa région entre 1970 et 1995, mais aussi les mécanismes géophysiques et anthropiques à l'œuvre lors de la mousson de l'Afrique de l'Ouest qui ont un impact sur les pluies et donc, sur l'agriculture, les disponibilités en eau et certaines maladies comme le paludisme. Le but : élaborer des modèles de prévision fiable sur le long terme.

## YAAPO, UN Puits pour KOMBÉ ET GUÉBANA

Ce court reportage suit la construction d'un puits financé par une association française et creusé et supervisé par des ouvriers et techniciens maliens. À coups de pioche et de dynamite, les hommes essaient de percer la roche-mère pour atteindre la nappe phréatique, parfois située à plus de cinquante mètres sous terre.

### UNE OASIS D'ESPOIR

Tahar, fils d'agriculteur de la tribu nomade du désert marocain, n'a jamais oublié le paradis de son enfance. Né dans une oasis, ses parents ont dû abandonner le mode de vie nomade pour s'installer en ville suite au conflit armé entre l'Algérie et le Maroc. L'oasis s'est depuis perdue dans les sables et c'est là que ce film magnifique commence. L'oasis Ergsma, « le petit paradis », est aujourd'hui asséché. Il profitait autrefois de l'eau généreuse du Drâa, le plus long fleuve marocain. Il est aujourd'hui amaigri par des sécheresses successives et entravé par la construction d'un barrage aux portes d'Ouarzazate. Une voix off féminine raconte l'histoire du fleuve qui avait permis, au cœur du Sahara, l'établissement d'un ensemble prospère de jardins cultivés et de palmeraies, un véritable carrefour pour les commerçants nomades. Il ne reste plus que des ruines sèches, qu'avec patience et détermination, Tahar soustrait au désert, à coups de pelle et à force de plantations. Après un voyage en France où il découvre la permaculture, il est bien décidé à redonner vie à une oasis abandonnée depuis 40 ans. Depuis 2011, il fait ainsi pousser, sur deux hectares, des fruits, des légumes, des plantes fourragères et des palmiers, qui rendent sa fertilité au sol argileux de l'oasis. Il creuse aussi des sillons, tel que le faisaient les anciens : un réseau de canaux temporaires creusés au fur et à mesure des besoins et qui s'estompe ensuite. Tahar s'inspire des principes de la permaculture découverts en France. Revenu en 2010, il est « convaincu que son passé et son futur devaient se réconcilier dans le désert ».

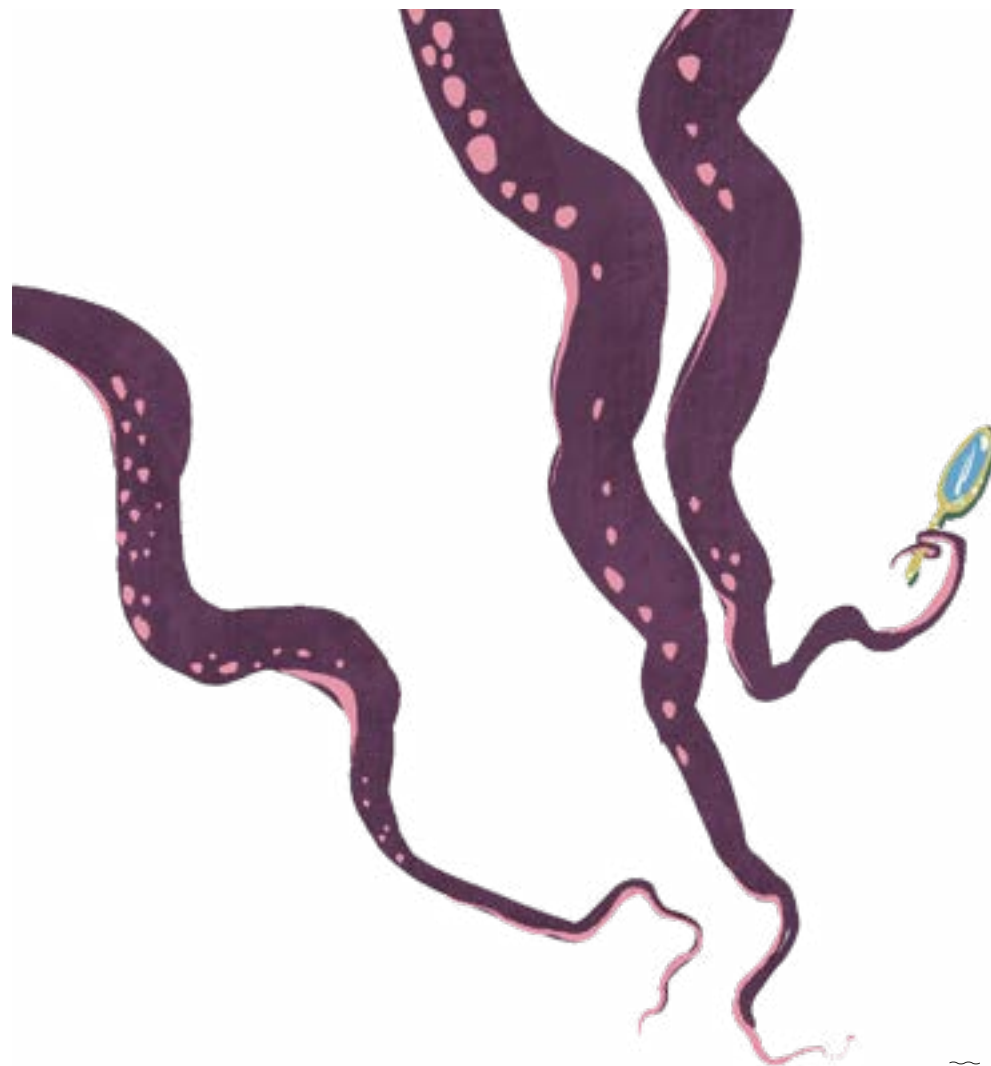
### TEMPÊTES SUR LA CHINE

La Chine connaît depuis longtemps la problématique des déserts, avec notamment ceux de Gobi et de Mongolie intérieure. Sur un front de plus de 1 500 kilomètres, les intempéries de la mousson d'hiver ensablent régulièrement la Chine. Les dérèglements climatiques ont accéléré ce phénomène au point qu'une « muraille verte » de plusieurs

rangées d'arbres sur plus de 4 000 km<sup>2</sup> paraît être la seule solution pour arrêter les sables, pour stopper le « dragon jaune ».

### Références bibliographiques

- (1) Charlène Descollonges, *Agir pour l'eau*, Tana, 2024
- (2) Site internet de Reporterre : <https://reporterre.net/La-limite-planetaire-du-cycle-de-l-eau-a-son-tour-depasse-29500>



# Jeu vidéo : le retrait de l'eau

Images et imaginaires de l'eau

## JUSANT

Avec ce jeu, le studio français *Don't Nod* propose une expérience différente de leurs précédentes productions. Le projet est né d'une volonté d'explorer une approche plus minimaliste tout en mettant en avant un gameplay innovant et contemplatif centré sur l'escalade.

D'un point de vue ludique, l'idée principale est de capturer le plaisir et les défis de l'escalade, en créant un système de grimpe réaliste qui donne une vraie sensation de progression. Contrairement à d'autres jeux où l'escalade est automatisée, *Jusant* demande au joueur de gérer chaque prise, rendant chaque ascension immersive et gratifiante.

L'univers du jeu est celui d'un monde désertique. L'absence d'eau est un élément clé du récit, inspiré de préoccupations écologiques et de mythes liés à la disparition de civilisations anciennes.

Le titre *Jusant* fait référence à un terme maritime qui désigne la marée descendante, c'est-à-dire le moment où l'eau se retire. Ce nom reflète le concept central du jeu : l'eau a disparu, laissant derrière elle une immense tour rocheuse que le joueur doit escalader.

*Le titre prend aussi un sens symbolique au fil de l'aventure. Si le jusant représente le départ de l'eau, il laisse sous-entendre qu'un flot peut revenir, tout comme la marée finit toujours par remonter.*

Cette idée d'un possible renouveau s'entrelace avec la progression du joueur, qui, en grimpant toujours plus haut, semble suivre un parcours inverse à celui de la marée descendante, cherchant peut-être à retrouver ce qui a été perdu.

Tout laisse penser que l'eau était autrefois abondante, peut-être même liée à une force spirituelle, avant de disparaître. L'exploration verticale devient alors une nécessité : grimper toujours plus haut permet de comprendre ce qui s'est passé, de retrouver des traces du passé et d'entrevoir une possible renaissance. À mesure que le joueur progresse, il découvre les impacts de cette disparition sur la faune, la flore et les sociétés qui vivaient autrefois en harmonie avec l'eau. Loin d'être simplement un décor, cette absence est un symbole puissant, évoquant l'effondrement écologique, la résilience et la quête d'un renouveau.



© Photos du documentaire *Après la pluie*



© Photos du documentaire *Une Oasis d'espoir*



© Illustrations du jeu *Jusant*



© Photos des documentaires (de bas en haut) *Paris sous les eaux* - *Il était une fois une île* - *Le Périmètre de Kamsé*



# L'eau œil et mémoire du monde

Images et imaginaires de l'eau

L'eau est à la fois dans le présent, car elle coule devant nos yeux et entre nos doigts, mais elle est aussi intemporelle, originelle et cyclique. Elle entretient avec le temps une relation ambiguë, tentant parfois de lui donner la mesure avec des instruments telle la clepsydre, mais, le plus souvent, s'offrant en archive et vaste mémoire depuis l'origine de la vie.

## L'ŒIL ET L'OREILLE

**Impassible étendue, l'eau semble observer et écouter le monde depuis l'autre côté du tangible.** La jeune femme qui nage en surface dans *L'étrange Créature du Lac noir* est ainsi observée par un monstre qui glisse discrètement sous elle, comme s'il était son ombre. Dans cette séquence, il y a le monde d'en haut et le monde d'en bas. Celui du haut est le monde bavard qui s'agite. Celui du bas est celui qui observe et parfois, convoite et désire. Les créatures de l'eau incarnent souvent au cinéma le regard de l'eau sur le monde humain. Dans un poème, Rainer Maria Rilke compare quant à lui l'eau d'une fontaine à l'oreille de la terre. « Elle est l'oreille allongée et dormante, l'oreille de marbre, dans laquelle toujours tu verses ta voix. Une oreille de la terre. Et la terre ne fait donc que se parler à elle-même. Si une cruche s'interpose, il lui semble que tu l'interromps » <sup>(1)</sup>.

Certaines figures aquatiques comme les sirènes (*Aquaman*), les vouivres (*La Vouivre*) ou d'autres créatures comme la nymphe de *La Jeune Fille de l'eau* évoquent le temps long,

***L'eau se fait gardienne de la psyché collective. Mais elle archive aussi des mémoires plus intimes et personnelles.***

La rivière du roman *Le Chant de la rivière* de Wendy Delorme <sup>(2)</sup> a été témoin des jeux et de l'amitié entre deux jeunes filles. Quand l'une a été tuée, l'eau n'a rien oublié. Malgré le temps qui est passé, elle murmure toujours à qui sait entendre, à travers la montagne et jusqu'aux canalisations d'une maison isolée, le souvenir du drame. Elle cherche à libérer les souvenirs autant que les corps présents. Mais il est tentant de se perdre dans cette mémoire. Les eaux profondes deviennent alors un tombeau pour les souvenirs et les corps. Le film *Despedida* raconte la quête d'une petite fille pour sauver sa mère. En s'enfonçant au cœur de l'histoire familiale matérialisée par une forêt, elle rencontre des poupées non-dits, un chien souvenir traumatique, un colonel gardien du secret, des

danseuses libératrices, etc. Elle est aussi tentée de rester au fond du lac auprès des sirènes souriantes. Mais, si tout paraît plus facile en bas, c'est qu'elle est piégée dans le royaume de l'oubli. L'eau est ici une mémoire immobile dans laquelle on peut s'égarer, perdre le chemin qui permet de continuer à avancer.

L'eau facilite aussi la réminiscence de souvenirs anciens ou refoulés. **Être immergé rappelle au corps sa condition fœtale d'origine.** Dans *A Cure for Wellness*, au sein d'un établissement thermal inquiétant, des patient·es sont enfermés·es dans des caissons d'isolement destinés à les ramener à un état embryonnaire depuis lesquels faire surgir les souvenirs. L'eau est profonde et noire, peuplée d'anguilles comme autant d'ombres traumatisantes, dont le suicide d'un père depuis un pont après une journée de travail sous les yeux du petit garçon resté en voiture sous la pluie. L'eau permet de remonter le fil du temps comme si les eaux du corps pouvaient communiquer avec celles du vaste monde.

Sans remonter aux eaux natales, un cours d'eau rappelle parfois tout simplement les bons moments, parfois les mauvais. Elle invite tout simplement à la rêverie. Le couple de *La Fontaine d'Aréthuse* a vécu des jours insoucians sur l'eau qui reviennent plus tard en mémoire à la femme perturbée. L'eau est alors claire et peu profonde, elle ne dissimule rien du malheur à venir, elle est l'eau légère de l'insouciance. La réminiscence est encore plus apaisante dans *Les Fraises sauvages*. Un vieil homme se remémore sa jeunesse lorsqu'il est anxieux le soir. Le film se termine sur un dernier souvenir : une scène de pêche presque semblable à une photo. Ses parents, jeunes, sont assis en bord d'un lac lisse et calme. Il et elle lui font signe de la main, les oiseaux chantent et le vieil homme semble apaisé. Dans *L'Odyssée de Pi*, le jeune naufragé observe l'océan qui vit sous le bateau. L'eau y conserve les images de l'histoire de la vie de l'univers mais aussi les épaves et les souvenirs personnels.

## SECRETS ET ABYSSES

L'eau recueille aussi de nombreux objets jetés ou perdus, comme le ferait un coffre. C'est un motif assez récurrent au cinéma. C'est la tâche que s'est donnée un savant amnésique

dans *La Cité des enfants perdus* : ramasser et étiqueter tout ce qui vient du monde d'en haut. Dans *Titanic*, la rescapée âgée de cent deux ans, revenue sur les lieux du naufrage avec une équipe de recherche, jette ainsi dans l'océan le collier précieusement gardé pendant plus de quatre-vingts ans. Un objet non seulement de grande valeur, mais surtout le souvenir d'un amour tragique qui a changé sa vie. Dans *The Storm*, une jeune femme mère célibataire dans les années 50 aux Pays-Bas porte à son annulaire une vieille bague de fortune faite avec un boulon. Une bague pour lui rappeler autant son ancien amour que le fait que les hommes ne sont pas dignes de confiance. Quelques années plus tard, elle laisse tomber cette bague dans la mer, ayant de nouveau commencé à espérer un compagnon pour la soutenir dans ses épreuves. Dans *Terminator* et *En amont du fleuve*, ce sont des photos du passé qui sont jetées dans les flots d'un fleuve, celles d'un amour perdu ou les souvenirs d'un père idéalisé trop longtemps. Il ne s'agit pas tant de s'en débarrasser, que de les faire s'enténébrer, de les confier à la mer, dans une mémoire plus profonde encore que celle d'une vie humaine, celle de la Terre.

## L'eau reçoit tant d'objets et d'expériences, qu'elle détient bien quelques secrets.

Ceux de l'âme humaine, de l'histoire de la Terre, mais aussi quelques secrets de l'histoire locale comme dans *Under the Silver Lake*, un film étrange dans lequel un secret d'Hollywood à l'allure de complot est dissimulé dans les eaux d'un lac. Pour le découvrir, le jeune héros devra interpréter tous les signes et comprendre tous codes dissimulés dans la pop culture. Il devra aller au-delà des apparences, sous la surface. C'est aussi du fond de l'eau que sont tirés des objets qui ne devraient pas l'être, comme l'anneau de pouvoir maléfique de la trilogie du *Seigneur des anneaux* ou encore le masque qui libère toutes les pulsions dans *The Mask*.

Si toute eau semble pouvoir emporter avec elle les traces de nos expériences, celle des mers semble particulièrement capable d'archiver sur le temps long. Elle entraîne alors vers le

bas. Les épaves entrent dans l'histoire, les corps disparaissent et la matière se décompose et se dépose. Les mémoires et la rouille hantent le sombre et les profondeurs.

*Avec les abysses, on pénètre dans le temps ancien, dans l'inconnu, dans le mystère des gouffres privés de lumière, du doute où l'on peut encore rêver de découvertes folles sur le vivant.*

Nous ne connaissons qu'environ 13 % des espèces océaniques et nous avons aujourd'hui de meilleures cartes de la surface de la Lune ou de Mars que du plancher océanique <sup>(3)</sup>. Certains films sont nés de cette fascination pour les profondeurs comme *Abysse* avec ses extraterrestres aquatiques cachés depuis des centaines d'années sous l'eau, et avant lui, *20 000 lieues sous les mers*, première grosse production en prises de vue réelles des studios Disney en 1954. Des rumeurs venues des mers du sud rapportent l'existence d'un monstre qui fait alors chavirer les bateaux. Un équipage et son maître harponneur prennent alors la mer pour dénicher et tuer la créature mystérieuse. Ils feront en chemin la rencontre du capitaine Nemo, un scientifique brillant mais qui, après avoir perdu sa famille, fuit le monde du haut et attaque les navires marchands et militaires sillonnant la surface. Les abysses sont pour lui un monde idéalisé.

## INCONSCIENT ET RÊVES

L'eau aspire au bas, elle descend, inexorablement, cherche une voie vers les profondeurs. « *On pourrait presque dire que l'eau est folle, à cause de cet hystérique besoin de n'obéir qu'à sa pesanteur, qui la possède comme une idée fixe* » <sup>(4)</sup>. **L'eau des profondeurs fait référence aux espaces enfouis, aux dimensions physiques et mentales peu accessibles.** Il y a un lien entre l'eau et la

chute, la descente dans un autre monde, un autre nouveau de perception, un autre état de conscience.

La planète est entièrement couverte d'eau dans *Solaris*. Des phénomènes étranges frappent l'équipe de recherche qui s'interroge sur l'éthique des recherches scientifiques, leurs limites dans le but de continuité à accroître l'étendue des connaissances au risque de détruire les choses qu'ils ne peuvent pas comprendre. Sur cette planète sensible où les esprits semblent se perdre, l'océan fait figure de conscience. Une conscience qui dialogue avec les inconscients et les souvenirs des membres de l'équipage, les égarant et les menant à leur perte.

L'eau peut donc être un élément qui permet de changer d'état. Dans le film japonais *Real*, elle indique qu'il y a contact entre le monde tangible et le monde inconscient. Elle apparaît dans le décor dès que les amants, séparés par le coma, se retrouvent par le rêve. Le premier rendez-vous a lieu dans la chambre. L'homme pousse doucement la porte et entre dans la chambre. Il avance lentement, pas à pas, sur un sol couvert d'eau. Immergé jusqu'aux chevilles, il découvre sa compagne assise près du lit. Celle-ci lui confie ses angoisses au sujet d'un travail inachevé. Plus tard, il faut traverser l'eau, cette fois sous la forme de brouillard, pour accéder à ses souvenirs. Le couple est par ailleurs hanté par le souvenir traumatique d'un ami noyé alors qu'il était enfant, et qui apparaît dans le film sous la forme d'un petit garçon mouillé ou d'un dinosaure aquatique. Le langage de l'inconscient est humide et liquide.

L'eau agit souvent par contact pour laisser l'inconscient et le passé se manifester, elle contamine. Dans *La Rivière*, elle fait surgir les non-dits dans la vie d'un père et son fils, et ce, sous différentes formes. D'abord, au début du film, l'eau polluée dans laquelle se baigne son fils, balloté passivement dans la rivière comme dans sa vie, fait surgir une boule douloureuse dans son cou (un mal autant physique que psychique). Puis une fuite dans la maison familiale et la vapeur du sauna où se déroulera une scène d'intimité entre les deux hommes sur un malentendu continueront de développer une atmosphère de malaise. Alors l'inondation achève de débiller au grand jour le trouble de ces êtres qui ont peu le contrôle de leur vie.

Dans *Le Retour*, deux jeunes frères sont un jour surpris par le retour de leur père disparu depuis longtemps. Ce dernier

leur propose une partie de pêche sur le lac. Au cours du long voyage en voiture, les garçons découvrent un homme brutal et préoccupé. L'un des frères persiste dans son envie de se rapprocher tandis que l'autre souhaite prendre des distances. Enfin arrivés au bord du lac, ils montent dans une barque pour rejoindre une île. La traversée s'annonce longue. Une tempête éclate alors que le moteur tombe en panne. Les jeunes garçons doivent ramer sous les ordres de leur père. Sur l'île, les tensions s'accroissent et un accident survient, le père chute et meurt. Les enfants hissent le corps à bord de la barque et effectuent la traversée du retour. En chargeant péniblement la voiture, ils se retournent et voient l'embarcation glisser en arrière emportant avec elle le corps dans le brouillard. Les enfants rentrent donc seuls chez eux. Mais, au cours du voyage, des photos prises pendant le séjour laissent planer le doute : le père n'a peut-être jamais été présent, ce retour n'a pas vraiment eu lieu, tout du moins pas avec un vivant, mais peut-être avec un souvenir, un spectre. Le lac a englouti le corps et les réponses que les enfants attendaient. Mais la barque, telle celle du passeur, a permis aux enfants d'établir un contact et de retrouver le chemin de la maison.

Dans *The Swimmer*, un homme agité se lance avec une énergie suspecte dans un projet fou : rentrer chez lui en traversant toutes les piscines de ses ami-es et voisin-es qui, dans son esprit, forment une sorte de rivière qu'il baptise du nom de sa femme. Au fur et à mesure des plongeurs, il est de moins en moins le bienvenu. Plus il s'approche de son foyer, plus les gens sont hostiles à son égard. Chaque bain est l'occasion d'une plongée de plus dans son inconscient, d'un rapprochement avec des aspects de sa vie qu'il refoule : trahison, abandon, départ de sa femme et de ses enfants. Il se confronte à ses erreurs, à son passé. C'est finalement une maison vide qu'il atteindra sous la pluie, en pleurant.

### Références bibliographiques

- (1) Rilke, *Sonnets à Orphée*, II, 1922
- (2) Wendy Delorme, *Le Chant de la rivière*, éditions Cambourakis, 2004
- (3) Raphaël Seguin, Daniel Pauly, Anne-Sophie Roux, Éric Lamblin, Laurie Debove, Lamya Essemli et Joachim Claudet, *Océans, La Relève et la Peste*, 2023
- (4) Ponge in Olivier Rey, *Réparer l'eau*, Stock, 2021



© A Cure for Wellness



© Real



© The Swimmer



© Le Retour



© La Jeune Fille de l'eau



© Despedida



# Mémoire de mers

Parce que les matières se dissolvent dans l'eau, l'océan conserve la mémoire des corps engloutis. Ceux qui ont tenté la traversée pour rejoindre une terre d'accueil qui leur a été refusée, ceux qui ont été précipités dans les eaux pour les faire disparaître. L'eau des mers se souvient, celle des glaciers, ancienne elle aussi, mais figée, conserve la mémoire du monde et celle des sédiments archive l'évolution de nos modes de vie.

Images et imaginaires de l'eau

## MÉMOIRE DE MOLÉCULES

### **WATER, LE POUVOIR DE L'EAU**

Derrière la transparence de l'eau se cachent d'étonnantes propriétés, parfois rapidement qualifiées de mémoire de l'eau. Pour les scientifiques qui s'expriment dans ce film, cette mémoire repose non pas au sein d'éléments chimiques, mais dans sa structure même. L'eau serait capable de conserver en elle une trace de ce à quoi elle a été exposée : environnement physique, chimique, mais aussi émotionnel. Le film est complété par un second film, plus long, *L'Eau, la vie*, qui reprend certains arguments faisant l'objet de vives controverses.

## MÉMOIRE DE MERS

La mémoire de l'eau peut aussi avoir une portée politique. « *Ce n'est pas seulement que l'eau se souviene, s'informe, change de forme et de cours, se plasse et se replasse autour de l'advenu, et à sa manière en garde la trace ; c'est qu'elle a été témoin et qu'un témoin ça se convoque, publiquement, et ça s'écoute.* » ... « *Ce*

*n'est pas seulement que l'eau désormais gémissse, c'est qu'elle porte plainte : elle porte la plainte, la recueille, la soutient* » <sup>(1)</sup>.

### **LE BOUTON DE NACRE**

Le film s'ouvre sur une citation du poète Humberto Zurita « *Nous sommes tous des ruisseaux d'une seule eau* ». Cette eau du lien qui archive les petites et les grandes histoires pour les mêler sert de fil pour raconter l'histoire du Chili : le massacre des Amérindiens de Patagonie (Kawésqar, Tehuelches, Selknam, Mánekenk, Yagan) ; le coup d'État du 11 septembre 1973 puis la répression qui a suivi durant le régime militaire d'Augusto Pinochet. L'eau, sous différentes formes, reste au cœur du film. D'abord parce que les fonds marins ont conservé le souvenir des corps jetés à l'eau, mais aussi parce que les communautés amérindiennes cultivaient un lien très fort avec l'eau : « *l'eau faisait partie de la famille* ». Aujourd'hui, elle fait davantage peur, le lien s'est perdu. Alors que la science tente d'expliquer le monde, de rapprocher l'univers, finalement, « *on dirait que le progrès n'est que le résultat d'une immense nostalgie. Nous voulons revenir à quelque chose que nous savions déjà. Nous le savions d'une manière poétique, mais nous le savions* ».

### **LA MESURE DES CHOSES**

Le monde est ici un labyrinthe et les humain·es y sont (l'humanité y est représentée sous forme de) des créatures errantes, témoins d'une correspondance imaginaire entre Dédale et son fils, Icare. Ce dernier tente de transmettre un message, images de la modernité à l'appui : il faut se méfier de l'hubris (la démesure) qui dévore le monde. Lui qui a tenté de mesurer, cartographier, déplier le monde pour mieux le dominer et le manipuler : « *Te voilà initié, porte loin mon enseignement, surtout, ne m'imité pas et cherche des alliés* ». Un film magnifique ayant pour cœur la mer Méditerranée qui met en garde et dévoile toute la violence infligée au vivant, que ce soient les tortues marines assaillies par le plastique où les migrants du camp de la Moria, au nom d'un système qui étalonne le monde en valeurs monétaires. « *Partout s'étend le labyrinthe, là est son secret, jusqu'au tréfonds de ton cœur, il remplit la Terre entière* ». Pour en sortir, il faut « *retrouver de la joie dans la mesure des choses* ». Et cette fois, au sens de la parcimonie et de manière sensible, non à l'aide d'outils de rationalisation et d'exploitation.

## MÉMOIRE DE GLACE

L'eau se souvient aussi sous forme de glace. Les glaciers sont ainsi nos archives du climat, nos stocks d'eau douce, nos lieux du passé garants du futur. Pourtant, 75 % d'entre eux vont disparaître d'ici 2050. C'est désormais aux humains de se souvenir de leur importance.

### SAMUEL IN THE CLOUDS

Traversant le brouillard, un skieur dévale la pente, ignorant les efforts fous d'un groupe d'hommes et de femmes pour aider bus et camionnettes à gravir la montagne. Il termine finalement son ascension à pieds. La fête traditionnelle en hommage au Chacaltaya, un glacier millénaire de Bolivie, peut alors commencer. Les couleurs vives, les pas de danse et la musique agitent gaiement une petite parcelle de montagne. Au sommet, s'accroche désespérément une petite cabane en bois, un de ses quatre murs s'étant déjà affaissé dans le vide. Elle offre un confort très rudimentaire, à peine de quoi se protéger un peu du vent et du froid et de faire chauffer de l'eau. C'est la cabane de Samuel Mendoza, gardien d'une station de ski. Même sommet, mais autre monde, celui des scientifiques installés là. Ils analysent les échantillons d'air et de neige. Mêmes témoins d'une inexorable disparition. Autant de sons et d'images mêlés pour raconter les souvenirs toujours présents dans l'écho vaporeux de la montagne. Autant de regards posés sur elle, plus ou moins conscients des dangers qui la menacent. Dans ce paysage majestueux de la cordillère des Andes, ce qui se joue, c'est le drame de la fonte du glacier sous l'effet des changements climatiques. La disparition de cet environnement entraîne celle d'une culture, celle de la vie de Samuel. Depuis plusieurs générations, sa famille vit et travaille sur la montagne. Il s'occupait jusqu'ici des pistes de ski, mais au Club Andin de Bolivie, les randonneur·euses remplacent désormais les skieur·euses. Le plan du début du film résonne comme un souvenir enfoui dans la mémoire de la montagne autrefois sillonnée de traînées creusées dans la neige par les pistes. Le soir, Samuel scrute maintenant le ciel nocturne puis s'endort. Au matin, il invoque les esprits : « Je vais continuer à monter là-haut. La neige reviendra peut-être ».

### LA GLACE ET LE CIEL

« On ne voit pas arriver l'Antarctique, on bute contre lui », déclare le scientifique Claude Lorius dans ce film qui retrace l'histoire

de son travail sur l'impact du changement climatique et qui dévoile le quotidien de ces expéditions périlleuses. La science lui a permis de voir et de dire l'invisible. « *J'appartiens pour toujours à ces images* », ces images de glaciers magnifiques et fragiles qui détiennent la mémoire des climats du monde.

## LIEUX DE MÉMOIRE

### L'ÎLE AUX TRÉSORS

C'est l'été, la base de loisirs attire les foules, les corps désireux de s'ébattre dans l'eau, de chahuter, les jeunes esprits qui cherchent à séduire ou à transgresser quelques interdits, à s'éprouver. La vaste étendue d'eau accueille cette effervescence. Et puis, un orage annonce la fin de la saison estivale. La surface de l'eau se lisse, le silence inonde le lieu aux portes désormais closes, jusqu'à l'été prochain. L'eau, très aménagée ici, est le lieu des souvenirs d'été, des premières amours, des relations sociales en construction. L'accès à la base de loisirs est payant, aussi un grillage sépare celles et ceux qui peuvent goûter aux plaisirs de l'eau de celles et ceux qui ne peuvent qu'en rêver, ou resquiller, en passant par la rivière.

## SÉDIMENTS ET TERRES CYBORGS

Matthieu Duperrex <sup>(2)</sup> s'est penché avec attention sur les sédiments que Rachel Carson avait déjà consacrés comme constituant l'épopée de la Terre, car « *tout y est écrit* ». L'étude de l'auteur concerne deux territoires en particulier, deux deltas, celui du Rhône en France et celui du Mississippi aux États-Unis. Ces cours d'eau ont largement été marqués par l'action humaine : drainage et assèchement des marais et zones humides, agriculture, artificialisation des berges, création de réservoirs d'eau et d'infrastructures de régulation du courant et contaminants chimiques divers. Ce qui sédimente dans ces deltas, ce sont les matières, mais aussi les cultures : cultures ouvrières de la sidérurgie, construction navale et pétrochimie, mais aussi les cultures de pêche qui reposent sur des écosystèmes uniques que sont ces territoires

poreux entre eau douce et eau salée. Les terres que l'auteur décrit sont complexes et multicouches, en mouvement, des « environnements cyborgs ». Pour comprendre et lire ces territoires, l'auteur identifie des médiateurs en « manières d'être ici », des espèces guides : les spectres font d'abord mesurer les pertes ; les résidents accompagnent dans l'exploration des nouveaux territoires ; les sentinelles annoncent les turbulences ; les voyants initient à de nouveaux rituels. Ce sont des anguilles, des roseaux, des oiseaux ou des insectes. « *Les sédiments recèlent ainsi de nouveaux récits et des spéculations* ». Au cours de son enquête, il découvre « *qu'il n'y a plus d'environnement, mais une intrication de processus « naturels » et d'histoires humaines, y compris les fictions qu'on se raconte* ».

#### Références bibliographiques

- (1) Marielle Macé, *Nos Cabanes*, Verdier, 2019
- (2) Matthieu Duperrex, *Voyage en sol incertain, Enquête dans les deltas du Rhône et du Mississippi*, Wild Project, 2024

# Jeu vidéo : les eaux inquiétantes

## DAVE THE DIVER

*Dave the Diver* est un jeu vidéo développé par le studio sud-coréen Mintrocket mélangeant exploration sous-marine, gestion de restaurant et narration immersive. Sorti en 2023, le jeu met en scène Dave, un plongeur passionné, recruté pour explorer le mystérieux Trou bleu (Blue Hole), une faille marine aux profondeurs changeantes, peuplée de créatures fascinantes et parfois dangereuses. Outre ses plongées, il passe ses soirées à la recherche d'ingrédients rares pour son restaurant de sushis.

Le jeu propose une vision riche et colorée de la vie sous-marine, alternant entre émerveillement et tension. Les poissons et autres créatures marines, inspirés d'espèces réelles et mythologiques, jouent un rôle essentiel, que ce soit en tant que ressources, menaces ou alliés potentiels. Cette approche immersive permet de plonger le joueur dans un monde fascinant où l'océan devient à la fois un terrain d'exploration, une source de dangers et un espace regorgeant d'histoires et de mystères.

Dave découvre peu à peu les secrets de cet écosystème unique et de l'énigmatique Peuple Marin qui y réside. C'est une civilisation sous-marine ancienne, vivant dans les profondeurs

du Blue Hole. Son existence, longtemps inconnue des êtres humains, est au cœur de l'intrigue du jeu. Cette société possède une histoire riche, marquée par des crises et des conflits internes, mais elle a su préserver son mode de vie grâce à un équilibre subtil entre nature, magie et technologie avancée, presque magique. Contrairement aux êtres humains qui exploitent l'océan, le Peuple Marin vit en symbiose avec son environnement. Il pratique une pêche respectueuse, utilise des matériaux naturels pour développer ses outils et veille scrupuleusement à ne pas perturber l'écosystème.

Le Peuple Marin voit en Dave un possible allié, mais aussi un potentiel danger, car les êtres humains, dans le passé, ont souvent causé du tort aux océans. L'un des enjeux du jeu est de décider si cette civilisation peut coexister avec le monde extérieur ou si elle doit rester isolée pour survivre.

Inspiré de mythes comme celui de l'Atlantide ou des Nagas des légendes hindoues, le Peuple Marin enrichit l'univers du jeu en ajoutant une dimension culturelle et écologique. Sa présence soulève des thématiques importantes, notamment la préservation de l'environnement et les conséquences des activités humaines sur les écosystèmes marins.

## DREDGE

Sorti en 2023, *Dredge* est un jeu de pêche en monde ouvert développé par Black Salt Games, un studio néo-zélandais indépendant. Sous ses airs de simulation maritime relaxante, le jeu cache un récit inquiétant. À bord d'un modeste chalutier, nous explorons un archipel mystérieux, tirons des créatures abyssales du fond des eaux et dévoilons peu à peu les secrets qui gangrènent cet univers.

Basé en Nouvelle-Zélande, Black Salt Games est un studio indépendant composé d'une petite équipe de passionnés. *Dredge* est leur premier projet, et il s'est rapidement imposé comme un succès critique et commercial grâce à son mélange original entre game-play de pêche, gestion des ressources et horreur psychologique.

Les récits de H.P. Lovecraft sont une source d'inspiration évidente pour *Dredge* qui reprend certains éléments clés du mythe de *Cthulhu*. La population des îles est étrangement discrète, les regards fuyants trahissent des secrets enfouis sous les flots. Plus on avance, plus on découvre que la pêche n'est pas simplement une activité de subsistance mais une manière d'exhumer des vestiges interdits, des abominations marines qui ne devraient jamais voir la lumière du jour.

L'angoisse lovecraftienne se traduit aussi par l'impact de la nuit : lorsque le soleil se couche, la mer change de visage. Des ombres mouvantes apparaissent, des yeux brillent dans l'obscurité, et votre propre perception devient incertaine. L'insanité du personnage est subtilement retranscrite par des hallucinations et des événements étranges, évoquant le thème cher à Lovecraft de la fragilité de l'esprit humain face à l'incompréhensible.

Si l'eau est souvent perçue comme une source de vie, *Dredge* la transforme en un élément souillé, vicié et hostile. La mer est polluée, non pas seulement dans un sens écologique, mais spirituel et narratif. Chaque poisson pêché semble avoir muté sous l'influence d'une force invisible : des yeux surnuméraires, des chairs pourries, des organismes impossibles selon les lois naturelles. Ces créatures rappellent la dégénérescence présente dans les récits lovecraftiens, où l'évolution ne suit pas un cours logique, mais une déformation monstrueuse dictée par des puissances inconnues.

Les eaux ne sont pas un refuge, mais un cauchemar rampant. On y sent une force qui dévore, pervertit et contamine tout ce qui y entre. Les vestiges engloutis ne sont pas de simples épaves, mais des fragments de civilisations oubliées, englouties par leur propre hubris. *Dredge* est un jeu qui invite à l'exploration, mais où chaque découverte pèse sur la conscience.



© Photos du documentaire *Samuel in the Clouds*



© Photos du documentaire *La Mesure des choses*

© Illustrations des jeux *Dave Diver* (à gauche) et *Dredge* (à droite)



© Photos du documentaire *Le Bouton de nacre*



# L'eau de la traversée et l'abîme

Images et imaginaires de l'eau

L'eau sépare les mondes, mais autorise aussi des traversées et des passages, par l'entremise de créatures, de barques, ou s'offrant elle-même comme une zone liminale, un entre-deux, un moment de suspension, qui souvent, au cinéma, précède un changement, celui-ci conduisant parfois à la mort.

## LA TRAVERSÉE

L'eau permet de développer l'idée de la traversée. Elle est un accès à l'autre côté, au-delà des apparences. Elle se fait alors portail sur d'autres mondes. Dans *Harry Potter*, les barques de l'école Poudlard font ainsi passer les élèves du tangible au magique. Dans *The Truman Show*, Truman est un homme qui ne soupçonne pas sa captivité. Il est en effet le héros malgré lui d'un programme de télévision. Un voyage en mer lui fait atteindre les limites de son monde clos. Son bateau heurte un mur invisible et il doit abattre l'horizon peint pour s'échapper du monde fictif et contrôlé dans lequel il est retenu prisonnier.

*L'eau invite aux passages, à la libération, au dévoilement.*

Dans *5 hectares*, un scientifique quitte Paris pour la campagne, en quête d'une paix nouvelle. À la recherche d'un tracteur digne de ce nom, seul moyen d'après lui de se faire une place crédible dans ce nouveau paysage, il parcourt de nombreux kilomètres et fait face à des déconvenues matérielles et affectives. En pleine mutation intérieure, il fait une pause près d'une rivière, plonge dans le cours d'eau frais et peu profond, passe la nuit sur la rive, puis se met à danser aux sons de la vie qu'il perçoit autrement. L'eau lui permet d'avoir accès à des dimensions du territoire qu'il ignorait jusque-là.

*L'eau est une membrane qui à la fois sépare et met en relation.*

Dans le film d'épouvante *Les Griffes de la nuit*, le cauchemar entre dans la vie réelle pour la première fois par l'eau de la baignoire dans laquelle une jeune fille s'assoupit. L'eau permet alors au monde des rêves d'infiltrer le réel. Le brouillard est aussi une forme d'eau qui permet le passage dans un autre monde comme dans *Les Sorcières au bord du lac* alors qu'un jeune homme pénètre dans la forêt des femmes maléfiques. Il permet aussi l'effet de surgissement ou d'engloutissement comme dans *The Fog* où des marins disparus reviennent sur terre pour semer la mort.

Dans son rôle de portail, l'eau peut aussi se présenter comme un voyage. Les enfants en quête d'aventure dans *Wendy* (une interprétation de l'histoire de Peter Pan), doivent rejoindre une île secrète à bord d'une barque après avoir sauté dans la rivière depuis un train en marche. En suivant le courant, ils et elles gagnent l'océan puis l'île secrète. Dans *Le Secret de Terabithia*, c'est en osant s'emparer d'une corde suspendue au-dessus d'une rivière, que deux enfants peuvent pénétrer dans une forêt qui sera leur refuge contre un monde qui les malmène, un espace où il et elle peuvent donner libre cours à leur fantaisie. Dans *Suzume*, l'eau cerne une porte magique qui mène à une autre dimension, là où les temps coexistent. C'est la première des portes que l'héroïne du film doit fermer, ouvrir ou traverser.

À la différence de ces films, la destination n'est pas toujours connue. Dans le très beau film tunisien *Sortilège*, un soldat en fuite et une femme enceinte se retrouvent dans les bois pour ne plus jamais en sortir. Lui déserteur, elle fuyant sa vaste demeure saturée de vide et de mélancolie. La forêt est pour elle et lui, un autre monde possible au sein duquel leurs identités se décomposent et se recomposent. Retranché·es dans un silo humide au cœur de la forêt, il et elle ne communiquent qu'en plongeant le regard dans celui de l'autre. Mais ce monde n'est pas sûr pour l'enfant à naître et l'homme s'attelle à la construction d'un bateau. On ne sait ce que l'homme et la femme deviennent, mais l'océan semble être un voyage sans retour. Le voyage de l'eau se perd parfois dans un espace ouvert et indéfini.

**L'eau permet aussi de voyager dans le temps ou d'autres dimensions.** Les « precogs » de *Minority Report*, doté·es de capacités médiumniques, sont par exemple immergé·es dans l'eau pour faciliter leur lecture de l'avenir et ainsi anticiper les crimes à venir sous l'œil inquisiteur de la brigade du « pré-crime ».

## LA BARQUE DE CARON

L'eau, dans de nombreuses mythologies, permet de rejoindre le royaume de la mort. Pour ce grand voyage, il faut parfois emprunter une embarcation. Caron, sur sa barque chancelante

émergeant du brouillard, fait une apparition dans *Le Choc des titans*. En échange d'une pièce et répondant à l'appel du son d'une corne, il fait traverser le Styx au héros pour lui permettre de regagner l'autre rive. Gaston Bachelard <sup>(1)</sup> a élaboré le complexe autour de cette figure. « *Tout ce que la mort a de lourd, de lent, est aussi marqué par la figure de Caron. Les barques chargées d'âmes sont toujours sur le point de sombrer* ». Les voies qui mènent aux enfers sont donc des fleuves.

C'est aussi dans un canoë soigneusement préparé par son ami autochtone que le jeune comptable, à peine débarqué dans une ville minière de l'Ouest américain, part rejoindre le royaume des esprits dans le western moderne *Dead Man*. L'horizon est ici amené à sombrer dans les abîmes.

## LE ROYAUME DE LA MORT

**L'eau, en tant que matière et espace, est elle-même le royaume de la mort.** Un royaume où les corps s'alourdissent, ralentissent jusqu'au figement et au silence. Dans *Carnival of Souls*, une jeune femme tombe accidentellement depuis un pont dans la rivière boueuse. Elle en sort légèrement différente, comme en retrait du monde. Telle une créature hybride à laquelle la rivière épaisse aurait donné naissance, sa perception du monde, notamment sonore, est altérée. Elle se tient désormais à distance des vivant·es, comme entourée d'une membrane. Elle est passée de l'autre côté, dans le monde des fantômes et des esprits. Elle doit y retourner. C'est cette fois dans un réservoir d'eau de pluie installé sur le toit d'un immeuble que s'est noyée une petite fille dans *Dark Water*. Depuis, son fantôme, tourmenté par l'absence de sa mère, hante le bâtiment. Une tache d'humidité sombre apparaît sur le plafond d'un appartement puis s'agrandit. L'eau du robinet, trouble et de plus en plus agressive, goutte sur le sol, le lit et les visages, jusqu'à ce que l'esprit de la petite fille obtienne ce qui l'apaise : la présence d'une mère pour lui tenir compagnie dans son éternelle solitude. Le corps de la fillette s'est dissout pour ensuite infiltrer les murs. L'eau avale et défait la matière que le monde terrestre met en forme. L'eau déborde, partout,

du réservoir, de la baignoire, des murs, comme un cri. Sur un tout autre mode, c'est dans une piscine que les condamné-es à mort sont exécuté-es pour avoir ressenti des émotions dans *Alphaville*, même si, ici, la piscine est vide. Elle reste symboliquement le lieu de la mise à mort.

Dans *Le Garçon et le Héron*, c'est un oiseau lié à la rivière qui conduit un jeune garçon dans le royaume du bas, celui de la mort, mais aussi des naissances. C'est une créature hybride dotée de pouvoirs étranges qui tente de ramener sa mère à la vie. Si le corps semble revenu, il se décompose dès que l'enfant le touche, il redevient liquide et se répand au sol. La mort est ici liquide. Mais le royaume est aussi porteur de vie. De manière régulière, de petites créatures à l'allure de grosses gouttes se gonflent et montent en spirale vers le haut pour naître dans le monde du haut. La vie et la mort sont liées.

Dans *Plonger*, une jeune photographe raconte sa passion pour les rivages qui sont pour elle « *des zones de collision* ». Ici, l'eau, sous différentes formes, offre une résonance, un refuge puis un tombeau aux émotions d'une jeune femme. Entre l'aquique et le terreux, une ligne invisible, mais tangible sépare les mondes. Le film commence par une histoire d'amour entre un reporter de guerre désormais attaché aux pages culturelles et une artiste photographe. Et puis un jour, Paz tombe enceinte. Elle qui ne rêvait que d'aventures et de rivages, elle s'éteint et poursuit sa vie en apnée. Pour reprendre son souffle, elle décide de partir en voyage, seule, après la naissance de son enfant. Puis elle disparaît après avoir croisé le regard d'un requin, celui dont elle suivait le signal GPS depuis des mois. Au cours du film, la pollution sonore marine fait écho aux souffrances de la jeune mère qui étouffe et supporte mal les pleurs de son bébé. Ce désarroi la pousse à poursuivre une quête étrange, celle de plonger, encore et encore, et de rencontrer son requin.

## MOTIF DE LA NOYADE

Si l'eau est le royaume de la mort, c'est sans doute avant tout parce qu'elle est celle dans laquelle on se noie. C'est ce que

découvre le monstre attendrissant de *Frankenstein* quand il comprend que la petite fille qu'il jette à l'eau ne flotte pas aussi bien que la pâquerette cueillie un peu plus tôt. C'est aussi dans l'eau de la rivière que la petite fille se noie dans *Le Secret de Terabithia* alors qu'elle essaie de rejoindre son refuge dans la forêt. Et c'est encore dans l'eau sombre que les corps gèlent après le naufrage du paquebot dans *Titanic* ou qu'est englouti le corps de jeune marin emporté par les vagues déchaînées lors d'une tempête dans *Master and Commander*, ou encore le corps de la mère tombée accidentellement sous les yeux de son mari qu'il laissera se noyer dans *Annette*.

*L'océan se fait alors vorace et animé  
de tempêtes, marais épais  
de cadavres ou de monstres,  
fait de vagues musculeuses.*

Il gronde, rugit, souffle, frappe, heurte, engloutit, brise, enténébre. L'eau est celle des ténèbres qui aspire au sombre.

## L'EAU MÉLANCOLIQUE

D'une manière générale, l'eau qui stagne n'a pas les mêmes qualités que l'eau vive. L'eau lourde et sombre est celle dans laquelle on s'enlise, et si ce n'est pour y mourir comme dans certains marais, c'est parfois pour s'y perdre en regrets et en mélancolie. Quand le mouvement s'éteint, que le corps se fige, l'énergie de la vie est menacée. Dans le film d'animation *Suzume*, alors que le gardien des portes magiques tombe dans un sommeil profond, son corps sombre dans une eau froide et se couvre de cristaux, comme pour le forcer encore un peu plus à l'immobilité. Léthargique, il sert désormais de verrou. Il est plongé dans un sommeil qui évoque l'état de mort.

*L'eau peut devenir celle des regrets  
et de la mélancolie.*

Dans *Cœur fidèle*, l'eau de la mer, ressasse des déchets dans ses mouvements de flux et de reflux et heurte le mur du port. Cette eau chargée fait écho à la mélancolie de la jeune femme coincée dans une vie triste. L'horizon lointain attire son regard comme un lieu d'autres possibles. Dans le port, l'eau souillée par l'industrie et le commerce souffre des mêmes violences que celles infligées à la jeune femme dont le destin semble scellé, une vie de labeur et de violences faites à ses aspirations et à son corps. La figure fictive de femme mélancolique est devenue un archétype décrit par Gaston Bachelard qui élabore le complexe d'Ophélie. « *L'eau est le symbole profond, organique de la femme qui ne sait que pleurer ses peines et dont les yeux sont si facilement noyés de larmes* »<sup>(1)</sup>. La figure est devenue si forte dans nos imaginaires, qu'une simple chevelure flottante peut à elle seule rappeler le désespoir mélancolique d'Ophélie. Son corps, en suspension, flotte de manière ambiguë entre deux, entre celle du sommeil et celle de la mort.

Face à cette image qui pourrait enfermer les jeunes filles dans un destin mélancolique tracé d'avance, certains films cherchent l'ouverture. « *Vous croyez sûrement connaître mon histoire* », raconte la jeune femme d'*Ophelia*, mais « *c'est un mythe* ». Dans ce film, Ophélie raconte sa propre histoire faisant des femmes le centre du récit. L'histoire ne conclut pas sur le corps flottant de la jeune femme dans les eaux sombres, mais sur le visage rayonnant de l'héroïne devenue mère qui souhaite à sa fille de pouvoir à son tour écrire sa propre histoire.

Les cœurs trop lourds et les vies sans issues trouvent parfois dans l'eau un tombeau pour leurs peines.

## *L'eau incorpore alors les corps qui ne souhaitent plus vivre et souffrir.*

*Last Days* imagine par exemple les cinq derniers jours de Kurt Cobain. Seul dans une maison délabrée trop grande pour lui, il semble inerte. Peu à peu, il se replie sur lui-même, au cœur de la nature, près de l'eau. Il fait silence comme l'eau calme du lac se tait et s'abîme dans le spectacle d'une chute en y projetant la sienne. Il se baigne dans l'eau comme pour s'y dissoudre. Dans *Bonnard Pierre et Marthe*, la jeune amoureuse éconduite la veille de son mariage se suicide dans l'eau de sa baignoire.

Dans *Un hiver à Yanji*, un jeune homme admire les paysages enneigés, en balade, en grand sur le mur d'une salle des fêtes lors d'un mariage ou reproduits dans un livre d'art. Lors d'une randonnée en montagne, il s'arrête devant les plus belles vues qu'il peut saisir, il cherche celle qui serait idéale pour son suicide. Toujours mal adapté aux situations et aux cadres, tandis que d'autres dansent dans une boîte de nuit, le jeune homme reste seul, assis à une table devant un bac à glaçon, puis fait ruisseler des gouttes d'eau sur ses lunettes et pleure. La glace fondue se mêle aux larmes. Ici, la glace fait référence au caractère temporaire de la rencontre entre l'homme et deux autres individus. Dans ce milieu enneigé n'attendant que le dégel, les personnages trouvent un écho à leur mélancolie et à leurs doutes, comme si eux aussi espéraient un changement d'état. Cette idée de l'eau qui dissimule les larmes, pour protéger l'expression de l'émotion ou pour s'unir à elle se retrouve dans d'autres films. Dans *Les Enfants loups, Ame et Yuki*, la jeune fille à moitié loup qui a enfin pu se confier à celui qu'elle aime sur sa véritable nature pleure, mais préfère partager une joie sans larmes « *Je ne pleure pas, ce sont des gouttes de pluie* », déclare-t-elle debout devant la fenêtre ouverte.

### Références bibliographiques

(1) Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Le Livre de Poche, 1942



© Photos du film *Dead Man*



© Illustrations des films *Le Garçon et le Héron* (les 3 du bas) - *Suzume* (les 3 du haut)



© Photos du film *Carnival of Souls*





© Photo du film *Ophélia*



© Photo du film *Fog*

© Photo du film *Freddy ou les griffes de la nuit*



© Photos du film *Dark Water*





# BD : Les compagnons du crépuscule

Les compagnons du crépuscule constitue une trilogie BD fantastico-médiévale, scénarisée et dessinée par François Bourgeon, parue à la fin des années 1980. Son histoire se situerait vers 1350, en début de guerre de cent ans. De perverses créatures évoluant dans un sombre marais dont les eaux croupies et magiques conduisent à une cité lacustre hors temps, sise dans un repli de réalité.

Images et imaginaires de l'eau

## LA TROUÉE FANTASTIQUE

On y lit, à travers une succession de planches au découpage soigné et à la narration temporellement très fragmentée, l'étrange quête de rédemption d'un chevalier défiguré, sans nom, et au passé « lourd ». Il est flanqué d'un écuyer fantasque et un peu lâche et de la rescapée d'un massacre, Mariotte. Dans ce second tome, *Les Yeux d'étain de la Ville glauque*, la jeune et très mature Yana se joint au petit groupe, croisant la route d'un troubadour qui leur évoque la menace environnante des Douards (ou Duhards).

Tout comme dans le volume précédent, *Le Sortilège du bois des brumes*, le récit s'inscrit dans une Bretagne maritime baignée de légendes, vestiges et artefacts presque oubliés datant de l'ère préchrétienne. Il glisse doucement de la fresque historique rigoureuse, y compris dans le langage, vers un registre fantastique nourri de magie et de mythologie païenne. Les résonances temporelles sont multiples. Les lutins diserts et piquants du tome I

réapparaissent, frères proies des menaçants Douards. Ces derniers détiennent la « Dame Blanche » depuis des siècles dans leur cité enfouie, nommée Ville glauque. Cette dame, entité bienfaitrice, pourrait mettre fin à leur règne.

L'accès via des marais noirs se fait uniquement par trois portes défendues par autant de yeux d'étain. Seules les filles, grâce à l'effet protecteur de la musique (ici d'orgue et chants) et d'un antique talisman magique (l'Éclipse bleue) peuvent les franchir. La Ville glauque est une sorte de cité-Etat souterraine lacustre décatie, en partie immergée. En son centre, se trouve la labyrinthique Tour magne abritant la reine des Douards, et la captive Dame Blanche. Un édifice massif constitué d'un dédale humide de couloirs sombres envahis par une végétation grimpante et filandreuse sert aussi de chambre couveuse à la souveraine Douards.

L'une des deux filles apparaîtra bientôt sous sa véritable nature semi-divine lors du combat final. Une espèce de mage, sa pupille trouvère ainsi qu'un Douard « ami » aux intentions plutôt troubles, y prendront également part.

Dans sa conclusion, le récit laisse toujours planer un doute sur la nature réelle de la bataille qui est menée. La Ville glauque s'est effondrée puis refermée sur elle-même telle la coquille d'une huître. Une déesse bienfaitrice de légende retrouve l'écrin de sa puissance perdue et s'en va à dos de cheval. Notre petite troupe se réveille groggy dans la lande d'un sommeil peuplé de rêves étranges, puis reprend sa route...



### Références

Bourgeon : Les compagnons du crépuscule vol 2 : Les Yeux d'étain de la Ville glauque

# L'eau de la surface

La surface de l'eau renvoie un reflet, celui-ci étant parfois le seul moyen de saisir certains états d'âme, qui, à l'intérieur, restent diffus et marmonnent leur inaudible trouble sans que l'on puisse se libérer de leur emprise. L'observation de la surface, c'est aussi le temps, non de l'évasion mais de la contemplation, du murmure et des images mouvantes. Le reflet laisse entrevoir d'autres parts du réel.

Images et imaginaires de l'eau

## LE REFLET

**Le reflet de l'eau n'est pas semblable à celui du miroir.** Gaston Bachelard <sup>(1)</sup> imagine un Narcisse se regardant, non dans un lac, mais dans un miroir. Il explique : « *Le miroir emprisonne en lui un arrière-monde qui lui échappe, où il se voit sans pouvoir se saisir et qui est séparé de lui par une fausse distance qu'il peut rétrécir, mais non point franchir.* » Mais la frontière de l'eau, elle, est franchissable. Ainsi la reine incarnée par Julia Roberts, dans une version de *Blanche-Neige*, traverse un miroir d'eau pour rejoindre son alter ego avec qui elle dialogue. Ce monde qui se cache derrière le reflet est accessible mais il n'est pas fidèle au réel. Le reflet de l'eau est ainsi généralement plus trouble que celui du miroir. L'image est moins stable, moins nette et moins définitive. Elle est mouvante et plus confuse. L'eau permet alors le doute et l'interprétation sur les contours et les détails.

Le reflet peut paraître aussi beau, sinon plus, que le réel. C'est ce qu'imagine un petit groupe agité dans *Les Singes qui veulent attraper la lune*. Dans ce court métrage poétique, un groupe de primates fasciné par la beauté de la pleine lune, tente de capturer son image dans un seau, incapable de faire la différence entre l'astre et son reflet, plus accessible. La surface laisse entrevoir de vains espoirs de réussite.

*Le reflet est lié au futur, à l'espoir d'un devenir et c'est peut-être une autre raison de la nécessité de l'eau dans nos paysages.*

« *La contemplation de Narcisse est presque fatalement liée à une espérance. En méditant sur sa beauté, Narcisse médite sur son avenir* » <sup>(1)</sup>. Ainsi, la surface n'offre pas seulement un reflet mais aussi un horizon, la perspective et le lointain. C'est particulièrement fort avec les lignes de fuite offertes par la mer. La dernière scène du *Fils de l'homme* est ainsi une scène d'espoir. Une barque emmène vers l'horizon une mère guidée par le besoin d'un futur possible pour elle et son fils. L'horizon porté par l'océan est aussi la seule issue possible, bien que tragique, pour les femmes des films *Thelma et Louise* et *Les Sorcières d'Akelarre*. Elles se jettent avec force dans le vide au bord d'une falaise alors que le monde les confine à des vies trop étroites. L'horizon devient ici une libération désespérée. Il peut aussi représenter le passé comme dans *L'Odyssée de Pi* au moment du départ de la famille indienne vers le Canada à bord d'un cargo. Avec l'horizon de l'arrière, le passé s'éloigne. Le motif de l'horizon est ici renforcé par la mélancolie d'un coucher de soleil.

*La surface permet le temps de la contemplation, de l'observation longue qui permet de mieux saisir le monde, sa beauté, ses directions possibles.*

« *L'œil véritable de la terre, c'est l'eau* » <sup>(1)</sup>. Le lac est ainsi un grand œil tranquille qui regarde le monde et nous l'offre en lecture. Au cinéma, l'eau est alors généralement calme, sans agitation, disponible. Parfois, elle prend des formes irisées ou scintillantes. Elle dialogue avec la lumière comme pour mieux attirer notre

attention. Dans *Le Soleil dans le filet*, deux jeunes rêvent leur vie au bord du Danube. Chaque jour, il et elle observent et pensent le monde à travers des reflets du réel: les photos prises par le garçon, les reflets dans les bacs de développement, dans les fenêtres, dans les lunettes ou encore, à la surface de l'eau. Aux reflets s'ajoutent d'autres visions indirectes du monde avec la musique et les informations transmises par la radio et reçues sur le toit, au milieu d'une forêt d'antennes. À la fin du film, la mère aveugle, la jeune fille et son petit frère décrivent le paysage depuis un ponton. Là, le soleil, chaud et réconfortant, se tient tout près, à portée de main, « dans le filet ». La caméra filme alors le reflet du soleil pris dans un filet de pêche.

Le plan d'eau offre une possibilité de réconciliation, même temporaire, avec l'apparente inaction. On entre dans le champ de la rêverie et du dialogue avec soi-même. L'eau permet l'expression et l'accueil des émotions, surtout si elles sont mélancoliques. Gaston Bachelard écrit : « *Je retrouve toujours la même mélancolie devant les eaux dormantes, une mélancolie très spéciale qui a la couleur d'une mare dans une forêt humide, une mélancolie sans oppression, songeuse, lente, calme. Un détail infime de la vie des eaux devient souvent pour moi un symbole psychologique essentiel* » <sup>(1)</sup>.

### Références bibliographiques :

(1) Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Le Livre de Poche, 1942



© Illustrations de la bande dessinée *Les Compagnons du crépuscule*



© Photo du film *Blanche Neige*



© Photos du film *Le Soleil dans le filet*



© Photo du film *The Incredibles*

© Illustrations du court-métrage *Les Singes qui veulent attraper la lune*



© Photo du film *L'Odyssée de Pi*



# L'eau qui lie et qui sépare

Images et imaginaires de l'eau

L'eau est une voie, un fleuve pour relier deux villes, une rivière pour rapprocher deux cœurs. Mais cette voie, au lieu d'inciter à la circulation, peut au contraire figer un territoire, le couper en deux. Les rives qui se font face sont alors deux mondes étanches l'un à l'autre. L'eau frontière

qui sert à séparer, avale alors les contrevenant·es, mais souveraine et ne respectant que ses propres logiques, l'eau peut aussi remettre du lien, au-delà des décisions humaines.

## LA VOIE DE COMMUNICATION

L'histoire des civilisations est liée aux fleuves. **Les sociétés humaines profitent des ressources offertes par l'eau, mais aussi des cours d'eau et des mers comme moyens de se déplacer**, comme le raconte *First Cow*. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'Oregon, deux hommes se lient d'amitié au bord d'un large fleuve. L'un vient de rejoindre un groupe de trappeurs, l'autre est un migrant chinois. Ils rêvent de faire fortune et s'associent pour monter un commerce de beignets. Pour cela, ils ont besoin d'un ingrédient secret qu'ils dérobent chaque nuit : le lait de la première vache introduite en Amérique. Sur cette terre où « tout est nouveau », les gens sont de passage, souvent amenés par l'eau, ainsi que les marchandises. « *Je sens que tout est possible ici. Les bateaux arrivent toutes les semaines. Il y a tant de matières premières* ». Cet imaginaire des possibles les porte et est nourri par la présence du fleuve. Quel que soit le destin de ces hommes et femmes, le fleuve, lui, continue de charrier individus, marchandises et rêves de progrès.

L'eau est donc une voie de transport pour l'espèce humaine depuis longtemps. *Homo erectus*, dès la fin du Pléistocène, aurait déjà été capable de naviguer (traces dans le détroit de Lombok au large de Bali). Le film *Kon-Tiki* revient quant à lui, sur l'expédition maritime que mena, en 1947, Thor Heyerdahl, anthropologue et archéologue norvégien. Le Kon Tiki est le nom du radeau construit pour

l'occasion afin de démontrer que le peuplement de la Polynésie a pu se faire à partir de l'Amérique du Sud à l'époque précolombienne. En dérivant à l'aide d'une voile rudimentaire, l'embarcation part du Pérou et parvient à rejoindre l'archipel des Tuamotu après cent-un jours et huit mille kilomètres de navigation. L'océan est ici un chemin. Un chemin à retrouver, un chemin à tracer, à découvrir, à vivre, celui des explorations, géographiques et intimes.

Dans *Sibériade*, le fleuve est la voie des départs et des retours. À l'origine, le film est une commande du pouvoir soviétique qui souhaitait encourager la recherche de pétrole en Sibérie. Le fleuve voit s'écouler la vie des personnages sur trois générations. Il emporte au loin ceux qui quittent le village, amène de la nouveauté et permet le retour. Il demeure, tandis que le temps s'écoule. On retrouve dans *La Lettre inachevée* ce même rôle du fleuve, toujours en Sibérie : amener à destination des hommes et des femmes en quête de progrès. Le film est également dédié aux pionniers soviétiques qui tentent d'arracher à la terre ses secrets à coups de pioches et qui célèbrent les conquêtes à coups de fusil. Ici, le majestueux fleuve sibérien sert de repère dans un vaste paysage présenté comme hostile et sujet aux embrasements. L'eau, le vent et le feu dialoguent. C'est aussi au fleuve que le seul survivant de l'expédition doit sa survie, en emportant son corps à bout de force loin du danger sur un radeau de fortune.

## LE COURANT

**Les rives ne sont pas seulement des espaces d'accostages, mais aussi de départs, parfois précipités.** En profitant du courant, l'eau permet ainsi de s'échapper, de laisser le danger derrière soi. Dans *Ondine*, un pêcheur irlandais remonte une jeune femme dans ses filets. Depuis ce jour, la chance, qui lui tournait le dos jusque-là, semble l'accompagner. L'homme et sa petite fille s'imaginent alors qu'elle est une selkie, une créature surnaturelle qui appartient à la mer. Elle est en réalité une mule qui transportait de la drogue et qui s'est jetée dans la mer pour échapper aux forces de l'ordre. Sa disparition en mer lui a permis, non seulement d'échapper à la police, mais aussi à son compagnon, un violent trafiquant. La rivière

permet également la fuite comme dans le western *La Rivière sans retour* où un couple quitte en catastrophe les dangers d'un camp de chercheurs d'or sur un radeau. Des enfants prennent également la fuite à bord d'une barque dans *La Nuit du chasseur*. « *Il reste le fleuve* » déclare le jeune qui mise tout sur les capacités du courant à les emporter loin du danger alors qu'ils se retrouvent seuls face à un homme cupide et violent. C'est encore à bord de barques que deux couples prennent la fuite devant l'arrivée des soldats depuis un petit village japonais au XVI<sup>e</sup> siècle. Traversant l'épais brouillard, les barques sont chargées de poteries, promesses de richesses à venir, dans *Contes de la lune vague après la pluie*. L'eau permet de fuir, mais charrie aussi les espoirs lointains de réussite et de bonheur, qui ne sont parfois qu'illusions. Le brouillard, de l'eau sous une forme vaporeuse, est tel un rideau qui fait basculer les espoirs d'une vie meilleure vers de grands tourments.

Des tonneaux remplacent parfois les barques comme dans *Le Hobbit : la désolation de Smaug* et la célèbre scène de sept minutes qui a nécessité plus de quatre-vingt-dix heures nonante-huit heures de tournage au cours de laquelle la confrérie des nains se glisse hors du domaine des elfes, dissimulée dans des tonneaux. Leur voyage n'est pas des plus calmes puisqu'ils doivent, non seulement se maintenir à flot dans les rapides tandis qu'ils fuient les elfes, mais aussi lutter contre les orques qui les attaquent. Les enfants échappent à leur tour à leur tortionnaire en se cachant dans des tonneaux qui flottent sur la rivière dans *La Petite Bande*. Il y a dans le film *Chat noir, chat blanc*, une scène de fuite originale. Pour s'échapper d'un mariage dont elle ne veut pas, une jeune femme, de toute petite taille, se glisse sous un paquet cadeau vide, puis dans un tonneau, encore, et saute ainsi cachée dans une barque. Le Danube lui permet ainsi de fuir. Il fait aussi miroiter des promesses de félicité à un autre couple qui observe, rêveur, un bateau de croisière étranger qui circule sur le fleuve. Cette embarcation venue d'ailleurs emportera le couple loin de la vie qui leur était destinée.

**Le courant permet aussi de s'orienter.** Dans *Le Voyage d'Arlo*, la rivière sépare d'abord, en engloutissant le père d'une vague boueuse à l'approche d'une tempête. Puis elle indique le chemin à suivre au petit garçon perdu. C'est en suivant son cours qu'il retrouvera sa maison.

## LES EAUX MÊLÉES DES HISTOIRES

Les eaux sont souvent amenées à se mêler comme dans *La Fontaine d'Aréthuse*. Le film montre des histoires d'amour impossibles ou contrariées : la vie d'un couple et une ancienne légende de Syracuse, celle de la fontaine d'Aréthuse. Dans cette légende, une femme est changée en source qui jaillit d'une fontaine pour échapper au Dieu du fleuve Alphée qui s'était épris d'elle après qu'elle se soit baignée dans ses eaux. La légende raconte qu'Alphée s'est ensuite frayé un chemin sous la mer et à travers les pierres pour unir ses eaux à celle de la source. Les amants trouvent cette légende jolie, mais chimérique : « *Les deux sexes ne peuvent jamais s'unir. Un océan de larmes et de malentendus les sépare* ». L'eau ici réunit et sépare.

D'autres eaux se mêlent dans *L'Étreinte du serpent*. Le fleuve recueille des histoires pendant quatre décennies, celles des guérisseurs colombiens, des hommes blancs en quête de quelques remèdes ou ressources économiques, traducteurs et passeurs entre les mondes, parfois séparés dans le temps. La continuité du récit est assurée par le traitement de l'image, mais aussi par la présence du fleuve tranquille. Le fleuve demeure également, malgré la vitesse et la frénésie de la Modernité dans *Séjour dans les monts Fuchun*. Le film saisit, au fil des saisons, l'évolution du paysage et la démolition d'une petite ville chinoise au nom du progrès. On démolit et on reconstruit sans cesse. Dans le livret qui accompagne le DVD, le réalisateur explique : « *Portée par ces courants, ces vagues de changement, chaque personne, chaque famille est profondément reliée avec son environnement qui affecte inévitablement le monde intérieur de chacun.* » Le fleuve occupe une place centrale pour les habitant-es la population : la légende du poisson pieux ; les traversées à la nage ou en bateau ; les parties de pêche ; les marchés animés. D'un côté, un paysage fait de montagnes et de rivières, de temps qui s'écoule avec le fleuve fort et majestueux ; de l'autre, la Modernité turbulente et son lot d'infrastructures nouvelles. Depuis les rives, l'errance entre les deux mondes et la quête d'apaisement.

## Au milieu, le fleuve est un espace où les souvenirs et les images se mélangent.

La rivière est également centrale dans la vie de deux frères et de leur père dans *Et au milieu coule une rivière*. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le Montana, un pasteur, père de deux garçons, rythme la vie de la famille par des sermons et des parties de pêche à la mouche, ne faisant aucune différence entre les deux mondes, liés entre eux par une même philosophie et de multiples métaphores. Au cours des décennies, **la rivière sert de point d'attache aux liens, mais aussi de mémoire familiale, voire immémoriale** : « *À la fin, tout se fond en un et au milieu coule une rivière. Son lit fut creusé par le déluge, au cœur de la roche venue du fond des temps, sur les rochers, la pluie a posé ses gouttes immémoriales. Sous les rochers, il y a les mots, et certains mots sont les leurs (ceux des disparu-es). Je suis hanté par les eaux* ». Dans la rivière se mêle ainsi la mémoire du vaste monde à celles des vies humaines qui y ont plongé leurs pieds, leurs yeux et leurs âmes. Le courant est ici à la fois le lieu qui réunit les frères, mais aussi l'endroit où se révèle la séparation des chemins de vie. Tandis que le grand frère marche dans les pas de son père, le plus jeune, impétueux, s'en écarte. Il réinvente les gestes, sort d'un cadre top rigide pour n'en garder que le cœur. La rivière accueille ces différents tempéraments qui s'observent et se respectent, s'admirent et s'aiment, même sans se comprendre totalement. Un père et son fils ne se comprennent pas non plus toujours dans *Big Fish*. Le premier n'a pas cessé, toute sa vie durant, de raconter des histoires, d'enjoliver le réel et d'y ajouter des versions fantaisistes. Le fils est excédé devant tant d'extravagance qui, selon lui, le tient à distance de la réalité de son père. Peu à peu, alors que son père est mourant, il voit à son tour comment l'imaginaire est intégré au réel. Une des constantes dans les histoires du père est la rivière. Elle l'a suivi toute sa vie, lui qui se sent volontiers poisson. C'est là que se déroule l'histoire originelle de la naissance du fils et là qu'elle termine, quand le corps du père décédé plongé dans la rivière se transforme en énorme carpe. C'est tout du moins l'histoire que le fils invente pour son

père alors qu'il s'éteint dans son lit d'hôpital. C'est donc aussi la rivière qui resserra le lien entre le père et le fils.

Les mélanges peuvent parfois rendre l'eau trouble. Dans *Incident at the Loch Ness*, Werner Herzog demande comment il est possible de croire à l'existence d'une créature préhistorique qui vivrait sous la surface de l'eau, ne laissant apparaître qu'une silhouette dans le brouillard de temps à autre. Une équipe enquête à bord d'un bateau, mais rien ne se passe comme prévu. Le réel, l'imaginaire, le plan et le contrôlé, la mise en scène, les mondes mythiques et les dangers de la réalité se mêlent au point de devenir indiscernables.

L'eau brouille les repères.

## LA SÉPARATION

**Un cours d'eau, qu'il soit grand comme un fleuve ou frêle comme un ruisseau, délimite des territoires.** Dans *Heureux comme Lazzaro*, une population est asservie par une famille riche qui maintient le village coupé du monde et du temps qui passe. Persuadée que le servage existe toujours, la population continue de servir ses maîtres et vit dans la peur de traverser la rivière qui délimite les limites de leur monde. Le fleuve qui devait séparer est parfois le moyen de renouer contact. C'est l'histoire de *La Rivière Tumen*, celle d'une eau qui sépare la Chine de la Corée du Nord. Traverser la rivière gelée, c'est défier la mort autant que les autorités. Pourtant, des enfants affamés et des adultes en fuite traversent en permanence. « *Autrefois, il y avait un pont* », déplore une vieille femme qui ne rêve que de pouvoir effectuer le trajet inverse à celui de son enfance aux côtés de sa mère. Dans les histoires de fleuves, les ponts ont souvent une charge symbolique et émotionnelle très forte.

***Enjamber la rivière, c'est parfois franchir une frontière.***

Une frontière politique comme dans *Un hiver à Yanji* pour les ami·es qui s'aventurent sur le lac gelé qui sépare la Corée du Nord de la Chine en s'amusant à faire craquer la glace sous

leurs pieds. C'est faire preuve d'audace, éprouver le courage d'oser passer de l'autre côté.

La frontière peut aussi être symbolique. Dans *Le Secret de Terabithia*, une petite rivière sépare deux enfants d'un monde enchanté où leur imagination peut s'emparer de l'horizon et se déployer dans le mystère des ombres et des craquements de la forêt. Pour passer du réel à la forêt enchantée, il faut passer d'une rive à l'autre en s'accrochant à une corde. La rivière est une frontière qui protège un espace de sécurité, mais elle peut aussi engloutir les corps si on n'y prend pas garde. La ligne s'ouvre pour emporter vers la mort.

L'eau peut aussi isoler comme une mer protège le secret d'une île. Les créatures étranges nées des essais d'un savant fou, formant une famille évoquant l'univers des freaks, sont ainsi cachées sur une plateforme en pleine mer cernée de mines dans *La Cité des enfants perdus*. Dans le film japonais *L'Île nue*, un couple répète inlassablement les mêmes gestes, sans une parole, tout au long du film : il doit, chaque jour, aller chercher l'eau douce en bateau pour la ramener sur l'île où il vit avec deux enfants. Chaque jour, le couple rame, s'éponge le front et les enfants parcourent l'île qui émerge de la mer comme une petite montagne. L'eau de la mer isole la famille tandis que l'eau douce étanche la soif et nourrit les cultures.



© Photos du film *Le fleuve nu*

© Photo du film *Chat noir, chat blanc*



© Photos du film *L'Étreinte du serpent*



© Photo du film *First Cow*



© Photo du film *Kon-Tiki*



© Photos du film *La Rivière Tumen*



© Photo du film *Heureux comme Lazzaro*



© Photos du film *Séjour dans les monts Fuchun*



# BAIGNADES EN EAUX DOUCES

Quand le cinéma nage, joue ou barbote dans les étangs, les lacs, les rivières ou les sources... De plans d'eau aménagés – voire privatisés et policés – pour attirer les foules à des petits coins de nature sauvage où l'on peut se retrouver presque seul face au paysage, aux éléments et aux autres espèces vivantes...

Images et imaginaires de l'eau

## PLAGES D'EAU DOUCE: FOULES SENTIMENTALES

« Il est 18h15! Dans 15 minutes, fermeture de l'espace baignade! » En deux films cousins et voisins, *L'Île au trésor*, un long métrage patiemment construit au montage à partir de 165 heures de rushes et *L'Amie du dimanche*, un court métrage de fiction réalisé lors d'un atelier dans une école d'art dramatique, Guillaume Brac traîne ses « claquettes » du côté de l'Île de loisirs de Cergy-Pontoise, une « base de plein air et de loisirs » aménagée dans un méandre de l'Oise à 30km de Paris. Avec les qualités d'approche (modestie, tendresse, émerveillement, fausse légèreté) qui opus après opus font sa signature, le jeune cinéaste filme cet ensemble d'étangs artificiels, aménagés dans une ancienne gravière de sable. **Il y met en évidence les tensions et contradictions qui y pointent entre le sauvage et le domestiqué, entre la liberté et la contrainte (accès payant, surveillance très présente de l'équipe prévention, etc.), entre la simple magie de l'eau et le suréquipement en gadgets et attractions (téléski nautique, vagues à surf, etc.).** Au début de *L'Île au trésor*, dans un court

mais saisissant plan large, Brac cadre l'étendue d'eau de la plage principale, une double rangée d'arbres et de parasols ainsi qu'un grand toboggan bleu à l'horizon, mais surtout – à perte de vue – des centaines de petits corps plongés dans l'eau. Ne filmant pas juste la foule mais s'attardant ensuite auprès d'individus singuliers, de personnages, le cinéaste ne se moque jamais et propose une image possible d'une sorte d'utopie de la banlieue parisienne filmée les pieds dans l'eau et bien loin des clichés habituels auxquels certains s'emploient à l'associer.

On le répète souvent: l'eau dans et autour des êtres vivants permet la vie. Via les baignades (sous toutes leurs formes, de la nage aux jeux aquatiques), l'eau donne aussi de la joie, du plaisir, accroît le flux sanguin vers le cerveau, libère des endorphines, provoque les cris suraigus des enfants – ou des adultes – surexcités... Dans un cadre plus large que celui de ce chapitre (incluant aussi la mer et les piscines), le splendide court métrage d'animation *L'Eau Life* parvient en deux minutes trente de montage frénétique à toucher au plus près cette sensation d'excitation. Et la matière du film (*l'aquarelle* ou *water-colour* en anglais) est elle-même en accord parfait avec son sujet!

**On retrouve cette incroyable force d'attraction de l'eau de baignade et de ses rives immédiates, ce besoin presque irréprensible de l'humain d'illustrer en plein air, à chaque été venu, le principe d'Archimède (« Tout corps plongé dans un liquide... »), mais aussi ce lien avec les jeux et en particulier les jeux de l'amour et de la séduction dans d'autres films tournés aux quatre coins de l'Europe.** Dans *Ce cher mois d'août*, Miguel Gomes filme, entremêlant fiction et documentaire, l'été au centre du Portugal, autour de la petite ville de Coja, entre bals de villages, surveillances des feux de forêt et plongeurs et barbotages dans la rivière Alva. *Water Music* film *Do-It-Yourself* très libre, inventif – et bien filmé (dans ses cadrages, son sens de la lumière) – des cinq jeunes musiciens français du Collectif One Take nous emmène du littoral atlantique, du côté de Royan en Saintonge, à la mer Noire en Roumanie pour une vraie tournée de petits concerts et de rencontres musicales entamée en se faisant la promesse mutuelle de ne jamais s'éloigner des plages (des bords de mers mais aussi de lacs et de rivières). Leur *road movie* les fait passer par le lac de Faux-la-Montagne (dans la Creuse), le lac Léman près de Lausanne, le lac Balaton en Hongrie mais filme aussi (et l'expérimente en y participant,

en s'y jetant à l'eau) cette habitude dans certaines villes suisses (Bâle, Berne) de se déplacer en ville en sautant d'un pont dans le Rhin ou dans l'Aar, les vêtements protégés par un sac plastique et en se laissant emporter par le courant.

## À L'ÉCART

Le choix de tourner le dos à la foule, de prendre du recul par rapport aux différentes incarnations du tourisme et de l'encadrement (délimitation des zones, tickets d'entrée, maitres-nageurs, attractions, etc.) pour expérimenter en bande, en petit groupe affinitaire, en couple ou tout seul **un rapport plus sauvage à l'eau se retrouve dans de nombreux films.**

Un parking rudimentaire, le vent dans les arbres. Un homme gare sa voiture, traverse les bosquets, rejoint une petite plage où quelques autres hommes sont allongés, parfois nus, sur la grève. Il se déshabille, rentre dans l'eau. Par un travelling très précis, la caméra accompagne l'horizontalité de son crawl et de la ligne d'horizon que délimite la berge opposée... Dans le Var, sur les bords du Lac de Sainte-Croix, au pied des gorges du Verdon, Alain Guiraudie tourne *L'Inconnu du lac*, un film tendu entre une part très solaire (le décor, le paysage, l'eau, la nage) et une part sombre (l'intrigue, un crime, la menace de mort). Sorte de huis clos à ciel ouvert, tout le film se déroule autour d'une plage gay où une communauté se retrouve pour bronzer, séduire, se baigner, baiser...

Le film *Summer* de la réalisatrice Alanté Kalaité conte les émois estivaux de deux adolescentes autour du lac de la ville nouvelle d'Elektrenai en Lituanie. Parfois excessif dans certains de ses effets visuels, le film réussit par contre particulièrement bien à s'inscrire dans un paysage écartelé entre nature et industrie. Ainsi s'opposent plusieurs lieux de baignades, l'un plus aménagé (toboggan, *beach volley*, cafétéria) et d'autres plus à l'écart, moins fréquentés, plus sauvages. Même si de presque partout, les trois énormes cheminées de la centrale électrique restent visibles à l'horizon.

Dans *Martha Marcy May Marlene* de Sean Durkin, une jeune femme s'enfuit d'une secte dans les montagnes Catskills et trouve refuge chez sa sœur et son beau-frère architecte, dans

leur seconde résidence, au bord d'un lac du Connecticut. Trois séquences de nage – entrelaçant le présent et le passé, son nouveau quotidien bourgeois et son époque sous emprise – rythment le récit et y apportent de la complexité et de la contradiction. Même si Martha est désormais à l'abri des violences psychologiques et sexuelles de son ancien gourou, les images de baignades joyeuses et délurées dans les rivières montagneuses paraissent beaucoup plus vivantes que les séquences de nage plus policées dans le lac bordé de grosses villas cossues (où elle se fait entre autres réprimander par sa sœur pour s'être baignée nue).

## CHEMINS DE TRAVERSE, LA PART SAUVAGE

Dans *Old Joy* de Kelly Reichardt, un film dans lequel le cheminement compte autant que le point d'arrivée, deux anciens amis de Portland se recontactent pour une marche en forêt avec les sources chaudes de Bagby en guise de destination et de récompense. États-Unis obligent, le film démarre par une longue virée automobile, le temps de quitter la ville et ses banlieues industrielles. Mais c'est bien la marche de Mark, Kurt (joué par le chanteur Will Oldham) et Lucy (la chienne de la cinéaste, « actrice » de plusieurs de ses films) qui est le nœud du film. C'est en arpentant la forêt et en se baignant dans l'eau chaude de la source que se révèle le mieux ce qui les lie encore et ce qui les sépare désormais.

On retrouve cette importance de l'approche, du chemin parcouru dans *L'Été de Giacomo* d'Alessandro Comodin. Au cours d'une longue introduction, Giacomo, jeune homme malentendant et son amie Stefania progressent dans une forêt du Frioul : ils poussent un vélo, le cachent dans un fourré, poursuivent à pied, se retrouvent à avancer dans un chemin inondé, pour finir par atteindre une rivière qui prend des airs de lagon tropical. Seuls au monde, ils nagent, jouent, se balancent des mottes de sable mouillé, grelottent... Et le cinéaste et son équipe captent tout cela avec une attention extrême aux moindres frémissements des sens : les sons de l'eau, la lumière qui perce à travers les arbres, presque les odeurs ou la chaleur du soleil sur la peau, etc.

Au milieu des années 1950, Jacques Rozier filme l'un des plus beaux films de baignade en rivière : *Rentrée des classes*, court métrage souvent vu comme précurseur de la Nouvelle Vague. Le jour de la reprise de l'école dans un village du Var, le petit René qui n'a pas fait ses devoirs catapulte son cartable par-dessus le parapet d'un pont, dans la rivière en contrebas. L'enfant se met en mouvement, poursuit son exploration, s'enfonce dans l'inconnu. L'eau qui lui arrivait aux chevilles, lui monte aux genoux puis aux cuisses. La rivière étalée, large et peu profonde, se resserre, se densifie en végétation et prend presque des airs de bayou ! Comme Comodin cinq décennies plus tard, Rozier soigne particulièrement la dimension sensorielle du film (le chant des criquets, les jeux d'ombre et de lumière des rayons du soleil, le goût d'une figue mangée à même la branche, etc.). La scène de la rencontre de l'enfant et d'une couleuvre est sans doute la plus belle du film.

*Véritable danse serpentine aquatique, c'est le ballet d'une première rencontre, presque une parade amoureuse inter-espèces entre le petit « Mowgli provençal » et le reptile.*

Non sans peurs réciproques, l'un nage vers l'autre qui recule, s'arrête, puis avance à son tour... Sans se toucher, chacun menant à son tour cette danse improvisée.



© Illustrations du court métrage *L'eau Life*





© Photos du film *Old Joy*

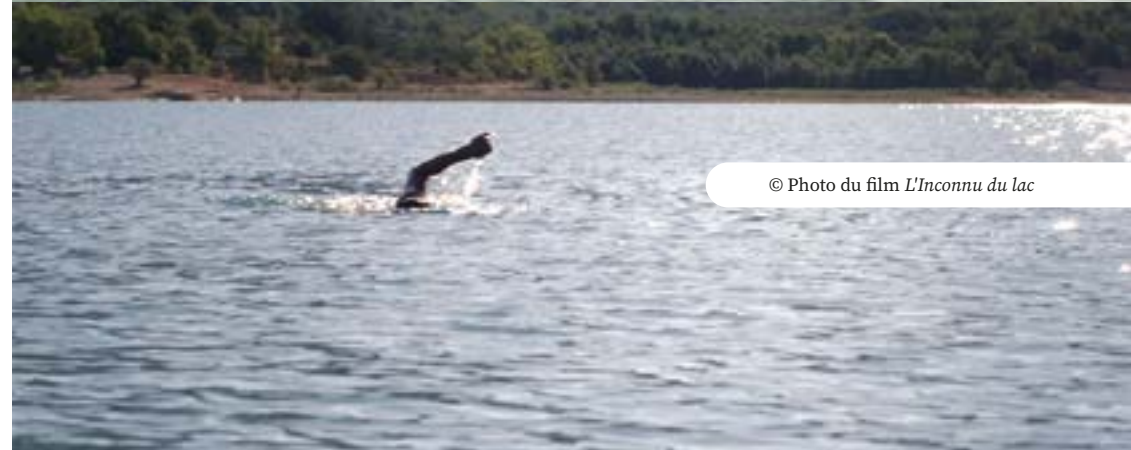
© Photos du film *Summer*



© Photo du film *Water Music*



© Photo du film *Il pleut dans la maison*



© Photo du film *L'Inconnu du lac*



# CHAPITRE 2

**Cycles,  
tuyaux  
et luttes  
*pour l'eau***

# L'eau façonne les mondes

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

« *L'avenir va être chaud, sec et conflictuel* » annonce Anne le Strat <sup>(1)</sup> « *même si, pour le moment, nous vivons encore dans une relative insouciance, sans nous préoccuper vraiment*

*de la provenance, de la qualité, de la quantité ou du prix de l'eau. »* La perspective des changements climatiques et des dégradations qui portent atteinte à la qualité des milieux, place l'eau au carrefour d'enjeux complexes qui questionnent nos techniques, notre relation au vivant mais aussi nos modes de gouvernance. Pour Vandana Shiva <sup>(2)</sup>, « *La défense des droits de l'eau est un des enjeux démocratiques majeurs propres à nos temps bouleversés.* »

## L'EAU DU POUVOIR

Au cinéma, la perspective de la rareté mobilise en premier lieu l'imaginaire technique mais aussi d'autres thèmes comme : la démocratie ; les inégalités sociales ; l'accaparement des ressources ; etc. **L'eau demande de redéfinir profondément les valeurs autour desquelles la société s'organise.** C'est le sujet développé dans le deuxième épisode de la série de science-fiction *Battlestar Galactica*. L'humanité a pris la fuite à bord d'une flotte spatiale pour échapper aux cylons (forme

de vie cybernétique) qui ont massivement attaqué la planète. Le navire qui abritait les réserves d'eau est attaqué et explose. L'eau se disperse dans l'espace. Il faut alors gérer le manque et réparer les infrastructures mais c'est surtout toute la chaîne des pouvoirs politique et militaire qui est ébranlée. Le commandement perd le contrôle et ne peut plus assurer les besoins de base aux survivant·es. Une situation qui rappelle la définition de l'effondrement systémique donnée par Yves Cochet et Agnès Sinäi : « *Le processus irréversible à l'issue duquel les besoins élémentaires (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) sont rendus indisponibles du fait de leur coût déraisonnable à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* »<sup>(4)</sup>.

## Une eau de qualité et accessible est nécessaire la stabilité et le développement des sociétés.

Les mondes asséchés du cinéma montrent comment l'eau irrigue les fondements de la société et comment son absence les fragilise, exacerbant les inégalités sociales et ouvrant la voie au totalitarisme. La saga Mad Max dépeint la violence d'un monde confronté au manque de ressources et d'énergie. *Mad Max : Fury Road*, le dernier opus, imagine une société devenue stérile sous l'emprise d'un tyran qui contrôle l'accès à l'eau. Quand ce dernier ouvre les vannes pour libérer le flux depuis le sommet du rocher où il se tient, il y a tant d'eau gaspillée au regard de ce que la population entassée et grouillante au sol parvient à retenir, qu'il s'agit plus d'une démonstration de force que d'une véritable distribution. *Tank Girl* se déroule quant à lui en 2033. La planète a été frappée par une comète et l'histoire se situe onze ans après la dernière pluie. Le cycle s'est arrêté, une nouvelle instance a émergé, celle du pouvoir hydraulique. Elle contrôle l'essentiel de l'eau et jouit d'un pouvoir absolu sur ce qui reste du vivant. Au cinéma, l'eau rare permet donc aux tyrans d'établir leur pouvoir. **Et quand elle fait l'objet d'une gestion totalitaire, le gaspillage est un privilège supplémentaire.** Ainsi, les personnes qui en ont les moyens dans *Tank Girl* se retrouvent au Liquid Silver, un bar où des danseuses ondulent langoureusement dans l'eau versée au sol. Le même motif

a été mis en scène dans *Soleil vert*. Dans ce monde, l'épuisement des ressources a entraîné la réduction des libertés et des droits et la population, pauvre et privée de l'essentiel, s'aligne fébrilement, bidon à la main, dans l'espoir d'obtenir un peu d'eau. Et pendant ce temps, au sommet des tours, les plus riches rêvent de prendre une douche « sans économiser l'eau ». Quand une émeute éclate, les forces de l'ordre tentent de l'étouffer grâce à de puissants canons à eau. Les jets d'eau sont aussi utilisés dans *Do the Right Thing*. Dans les quartiers pauvres de Brooklyn, la radio et les titres des journaux annoncent la météo du jour : le temps est caniculaire, des rationnements d'eau sont à prévoir. C'est la journée la plus chaude de l'été. Dans ce quartier noir, un Italien et ses deux fils tiennent une pizzeria. Le film commence comme une comédie, mais les préjugés et les inégalités tissent une toile de fond dramatique et, d'incidents en maladroites, d'injures en provocations, la tension monte et le quartier s'embrase. La pizzeria prend feu. L'eau des lances des pompiers est utilisée autant pour éteindre l'incendie que contre la population noire. L'eau précieuse peut donc être utilisée, non pour étancher la soif du plus grand nombre, mais comme outil de répression. Dans *The Hole*, la ville de Taiwan est confrontée à un virus. Pour pousser les habitant·es à quitter leur domicile, les autorités décident de stopper le ramassage des poubelles, puis d'interrompre la distribution d'eau potable.

*La gestion de l'eau peut aussi être un instrument de coercition. Elle n'est plus un bien commun mais un instrument du pouvoir.*

## LA DÉMOCRATIE À SEC

Aujourd'hui, la gestion des réserves d'eau fait apparaître le problème des conflits d'usage, car quand l'eau manque, elle ne manque pas partout ni à tout le monde, ni de la même manière. « *La vraie question stratégique hautement inflammable est relative aux priorités que le pays se donne en termes de répartition des usages de l'eau entre les différents*

**acteurs** »<sup>(1)</sup>. Un exemple avec la construction des bassines et méga-bassines en France destinée à fournir de l'eau au secteur agricole est cité par Anne le Strat<sup>(1)</sup>. « *Le but n'est pas l'adaptation à la disponibilité de la ressource de plus en plus variable, mais l'augmentation de sa disponibilité pour maintenir une trajectoire de croissance. Les chercheurs nomment ce phénomène « fix hydrosocial » en référence aux drogues.* » Il ne s'agit donc ni de s'adapter à la rareté d'une ressource, ni de développer des pratiques moins gourmandes, mais d'exercer une pression toujours plus forte sur les écosystèmes. C'est pour l'autrice un moyen technique mal adapté aux enjeux d'avenir, voire contre-productif.

Par ailleurs, avec ces bassines, l'eau est confisquée. « *Alors que le stockage naturel de l'eau dans les nappes n'a que des avantages, la question se pose quant aux réelles motivations pour les irrigants de construire ces bassines. Ces réserves de substitution permettent en réalité aux agriculteurs raccordés de déroger aux restrictions de prélèvements l'été quand la disponibilité d'eau se fait rare* » et que tous les autres usagers du territoire sont soumis à des restrictions<sup>(1)</sup>. L'eau stockée qui auparavant hydratait un écosystème se met à croupir et s'évaporer.

Quelques films ont mis en scène les conflits d'usage tel que *Chinatown*. Dans les années 1930, Los Angeles est en pleine sécheresse. Sur fond d'enquête policière autour d'une histoire d'adultère et de meurtre, la question de la gestion de l'eau surgit. L'homme retrouvé noyé était un opposant à la construction d'un barrage destiné à alimenter les cultures agricoles. Le film policier fait ainsi référence aux guerres de l'eau en Californie (*California Water Wars*), anciennes et toujours d'actualité.

Autre déclinaison de cette histoire avec *Rango*. Sous des allures de western, ce film d'animation raconte comment l'eau d'une région a été détournée pour alimenter une ville sortie de terre qui rappelle celle de Las Vegas. C'est ce détournement secret qu'un gecko égaré dans le désert doit découvrir depuis la petite ville assoiffée de Dirt. Celle-ci, confrontée à la sécheresse, abrite une banque de l'eau et le maire corrompu explique : « *Qui contrôle l'eau contrôle ce qui dépend d'elle.* » Pour accompagner son explication, il sort de son tiroir une carafe renfermant un millésime rare : une eau



de pluie du grand déluge. Lors de son enquête, le gecko croise la route d'immenses cactus qui se meuvent lentement à la recherche de l'eau disparue. De l'autre côté de la colline, ils découvrent ensemble avec stupéfaction une ville avec ses hautes tours ceinturée de golfs généreusement arrosés. C'est « l'avenir », « la marche du progrès », cette ligne qui avance obstinément droit devant et qui, dans le même temps, sépare les bénéficiaires des sacrifiés.

## ***Si l'eau est utilisée pour alimenter les rêves de grandeur de certains, c'est qu'elle est confisquée au plus grand nombre.***

Le court métrage d'animation *Aral* raconte les conséquences de l'assèchement de la mer d'Aral au profit de la culture du coton. Dans le village, la vie est dure, on attend toujours le retour providentiel de la mer. Mais avec le temps, face à l'épave de bateau échoué au milieu du désert, peu croient vraiment à la réapparition de l'eau et l'exode s'intensifie.

La question de l'accès à l'eau dans le monde pose aussi le sujet de l'asservissement des peuples. Le film brésilien *Bacurau* se déroule dans un petit village isolé au cœur d'une région aride du nord-est du Brésil. Quand l'aieule décède, des phénomènes étranges apparaissent, traités ici dans une atmosphère dystopique un peu futuriste, comme la disparition du village sur les réseaux de géolocalisation. Le récit commence autour de la vie quotidienne du village aux prises avec des problèmes d'approvisionnement en eau. Puis, l'histoire emprunte une tournure plus surréaliste quand il découvre qu'il fait l'objet d'un commerce : une organisation américaine est chargée d'organiser des safaris, véritables chasses aux villageois-es. *Même la pluie* fait quant à lui se rencontrer deux histoires de dépossession. Celle de la colonisation et celle de la gestion privée de l'eau. Alors qu'un réalisateur tente de faire un film pour raconter l'arrivée de Christophe Colomb, la population locale voit ses puits scellés par les autorités. Les femmes crient « *C'est l'eau de nos enfants!* », la résistance s'organise. Alors qu'un acteur du film recruté sur place fait partie des militants-es, un film dans le film naît, celui qui archive les conditions de tournage. Alors l'histoire de la colonisation et celle de la gestion des ressources entrent en écho.

Le film met en lien les histoires de dépossession, celles des terres et celles de l'eau. Il interroge également la place de l'engagement dans le cinéma puisque la situation demande au réalisateur et à son équipe de prendre parti.

## L'EAU POLITIQUE

Pour Anne le Strat <sup>(1)</sup>, il faut politiser l'eau. *« Dans la mesure où la gestion de l'eau obéit à des règles collectives, où elle répond à un choix d'organisation et de processus de décision, où elle conditionne le développement de la société, elle est d'abord et avant tout politique. »* Trop longtemps accaparé par les experts techniciens et les acteurs économiques, le sujet de l'eau est rattrapé dans le contexte actuel de tensions par ses déterminants sociaux, économiques et même culturels, comme par ses facteurs écosystémiques et climatiques. Tous les discours et les prises de position pour réduire la gestion de l'eau à une question technique de tuyaux et d'équipements sont en réalité des partis pris qui ne disent pas leur nom et qui cachent des intérêts économiques et des luttes de pouvoir.

Face à ces tensions, Anne le Strat <sup>(1)</sup> invite à fonder une démocratie de l'eau. *« On attendrait de l'État et de ses administrations déconcentrées qu'ils placent l'intérêt général au cœur des politiques publiques. Or l'intérêt général aujourd'hui est de préserver les conditions d'habitabilité terrestre et d'assurer à la population les conditions de vie décente en lien étroit avec les éléments du vivant et même du non-vivant. » ... « il est plus que nécessaire de réaffirmer le caractère de bien commun de l'eau, dont la gestion gagne à être gouvernée au nom de l'intérêt collectif englobant tous les écosystèmes vivants. »* Vandana Shiva <sup>(2)</sup> explique quant à elle que les systèmes de gestion durable de l'eau se sont développés, dans des conditions de rareté, à partir d'une idée transmise de génération en génération : celle de la propriété collective de l'eau. Elle insiste sur le fait que l'eau n'est pas une marchandise comme les autres, qu'elle est partout, n'a pas de frontières, mais est limitée et épuisable.

Des processus de co-construction des politiques publiques sont donc à élaborer. Anne le Strat <sup>(1)</sup> interroge : *« Pourquoi*

*ne pas repenser notre système démocratique malade en partant de la gestion et du parage des ressources naturelles, au premier rang desquelles l'eau ? »* L'eau pourrait être l'occasion de réimaginer les processus démocratiques et les fondements d'un pacte social élargi au non-humain et au long terme. Elle pourrait être le motif d'une révolution. Après tout, l'océan est le royaume des pirates. Celui où d'autres formes d'organisation sociale sont possibles comme l'imagine la série One Piece adaptée d'un manga.

## + UN CONTE JEUNE PUBLIC

### SOURCE(S)

C'est la sécheresse, l'eau se fait rare au pays du roi Léon qui s'est approprié l'unique source du pays et qui maintient ainsi le peuple sous son emprise. Mais, hors de la ville, un couple de potiers donne naissance à la petite Marie-Onde aux dons particuliers et dont le destin est lié à celui d'une source.

### Références bibliographiques

- (1) Anne le Strat, *Eau: l'état d'urgence*, Seuil, 2023
- (2) Les Veines de la terre, une anthologie des bassins-versants, Wild Project, 2021
- (3) Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Éditions, 2015
- (4) Site internet de Adrastia : [www.adrastia.org](http://www.adrastia.org)





© Illustrations du film *Rango*



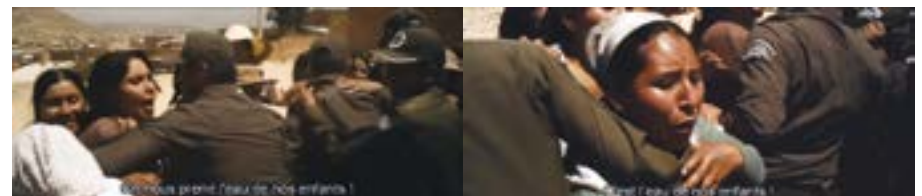
© Photos du film *Do the Right Thing*



© Photos du film *Tank Girl*



© Photo du film *Mad Max: Fury Road*



© Photos du film *Même la pluie*

# L'eau des luttes

L'eau, quand elle est au cœur de conflits, invite à inventer des manières de se réunir, d'échanger, de s'organiser, de lutter, d'inventer d'autres voies. Si elle se montre aussi vive dans l'animation des manières de résister à l'exploitation du vivant, c'est qu'elle est une ressource aussi vitale que l'air que nous respirons. Le film d'animation *Le Lorax* met en garde contre la surexploitation des ressources et fait un tel lien entre les deux, que l'air est commercialisé dans des bonbonnes d'eau.

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

## QUELQUES LUTTES EN DIX DOCUMENTAIRES

### LA BATAILLE DE L'EAU NOIRE

En 1978, dans la vallée de l'Eau Noire, en amont de la petite ville de Couvin, des habitant·es se réunissent, s'organisent et s'opposent au projet de construction d'un barrage qui aurait englouti la vallée et menacé leur cadre de vie. Peu avaient alors l'expérience de l'opposition à l'État. Le film raconte, images d'archives et témoignages à l'appui, l'histoire de cette résistance populaire de neuf mois : la création de la première radio libre de Belgique, la diversité et l'enthousiasme des activistes, la conciliation des différents modes d'action, l'équilibre entre « *les vifs et les sages* ». Il conclut : « *Si on était restés dans la légalité, on aurait eu le barrage.* »

### DE L'EAU JAILLIT LE FEU

En France, dans le marais poitevin, des citoyen·nes sont aujourd'hui engagé·es dans une lutte contre un projet de méga-bassines. Ce territoire paisible est devenu l'épicentre d'une véritable guerre de l'eau. Quand on se promène, on peut s'imaginer vivre une expérience

de nature, mais, quand on prend un peu de hauteur, on réalise que le paysage est artificiel. Tension entre émerveillement et colère.

## On s'habitue à ne plus voir les choses et on les oublie.

Cette artificialisation se poursuit aujourd'hui sous une autre forme. Le nouveau projet est la construction d'une méga-bassine pour l'agriculture industrielle. Il va priver les alentours d'une eau indispensable, notamment dans les zones humides, longuement décrites et filmées, mais aussi d'autres activités comme le maraîchage. « *Ceux qui accaparent l'eau sont les mêmes que ceux qui s'accaparent le foncier et les subventions* ».

### SAINTE SOLINE, AUTOPSIE D'UN CARNAGE

Un documentaire fort sur le vécu de la confrontation aux forces de l'ordre vécue et racontée par les activistes opposés à la multiplication des méga-bassines en France. La lutte pour une agriculture et le ménagement des ressources naturelles devient l'occasion de saisir le dysfonctionnement des processus démocratiques. Le film dévoile que le rapport de force et le déchaînement des forces répressives est fondé sur un récit, celui de l'État qui défend, arme au poing, des intérêts qui ne sont pas ceux du bien commun.

### DRÔLE DE DIGUE

En 2011, des habitant·es de la région des Cévennes découvrent les dégâts environnementaux causés par une ancienne activité minière. Les mines ont fermé en 1971, mais la pollution aux métaux lourds est toujours d'actualité. Ni l'exploitant UMICORE, ni les autorités n'ont informé la population des graves dangers que font courir ces résidus miniers qui polluent l'air, les eaux de surface et les nappes phréatiques. Aujourd'hui, les habitant·es s'organisent pour avoir l'accès à l'information et à l'action. Ils et elles créent l'Association pour la Dépollution des Anciennes Mines de la Vieille Montagne.

### NO GAZARAN

Début 2011, la France découvre le gaz de schiste à travers une mobilisation qui enflamme le sud-est du pays puis se propage. La région où naît la révolte est marquée par un passé maquisard, protestant et résistant de toutes époques. La révolte s'oppose cette fois à l'installation de plateformes de forage. La

lutte de ces Ardéchois-es attaché-es à leur terre, ainsi que celle, dans d'autres pays, de personnes opposées à l'exploitation du gaz de schiste, dénonce, en plus du procédé nuisible à l'environnement, un dysfonctionnement démocratique. Ainsi, les citoyen·nes venu·es se former à la désobéissance civile mettent en lumière les forces auxquelles ils et elles s'opposent : une vision technocrate hors-sol qui confie la gestion des territoires à des groupes industriels. Si une grande partie de la lutte se situe sur le terrain politique, juridique et administratif, l'action directe sur le terrain reste la seule qui stoppe réellement le projet d'exploitation.

### LE BIEN COMMUN, L'ASSAUT FINAL

Construit sous la forme d'un pastiche de la Genèse où l'homme d'affaires privatise le monde en sept jours, ce film de 2002 aborde la notion du bien commun en opposition à la privatisation et au brevetage. Il met en images la marchandisation du monde à travers divers thèmes comme l'eau, les semences agricoles, la santé, le rôle de l'État et la limitation de ses pouvoirs, etc. Il confronte différents argumentaires autour de la question de bien commun en donnant la parole à des entreprises privées, mais aussi à des activistes comme Vandana Shiva.

### WATER MAKES MONEY

Le documentaire, qui date de 2010, critique les systèmes « partenariats public-privé » (PPP), notamment autour de la gestion de l'eau. Le point de départ : Paris. La Seine coupe alors la ville en deux. De part et d'autre du fleuve, deux grandes entreprises françaises, acteurs majeurs du marché mondial privé de l'eau. Le mot « privatisé » n'est toutefois pas employé. Les entreprises et les pouvoirs politiques lui préfèrent le terme « PPP ». Le film démontre comment les industries tirent avantageusement parti de la gestion de cette ressource précieuse, à l'heure où d'autres voudraient la faire inscrire comme un droit fondamental des populations. Les activités des grands groupes se sont en effet progressivement étendues (assainissement, déchets, transport et chauffage, puis télévision, journaux, musique, restauration scolaire, cliniques, etc.). Le documentaire montre aussi comment le gestionnaire s'engouffre dans une fuite en avant technologique, dont elle tire un intérêt financier direct. Aujourd'hui, plusieurs villes, dont Paris, font marche arrière et retournent vers une gestion publique du

réseau. Aujourd'hui, depuis 2010, l'eau à Paris est gérée par Eau de Paris (un opérateur municipal du service public).

### L'OR BLEU

L'eau est au cœur de la problématique du développement économique du Maroc. Tandis que des enfants vont quotidiennement chercher de l'eau à dos d'âne à la rivière avec des bidons ou que des puits se tarissent causant la désertification des villages, des hôtels de luxe la gaspillent et des jardins fleurissent au milieu du désert. À Marrakech, les touristes consomment cinq fois plus d'eau que la population locale. Sécheresse, tourisme de masse, mondialisation, en 2009, la ville pense à la privatisation pour faire face à la situation. Le mot de la fin est laissé à Riccardo Petrella qui rappelle que l'eau nous met face au défi de la vie. Le droit à la vie implique que nous invitons le sujet humanité, un sujet qui n'accepte pas qu'une part de l'humanité soit privée d'eau et donc de la vie.

### POUR L'AMOUR DE L'EAU

L'eau représente aujourd'hui la troisième industrie mondiale après le pétrole et l'électricité, mais son caractère vital et sa raréfaction accélérée sous l'effet du réchauffement climatique en font, à court terme, la première ressource potentielle de profits. Face à cette raréfaction, ce sont les plus pauvres du monde qui se retrouvent privé·es de la ressource vitale. Le film (qui date de 2014) fait émerger les questions autour de : la notion de propriété ; les méthodes de distribution et de traitement ; la mise en bouteille ; la construction de barrages ; la disparition des savoir-faire anciens au profit d'un modèle unique de distribution de l'eau et conclut sur le rapport inapproprié que l'être humain entretient avec la nature. « *La lutte contre la privatisation est une lutte contre la mort* ». Le film insiste sur la nécessité des combats citoyens dans le monde pour un droit à l'eau. Certaines batailles sont perdues, d'autres gagnées comme cette lutte de femmes indiennes contre la firme Coca-Cola avec le soutien de Vandana Shiva. « *Nous nous battons parce que c'est la seule chose à faire* » C'est aussi notre rapport à la nature qu'il faut repenser pour enfin « *vivre en amitié avec la nature* ».

### LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE, I

Le documentaire raconte le pillage des ressources tel que vécu par les Amérindien·nes de la Côte-Nord qui réclament, en 1976,

la reconnaissance de leur droit à l'autonomie politique et administrative. Pour les compagnies qui exploitent les terres, le territoire n'est qu'une réserve de papier, un potentiel d'exploitation hydroélectrique ou de mines de fer. Les droits ancestraux sont sans cesse bafoués jusqu'à interdire l'accès à la pêche, alors réservé aux Blancs, provoquant des famines et des épidémies (la guerre du saumon). Pourtant, en 1763, dans ce qui est considéré comme la première Constitution canadienne, les droits autochtones sont non pas « déclarés », mais « confirmés ». S'ils ont été relativement respectés jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, quand la population des Premières Nations constituait une ressource démographique potentielle au moment des guerres, ils occupent depuis une part de moins en moins importante dans les textes. Mais les autochtones se souviennent de ce pacte originel représenté par le wampum à deux voies qui incarne le principe d'autonomie des peuples : une rangée pourpre représente le navire de la Couronne, l'autre symbolise le canot des peuples autochtones. Les deux embarcations naviguent côte à côte sur la rivière de la vie. Ni l'une ni l'autre n'entrave la route de l'autre. Chacune demeure maîtresse de sa propre voie.

### **BARRAGES, L'EAU SOUS HAUTE TENSION**

Depuis une dizaine d'années, sous la pression de l'Union européenne, le gouvernement français prépare la privatisation des grands barrages. Réalisé en 2019, ce documentaire explique comment cette mise en concurrence des concessions hydroélectriques fait peser des risques sur la sécurité des installations (recherche de profits et fragmentation des compétences et savoir-faire auparavant centralisés) et sur la gestion de l'eau dans un contexte de rareté attendue. Il montre aussi comment cette concurrence ne s'est jamais faite au profit des citoyen·nes.



# Les combats juridiques en fiction

Quelques fictions se sont penchées sur des cas de pollution de l'eau. Elles montrent à quel point les combats juridiques peuvent être lourds et risqués sur le plan personnel. Voici une petite sélection de luttes américaines et bretonnes.

## CINQ EXEMPLES DE LUTTES

### **LES ALGUES VERTES**

Une journaliste enquête sur des cas d'empoisonnement mortels qui se répètent le long des côtes bretonnes : des chiens, un ramasseur d'algues, une harde de sangliers, un joggeur, etc. Chaque cas est pour elle l'occasion d'une émission radio et, au fur et à mesure de son enquête, tout désigne les pratiques d'agro-industrie qui rejettent de trop grandes quantités de nitrates dans des milieux fragiles comme les baies et provoquent la profération d'algues (celles-ci dégageant le toxique sulfure d'hydrogène en se dégradant). La jeune femme, qui dans le même temps s'installe dans la région, mène alors un véritable combat juridique pour faire reconnaître la dangerosité des pratiques ainsi que le statut d'accident du travail pour certains cas. Elle s'attache aussi profondément au territoire, avec sa compagne, elle en tombe amoureuse. À la lutte, se mêle donc l'envie de prendre soin des terres et de la mer dans laquelle elle se baigne régulièrement.

### LA FORÊT INTERDITE

Tourné en 1958, ce film est considéré comme le premier motivé par des préoccupations écologiques en racontant les dégâts causés par la mode des chapeaux à plumes sur la population d'oiseaux dans les marais des Everglades en Floride au début du XXe siècle. Le film met en scène un garde-chasse qui lutte contre le chef d'une bande de braconniers. Le défenseur des oiseaux ne cesse d'admirer la nature environnante qu'il dépeint comme un paradis terrestre, « *une terre vierge semblable à celle des premiers jours de la création, que de l'eau, d'où émerge la première terre* » « *une rivière semblable à une prairie où l'herbe et l'eau sont complices* ». Son ennemi, qui fait pourtant corps avec le milieu, fait de la pâte même matière sauvage, ne veut rien compromettre à sa définition de la liberté. Mordu par un serpent à la fin du film, la garde-chasse à ses côtés (les deux hommes s'étant trouvé quelques affinités), il verra enfin la beauté des oiseaux.

### PROMISED LAND

Le représentant d'un grand groupe énergétique se rend dans une petite ville de campagne américaine. Il est convaincu qu'à cause de la crise économique, les habitant·es ne pourront pas refuser sa proposition très lucrative. Il fait miroiter des chances de bénéfices miraculeux en échange d'une autorisation d'exploitation de leurs terres à la recherche de gaz de schiste. Mais sur place, les résistances sont plus fortes qu'ailleurs. Le représentant se met à douter du bien-fondé de ses propositions. Il réalise que, devant les risques de pollution, chacun doit prendre soin de ce dont il est responsable, sa ferme, sa terre. L'eau n'est ici jamais filmée, en dehors de celle qui coule du robinet et qui rafraîchit le visage et les pensées du commercial. Les tensions générées par les difficultés économiques et sociales sont au centre du récit.

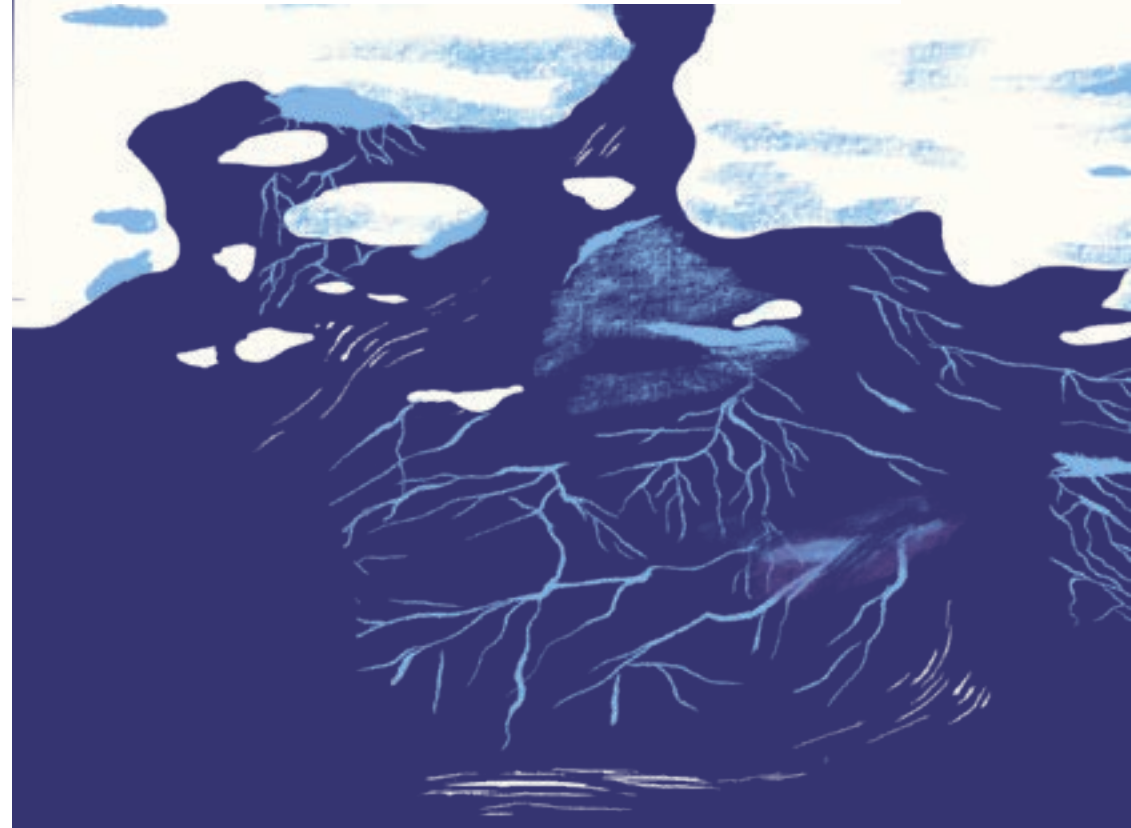
### DARK WATERS

Un avocat, spécialisé dans la défense des industries chimiques, est un jour interpellé par un paysan, voisin de sa grand-mère. Il découvre alors que la campagne idyllique de son enfance est empoisonnée par une usine du puissant groupe chimique DuPont, premier employeur de la région. Face à la rivière qui coule près de la ferme, l'avocat ne sait pas quoi regarder. « Vous êtes aveugle ? » lui répond le fermier. « *Des pierres aussi blanches que mes cheveux, blanchies par les produits chimiques* ». L'avocat devra apprendre à

ne pas se fier aux apparences, à discerner la vérité des mensonges afin de faire éclater la vérité sur la pollution mortelle. Il va risquer sa carrière, sa famille, et même sa propre vie. Le film montre ainsi le coût de l'engagement contre les grandes firmes, sur le plan financier, mais aussi personnel.

### ERIN BROCKOVITCH

Une jeune femme, qui essayait au départ d'arnaquer une assurance, réussit à se faire engager dans un cabinet d'avocat. Curieuse, en classant les dossiers, elle tombe un jour sur une affaire qui lie une compagnie de distribution d'énergie à des cas d'empoisonnement et d'étranges procédures d'achat foncier dans la petite ville californienne de Hinkley dans le désert des Mojaves. Tenace, elle met au jour une grave histoire de pollution qui provoque d'importants problèmes de santé tels que des cancers. Elle parvient à montrer que ces maladies sont causées par l'eau potable contenant des rejets toxiques, notamment du chrome hexavalent, contenu dans l'eau de refroidissement de l'usine.



# « My Dirty Stream » une chanson de Pete Seeger

Durant les années 1960, le fleuve Hudson était un dépotoir à ciel ouvert, tellement pollué que toute vie avait disparu, ou presque. Le chanteur Pete Seeger, connu pour ses nombreuses protest songs, s'est emparé de cette cause environnementale.

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

## LA POLLUTION DE L'HUDSON

Fleuve de cinq cents kilomètres de long, l'Hudson coule principalement dans l'État de New York. Il prend sa source dans les monts Adirondacks et termine son parcours à Manhattan. Il a été nommé d'après Henry Hudson, un navigateur anglais travaillant pour le compte de la VOC, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, et qui a exploré le fleuve en 1609.

Au fil des années, le cours d'eau est devenu de plus en plus pollué, ses sédiments accumulant des déchets rejetés par l'industrie et par les usines d'épuration des eaux, ainsi que de nombreux pesticides. Il n'y avait en effet aucune loi qui interdisait le déversement de produits chimiques dans le fleuve. La pollution la plus importante a eu lieu entre 1947 et 1977 : General Electric a contaminé les eaux avec des polychlorobiphényles (ou PCB), détruisant une partie de la faune locale, empoisonnant les poissons et l'eau destinés à la consommation. Le fleuve était un égout à ciel ouvert et la navigation se limitait aux barges transportant pétrole et ciment. Dès les

années 1960, plusieurs groupes d'action se mettent en place. Pete Seeger est à la tête d'un de ceux-ci.

## PETE SEEGER, UN ARTISTE ENGAGÉ

**Pete Seeger (1919-2014) a traversé l'histoire des États-Unis au XX<sup>e</sup> siècle, étant de toutes les luttes importantes** et composant des textes parlant de la Seconde Guerre mondiale, du Vietnam, des droits civiques, des grèves et des syndicats, du désarmement nucléaire, de l'environnement, etc. Ces chansons, il les a parfois empruntées à d'autres, les transformant, mais aussi les transcendant (« We Shall Overcome » est un vieil hymne gospel, « Guantanamo » a été composée par le Cubain Joséito Fernández). Mais il a également écrit lui-même de nombreux textes, parfois popularisés par d'autres, comme « If I Had a Hammer » (avec Lee Hays), « Waist Deep in the Big Muddy » ou « Where Have All the Flowers Gone » (avec Joe Hickerson).

## « MY DIRTY STREAM »

Dans les années 1940, Pete Seeger s'est installé sur les rives du fleuve Hudson, près de Beacon, dans une cabane en rondins construite par lui et son épouse. Pete Seeger n'avait que peu de contacts avec ses voisins, sauf quand certains d'entre eux critiquaient ses opinions politiques. Quand il entend la phrase « Think globally, act locally » dans les années 1960, il décide de se reconnecter à la communauté locale. Il se promène sur les rives du fleuve, parlant aux gens qu'il rencontre. Il leur explique les problèmes de pollution tout en proposant une action pour lutter contre celle-ci. Et il utilise les moyens qui sont à sa disposition, comme le raconte Robert Kennedy Jr., avocat et ami de Pete Seeger dans un article du Guardian.

*« Il n'a pas été à Albany pour faire du lobbying. Il n'a pas été à Washington, et il n'a pas été devant les tribunaux. Il a utilisé sa guitare et sa voix et son caractère joyeux pour rassembler les gens. », Robert Kennedy Jr.*

## **Pete Seeger sait que les chansons atteignent un autre public qui n'est pas toujours au courant de l'actualité.**

En 1963, Pete Seeger compose le morceau « Sailing Up My Dirty Stream » (ou « My Dirty Stream »), qui apparaîtra en 1966 sur l'album *God Bless the Grass* dédié en grande partie à la lutte pour la protection de l'environnement. Cette chanson décrit le fleuve tout au long de son cours : elle parle des quelques emballages de chewing-gum abandonnés par des promeneurs, mais surtout des millions de mètres cubes de déchets rejetés par une usine de papier, puis par une station d'épuration. Mais elle exprime aussi cet espoir un peu fou qu'il y a moyen de nettoyer les eaux.

## **LE PROJET CLEARWATER**

Pete Seeger lance également un autre projet. Pendant qu'il était en Angleterre en 1961, il avait entendu parler d'une flottille de barques et d'un voilier qui avaient bloqué une rivière, empêchant ainsi une usine de sous-marins nucléaires de livrer ses engins. De retour aux États-Unis, un ami passionné d'histoire marine, Vic Schwarz, lui propose de construire un voilier. Il rassemble des fonds en créant le Great Hudson River Festival en 1966, en grande partie organisé par sa femme Toshi, et qui a toujours lieu aujourd'hui. C'est ainsi que voit le jour le *Clearwater*, un sloop de trente-deux mètres construit sur le modèle des goélettes qui naviguaient sur l'Hudson au XIXe siècle. Lors de son voyage inaugural en 1969, le voilier a remonté puis redescendu le cours du fleuve pour sensibiliser le public aux questions d'environnement.

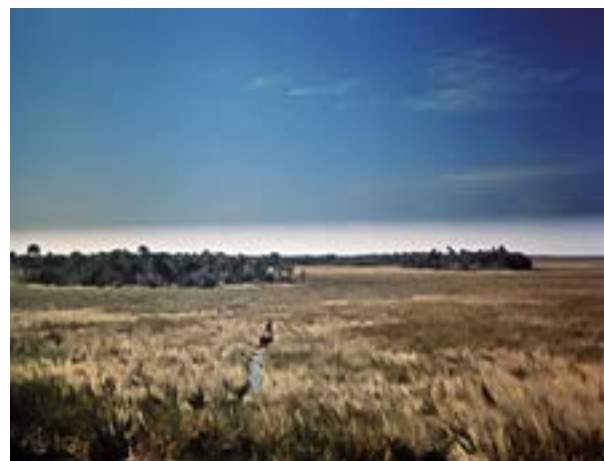
*« L'idée de base est d'utiliser un superbe bateau ancien et de remonter et redescendre le cours d'une rivière toujours belle, s'arrêtant à chaque village et ville. Les rives sont une propriété publique ; nous allons organiser une fête, gratuite pour tous, vraiment tous. Jeunes et vieux. Noirs et Blancs. Riches et pauvres. Hommes et femmes. Ringards et branchés. Chevelus et rasés. Campagne et ville. Nous pouvons organiser des expositions, des présentations, et*

*il y a une sonde pour des chansons. Des personnes qui ne lisent pas les pamphlets ou n'écoutent pas les discours peuvent apprendre des choses nouvelles à travers la musique ».* Pete Seeger, cité dans le coffret The Smithsonian Folkways Collection.

Depuis sa première mise à l'eau, le voilier a parcouru le fleuve, emmenant des artistes d'une escale à l'autre. Parmi eux, on peut citer Louis Killen, Don McLean, Ramblin' Jack Elliott et bien d'autres. Il invite également des enfants et adolescents, qui sont initiés à la question de l'écologie, encore aujourd'hui.

Le projet *Clearwater* est resté au centre de ses activités tout au long de sa carrière, et il en parle sur le disque [At 89](#), sur lequel se trouve le morceau « Throw Away That Shad Net » (écrit en 1976) qui attaque l'usine General Electric et les PCB qu'elle rejette dans l'eau du fleuve.

Suite à la pression de la population et des divers groupes d'activistes, l'état du fleuve Hudson s'est amélioré au cours du temps : les PCB ont été interdits dans les années 1970. Le *Clean Water Act*, loi sur la protection de l'eau a été signée en 1972. Au début des années 1980, l'Agence de la protection environnementale a désigné une portion de plus de trois cents kilomètres qui devait être nettoyée. En 2001, cette même agence a lancé un projet de nettoyage des sédiments du fleuve. Aujourd'hui, les riverains peuvent à nouveau pêcher dans le fleuve ou s'y rafraîchir en été sans se soucier de leur santé.



## La technique, c'est politique

*Dominique Nalpas s'est intéressé à l'eau en tant que voisin d'une situation problématique à Ixelles au tout début des années 2000, celle de la crise du bassin d'orage à Flagey qui a marqué l'« entrée de l'eau en politique » à Bruxelles. Il porte aujourd'hui les États Généraux de l'Eau à Bruxelles (EGEB) qu'il a cofondé il y a quinze ans, afin d'expérimenter une nouvelle gouvernance de l'eau et du paysage.*

### BASSIN VERSANT SOLIDAIRE

Les EGEB sont issus de fils d'action nés il y a vingt-cinq ans au départ d'une crise liée à un projet de construction d'un bassin d'orage place Flagey (Bruxelles). C'était alors la seule réponse proposée par la Région de Bruxelles-Capitale face aux risques réguliers d'inondations, notamment dans la rue Gray. Le bassin d'orage est un dispositif technique placé dans le système d'égouttage destiné à « tamponner » les eaux de pluie (en retarder l'écoulement) lors de très grosses précipitations afin

d'éviter les inondations en aval.

De nombreuses craintes ont émergé face à la construction de ce dispositif d'une capacité de trente-trois mille m<sup>3</sup>: des travaux devant durer huit ans; des murs en béton de cinquante mètres de profondeur; des milliers de camions; des outils de chantier gigantesques, au cœur d'un centre vivant de la ville. Les habitant·es se sont inquiété·es quant aux nuisances occasionnées par les travaux (impact des vibrations dans le sol sur les bâtiments, etc.), sur la vie sociale, les transports, les commerces, les lieux de rencontre, etc. Face à ces inquiétudes légitimes, des citoyen·es ont organisé une



rencontre avec les pouvoirs publics pour poser toutes ces questions et surtout questionner le montage insuffisamment démocratique du dossier. Nous avons découvert que le personnel politique était en incapacité de répondre à la plupart des questions. Cela a amené le Comité Flagey (qui, ce faisant, se constituait) à s'opposer à la construction du bassin d'orage. En réaction, certains politiques communaux ont disqualifié les revendications de ce comité en accusant celles et ceux qui posaient des questions de ne pas être solidaires des personnes inondées en aval. Pour sortir de ce cadre, un petit noyau de personnes (dont j'étais) autour du collectif « Parcours citoyen » s'est alors demandé si le bassin d'orage était la seule réponse possible? Nous avons découvert que dans d'autres pays il existait d'autres manières d'approcher la problématique du

ruissellement des eaux de pluie en considérant des aspects tels que l'imperméabilisation des sols. Cette approche plus écologique de la gestion de l'eau ne se concentre pas uniquement sur le lieu où apparaît le problème, mais aussi en amont, sur l'ensemble du bassin versant. Il s'agit de créer de manière décentralisée de multiples dispositifs de désimperméabilisation des sols, d'infiltration, d'évaporation, de végétalisation, de ralentissement de l'écoulement, etc., de donner de nouvelles trajectoires à l'eau pour éviter que, soumise à la gravité, elle ne dévale à toute allure vers le bas de la vallée, ce qui crée l'inondation. Nous avons alors organisé une autre rencontre: « Eaux amies ou rivières ennemies », pour rendre publique cette nouvelle façon de voir. C'est à ce moment-là qu'est née la notion de « solidarité de bassin versant », en



prenant à contrepied la réponse faite initialement par les pouvoirs publics. Naissait un nouveau vocabulaire dans la gestion urbaine de l'eau dans une approche écologique et sociale. Cette approche aussi qualifiée de « fondée sur la nature » ou « de basse intensité technique » suppose des sociabilités nouvelles puisque cette gestion de nos espaces urbains concerne toutes les parcelles, privées ou publiques, quel que soit leur type (en intégrant les voiries par exemple). Pour nous, un enjeu démocratique s'est joué dès ce moment-là, en passant d'une approche technique, très centralisée, sollicitée par les pouvoirs publics (le bourgmestre par exemple) à un processus ouvert et participatif. Depuis cent cinquante ans, l'ensemble de la ville s'est construit autour d'une approche techniciste de la gestion de l'eau. Le système est puissant, massif et ramifié à la fois. On l'appelle le tout-à-l'égout. Peu visible, il est profondément ancré dans notre urbanité : matériellement, dans le sous-sol, sous chaque rue il y a un égout avec ses bouches qui y

amènent l'eau ruisselante ; dans nos bâtiments chaque gouttière renvoie l'eau de pluie à l'égout ; juridiquement dans des cadres réglementaires nombreux ; financièrement dans des mécanismes de flux monétaires complexes ; structurellement dans de nombreuses institutions. Dès lors, il est important de mesurer les résistances fréquentes au changement. Autrefois, le bourgmestre autant que l'ingénieur n'étaient pas en mesure d'envisager la problématique de la gestion de l'eau de pluie en dehors d'un tel système. Longtemps à Bruxelles, le paysage de la connaissance est resté pauvre en termes de gestion des inondations en ne proposant que la solution du bassin d'orage. La réponse politique ne faisait pas débat, la démocratie était enfermée au sein de ce système technocratique. « Eaux amies ou rivières ennemies » fut la première action permettant d'ouvrir la possibilité d'autres hypothèses afin qu'un débat puisse avoir lieu, tant sur le plan de l'imaginaire que des techniques, etc. C'est ce que j'ai proposé de nommer :

« l'entrée en politique de l'eau », l'idée étant que la technique se plie au social et non le contraire, comme c'est trop souvent le cas.

## TERREAU

À l'origine, nous étions un collectif d'acteurs majoritairement issus du domaine culturel ou social. Rassemblés au sein de « Parcours citoyen », nous étions actifs sur les questions d'appropriation de l'espace public, de la diversité culturelle et d'échanges de savoirs, avec un fort ancrage à l'échelle du quartier. L'élément déclencheur de cette histoire, c'est la découverte en 1997 du corps de la petite Loubna Benaïssa dans la cave d'un garage proche de la place Flagey, bien longtemps après sa disparition. En pleine période des marches blanches, des jeunes ont alors manifesté leur colère en criant : « *Pendant que la police nous arrête pour délit de faciès, elle ne recherche pas notre petite sœur !* » Les parents de cette petite fille habitaient dans la rue Gray. Nous sommes allé-es à la rencontre de ces jeunes pour savoir comment leur venir en aide. Leur demande a été de pouvoir parler librement dans l'espace public, d'être écoutés, vus de manière non stigmatisante, de disposer d'un espace et de montrer que leur énergie pouvait être positive. Face au refus de la commune d'accéder à la demande d'utiliser l'espace public malgré notre offre de garantie en tant qu'adultes du quartier, nous avons décidé ensemble

de coproduire cette expression depuis des espaces privés en organisant des débats publics, des moments de convivialité, d'échanges culturels, dans des commerces, dans les salons ou jardins des habitant-es. C'est ainsi qu'un festival d'un nouveau genre était né : « Parcours citoyen ». Un espace s'est créé, reliant des lieux privés, à la fois politique et culturel. Plus tard, l'espace public nous a été autorisé et ce festival de quartier s'est étendu. Créer du commun, de la diversité culturelle, du partage de savoirs, soutenir l'accès à la parole, penser les formes de transmission, etc. Tout cela forme le terreau du collectif qui s'est mobilisé face au manque de démocratie autour de cette question de bassin d'orage. Nous avons une intuition, les mots sont venus plus tard.

## ENTRÉE EN POLITIQUE DE L'EAU

Dans notre démocratie représentative, nous n'avons un lien avec le politique qu'au moment des élections et déléguons l'investissement politique aux élu-es le reste du temps. Cela amène à une grande pauvreté dans notre rapport au politique, avec peu de place pour décider de notre environnement social, écologique et au monde en général. Les politiques participatives sont faibles, peu nombreuses et

parfois cosmétiques. Le politique se situe souvent en surplomb de nos vies, faites de nombreuses réglementations, de devoirs et d'obligations.

Pourtant on peut imaginer quantité de lieux où expérimenter des formes d'expression, générant des collectifs d'action en lien avec des « situations questionnantes ». Ce travail dynamique n'est pas a priori institutionnel, il ressort plus de l'éducation populaire ou des formes culturelles de l'engagement. Ce qui ne veut pas dire que des formes de coproduction avec les institutions publiques ne puissent pas exister. C'est dans un tel esprit que nous avons mené des programmes de recherche-action comme avec le projet Brusseau et d'autres expérimentations financées par Innoviris, pour expérimenter, par exemple, la notion de communauté hydrologique en réunissant des habitant·es aux savoirs et usages situés, et des experts hydrologues, géographes, urbanistes, etc. Cela nécessite une attention particulière portée à la traduction des demandes citoyennes en langage et questions destinées aux hydrologues, qui restituent des réponses vers l'urbaniste, qui renvoie des informations vers les mondes citoyens, pour dialoguer avec le paysagiste, etc. L'objectif est de rendre explicite ce qui fait collectif, de l'ouvrir à une diversité de « mandants » qui définissent la problématique des propositions

de solutions transformatrices de projet. Nous appelons « demande commune » le résultat de ce processus politique coproduit, situé en amont de ce qui pourra faire la commande publique afin de mettre en œuvre concrètement des actions de transformation.

En théorie cela semblait marcher. Mais la coopération avec les pouvoirs publics reste très difficile, cet agencement étant extrêmement difficilement à assurer avec l'agenda administratif et politique. Disons pour faire simple que l'expérimentation n'a pas fonctionné. Pour eux, la coproduction est énergivore, coûteuse financièrement et chronophage. Ce que nous contestons. Les pouvoirs publics ne prennent pas dans leurs calculs tous les coûts et difficultés d'une gestion traditionnelle et, inversement, ne tiennent pas en considération les avantages d'une approche écologique de l'eau et du vivant dans l'urbain. Il est impossible de faire une analyse plus complète de ce demi-échec ici. Notre travail de longue haleine a tout de même contribué à faire changer les imaginaires de la gestion des eaux de pluie, à ouvrir la voie à la possibilité d'autres solutions que celle du bassin d'orage ou à d'autres manières de combiner les solutions techniques à celles basées sur la nature, comme dans la vallée du Molenbeek. Ici la modélisation (taille et emplacement) d'un bassin d'orage est calculée en fonction de la mise en place d'une gestion plus

intégrée de l'eau de pluie au niveau du bassin versant. Elle tient compte d'une durée urbanistique plus ou moins équivalente à la durée de la construction du bassin d'orage, ce qui est une première. Il y a là quelque chose d'intéressant qui peut être transposé à d'autres domaines de la métamorphose écologique et sociale. En tout cas, dans cette vallée du Molenbeek, nous agissons avec la plate-forme Brusseau en élaborant un mémorandum politique pour penser le paysage à différentes échelles qui se présentera comme un défi : ensemble, d'ici huit ans, désimperméabilisons, végétalisons six cents jardins privés et vingt écoles, créons trente rues jardins, travaillons avec de grands acteurs, comme des hôpitaux, des universités et de grandes entreprises pour désimperméabiliser de grandes surfaces, etc. Ce défi serait financé par une partie du futur bassin d'orage qui ne sera pas construit. Les coûts seront réduits, l'adaptation au réchauffement climatique meilleure (atténuation des pics de chaleur et réduction des périodes de sécheresse). Ces différents lieux mis en relation instaureront la base de nouveaux paysages pour un renforcement de la biodiversité, une meilleure habitabilité pour le vivant non humain, une meilleure sensibilité des humains au vivant, une qualité de la vie améliorée, et des sociabilités renforcées. L'enjeu est politique !

Propos recueillis par Frédérique Müller

<https://www.egeb-sgwb.be/>

**PHOTOS**  
Exposition Brusseau  
à Bruxelles en 2019  
© Frédérique Müller



## Élargir le *dèmos* et repenser notre pacte social

Yves Mathieu est le co-fondateur de Missions Publiques, une agence spécialisée depuis plus de vingt-cinq ans dans le dialogue et la délibération. À l'occasion de la Journée mondiale de l'eau, il explique l'importance d'élargir notre conception de la démocratie.

### ÉLARGIR LE CERCLE DES PARTICIPANTS

Si je devais le résumer, l'objectif de l'agence est d'aider les gouvernements à concevoir la politique autrement : non pas en tentant de convaincre les citoyen·nes mais en les écoutant. Trop souvent, les décisions publiques sont prises sans tenir compte de l'intelligence collective qui existe sur le terrain. Notre mission est de créer des espaces de dialogue qui permettent à la population d'exprimer ses préoccupations et ses idées, au service d'une meilleure prise de décision. La complexité des enjeux aujourd'hui est telle qu'on

ne peut plus se contenter d'une information sur les orientations politiques ou de sondages. Avec ces derniers, on interroge les citoyen·nes sur ce qu'ils et elles pensent quand ils et elles ne pensent pas alors qu'il y a une véritable intelligence collective sur le terrain qui ne demande qu'à être mobilisée. Mettre en place des méthodes et des outils tels que les assemblées citoyennes permet de solliciter cette intelligence collective et de recueillir cette manne de connaissances, de savoirs, de pratiques et d'histoires. Historiquement, la démocratie a toujours été définie par un cercle excluant certaines catégories. Dans la démocratie athénienne, par exemple, seuls les hommes



de plus de quarante ans avaient voix au chapitre, ce qui excluait les femmes et les esclaves. Voilà ce qui constituait alors le *dèmos*, le peuple, l'organe de décision. Ce *dèmos* serait aujourd'hui inacceptable. Aujourd'hui, un *dèmos* élargi doit intégrer non seulement les citoyennes et citoyens actuels mais aussi les générations futures et les systèmes vivants non-humains. La première déclaration de l'UNESCO mentionnant cette notion du très long terme date de 1997. Elle préconisait de prendre en compte les générations futures mais peu d'acteurs politiques appliquent réellement cette approche. C'est pour répondre à ce manque que nous avons imaginé « l'assemblée des trois corps », où nous demandons aux participant·es de se projeter dans le futur et de se mettre à la place des écosystèmes. Cette approche radicale produit des décisions plus fondamentales et ambitieuses. D'un côté, les participant·es développent une sensibilité accrue aux

générations futures et aux espèces non humaines. Cette approche introduit de nouvelles dimensions à la justice sociale et permet d'aborder des questions essentielles autrement. De l'autre, cela peut permettre aux élu·es de prendre des décisions plus courageuses. De manière générale, les assemblées citoyennes fonctionnent comme un amplificateur d'empathie. Avec ce processus, l'émotion devient un vecteur légitime de décision politique, ce qui bouscule la tradition d'une politique strictement rationnelle.

### RETOUR SUR LES ASSEMBLÉES CITOYENNES CONSACRÉES À L'OcéAN

Depuis 2017, une conférence de l'ONU se tient tous les trois ans sur l'Océan comme entité unique et pour lequel des enjeux considérables sont discutés. L'Océan est actuellement vidé de sa substance vivante et subit l'impact des changements climatiques. Les experts se sont accordés sur les constats et préconisent une protection de 30 % de sa surface.

Nous avons mené trois assemblées citoyennes entre mai et juillet 2024 pour comprendre comment la population réagit aux enjeux liés aux océans et quelles informations elle juge nécessaires d'obtenir pour agir. Lors des assemblées, nous avons constaté que les citoyen·nes ne demandent pas une simplification excessive des enjeux. Contrairement à une idée répandue parmi les décideur·ses, ils et elles sont capables de saisir la complexité et souhaitent qu'elle soit pleinement prise en compte. Cela va à l'encontre d'une croyance selon laquelle il faut simplifier les sujets pour qu'ils soient compris.

Les villes côtières en sont un bon exemple : 40 % de la population mondiale vit à moins de 100 kilomètres des côtes et sera directement impactée par le changement climatique. Pourtant, peu de villes engagent une réflexion sur le long terme. Or, repenser les territoires côtiers demande des moyens colossaux et des décisions difficiles, alors que les politiques publiques sont souvent dictées par

des mandats de court terme. D'une manière générale, les assemblées citoyennes offrent aux décideur·ses un moyen de partager la complexité et de trouver des alliés pour assumer des choix politiques courageux, notamment en matière d'aménagement du territoire et de protection des écosystèmes.

## LES ASSEMBLÉES CITOYENNES

Précisons d'abord que les participant·es sont tiré·es au sort. Il ne s'agit pas de réunir des personnes qui sont déjà au fait des sujets mais bien de personnes à qui nous avons, au hasard, proposé de participer au processus (tirage au sort par génération aléatoire de numéros de téléphone, d'une série de rues par exemple). Nous visons un public diversifié et nous invitons ces personnes à devenir le temps d'un jour ou plus, conseillère ou conseiller du gouvernement sur un sujet identifié. Autre point important : nous ne commençons pas par « former » les participant·es. C'est une approche infantilisante. Nous mettons d'abord en évidence les compétences présentes dans l'assemblée. C'est une autre posture de demander dans un premier temps les besoins des citoyen·nes pour s'exprimer que de les abreuver d'interventions scientifiques. En réalité, ce qui se joue, c'est la notion de prise de

risques prise par les gouvernements. L'institution publique préfère généralement convaincre du bien-fondé des décisions prises plutôt que de rendre transparentes leurs difficultés à mettre en place des politiques. Sur des sujets comme le climat ou l'Océan, sans prise de risque institutionnel, nous ferons du sur-place.

Tout cela représente la partie visible de notre travail. Plus dans l'ombre et avant même de lancer une assemblée, nous travaillons avec les décideurs politiques, les entreprises et les ONG pour identifier les questions les plus difficiles à trancher. Car l'idée fondamentale est de mobiliser tout un écosystème autour des enjeux pour s'assurer que les débats ne restent pas sans lendemain. L'expérience nous a montré que cette démarche collaborative permet d'obtenir des résultats concrets et applicables.

## DÉFIS À VENIR

Dans le futur, le défi concerne la question du pacte social : notre rapport au pouvoir et la société dans laquelle nous voulons vivre. Le pacte social de demain devra être plus inclusif. Il s'agira d'intégrer dans notre cadre juridique et politique les droits des générations futures et des espèces vivantes. Certaines initiatives, comme le projet de constitution multi-espèces porté par le Berggruen Institute aux États-Unis,

ouvrent des perspectives fascinantes. L'un de leurs principes fondamentaux est la protection des flux : l'air, l'eau, la biodiversité.

Cela me ramène aux cartes du pays de Neufchâteau, dessinées en 1609, où les villages se développaient autour des sources et des rivières. Cette histoire des flux qui soutiennent la vie devrait être la base des politiques publiques de demain. Aujourd'hui, nous devons réinventer notre rapport au vivant et en faire le socle de nos décisions collectives. Le monde change et nos processus démocratiques doivent évoluer avec lui. La démocratie du futur ne se construira pas sans la voix des citoyen·nes, sans une prise en compte de la complexité, des émotions et des enjeux de long terme. Il est temps d'accepter une part de risque institutionnel pour sortir de l'immobilisme et construire ensemble un modèle plus résilient et plus juste.

Propos recueillis par Frédérique Müller

<https://missionspubliques.org/>

### PHOTOS

Séances d'animation sur le thème de l'Océan (à l'Institut des futurs souhaitables à Paris et à Barcelone en marge du sommet de l'ONU) avec l'Assemblée des 3 corps et l'Assemblée monde.

# Des barrages en travers de la vie

Les barrages sont des obstacles à la continuité écologique de nos rivières caractérisées par le transport des sédiments d'amont en aval, ainsi qu'à la diversité et à la mobilité des populations piscicoles, mais leur construction peut aussi causer des drames humains. Dans certaines régions du monde, le gigantesque mur provoque ainsi l'immersion des terres natales, pousse à l'exode, engloutit les mondes.

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

## CINQ HISTOIRES DE BARRAGES

### STILL LIFE

Le paysage est en cours de destruction en raison de la construction du grand barrage dans la vallée des Trois Gorges en Chine. Des personnages cherchent à retrouver le fil de leur vie qui s'est rompu, perdu ou emmêlé. Le paysage est méconnaissable, les personnes ont disparu, les protagonistes errent au milieu des bâtiments méticuleusement détruits et bientôt recouverts par les eaux. La ville est traversée par le fleuve et sera bientôt engloutie. À mesure que la zone de rétention d'eau s'agrandit, la ville disparaît. Le niveau attendu est peint sur les façades des maisons destinées à l'engloutissement comme un compte à rebours.

### LA REINE DES NEIGES 2

Deux sœurs, héritières d'un royaume, découvrent que le barrage qui protège leur ville est le fruit d'une violence coloniale. Pour le construire, les ancien-nes avaient en effet dépossédé un peuple de sa terre, un stratagème pour anéantir une culture qui usait de

magie en lien avec les éléments naturels. La plus jeune comprend alors que le barrage doit être détruit (ce qui n'arrivera finalement pas dans le film). Mais il est ici question de reconnaître les dettes contractées par les ancien-nes et de penser les possibilités de réparation. Le barrage matérialise la violence commise à l'égard des peuples et de la nature.

### L'INDOMPTABLE FEU DU PRINTEMPS

Mantoa, 80 ans, est la doyenne d'un petit village niché dans les montagnes du Lesotho. Lorsque la construction d'un barrage menace de submerger la vallée, Mantoa décide d'en défendre l'héritage spirituel et ravive l'esprit de résistance de sa communauté. Au cœur de la révolte, l'engloutissement par les eaux du cimetière : « *le cimetière, c'est le village* », déclare la vieille femme déjà lourde de deuils et de pleurs. Les territoires sont des lieux de vie et d'ancrage, mais aussi de souvenirs et de sépultures.

### NIGHT MOVES

Dans l'Oregon, de jeunes militant-es décident de faire sauter un barrage hydroélectrique pour réveiller les consciences et permettre la libre circulation des poissons. Malheureusement, leur opération de sabotage a entraîné la mort d'un campeur qui s'était installé sur les rives de la retenue d'eau. Le jeune homme qui a participé au sabotage du barrage est hébergé au sein d'une famille qui gère une petite ferme. Des débats articulent différentes positions au sujet de l'explosion. Une explosion est-elle efficace alors qu'il y a douze barrages sur le fleuve ? Par où commencer ? Ne s'agit-il pas plutôt de réduire sa consommation d'énergie ?

### PLUIE D'ENFER

Ce film d'aventure met en scène différents personnages convoitant un trésor (le contenu d'une banque) alors que la ville est peu à peu immergée par une crue. Il pleut depuis des jours sur la petite ville américaine et le barrage va céder. Si celui-ci permet en temps normal de juguler les excès d'eau du fleuve, comme toute infrastructure lourde, il a ses limites et les conséquences de ses faiblesses et défauts de fonctionnement sont catastrophiques. Le barrage est vieux, on s'attend à ce qu'il cède à tout moment.

# Révolte en musique contre la construction d'un barrage

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

Peter La Farge, puis Johnny Cash, se sont opposés en chanson à la construction d'un barrage qui allait inonder les terres ancestrales des Sénécas, bafouant des traités du passé.

## LES TERRES INONDÉES DES SÉNÉCAS

Le 11 novembre 1794, le président américain George Washington signait le traité de Canandaigua avec le grand concile des Six Nations, composé de cinquante sachems et chefs de guerre de la Confédération iroquoise, incluant les peuples Cayuga, Mohawk, Onneiouts, Onondaga, Sénéca et Tuscarora. Cet accord établissait la paix entre les États-Unis et les Six Nations, et affirmait les droits territoriaux des Iroquois dans l'État de New York.

*1965. L'État américain construit le barrage de Kinzua le long de la rivière Allegheny qui coule dans les États de New York et de Pennsylvanie.*

## *Le lac qui en résulte inonde les terres ancestrales des Sénécas, balayant le traité de 1794.*

Les origines de ce barrage remontent aux inondations de 1936 qui avaient causé de nombreux dégâts à Pittsburgh. Dans la foulée, le Congrès américain avait signé des lois pour contrôler les crues (Flood Control Act) et avait autorisé la construction d'un barrage sur la rivière Allegheny, barrage qui produira également de l'électricité pour toute la région. Sa construction ne commencera qu'en 1960.

L'opposition était considérable, tout particulièrement auprès des Sénécas, qui verraient un tiers de leurs terres ancestrales inondées (40 km<sup>2</sup>), terres qui étaient utilisées pour l'agriculture et qui étaient habitées par plus de 600 familles. En 1961, Basil Williams, le président de la nation Sénéca, envoyait une lettre au président John Fitzgerald Kennedy, mais celui-ci n'a pas tenu compte des demandes et a insisté sur le danger des inondations. Divers activistes et environnementalistes ont tenté de lutter contre sa construction, proposant des solutions alternatives qui n'ont pas été retenues. Les leaders amérindiens ont travaillé de concert avec les quakers de Philadelphie, avec qui ils avaient établi des relations de longue date, et qui habitaient également cette région.

La relocalisation des Sénécas a entraîné un bouleversement dans la vie de la communauté. Beaucoup en effet vivaient encore selon les traditions, sans les commodités de la vie moderne, comme l'électricité. Les zones résidentielles où ils ont été délocalisés les ont catapultés précipitamment dans une vie très différente et beaucoup ont conservé une certaine amertume face à ces changements.

De plus, les autorités ont déplacé une autoroute sur les terres non inondées de la réserve et ont exhumé les corps d'un cimetière ancestral pour les enterrer à un autre endroit. Plusieurs villages de la région, habités par des Sénécas, mais aussi par des Américains, ont été rayés de la carte.

## LES ALBUMS CONCEPT DE PETER LA FARGE ET JOHNNY CASH

En 1960, Peter La Farge compose le morceau « The Senecas (As Long as the Grass Shall Grow) » dans lequel il dénonce la nouvelle trahison que doivent subir les Indiens d'Amérique. Il l'enregistre en 1963. Cet artiste s'inscrit dans la mouvance folk des années 1960 centrée autour de Greenwich Village à New York. Il a sorti plusieurs albums sur le label Folkways, dont certains s'intéressant à la condition des Amérindiens. Il a toujours déclaré être de descendance indienne (plus particulièrement de la tribu Narragansett de Nouvelle-Angleterre), mais il n'y a aucune preuve de cette filiation. Il s'est en tout cas toujours intéressé à la question par l'intermédiaire de son père anthropologue qui avait choisi ce sujet pour ses recherches. Peter La Farge est le porte-parole des Indiens, avec Buffy Sainte-Marie, mais sa lutte est rendue plus compliquée par la simultanéité de celle des Noirs américains pour les droits civiques, beaucoup plus médiatisée. De plus, la musique traditionnelle amérindienne semble peu accessible aux oreilles occidentales, avec ses harmonies et chants étranges, et les artistes préfèrent se cantonner au folk ou au blues pour exprimer leurs revendications.

« The Senecas (As Long as the Grass Shall Grow) » apparaît sur l'album *As Long as the Grass Shall Grow: Peter La Farge Sings of the Indians*, qui sort en 1963, mais Bob Dylan avait déjà interprété le morceau lors d'un « hootenanny » présenté par Pete Seeger à Carnegie Hall en septembre 1962. Johnny Cash popularise la chanson sous le titre « As Long as the Grass Shall Grow » en l'incluant sur son album concept *Bitter Tears: Ballads of The American Indian*, consacré aux autochtones. À l'origine, beaucoup de radios américaines ont refusé de diffuser les morceaux de l'album, mais Johnny Cash a riposté en faisant publier une annonce d'une page dans le magazine *Billboard*, traitant les DJ de « lâches ».

### **The Senecas (As Long as the Grass Shall Grow)**

« On the Seneca reservation, there is much sadness now;  
Washington's treaty has been broken, and there is no hope, no how.  
Across the Allegheny River, they're trowing up a dam;

It will flood the Indian country, a proud day for Uncle Sam.  
It has broke the ancient treaty with a politician's grin;  
It will drown the Indian graveyards -- Cornplanter, can you swim?  
The earth is mother to the Senecas; they're trampling sacred ground,  
Change the mint-green earth to black mud flats, as honor hobbles down... »

Ce traité avec les Sénécas n'était pas le premier qui a été bafoué, et ce n'est pas le dernier. Aujourd'hui encore, de nombreuses communautés amérindiennes luttent pour la préservation de leur territoire et pour la protection de l'environnement. De nombreuses terres abritent en effet des ressources naturelles qui intéressent l'industrie ou sont propices à l'installation d'oléoducs. Les Sénécas de la région d'Allegheny ont encore protesté en 2018 contre la construction d'une usine de traitement des eaux usées par la fracturation hydraulique (l'eau usée serait purifiée, mais les polluants seraient rejetés dans le fleuve Allegheny).

*Le combat n'est pas terminé!*



© Photo du film *Still Life*



© Photo du film *Still Life*



© Photos du film *Night Moves*



© Photo du film *L'indomptable feu du printemps*



© Illustrations du film *La Reine des neiges 2*

## Cartographier les attachements et les fragilités

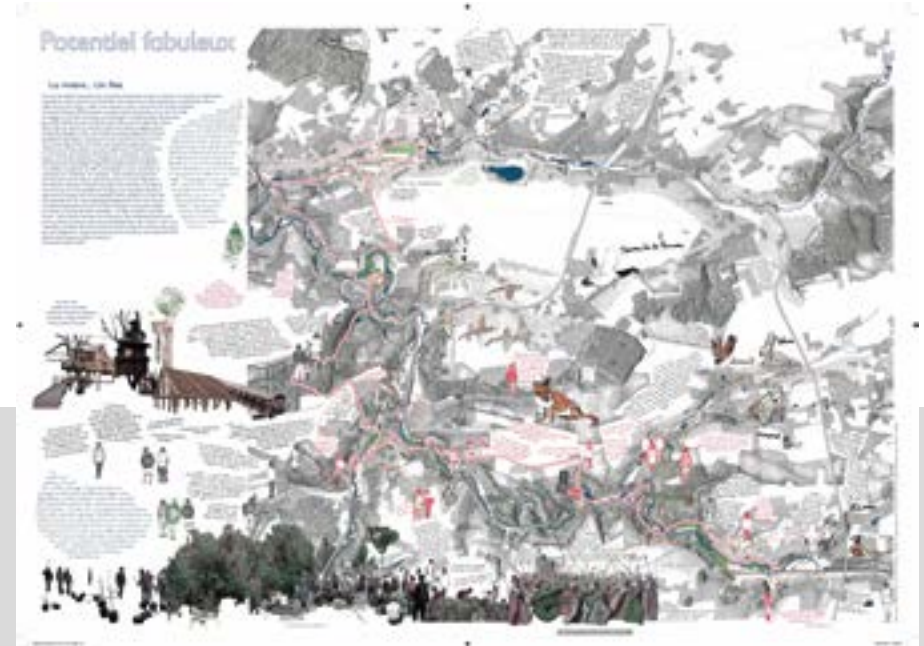
*Diplômée de l'Institut Supérieur d'Architecture St-Luc Liège, formée ensuite au paysage à l'École Nationale Supérieure de Paysage de Versailles, Virginie Pigeon exerce depuis vingt ans en tant que porteuse de projet en urbanisme, espace public, territoire, paysage et jardins. Elle enseigne depuis plus de 15 ans le projet de paysage en hautes écoles et universités. Elle mène des recherches autour des pratiques de coconstruction d'une pensée du paysage comme commun à partir, notamment, des médiations visuelles. Elle est aujourd'hui titulaire de la chaire Paysage de la Faculté d'architecture de l'ULB.*

### COCARTOGRAPHIER LE PAYSAGE

J'ai eu l'envie de développer un travail de cartographie pour permettre à la société de faire valoir ce qui importe à ses yeux dans le paysage, ce qui est fragile, malmené, injuste, ce qui motive et rassemble. Montrer ces attachements pourrait constituer les bases d'un débat, d'une négociation, d'un dessin de territoire commun dont prendre soin. Les cartes m'ont paru être un moyen

assez ludique de superposer des questions territoriales pures à des représentations et des imaginaires. La carte devient alors une forme de collage. J'y associe des dessins, des images et des représentations géographiques plus classiques. Le but de ce travail est d'explorer la richesse et l'épaisseur des récits puis de voir comment les restituer et les mettre en partage. Je devrais en réalité parler de cocartographie, car ce travail n'a de sens que s'il est collectif.

Mes recherches se sont appliquées à deux terrains



concrets. Tout d'abord à Saint-Jean-de-Boiseau dans l'estuaire de la Loire en 2019, puis à Walcourt dans le Condroz belge en 2022. Dans les deux cas, les vallées et l'eau jouent un rôle fondamental dans la définition du périmètre étudié. La rivière, figure lisible et forte, a donné forme au socle paysager et est actrice dans les expériences paysagères habitantes. Ces expériences cocartographiques, amenées à se reproduire aujourd'hui dans les vallées de la Vesdre et de la Sambre, ont un caractère à la fois participatif et pluridisciplinaire. Le processus comprend plusieurs étapes : celle de l'enquête collective de terrain (immersion), celle de la traduction graphique des éléments partagés (narration-inscription et

assemblages) et enfin, celle de la diffusion. Au démarrage des expériences de terrain, il s'agit de trouver des volontaires. Les centres culturels locaux m'aident à réunir des individus motivés par leur ancrage au lieu. Le groupe constitué vise l'hétérogénéité : on y trouve de simples habitant·es, de professions et d'âges divers. Certain·es vivent de l'exploitation des ressources locales, d'autres travaillent en dehors du territoire. Chacun de ces témoins m'emmène en balade sur un itinéraire de son choix pour parler des choses du paysage auquel il ou elle est attaché·e. Si le réflexe premier est de s'adresser à des acteurs déjà identifiés par le monde culturel local, la réflexion se poursuit,



l'envie, pour de nouveaux projets cocartographiques, étant de parvenir à toucher d'autres publics moins habitués à prendre part aux activités socioculturelles.

Après la constitution du panel, nous allons marcher pour recueillir les récits. Les mots ne sont pas toujours le moyen d'expression le plus confortable pour tous et toutes. Avec les enfants, nous pouvons utiliser le dessin par exemple. C'est un mode qui convient moins aux adultes. Avec ces derniers, les laisser choisir les itinéraires, c'est déjà recueillir une information. En marchant, une connivence apparaît qui libère la parole et facilite l'entretien semi-directif. Nous partageons une expérience sensible et nous laissons toucher, affecter par le paysage.

L'enquête se déploie aussi dans les écoles, la population y est parfois plus hétérogène qu'au sein du panel d'adultes. Mobiliser les enfants (qui sont de très fins explorateurs) permet aussi de toucher indirectement les parents.

Je ne cherche pas tant à savoir ce que les habitant·es considèrent comme emblématique dans les paysages que les expériences qu'ils et elles y vivent personnellement, et à les situer sur une carte. Au cours du travail de terrain, nous explorons deux thèmes : les attachements et les fragilités. Les enquêtes sont basées sur les attachements sensibles et individuels au paysage comme moteur pour partager ce à quoi chacun tient dans son territoire quotidien. Avec les témoins adultes,

nous introduisons la notion de fragilité, le récit s'épaissit. Ce mot convoque la vulnérabilité des choses, permettant d'envisager le monde qui nous entoure dans son instabilité, à travers les interdépendances. Progressivement, une collection de traces se constitue (mots et dessins). Ces traces, je les produis également et les complète au fur et à mesure, en tant que paysagiste, pour décrire ce qui compose l'espace.

Ensuite vient l'étape des assemblages. Ces collections de traces des choses auxquelles on tient, ces connaissances locales et singulières, sont alors à mettre en musique. Je crée d'abord des thèmes à partir de l'ensemble des éléments recueillis. Effeillant mes dizaines de pages de notes, ceux-ci se construisent progressivement en ensembles de relations qu'entretiennent les êtres, les choses et la terre qui les accueille, en tentant d'intégrer tous les points de vue, de montrer le caractère instable, fragile ou vertueux de ces assemblages : comment on cohabite, comment on produit ou l'on coproduit, comment on se retranche derrière des frontières, comment on exploite, comment on partage, etc. Cela forme les différents titres d'une série de cartes.

Une fois le long travail d'assemblage finalisé par mes soins, les cartes sont imprimées. L'atlas de Walcourt a été imprimé en cinq cent cinquante exemplaires, distribué aux témoins et mis en vente dans les librairies locales. Il suit alors son propre

chemin. L'ensemble des dix cartes a également été reproduit en grand format et présenté lors d'une exposition sur place, rassemblant le matériel complet du processus. Ces moments de partage sont ceux au cours desquels je peux observer comment agit le processus. Les participant·es expriment leur fierté devant le travail accompli. Ils et elles cherchent souvent d'abord à se retrouver, à identifier ce qui leur appartient, puis ils et elles regardent ce qui est autour et réagissent. Ces moments sont importants, car ils voient les langues se délier et témoignent d'une capacité d'expression à propos des questions politiques de l'habiter ensemble. L'outil cartographique permet de faire émerger des controverses concernant ce qui fragilise les territoires aimés. C'est une dimension qui a pris de l'ampleur au cours de mes recherches. Via ce dispositif de médiation, nous avons envie d'encourager un débat autour de ces controverses, tout en amenant les citoyen·nes à se sentir capables de s'exprimer. Indirectement, mon intérêt dans ce travail est en effet d'enclencher des formes de mobilisation.

## CE QUI IMPORTE

J'ai trouvé dans la cartographie un outil potentiellement apte à soutenir des enquêtes de terrain, à représenter le paysage dans ces différentes

composantes, dimensionnelles, sensibles, évolutives et vécues, à faire émerger des savoirs situés, à traduire et à engendrer des attachements et des luttes.

Donnant forme, produisant, créant l'espace territorial commun, la carte est un objet politique, le support visuel d'arbitrages, d'échanges, de visions. La réalité est placée sous contrôle de la carte. L'histoire de la cartographie montre que les cartes anciennes, de l'antiquité au haut Moyen Âge, convoquaient le sensible, l'imagerie et le détail du monde pour présenter, avec l'empirisme et la liberté des artistes qu'étaient les cartographes d'alors, les relations à l'espace territorial. À partir des Lumières, l'expertise scientifique s'est approprié le domaine des cartes selon de nouvelles méthodes liées aux progrès mathématiques, fondées sur la mesure, le calcul et les systèmes de coordonnées, rejetant le sensible et phénoménologique dans le domaine du privé et de l'intime. La géographie critique nous dit aujourd'hui que les cartes servent des visions du monde trop souvent occidental-référencées, standardisées et catégoriques, donnant des territoires une image lisse, structurée par les frontières et le réseau viaire économique et marchand, effaçant les luttes, les injustices spatiales, les aspérités du territoire vécu, les savoirs habitants et situés. L'histoire de la cartographie et les différents domaines de la cartographie critique contemporaine font apparaître un horizon à explorer,

celui où les champs disciplinaires se rassembleraient, associant description épaisse et revendications engagées, et où la notion d'expertise serait refondée, plus ouverte, transversale, l'ensemble renforçant le potentiel de la cartographie à porter un récit de société situé (Pigeon, 2025).

Propos recueillis par Frédérique Müller et complétés d'extraits de l'article : Pigeon, V. 2025, « Cartographie participative. Enquête par les attachements au territoire » dans la Revue Française des Méthodes Visuelles n° 8, à paraître.

[www.bistre.blue](http://www.bistre.blue)

#### PHOTOS

© Virginie Pigeon

- 1) Extrait de l'atlas de récits d'un territoire habité, avec le soutien de l'IC
- 2) Extrait du matériel de résidence

# Caroline Lamarche (Atrice)

## L'éthique du regard et de l'écoute après l'inondation

*Caroline Lamarche est une autrice de romans, de nouvelles, de littérature jeunesse, de poèmes, de pièces radiophoniques, de textes pour la scène et sur des artistes contemporains, ainsi que de chroniques dans la presse. En 2022, aux côtés de la photographe Françoise Deprez, elle est allée à la rencontre des personnes sinistrées par les inondations de la Vesdre en juillet 2021.*

### LA DÉMARCHE

Françoise Deprez et moi avons décidé de partir à la rencontre des personnes sinistrées en janvier 2022. Nous ne sommes pas journalistes ou reporters, notre place n'était pas en première ligne dès l'été. Nous voulions simplement qu'il demeure une trace, des visages, des paroles, pour que l'on n'oublie pas. Conscience aussi que ces premiers « réfugiés climatiques belges » et européens (inondations en Allemagne au même moment, en France auparavant, aujourd'hui en Espagne) étaient des exemples de ce qui risquait d'arriver partout

à l'avenir, de nous arriver, conscience qu'ils et elles étaient, bien malgré eux/elles, des pionniers de la détresse et de la résistance sous nos latitudes que nous pensions protégées.

### L'ÉTHIQUE DU REGARD ET DE L'ÉCOUTE

Comme d'autres ont chaussé leurs bottes, déblayé, amené des vivres, des vêtements, de l'électroménager, nous avons pris nos outils – le regard et l'objectif photographique, l'oreille et la plume pour les récits – et nous avons rejoint les vallées en bénévoles, à la fin d'un hiver silencieux, triste, où la dépression et les innombrables tracas



formaient le quotidien des gens. Ce moment, je le sentais, était « le temps du récit », le temps où on a besoin de raconter, à la fois pour se soulager et avec la conscience qu'il faut transmettre un vécu plus détaillé, plus long, plus « choral » que ce que les médias ont proposé au moment du drame. Le temps long, mais aussi le « bon moment ». Dès juillet 2022, au moment des commémorations, nous avons senti que les gens n'avaient plus envie de raconter, ils et elles voulaient passer à autre chose, leurs maisons commençaient à être réparées, ou bien ils et elles devaient quitter... Si j'ai proposé à Françoise Deprez de m'accompagner, c'est précisément en raison de ce que je connaissais de son regard sur les personnes, qui jamais ne les instrumentalise, qui ne les

victimise pas non plus, au contraire, il me semble qu'elle capte toujours la force vitale même dans les situations de grande précarité. Entrer chez les gens, dans leurs maisons dévastées, c'est une forme d'intrusion, mais nous y avons mis toute la douceur possible : nous prenions rendez-vous avant (au fil du temps les personnes nous contactaient elles-mêmes, par le bouche-à-oreille), nous expliquions la démarche, la trace à laisser, le projet de livre, d'exposition... Notre interaction était idéale : nous partions ensemble, chacune se glissait dans les silences de l'autre, Françoise observait tandis que je notais les récits, moi je réfléchissais pendant qu'elle prenait les photos, tout était fluide, en apparence improvisé, mais il y avait un cadre éthique et



formel, car elle comme moi maîtrisons nos outils. Françoise photographiait depuis longtemps « les gens » avec une empathie rare et moi j'avais travaillé en immersion dans les hôpitaux en temps de Covid. Avec les personnes que nous rencontrions chez elles, dans leur maison, il y avait une « triangulation » puisque nous étions deux « avec ». Et cela donnait de la fluidité, de la détente, une forme de légèreté et de résilience qu'on sent dans les photos malgré les décors dévastés.

## LE CADRE

Françoise Deprez travaille à la lumière naturelle, sans autre dispositif – léger, discret - que son appareil-photo, il fallait qu'elle

saisisse la lumière en plein hiver, qu'elle capte les lieux d'emblée. Moi j'avais un carnet et un bicBic, c'est plus discret que d'enregistrer. Je rentrais avec des pages de notes, je les retranscrivais le soir même, je soulignais les passages les plus forts, j'envoyais à Françoise tandis qu'elle m'envoyait ses photos du jour, et nous avançons de la sorte, sans remettre au lendemain, car le lendemain ou le surlendemain nous repartions.

Puis il a fallu « monter » les photos, les témoignages. J'ai l'oreille de l'écrivain, j'entendais immédiatement les paroles fortes, et peut-être aussi les gens sentaient-ils cette écoute particulière qui fait qu'ils allaient à l'essentiel en se confiant. Je n'ai rien changé aux mots des gens. Mais il



a fallu élaguer, isoler des passages, et puis les faire alterner sur la page, pour qu'à la peine succède parfois l'humour, aux témoignages de solidarité, les récits de pillage ou de voyeurisme, etc. L'ensemble devait être comme une partition, chacun.e a trois-quatre lignes ou une demi-page, parfois une seule ligne très puissante, comme celle-ci : « Il n'y a pas une histoire plus pénible que l'autre, elles le sont toutes. Et on est tous courageux. »

Le montage des photos s'est fait entre l'éditeur, Pascal Schyns (Éditions du Caïd) et Françoise Deprez.

## LE COURAGE EST CONTAGIEUX

On nous a demandé souvent comment nous tenions le coup. Mais c'était une question à poser aux gens, en réalité. Nous, on rentrait gelées d'avoir passé une demi-journée dans des maisons glacées et humides (on restait une à deux heures par maison) mais on retrouvait nos demeures chauffées et en ordre. Et on revenait

avec du courage à revendre, une sorte d'optimisme, car nous réalisons combien, en cas de catastrophe, les gens sont solidaires et courageux. Il faut être dans l'action pour le comprendre. Rester chez soi et écouter les nouvelles est le meilleur moyen de déprimer à mort. La vraie lucidité, existentielle, politique, elle est du côté des victimes. Raison pour laquelle il faut écouter, lire, regarder, ce qu'elles nous partagent. Et prendre le temps pour ça. La solidarité, l'accompagnement, c'est une histoire de longue durée. Les « amis flamands » ont été là pendant un an, deux ans, semaine après semaine, chaque semaine, c'était impressionnant. Et ils reviennent encore aujourd'hui. Raison pour laquelle j'ai demandé une préface à Alain Platel, grand chorégraphe flamand, solidaire de notre démarche., il y a souligné la dimension bicommunautaire de l'entraide et l'absurdité des querelles politiques, en comparaison. Et j'ai aussi voulu que les témoignages soient traduits en néerlandais à la fin du livre.

## LA SUITE

Nous continuons à nous déplacer avec le livre et les photos quand on nous le demande, car tout cela reste d'actualité, hélas. Mais cela prouve aussi que ce livre – et les photos lorsqu'elles font l'objet d'une exposition – constituent une aventure durable, un témoignage qui demeure. Nous avons voulu que ce livre ne dépasse pas vingt euros pour qu'il soit accessible, et qu'il soit gratuit pour les familles visitées. Nous avons trouvé des sponsors, que nous remercions, . Sans eux, il eût été difficile de financer une publication de qualité. Quant à nous, nous ne touchons pas de droits d'auteur, à l'exemple de Luc Baba, auteur qui a été victime des inondations et qui en a tiré « Vesdre », un magnifique recueil de textes. Des débats ont été organisés autour de l'exposition qui a eu lieu à la Cité Miroir, nous nous sommes déplacées dans les communes lorsqu'on nous le demandait, il y a eu une soirée à Bruxelles au Théâtre National en mars 2023, avec l'auteur flamand David Van Reybrouck qui a aussi travaillé en lien avec les sinistrés, avec des prises de paroles de personnes venues des vallées, c'était impressionnant et une sorte de révélation pour les Bruxellois qui ne se doutaient pas que c'était encore si difficile et qui demandaient, plus d'un an et demi après : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Question qu'on doit continuer à se poser.

Propos recueillis par Frédérique Müller

<https://carolinelamarche.com/>  
<https://www.francoisedeprez.be/>

### PHOTOS

© Françoise Deprez  
1) Martine  
2) Vale ürie  
3) Esneux  
4) Marine

# L'eau sale et canalisée

Avant de retourner dans les milieux, l'eau qui a été utilisée pour les activités humaines doit être nettoyée, débarrassée, autant que faire se peut des conséquences de nos usages et de nos excès. Nous attendons de l'eau qu'elle soit « pure » pour être consommée après avoir été « usée » et confiée à

des dispositifs techniques. Pure, sale, usée, à quelles réalités et quels imaginaires sont associés ces termes ?

## L'EAU ÉLOIGNÉE

En Europe, ce sont les Romains qui ont sans doute les premiers tenté de maîtriser l'eau avec le Cloaca Maxima : un canal d'égouttage qui combinait trois fonctions : la récupération des eaux de pluie, l'évacuation des eaux et le drainage des marécages. Mais l'eau « usée » n'existe pas encore. Même au Moyen Âge, « *l'eau utilisée n'est pas considérée comme sale et constitue une ressource aussi utile que l'eau propre. Le mot d'assainissement n'a pas encore été inventé, pas plus que celui de réseau* » <sup>(2)</sup>. Tout change à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au sein des capitales européennes où la densité de population augmente considérablement. Bernard Chocat <sup>(2)</sup> explique que les premiers égouts se développent de 1800 à 1850 et sont destinés à « égoutter » les rues, c'est-à-dire à évacuer les eaux de pluie. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le courant de pensée hygiéniste établit une relation entre la santé et le fonctionnement des villes. Ce mouvement fonde son raisonnement sur deux idées centrales qui vont conditionner les dispositifs techniques : la première idée est que les maladies sont provoquées par les « miasmes » (des animalcules qui se développent sur un sol humide).

**Les villes se dotent alors d'une « peau » qui doit empêcher l'eau d'entrer dans le sol pour limiter le développement des miasmes.** « *Malgré son absence totale de réalité, ce concept va très durablement conditionner la façon de concevoir les villes* » <sup>(2)</sup>. La deuxième idée est une analogie entre la circulation du sang dans le corps humain et celle de l'eau dans les villes. « *Il faut lier ensemble ville et campagne par une vaste organisation tubulaire ayant deux visions : l'une urbaine, l'autre rurale, chacune étant subdivisée en un système afférent ou artériel et en système efférent*

*ou veineux, le tout actionné par un même cœur central* »<sup>(3)</sup>. Le mot « réseau » apparaît. À partir de ce moment, **l'eau doit circuler dans la ville. Cette dernière, pour être en bonne santé, doit être traversée de flux continus et doit évacuer les déchets le plus rapidement possible.** Ce motif du flux garant d'une bonne santé se développe en lien avec les théories économiques qui promeuvent, au même moment, la croissance et la circulation monétaire.

Ces principes ont une influence fondamentale sur l'aménagement des villes, le financement des infrastructures, ainsi que sur le développement technique. « *Le développement du tout à l'égout, trouve par exemple en France sa consécration dans un décret de la ville de Paris en 1894. Les eaux usées existent, elles viennent d'être inventées : elles sont à la fois sales, impures et inutilisables* »<sup>(3)</sup>. Dès lors, « *l'expression « eau usée » contient explicitement l'idée qu'une eau qui a été utilisée doit être jetée, puisqu'elle est usée comme un objet qui a trop servi, mais aussi l'idée implicite qu'une eau qui a servi est devenue sale* »<sup>(2)</sup>.

Cette eau « usée » est peu visible dans notre quotidien. Elle disparaît généralement rapidement dans les siphons et circule en sous-sol. Les infrastructures nous en mettent à distance. **La Modernité fait ainsi disparaître le coût environnemental de son projet.**

***L'eau usée est condamnée à être conduite dans des lieux de rejet où échouent les matières, mais également, tout ce qui n'est pas désirable sur un plan symbolique.***

C'est dans les égouts, à l'écart de la ville, que le couple rejette l'enfant difforme qui, adulte, devient le vilain « Penguin » dans *Batman 2*. C'est aussi dans les égouts que se rencontrent tous les animaux abandonnés et les mythes urbains de *The Secret life of Pets*, formant une vaste confrérie : lapin blanc de magicien qui n'intéresse plus les enfants, chiens perdus, crocodile indésirable, cochon tatoué, rats, chats errants, tortues jetées dans les toilettes, etc. Sous la ville, au

milieu de la tuyauterie, s'étend le royaume du bas : « *bienvenue dans les bas-fonds* ». C'est encore par une bouche d'égout qui avale l'eau d'une forte pluie, qu'entre dans la ville le clown maléfique de *It*. Cachés dans les égouts, munis de frontales, vêtus de caoutchouc, des hommes se surnomment les « hors-la-loi ». Ils font peur aux habitant-es du film *Delicatessen*. Les égouts sont le lieu de la marginalité mais aussi de la rébellion qui mûrit.

Un autre lieu spécifique est la station d'épuration : « *lieu du rejet, du déchet jusqu'à la déchéance, elle devient lieu de la connexion et de l'articulation dans l'assainissement et le recyclage. En elle, la parenthèse urbaine des eaux traitées de façon technicienne se voit réarticulée avec le milieu écologique* » ... « *La bien nommée station d'épuration occupe ce point nodal entre l'eau de subsistance et l'eau de substance, opérant des « rites » de purification (filtration, décantation). Elle redéploie les relations de la ville à la campagne, de l'artifice et de la nature, en inventant des points de jonction troubles car c'est là que l'homme mesure ultimement son impact sur la nature et ultimement vérifie le type d'alliances qu'il y a déployé* »<sup>(1)</sup>.

## L'IMAGINAIRE TECHNIQUE

Envisager l'eau seulement comme une ressource à gérer, exploiter, traiter, c'est oublier son caractère essentiel à la vie en l'enfermant dans un système de pensée fait de tuyaux, de coûts et d'usages. « *Notre culture, en raison de sa science et de sa technique, a neutralisé et désenchanté des matières pour les appréhender dans des mots analytiques du langage physicomathématique. Les qualités sensibles y sont devenues des propriétés physiques* »<sup>(1)</sup>.

***La perspective de la raréfaction a par ailleurs tendance à accentuer la mobilisation de l'imaginaire technophile.***

Le film *La Croisade* raconte par exemple comment un groupe d'enfants s'organise, depuis Paris, pour mettre en place un vaste projet de désalinisation d'eau de mer afin de faire pousser une forêt en Afrique, et ainsi, contrer le réchauffement global, comme si les techniques seules pouvaient contrer les effets de notre mode de vie sans le remettre en cause.

Cet imaginaire technique est confronté à un rapport à l'eau plus vernaculaire dans *Manon des Sources*. Le film débute avec un plan serré sur la fontaine au cœur du village. L'eau irrigue ensuite une culture d'œilletons en serpentant par un petit fossé creusé dans le sol après avoir été acheminée à travers un réseau d'étroits canaux suspendus. Cette séquence d'ouverture du film montre le rôle de l'eau au sein d'un fragile système d'interdépendances et de partages. Quand la jeune Manon découvre la cause de la mort de son père, pour se venger du village, elle interrompt le flux. On fait alors appel à un spécialiste du génie rural. Celui-ci a bien étudié les cartes et émet des hypothèses. Il convoque la science et la technique tandis que pour le village, c'est une punition divine. Une procession est même organisée. À l'écran, la parole de l'expert est mise en scène avec des champs - contrechamps pour insister sur ce choc des cultures de l'eau.

Certains films mettent en scène la démesure technique pour acheminer l'eau là où il n'y en a pas assez comme *Des saumons dans le désert*. Cette comédie romantique raconte le projet fou d'un cheikh, passionné de pêche à la mouche, qui désire créer une rivière et y introduire des saumons afin de pouvoir pratiquer la pêche en plein désert du Yémen. Il faut construire un barrage, pomper dans une nappe phréatique et incorporer des poissons d'élevage qui devront s'adapter. Le projet défie les limites budgétaires mais aussi écologiques. Plus encore, l'astronaute abandonné seul sur Mars dans *The Martian* fabrique littéralement de l'eau grâce à une savante et dangereuse « recette » qui lui permet de combiner les molécules à sa disposition. Plus en lien avec le réel mais tenant du même désir de nager à contre-courant et de dominer les flux, le documentaire *How to Kill a Cloud* suit travaux d'une chercheuse finlandaise en bioingénierie installée aux Émirats arabes unis. Là, elle doit faire tomber la pluie et donc détourner l'eau du ciel.

Aujourd'hui, de nombreuses infrastructures de traitement des eaux sont vieillissantes et coûteuses. Des problèmes apparaissent comme les fuites, ou à l'inverse, un phénomène d'aspiration au cours duquel les canalisations absorbent l'eau contenue dans les sols car les raccordements ont perdu leur étanchéité <sup>(5)</sup>. Les inondations et les dégâts causés par des eaux de ruissellement ou des coulées de boue se multiplient également. Enfin, les pollutions sont de plus en plus complexes à prévenir et à traiter. Il faut changer de paradigme.

## LES VILLES BIOMIMÉTIQUES

Les rejets urbains posent problème dès le début du XX<sup>e</sup> siècle et le concept d'évacuation la plus rapide possible de toutes les eaux commence à être remis en cause au début des années 70. « *Nous héritons de cette histoire en termes d'infrastructure et de concepts, pas toujours clairement exprimés ni même clairement compris* » <sup>(2)</sup>. À mesure que nous comprenons mieux les problèmes posés par notre héritage, nous sommes invités à repenser la place de l'eau en ville et dans nos paysages, en même temps que la place de l'être humain dans le vivant.

### *Un nouvel imaginaire se développe, celui des villes biomimétiques et des villes-forêt.*

« *Les eaux qui ont servi sont probablement sales, peut-être impures, mais pas nécessairement à jeter. À l'inverse, les eaux de pluie ne sont pas si propres, elles sont multiples. Par ailleurs, l'eau n'est pas dangereuse pour le sol des villes. Elle est même nécessaire. Pour empêcher les sols de sécher et donc de se tasser les immeubles de fissurer* » <sup>(2)</sup>.

« *Alors que la ville anthropomimétique (construite sur le modèle du corps humain) consomme surtout des énergies minérales (fossiles ou nucléaires), dans la ville-forêt, chaque bâtiment produirait sa propre énergie à partir d'énergies renouvelables, à la manière d'arbres autotrophes. Alors qu'un flux linéaire de matières et*

de produits traverse la ville anthropomimétique, la ville-forêt recyclerait les matières et les produits dans des boucles relativement fermées. Alors que l'aspect mécanique, minéral et hygiéniste de la ville anthropomimétique fait qu'elle ne contient que très peu de biodiversité, la ville-forêt serait un habitat capable d'accueillir des espèces diverses. Alors que la ville anthropomimétique pollue ses eaux et ses airs, la ville-forêt les purifierait. Alors que la ville anthropomimétique laisse mourir ses sols, la ville-forêt les fertiliserait » <sup>(4)</sup>. Au sujet de l'eau dans les villes-forêt, il s'agit globalement de ralentir son écoulement : « Désimpermeabiliser et végétaliser les villes est un des leviers les plus efficaces pour anticiper le changement climatique car cela permet l'infiltration des eaux pluviales, la limitation des ruissellements et donc des inondations, mais aussi de créer des îlots de fraîcheur naturels, des refuges pour la biodiversité, d'absorber du carbone atmosphérique, d'améliorer le bien-être et le cadre de vie des habitants » <sup>(5)</sup>.

L'imaginaire de la ville-forêt ouvre aussi à celui des êtres en relation. La ville-forêt « avec ses habitats-arbres, ses réseaux-rhizomes, ses agora-clairières, ses ruisseaux rouverts et ses chemins encore inexplorés » <sup>(4)</sup>. Les relations sont à considérer au sein de la ville mais aussi tout autour car la ville est liée à la région, à un territoire bien plus vaste.

### Références bibliographiques

- (1) Jean -Philippe in Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Éditions, 2015
- (2) Bernard Chocat in Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Éditions, 2015
- (3) Sabine Barles, *La Ville délétère : médecins et ingénieurs dans l'espace urbain ; XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles*, 1999
- (4) Henry Dicks In Jean-Philippe Pierron, Claire Harpet, Henry Dicks et Cécile Nou, *Usée, sale, impure. Rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, EME Éditions, 2015
- (5) Charlène Descollonges, *Agir pour l'eau*, Tana, 2024

# L'eau enterrée

Dans les villes, les cours d'eau ont été corsetés de béton, dominés par des ponts et des écluses, parfois même enterrés. Dans une nouvelle publiée au mois d'août 2024 pour le site Reporterre <sup>(1)</sup>, Wendy Delorme imagine comment, dans un futur délabré, rouvrir le sol pour reconnecter une rivière enfouie à son environnement de surface est un acte émancipateur pour la nature autant que la société. « *La révolution, c'est de l'eau* » titre-t-elle.

## L'EAU ET LA VILLE EN CINQ DOCUMENTAIRES

### L'EAU, LA NATURE ET LA VILLE

Le long d'une balade au fil de l'eau, le documentaire s'intéresse à la gestion de l'eau en ville. Il souligne les limites du système du « tout à l'égout » confronté aux quantités de plus en plus importantes à évacuer : eaux usées, mais aussi eau de pluie à la suite de l'imperméabilisation importante des sols urbains. Les intervenant·es soutiennent une gestion circulaire plutôt que linéaire. L'eau est alors à comprendre comme un système : meilleure prise en compte du bassin versant ; élargissement du périmètre et des responsabilités à prendre en compte ; diversification des sources d'eau à considérer. Le film présente quelques initiatives de désimpermeabilisation des sols, d'autres gestions de l'eau en ville plus intégrées à l'urbanisme, qui offrent également aux citoyens un autre rapport avec la nature (rouvrir les cours d'eau busés, par exemple). « *Le cercle dit plus de vérité que la ligne. Il ne s'agit pas de capter, mais de recycler* ». Une autre gestion de l'eau en ville mène à une autre

politique d'aménagement et à une autre culture. Face au risque d'inondation, elle permet de développer une culture du risque. « Pour vivre dans un endroit dangereux, il faut à la fois se souvenir et oublier ». Il faut aussi étudier ce qu'il convient de mettre en place pour que l'inondation ne détruise pas la vie, afin de pouvoir l'imaginer sans penser au drame.

### JUSTE DANS LA VILLE

Ce film, à la fois poétique et instructif, propose une réflexion sur l'articulation de la ville et de la nature, notamment dans les espaces où elles se côtoient, empiètent l'une sur l'autre, dans l'harmonie ou la dispute. Comment l'être humain habite-t-il ces espaces ? Comment les gère-t-il ? Au-delà des questions de gestion, le film interroge notre rapport à la nature, les peurs qu'elle peut éveiller. Pourquoi donc cherchons-nous autant à maîtriser la nature ? « Est-ce par peur du griffu, du tordu, de ce qui se développe sans nous ? ». La question saisit tout d'abord certains objets comme le bois mort puis invite à regarder en soi. Elle concerne nos paysages autant que nos intérêts. Le film cite François Terrasson : « Les sociétés qui détruisent ma nature ne sont-elles pas également des sociétés de répression émotives ? ». Au début, cela commence par une idylle. On glisse sur l'eau comme dans un rêve : « Mon cœur bat, mes yeux sont ouverts ». Nous sommes dans un îlot de verdure près de Bordeaux, au milieu de l'urbanisation grignotante. Il a pour cœur une rivière. C'est elle qui permet de glisser sur les pistes sinueuses de réflexion et les sensations que la nature propose. C'est elle qui invite à se défaire des repères de la ville.

*Vous avez dit sauvage ?*

Ce film est la version courte (26 minutes) du film *Juste dans la ville*.

### LA VALLÉE DE LA SENNE

L'eau de la Senne coule, un peu sale, un peu triste. Elle coule sous les ponts, sous les voitures, sous Bruxelles, comme un fantôme. La rivière étroite et sinueuse semble tombée dans l'oubli. Elle porte pourtant les traces des histoires des femmes et des hommes qui vivent sur ses rives. « Je me cache et quand je me montre, j'éparpille tout le passé. » Elle murmure et réclame son dû. « Je suis une rivière avec rien dedans. Je coule comme un train dans la mine. Une fureur qui se déroule placidement. » Le long de la Senne, des visages tristes, des cheminées et des fils d'électriques. Après le sous-sol de la ville, la liberté, le chant d'oiseaux et la forêt verte.

### BOULEVARD DE LA SENNE

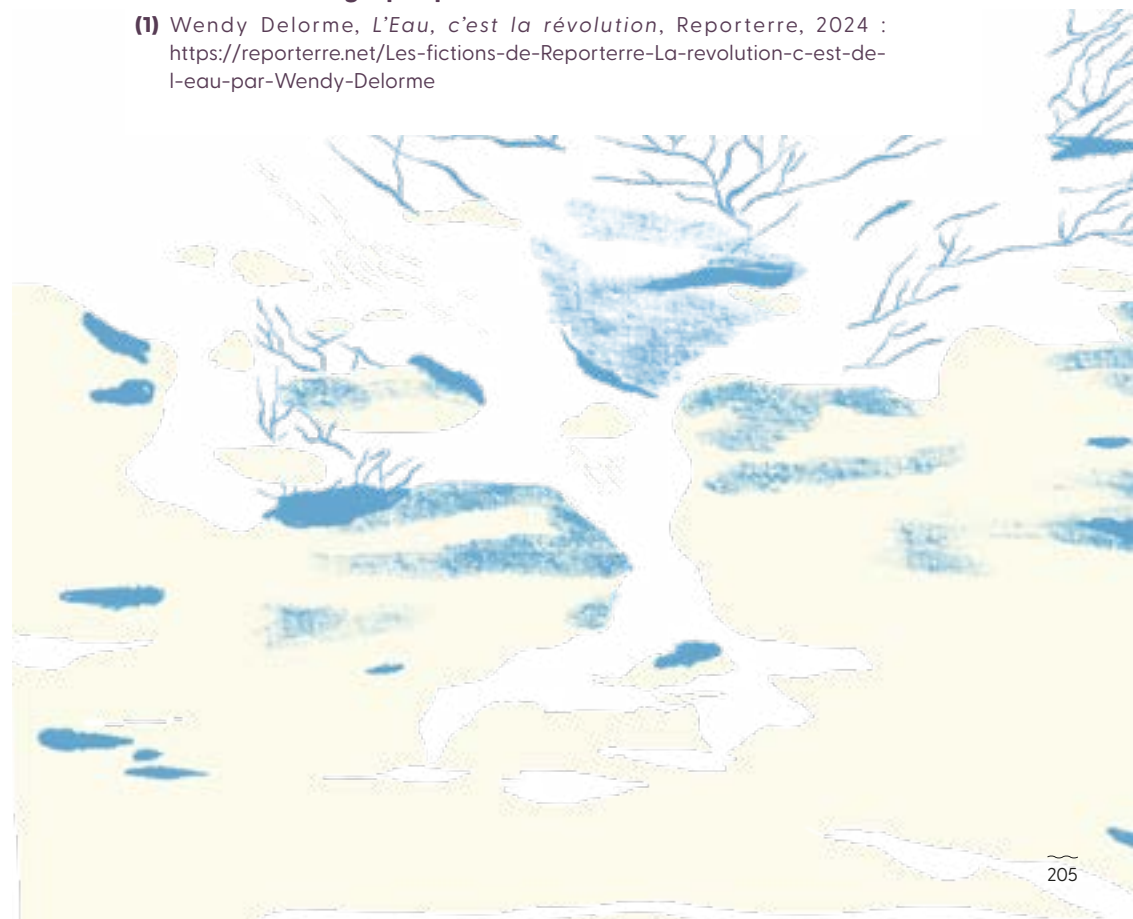
En surface aujourd'hui, rien ne laisse deviner l'existence de la Senne sous Bruxelles. Le court film retrace, photos d'époque à l'appui, l'histoire du recouvrement de la rivière, de son enterrement. Un projet macabre pour un cours d'eau qui servait de dépotoir et qui a nécessité aussi la destruction de certaines maisons.

### L'OR BLEU

Ce court-métrage, adapté au cadre scolaire (primaire), met en scène une goutte d'eau qui raconte son voyage dans le monde humain où elle subit des dégradations, à travers les tuyaux et autres installations. Elle espère être recyclée au sein d'une station d'épuration et ne rêve que de beaux quartiers : des zones humides où elle pourra enfin s'occuper des fleurs.

### Références bibliographiques

- (1) Wendy Delorme, *L'Eau, c'est la révolution*, Reporterre, 2024 : <https://reporterre.net/Les-fictions-de-Reporterre-La-revolution-c-est-de-l-eau-par-Wendy-Delorme>





# Eau captive, plongée cinématogra- phique dans la piscine

Cycles, tuyaux et luttes pour l'eau

À la différence des eaux sauvages définies par leur impétuosité, la piscine offre une image de sereine transparence. Dans le cinéma de fiction, cet élément de décor se charge d'une intensité telle qu'elle met en évidence les failles et contradictions inhérentes au désir de contrôler l'élément naturel.

## LA PURETÉ APPELLE LE CRIME

**L'eau chlorée ne doit pas agresser les corps, elle les protège, elle est l'assurance d'une baignade hygiénique.** Il n'est certainement pas indifférent à Ned Merrill (*The Swimmer*) que la piscine dans laquelle il s'apprête à plonger bénéficie d'un système de filtration ultra performant. Sarah Morton, quant à elle, fait la grimace (*Swimming Pool*). Son regard empli de dégoût pour la jeune fille qu'elle voit nager nue sous une couche de débris végétaux semble nous dire que la qualité de l'eau trahit quelque chose de la nature profonde des personnes qui s'y baignent. Une croyance analogue vaut d'ailleurs au héros de *L'Odyssée de Pi* de porter le nom d'un célèbre bassin

parisien, « Pi » étant le diminutif de « Piscine Molitor ». Sous un angle plus inquiétant, *Les Diaboliques* nous apprennent que le destin de l'eau trouble est d'accueillir des intentions du même ordre. Qu'on y jette un cadavre, ce n'est pas pour le dissimuler, mais bien pour le montrer !

En réalité, sur ce fond unanimement bleu, la mort se fait rarement discrète. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que Deep End soit l'œuvre d'un peintre devenu cinéaste. Dans ce film tourné dans un établissement de bains publics, on observe un adolescent se muer en meurtrier. Un dernier plan nappé de rouge et de bleu le montre enlacé au corps inanimé de sa victime. La photogénie du décor est telle que le crime passe avant tout pour une œuvre d'art. Cette convergence entre pureté, beauté et crime se trouve aussi dans la séquence d'ouverture de *Dirty Harry* où l'on peut suivre le meurtre d'une nageuse à travers la lunette d'un fusil, scène qui, en adoptant le point de vue du tireur, est faite pour susciter un plaisir coupable.

*Car oui, la fraîcheur, la lumière céleste et les scintillements qui font de la piscine un décor magnétique diffusent dans l'image un hédonisme qui ne demande qu'à être profané.*

La mort y trouve sa place comme la saleté, le désordre des êtres et des choses qu'on y jette, qui s'y enfouissent parfois jusqu'à la noyade.

## MÉTAPHYSIQUE DU FLUIDE

L'intensité de l'eau augmente avec la contrainte. Cette loi de pure physique donne lieu à quelques scènes spectaculaires dans le cinéma de science-fiction. *Passengers* nous montre ainsi comment, dans l'espace, sous l'effet de l'apesanteur, un raz-de-marée peut brusquement défigurer le calme olympien d'un environnement sécurisé.

Ce phénomène d'amplification est aussi d'ordre psychique. Ainsi de la vision qui saisit le héros d'*Oblivion* à la faveur d'un bain nocturne à des centaines et des milliers de kilomètres au-dessus de la terre. Dans un environnement fabriqué, la vérité d'une sensation, comme celle de l'eau sur la peau, s'avère redoutable. Par cette expérience qu'elle rend possible, la piscine devient le lieu où le réel se fissure en ouvrant une brèche vers le passé, à même la chair, exactement comme s'il s'y tenait en réserve.

## VIES ANIMALES

Aucune vie ne devrait surgir de la substance chlorée. Mais l'espèce humaine qui a horreur du vide ne peut s'empêcher d'y inviter des locataires. Une famille de canards pour Tony Soprano (*Égarement*), des orques dans *De Rouille et d'os*, des poissons dans *Canine*. De ces hôtes on attend bien entendu qu'ils se soumettent à la vie en captivité. Convoités pour leur présence apaisante (les canards), pour leur potentiel commercial (*De Rouille et d'os*) ou en leur qualité de proie, de preuve, d'alibi (*Canine*), les bêtes sauvages deviennent des objets dont le séjour dépend entièrement du désir que leurs propriétaires conçoivent à leur endroit.

*Or, les quelques traces de nature que la vie animale vient déposer dans l'eau captive ne sont désirables qu'à condition qu'elles restent sous contrôle.*

De *La Jeune Fille de l'eau* à *Poltergeist*, de la nymphe aux zombies, ce qui surgit de manière intempestive des profondeurs chlorées suscite avant tout, et peut-être à juste titre, crainte et méfiance.

Un pas supplémentaire dans le surnaturel nous montre que l'effet peut être grandiose : bain de jouvence dans *Cocoon*, bain fortifiant dans *Vincent n'a pas d'écailles*. Chez l'animal, l'eau joue ce même

rôle de catalyseur, propriété que la désinfection semble ne pas lui faire perdre. Les *Gremlins* s'y multiplient et les bêtes captives n'ont de cesse d'y puiser la rage nécessaire pour s'en échapper (*De Rouille et d'os* encore).

Ce pouvoir galvanisant peut aussi bien être un leurre. Pour le commun des mortels, aucun entraînement sportif effectué en milieu contrôlé ne peut réellement égaler les dangers du vivant. Hypothermie, courants violents et obstacles invisibles pimentent la nage en eaux sauvages.

*Dédaigner les piscines, c'est rechercher consciemment la confrontation avec la mort.*

Des héroïnes happées par cette aventure, on en trouve dans *Les Combattants* ou *Les Cinq diables*. Lasse de s'entraîner dans la piscine familiale, la première n'a qu'une hâte : s'immerger dans un milieu hostile. Quant à la seconde, maître-nageuse au bassin communal, elle préfère l'eau glaciale et mortifère d'un lac en forêt.

## LUXE, ENNUI, VICE

Vecteurs privilégiés du vide existentiel, l'eau et le soleil irradiant dans la peinture de David Hockney. Luca Guadagnino s'est inspiré d'une de ses toiles pour un remake de *La Piscine*. Outre son titre, *A Bigger Splash*, le cinéaste a repris au tableau son atmosphère d'ennui profond, cette mélancolie bleue et scintillante qui va toujours de pair avec une trop grande aisance économique. Symptôme d'une vie sans élan ne réclamant plus rien qu'un long sommeil régressif, la piscine hante les plans de *Somewhere* ainsi que de nombreuses fictions qui tiennent pour acquis que l'oisiveté pratiquée en bassin reste mère de tous les vices. Dans *Le Lauréat*, Dustin Hoffman incarne un jeune homme aboulique, passant ses journées vautré sur un matelas pneumatique, un trait d'égalité particulièrement ironique reliant ce lit aquatique à celui où il rejoint une partenaire sexuelle. Hélas pour lui, les liaisons peu

avouables qui fleurissent au bord des piscines finissent souvent mal : on pense aux amants de *Little Children* ou à ceux de *Sunset Boulevard*, couples dont l'horizon étroit reflète précisément celui du rectangle azur.

## PISCINE PUBLIQUE VS PISCINE PRIVÉE

Au même moment, le commun des mortels se retrouve dans les bassins municipaux, décors que le cinéma se plait à parer de tous les défauts : agitation, promiscuité, amplification sonore induisant une perte de repères qui peut être fatale. C'est dans un encombrement de corps et de cris que John Anderton, le héros de *Minority Report*, perd son unique enfant.

Hors des heures de grande affluence, la mauvaise réputation de la piscine publique ne fait encore que croître. La nuit, sous une lumière blafarde, l'inconfort laisse place à l'angoisse. Arrivée à l'heure de la fermeture, une jeune femme y frôle la mort dans *La Féline*. Le fond du bassin transformé en cimetière apparaît dans *It follows*. La mort dans la sensation d'une eau désertée est aussi ce qui attire Julie (*Bleu*), cherchant à éprouver physiquement la matière même du deuil par une nage obstinée dans une substance entièrement réduite au froid de sa couleur.

Tout ce qui oppose, dans l'imaginaire collectif et cinématographique, une piscine publique à une piscine privée se retrouve au terme du parcours de Ned Merril, le héros de *The Swimmer*. Ayant formé le projet de rentrer chez lui à la nage à travers jardins et piscines, il est d'abord reçu à bras ouverts par ses anciens voisins. Au début, tout semble facile, agréable, il fait beau, les propriétaires, connaissances d'une autre époque, se montrent souriants. Mais bientôt, à mesure que la déchéance de Ned se fait plus évidente, l'accueil se fait plus froid. Au terme de son parcours, Ned doit encore passer par le bassin public. Recalé plusieurs fois à l'entrée, d'abord parce qu'il n'a pas d'argent, ensuite parce qu'il a les pieds sales, il finit par se frayer une voie dans une eau saturée de monde où l'attend, humiliation suprême, une confrontation avec un couple de commerçants qui l'accuseront d'être un mauvais payeur.

Ces représentations accablantes sont rarement contredites. Bien sûr, il y a le Molitor. Filmé dans des tons pastel, ce célèbre bassin public parisien est celui, rappelons-le, auquel le héros de *L'Odyssee de Pi* doit son prénom. En outre, un élan collectif peut également sauver la piscine publique de la cacophonie sociale qu'elle représente. Cette belle idée, qui se retrouve dans *Palombella Rossa* puis dans *Le Grand Bain*, construits autour de sports aquatiques tels que le water-polo et la nage synchronisée, offre la possibilité d'un lien social retrouvé. À moins que ce ne soit l'amour ? C'est là en effet, parmi la foule ordinaire des nageurs parisiens, que Samir rencontre Agathe dans *L'Effet aquatique*. *Palombella Rossa*, *Le Grand Bain* et *L'Effet aquatique* ont en commun de présenter la vulnérabilité comme un atout pour les hommes. Dès lors, la piscine publique y figure comme le lieu d'un rapport plus égalitaire, chacun y venant débarrassé de ses prétentions, dans le plus simple appareil.

## CADRE ET CAGE

À côté de ses diverses représentations, on peut aussi se demander ce que la piscine apporte de plus spécifique au cinéma et à la fiction.

*En effet, par opposition au flux amené par un cours d'eau, la piscine est un cadre fixe, immobile et circonscrit, pouvant difficilement emmener un récit si ce n'est par addition.*

*The Swimmer* et *Deep end* restent à cet égard des films exemplaires. Arrimé à un rectangle bleu, le récit n'ira pas très loin, spatialement, narrativement, son sujet tiendra quelque chose de cette stase, de cette domestication autour d'un lieu certes rempli de liquide mais fermé, comme une manière de rendre palpable ce qui résiste à l'écoulement des jours. Dans *Boogie Nights*, P. T. Anderson en offre une subtile illustration en accrochant son histoire du cinéma pornographique aux bords festifs de la piscine d'un producteur : cette toile de fond

invariablement fraîche et ensoleillée tend un contrepoint ironique à l'évolution des personnages qui vont de la gloire à la déchéance, tandis que se conforte le système qui les emploie et les jette.

## FAIRE L'AMOUR : EFFACEMENT DU CORPS

On aurait tort de ramener l'omniprésence de la piscine dans *Boogie Nights* au fait que l'endroit se prête à l'exhibition de corps dénudés, si ce n'est symboliquement. Les formes qui perdent leurs contours et qui se décomposent en un prisme mouvant constellé de reflets offrent une palette esthétique qui joue, quant à elle, sur les propriétés physiques et optiques de l'eau. Poussés à l'extrême, ces chatoiements et miroitements posent une couche d'éclat supplémentaire sur l'habillage foisonnant d'une comédie musicale. Mené par Esther Williams, nageuse de compétition tout autant qu'actrice, *Bathing a* contribué à populariser la nage synchronisée, discipline spectaculaire autant que difficile à percevoir au-delà des éclaboussures qu'elle engendre, phénomène que l'on retrouve également au cœur des émois filmés par Céline Sciamma dans *Naissance des pieuvres*. Les nageuses regardées comme un seul corps mettent à nu un paradoxe.

### *L'eau efface le corps, le fait disparaître.*

La beauté de la chorégraphie l'emporte sur celle des danseuses immergées. Captés depuis la surface ou à l'aide de caméras subaquatiques, les êtres se liquéfient. La piscine n'est pas le lieu d'une physicalité accrue, elle l'infléchit vers un devenir abstrait, elle décompose la forme humaine en un fouillis de forces et de gestes indiscernables.

De là le fait qu'elle accueille si chaleureusement les rapprochements amoureux. Tout en textures et semi-transparences, l'érotisme s'y trouve sublimé tandis que l'anamorphose opère une fusion des chairs.

### *L'eau glisse sur les peaux et les aimantent.*

Dans une piscine plus que partout ailleurs, le sexe est comme chez lui, fluide, naturel, voluptueux. Les étreintes n'ont d'autres justifications à présenter que leur évidence, prenant un caractère orgiaque lorsqu'elles participent d'une fête (*Boogie Nights.*) ou celui d'un érotisme décuplé lorsqu'elles sont le fait d'un rapport amoureux (*La Piscine*). Comme sous l'emprise d'une force bienfaisante, délestés de leurs vêtements, les corps estompent leurs contours, perdent leurs limites dans un état proche du rêve.

## L'EMPIRE DU BLEU

### **Le bleu est une couleur ambiguë : lumineuse mais froide.**

Froid le bleu pénétré de sang (*Deep End*), glacé quand un soleil de plomb en accuse la désespérante vacuité (*A Bigger Splash*). Dans le film qu'il consacre à cette couleur, Krzysztof Kieślowski conduit de façon récurrente Juliette Binoche à éprouver le tranchant de son deuil dans une piscine. L'atmosphère tragique qui saisit ces séquences contraste par leur dureté avec l'éclat qui plus souvent émane des eaux chlorées dans des films qui s'en servent pour dédoubler le ciel (voir la séquence d'ouverture de *La Piscine* de Jacques Deray). Ce qui jaillit à la faveur d'un plongeon, ce qui berce les corps alanguis, c'est la matière même de l'été, de la chaleur rendue plus vibrante par le tremblement de l'onde dans son écrin cobalt.

## TOMBER

La légèreté de la nage comme une forme d'envol et l'hégémonie d'une couleur rivalisant avec l'azur tendent à faire oublier que la piscine, concrètement, c'est un trou dans la terre. S'il y a verticalité, celle-ci se dirige également vers le bas, et sollicite l'accident. Comique ou dramatique, l'effet de surprise est garanti. Que l'on plonge de plein gré, que l'on vous pousse, que vous y tombiez tout habillé, il y a dans une

piscine d'infinies possibilités de se jeter à l'eau... L'esthétique rejoint le symbolique. *It's a Wonderful Life* propose une belle illustration de ce qu'un tel effet peut signifier sur le plan narratif. Il faut imaginer un bal, une foule de jeunes gens élégants. Le héros George Bailey vient de rencontrer Helen. L'attrance est immédiate et réciproque. Avec fougue et bonne humeur le couple se met à danser quand soudain, sous l'action d'une main jalouse, le plancher coulisse et s'ouvre, révélant la présence stupéfiante d'une piscine souterraine. Le couple qui ne s'y attend pas perd l'équilibre et bascule dans l'eau pour aussitôt se remettre à danser de plus belle, dans la piscine, suivi aussitôt par d'autres jeunes gens, de sorte que tombée à l'eau, la fête continue. Ce bouleversement qui connaît une issue heureuse dit tout du perfectionnisme moral que Capra met en scène à travers ce couple que l'on dirait aujourd'hui, tout simplement, « résilient ».

## DU CHANTIER AUX RUINES

**Parce que la piscine est un creux rempli d'eau, les émotions qu'elle héberge sont pour la plupart régressives.** Cette négativité qu'un contexte ludique tend subtilement à masquer, l'absence d'eau la met à nu. Elle prend ainsi une place déterminante dans la topographie de *May December*. Une piscine inachevée y apparaît comme une source de honte pour sa propriétaire, la vision du chantier renvoyant à celle de son propre foyer marqué par le regret et l'inaccomplissement.

Symbole d'un présent mensonger ou d'un avenir incertain, une piscine dépourvue d'eau reconduit plus sûrement encore à un passé révolu. Lorsque Carlos Saura, en 1976, évoque l'Espagne franquiste dans un conte cinématographique intitulé *Cria Cuervos*, il choisit pour héroïne une petite fille, orpheline depuis peu. Une séquence déchirante la voit se transporter avec ses affaires au fond de la piscine du jardin familial pour y construire une maison de poupées. Réinvestie par le jeu, la béance devient alors cette part de la réalité que le rêve peut transformer, réaménager.

Ce sentiment crépusculaire culmine dans le bien nommé *Nostalghia*. Film d'exil, le récit se déroule à Bagno Vignoni,

village thermal situé près de Sienne. Dans un plan-séquence d'un lyrisme brumeux, Andreï Gortchakov, poète et double du cinéaste, entreprend de traverser les ruines d'une de ces antiques piscines en maintenant allumée la flamme d'une bougie. À pas lents sur le sol pierreux creusé de flaques, l'homme doit s'y reprendre à trois fois. Sous son aspect le moins dérisoire, son acharnement témoigne d'un sens du sacré agonisant. Sa mission accomplie, Gortchakov s'écroule, foudroyé par la mort. Dans la séquence suivante filmée en noir et blanc, le poète se tient près d'une mare en compagnie d'un grand chien. À l'arrière-plan, on distingue une maison. Lentement la caméra recule laissant apparaître, tout autour de la scène, une architecture de cathédrale. Les fenêtres de l'édifice, taillées en ogive, inscrivent dans l'eau calme trois colonnes de lumière qui semblent sourdre de la terre.

Ce sont les dernières images du film. À travers ce diptyque, Tarkovski établit un lien pictural entre l'eau, la terre et le feu. Dans l'enceinte thermale, ce lien est presque rompu. La flamme s'éteint, tout est en pierre, l'eau se fait rare. Gortchakov meurt, et il se retrouve à l'air libre, au centre du triangle constitué par les éléments. Après les froides ténèbres des ruines thermales, la lumière ressurgit d'une terre gorgée d'eau.

## LE MONDE D'EN HAUT ET LE MONDE D'EN BAS

Ce n'est jamais sans arrière-pensées que le cinéma s'accorde un séjour en eau chlorée. La piscine doit son intensité fictionnelle à ce que la volonté de contrôle et de sécurité sur laquelle elle repose se heurte à l'élément indomptable que demeure l'eau, même aseptisée. C'est aussi un endroit limite, construit, érigé par et pour l'être humain qui lui renvoie l'image de sa propre finitude. **Comme toute pièce d'eau, la piscine présente deux faces opposées : pile c'est un miroir tendu vers le ciel, le soleil ; face c'est un trou, une tombe, un miroir tendu vers l'obscur.**



© Photos des films (de bas en haut) *Sunst Boulevard* - *Deep End* - *Bleu*



© Film *Bathing Beauties*



© Film *The Swimmer*



© Film *Somewhere*



© Film *Proxima*

## Faire de la place en ville pour le chant de l'eau et le rire des enfants

*Luc Schuiten est un architecte belge formé à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles dont il sort diplômé en 1967. Il est également scénariste de bande dessinée, en collaboration avec son frère, le dessinateur François Schuiten. Il conçoit et dessine de nombreux projets, porté par le souci de soutenir d'autres manières d'habiter la ville. Une façon de penser qui a donné naissance à une nouvelle architecture, basée sur une vision poétique, où la créativité et le dialogue avec la nature occupent une place prépondérante. Ses projets déclinent ainsi des projets de cités végétales utopiques, au sens de possibles non encore réalisés.*

### LE CHANT DE L'EAU

La ville est un point de départ important pour penser notre relation à l'eau. La manière dont nous l'avons gérée est si aberrante ! L'eau qui tombe du ciel est relativement propre mais on la salit considérablement quand elle passe par tous nos tuyaux. Si les villes cherchent à évacuer les eaux le plus rapidement possible, c'est parce que nous la salissons. Les

pollutions, les inondations également, sont les conséquences de nos mauvaises pratiques. Les stations d'épuration et le réseau d'égouttage doivent aujourd'hui réparer toutes les erreurs commises en amont alors qu'il faudrait réfléchir à l'échelle des bassins versants pour que l'eau puisse rejoindre les nappes aquifères et, ainsi, repenser toute la ville. Dans les villes biomimétiques, les terrains privés et publics pourraient par exemple orienter les eaux de pluie vers une citerne avec un



trop-plein vers une zone d'épandage dans une zone d'infiltration via une noue. Aujourd'hui, nous savons qu'au lieu de mobiliser des machineries et des infrastructures lourdes pour traiter les eaux usées, nous pouvons utiliser des voies plus naturelles comme le lagunage ou les fosses septiques car les bactéries y ont déjà fait une grande partie du travail. Chaque habitation pourrait disposer de trois réseaux d'eau. L'eau potable pour la cuisine, l'eau de pluie pour les toilettes, la salle de bain, la buanderie et le jardin, et enfin, les eaux usées qui sont filtrées via un lagunage ou station d'épuration avec production d'engrais et de biogaz. L'eau omniprésente parcourt les façades, les rues, les parcs et les jardins.

Elle nettoie les rues, alimente les potagers, vergers et piscicultures. Elle enrichit la biodiversité et connecte entre elles les parcelles. Réhabiliter l'eau, c'est aussi recréer les cascades, les disparitions souterraines, les résurgences, permettre le retour de la végétation sur les berges et accueillir le chant de son écoulement. Comment rendre à l'eau tout son charme ? L'eau dans les villes est aujourd'hui trop discrète et ne coule que dans nos tuyaux. Nous ne la voyons plus, sauf quand elle est source de soucis. L'eau est même trop souvent vécue comme une nuisance. Mais si nous avons des problèmes avec l'eau aujourd'hui, c'est que nous l'avons dégradée. Il y a un travail considérable à faire pour réparer nos

erreurs et préserver la beauté de l'eau et de notre environnement.

Je parle ainsi en pensant à ma famille. Ma famille, c'est l'ensemble du vivant et je ne peux me sentir bien si ma famille va mal. Dans mon travail d'architecte, j'essaie donc de voir comment tisser d'autres liens avec l'ensemble de ce monde merveilleux. Au cœur de mes visions d'une ville idéale, il y a la critique de la place accordée à la voiture qui en exige beaucoup trop. J'imagine des villes sans voiture avec uniquement des transports légers. Ce qui permet de désimperméabiliser les sols, de repenser les axes, de diminuer la dangerosité des transports et leur poids en terme de pollution de l'air et de l'eau, de laisser plus de place aux enfants et à la convivialité dans l'espace public. Je conçois des projets de villes utopiques au sens d'un possible qui n'a pas encore été expérimenté, d'une idée qui demande qu'on aille un peu plus loin. Dans mon travail, c'est l'image qui parle et qui raconte. Le dessin est vraiment une porte ouverte sur un monde.

J'aimerais des villes où les enfants peuvent jouer avec un petit cours d'eau car la présence d'espaces de nature est indispensable à notre santé physique et mentale. Dans ces espaces, l'eau occupe une place primordiale, sous différentes formes : mares, étangs, cours d'eau, noues, etc. Nous avons besoin du bruit de l'eau dans la rue. Mais pour percevoir ce bruit de l'eau, il faut

qu'il ne soit plus couvert par le bruit des voitures et de la ville. C'est un système.

## LES EAUX RÉUNIES

L'eau des villes est aussi celle des océans, c'est la même eau. Elle circule depuis des millions d'années sur la planète. Notre civilisation qui trie et qui divise les a séparées mais les eaux finissent par se rejoindre. L'eau est toujours en mouvement et elle est aussi en nous. Et nous ne respectons pas assez cette eau.

En 2050, les océans pourraient héberger moins de poissons que de déchets plastiques. Sur la Terre, la situation n'est pas meilleure. Le béton, les briques, l'asphalte, les métaux et le reste pèsent en 2020 plus lourds que les animaux, les plantes, champignons et micro-organismes réunis. Il faut absolument repenser notre consommation et la conception des matériaux.

Propos recueillis par Frédérique Müller

<https://www.vegetalcity.net/>

ILLUSTRATIONS

© Luc Schuiten

L'EAU DANS LA VILLE



# Empreinte et cycles de l'eau

Les représentations habituelles du cycle de l'eau ne nous permettent pas de saisir l'ampleur des enjeux de l'eau. « Notre représentation du cycle de l'eau est fausse. Ce cycle de l'eau, celui que l'on a tous appris à l'école, est en réalité complètement influencé par les activités humaines »<sup>(1)</sup>.

## CYCLES

**Le cycle naturel de l'eau est représenté comme un processus circulaire dont on commence souvent la description par la pluie.** Une partie de cette eau tombée du ciel s'infiltré dans le sol tandis que l'autre ruisselle vers les cours d'eau puis dans les océans. Une autre partie de cette eau s'évapore, soit directement (évaporation de l'eau des océans et de celle contenue dans le sol), soit indirectement (évapotranspiration de l'eau absorbée par les plantes).

### LE VOYAGE DE L'EAU

Un très beau film où, chaque printemps, avec l'eau, la vie renaît après le gel. L'eau ranime le paysage. La rivière est son voyage. Elle pourrait être saumon, truite, éphémère, roseau ou castor, comme autant de forces et de rôles de l'eau.

### SOURCE MIRACULEUSE

Un court film sur la rivière comme lieu de reproduction et de vie renouvelée. Au printemps, l'eau est une source miraculeuse.

### TOUTE PETITE HISTOIRE D' « O »

Un conte poétique et musical sur une goutte de pluie, « O », qui, à force de regarder en bas, tombe de son nuage. Commence alors sa grande aventure. De rencontres en surprises, elle voyage et découvre la vie. Du ruisseau à la rivière, de la rivière au fleuve, tout va très vite et elle se sent si petite ! Mais au loin, elle entend et reconnaît une mélodie douce et caressante, celle de la mer.

Ce qui n'est pas figuré dans cette représentation du cycle naturel, c'est le cycle anthropique de l'eau (captage des eaux, distribution et assainissement), et plus généralement, l'impact des activités humaines. **Or, nous avons considérablement modifié la circulation de l'eau dans les terres (drainage, canaux, barrages, etc.).** De plus, nous prélevons de l'eau dans des espaces normalement inaccessibles (pompages dans les nappes souterraines, y compris dans les nappes dites fossiles qui n'ont pas la possibilité de se régénérer) puis la rejetons (avec ou sans passage par une station d'épuration) dans le milieu naturel. Il nous faut donc ajouter de la complexité à ce schéma.

# EAU EN COULEURS

Pour représenter les différents flux, l'eau peut être schématiquement divisée en trois types, auxquels sont attribuées des couleurs. L'eau bleue est l'eau douce qui circule dans les cours d'eau, lacs et aquifères.

*L'eau verte est souvent oubliée, y compris des politiques publiques. C'est l'eau évapotranspirée par le végétal.*

S'approprier cette eau en déforestant par exemple, c'est empêcher des précipitations de tomber quelque part. L'eau grise, ce sont les eaux rejetées par les industries et les activités domestiques. Elles sont parfois chargées de polluants chimiques ou de matières en suspension, ou encore, réchauffées après avoir été utilisées pour le refroidissement d'une centrale nucléaire.

La distinction entre eau bleue et eau verte a été proposée par l'hydrologue suédoise Malin Falkenmark en 1995. Cette définition a été adoptée par la communauté scientifique internationale car elle permet de rendre compte de l'impact des activités humaines. Nous avons en effet largement pris la main sur l'humidité des sols (sur l'eau verte), et ce, autant à un niveau local (artificialisation des terres, pratiques agricoles, pompage, etc.) que mondial (augmentation de la vapeur d'eau dans l'atmosphère, accentuation de l'effet de serre, etc.).

## EMPREINTE

L'eau est surtout utilisée pour la production alimentaire mais, en réalité, elle est sollicitée dans tous les processus : énergétique (refroidissement des centrales) ; textile (notamment de coton), production d'agrocarburants ; secteur numérique et électronique (la demande en eau s'alourdit considérablement avec l'électrification du parc automobile par exemple) ; etc. Aujourd'hui, le développement de l'intelligence

artificielle augmente considérablement les besoins en eau pour réguler la température au cœur des *data centers*.

Des indicateurs permettent d'estimer les quantités d'eau utilisées pour les activités humaines. On parle d' « empreinte eau ». Elle se calcule en faisant la somme des différentes eaux utilisées pour les différentes étapes de fabrication. On estime par exemple qu'un jean en coton coûte 11 000 L d'eau et une tasse de café 140 L d'eau <sup>(3)</sup>.

Dans ce calcul, intervient parfois une eau importée. Charlène Descollonges explique que nous exportons de grandes quantités d'eau. « Nous faisons le choix d'exporter l'eau qui tombe sur notre sol, de même que nous choisissons de dépendre de la disponibilité en eau des autres pays en important certains produits et matières premières. Un phénomène que les conflits géopolitiques viennent mettre en lumière » <sup>(1)</sup>.

Avec ces indicateurs, il est possible de calculer l'empreinte d'un pays. Elle est de 2 500 m<sup>3</sup> à 2 664 m<sup>3</sup>/personne/an en Belgique (soit 28 milliards de m<sup>3</sup>/an) et de 1 875 m<sup>3</sup>/personne/an en France (soit 110 milliards de m<sup>3</sup>/an) <sup>(4)(5)</sup>. La Belgique a une empreinte presque deux fois plus élevée que la moyenne mondiale, qui s'élève à environ 4 000 litres par jour et par habitant·e. Dans cette consommation, la part d'eau du robinet est limitée (de 90 à 100 litres par jour et par habitant·e en Belgique). Cette empreinte est donc composée à 75 % de l'empreinte externe (eau importée via le coton, le café, le blé, etc.). Que l'eau soit prélevée localement ou importée, le secteur qui compose la plus grande partie de cette empreinte (près de 94 %) est l'agriculture <sup>(4)</sup>.

## EAU FRAGILE

Moins de 1 % de l'eau de la Terre est en réalité disponible : 97,5 % de l'eau de la planète est de l'eau salée et 2,5 % est de l'eau douce dont seulement 1 % est accessible (99 % constituent les glaciers, calottes glaciaires ou poches souterraines très profondes) <sup>(6)</sup>. Par ailleurs, l'eau est inégalement répartie sur la planète. Certaines régions du monde reçoivent cent fois plus d'eau que d'autres et un quart de la population mondiale est en situation de « stress hydrique » (utilisent au moins 80 % de leurs réserves d'eau renouvelables au moins un mois par an).

## L'eau du robinet est donc rare et précieuse.

Les représentations sous forme de cycle circulaire laissent penser que la ressource est inépuisable puisque l'eau semble tourner indéfiniment au sein d'un cercle. Mais si la quantité d'eau sur la planète ne change pas, il n'en est pas de même pour sa qualité ni sa répartition. L'eau a de plus en plus de mal à rejoindre les nappes en raison de la détérioration de nos sols et le régime des pluies est perturbé par le changement climatique, aggravant certaines situations locales, et augmentant le risque de conflits (6). Le changement climatique vient exacerber l'impact des dégradations déjà infligées aux écosystèmes. Plus les quantités d'eau disponible diminuent, plus se pose la question de la qualité.

**En Belgique, dans un monde à + 3 °C, la même quantité d'eau devrait tomber sur nos sols, mais pas de la même manière, explique Aurore Degré.** « Si on ne prend pas soin de notre territoire, avec des pluies plus intenses qui n'ont pas le temps de s'infiltrer, on va avoir plus de ruissellement. Cela nuit encore à la recharge de nos nappes. D'autant qu'en été, les périodes de sécheresse seront plus longues. Tout concourt donc à ce qu'il y ait une modification du cycle de l'eau qui va vers davantage d'eaux de surface, des débits importants dans les rivières, des inondations, etc. C'est un risque qu'il faut anticiper (adapter les maisons, désimperméabiliser les sols, prévoir des zones inondables, etc. » (6). Emma Haziza (7) explique que le cycle de l'eau est globalement accéléré. L'eau s'évapore plus vite et précipite plus vite. Cela génère des contextes à risque qui sont très différents d'un endroit à un autre (salinisation de l'eau, fissures des bâtiments, inondations, diminution de la disponibilité de la ressource, etc.).

**Que ce soit à cause des masses d'eau pompées dans les nappes fossiles ou la fonte des glaciers, les quantités tirées des profondeurs pour être amenées en surface ont été tellement importantes jusque maintenant dans le monde que cela a modifié l'axe de rotation de la planète (80 cm vers l'est) (7).**

### LA SOIF DU MONDE

Le réalisateur Yann Arthus-Bertrand, connu pour ses images filmées du ciel, s'intéresse ici à l'eau, à sa manière de sculpter

les paysages, mais aussi à son inégale répartition sur la planète et à son exploitation, souvent problématique (eau virtuelle, conflits d'usage, manque d'accès à l'eau potable, manque de structures sanitaires, pollutions, barrages, changement climatique, marché de l'eau).

### WATERMARK, L'EMPREINTE DE L'EAU

Fruit d'une collaboration entre une réalisatrice et un photographe, ce film partage de magnifiques images prises aux quatre coins du monde (États-Unis, Inde, Bangladesh, Chine, etc.). Il met en dialogue différentes situations de l'eau (canalisée par des barrages en Chine ou un aqueduc à Los Angeles, surveillée dans des rizières chinoises ou utilisées dans des tanneries au Bangladesh, l'eau des fontaines aux États-Unis, l'eau sacrée du Gange, l'eau qui conserve la mémoire de la Terre dans les carottes glaciaires du Groenland). Le photographe est sensible à l'idée que l'eau était là avant l'apparition de l'espèce humaine et qu'elle circule depuis, inlassablement, mais que de grands torts lui sont faits. Son travail partage un sentiment de regret face au constat de ce qui est perdu.

### Références bibliographiques

- (1) Charlène Descollonges, *Agir pour l'eau*, Tana, 2024
- (2) Anne le Strat, *Eau : l'état d'urgence*, Seuil, 2023
- (3) Site internet de Centre d'information sur l'eau : [www.cieau.com](http://www.cieau.com)
- (4) Site internet d'Aquawal : [www.aquawal.be](http://www.aquawal.be)
- (5) Water Footprint Network, 1997-2001 / Source : Water footprints of nations : Water use by people as a function of their consumption pattern, Water Resour Manage, 2007
- (6) Réseau Idée, *Symbiose, le magazine de l'éducation à l'environnement, Connaissez-vous réellement le cycle de l'eau ?*, n°142, 2024
- (7) Emma Haziza, *Le Climat et l'eau où en sommes-nous ?* Tech For Climate 2023, <https://www.youtube.com/watch?v=J97xi0IrvA>

## L'eau sous surveillance

*Aquawal est une fédération d'opérateurs publics de l'eau en Wallonie. Elle regroupe les principales sociétés de distribution et d'épuration des eaux. Au sein d'Aquawal, Cédric Prevedello est conseiller scientifique et s'intéresse particulièrement à la qualité de l'eau.*

### L'EUROPE DE L'EAU

L'objectif d'Aquawal est de faire en sorte que la question de l'eau soit mise à l'ordre du jour des agendas politiques pour aller vers une gestion durable de l'eau, que ce soit au niveau régional (qui a la compétence de l'eau en Belgique), au niveau fédéral et surtout, au niveau européen. C'est en effet l'Europe qui définit réellement la politique de l'eau. Seule, la Wallonie n'aurait pas les moyens que l'Europe peut débloquer.

Nous sommes un petit territoire entouré de grands voisins. L'Europe permet la collaboration entre les pays pour établir des normes communes.

La gestion de l'eau se décline sous trois grands axes. Tout d'abord, l'eau est une

ressource naturelle et est considérée comme telle par l'Europe. Mais l'eau a aussi un statut particulier au sein des politiques environnementales car c'est un besoin vital pour les êtres vivants. Depuis 2010, l'accès à l'eau fait même partie des droits fondamentaux reconnus par les Nations Unies (droit à l'eau et droit à l'hygiène). Et puis, la gestion de l'eau est devenue un secteur économique à part entière. Aujourd'hui, pour avoir accès à une eau propre au robinet et pour pouvoir la rejeter ensuite dans la nature après usage, il faut des infrastructures colossales, lourdes en termes financiers, qui comprennent aussi des réseaux de sous-traitance, des flux financiers et des emplois.

L'Europe a des compétences environnementales et



économiques mais pas sociales. Depuis les années 80, elle s'est intéressée aux aspects de santé publique en fixant un objectif d'eau saine au robinet dans tous les pays d'Europe. C'est la première directive qu'elle a prise et qui est revue plus ou moins tous les vingt ans. Ce n'est pas le cas partout dans le monde. Dans certains pays, l'accès à une eau potable ou buvable n'est pas encore garanti. Nous avons aussi connu cette situation au XIX<sup>e</sup> siècle avec une eau qui pouvait apporter morts et maladies. C'est pour cette raison que, sous l'influence du courant hygiéniste, des égouts ont été construits pour évacuer les eaux usées le plus rapidement possible hors des villes. L'effet positif sur la santé a aussi un impact positif sur l'économie. L'accès à l'eau du robinet libre aussi du temps pour d'autres activités (production, services ou loisirs) et cela a également un impact sur l'évolution de nos modes de vie.

C'est la base sur laquelle nos sociétés se sont développées.

En 1991, L'Europe a encore joué un rôle important. Les états membres ont adopté une directive sur les eaux usées. Depuis, toutes les agglomérations de plus de deux mille habitants doivent traiter les eaux usées avant que ces dernières ne soient rendues à la nature. C'est une directive qui vise cette fois à protéger les écosystèmes mais qui a coûté très cher. Rien que pour la Wallonie, cela représente un budget de quatre milliards d'euros pour construire les infrastructures d'épuration nécessaires.

Et puis, les normes évoluent. Dans les années 1980, on ne parlait par exemple pas de pesticides. Les analyses à ce sujet ont commencé en 1998. Quant au plomb, qui a été intensivement utilisé dans les systèmes de distribution d'eau à l'intérieur des logements (mais pas en rue), les taux admis évoluent. Toutes habitations construites avant 1945 ont utilisé du plomb. Il y a en a

encore beaucoup aujourd'hui. Quand les études ont démontré ses propriétés neurotoxiques, une norme a été fixée à cinquante microgrammes par litre. Régulièrement, cette norme est revue à la baisse, et dans dix ans, nous devrions progressivement atteindre la teneur de cinq microgrammes par litre. Une eau d'hier n'est pas une eau potable d'aujourd'hui ou de demain. Maintenant, on cherche de nouvelles molécules comme les PFAS ou les perchlorates.

## L'EAU RÉCIT DE NOS MODES DE VIE

L'eau est le réceptacle de nos activités humaines. Elle récupère tout ce que nous répandons sur la surface terrestre. C'est par exemple en analysant les eaux usées, que nous pouvons évaluer la consommation de drogues. Les pesticides utilisés dans certaines formes d'agriculture se retrouvent aussi dans l'eau, soit par infiltration dans les sols, soit après avoir été ingérés et métabolisés par les corps humains. Et puis ces molécules intègrent la chaîne alimentaire. Avec le temps, elles se dégradent et deviennent d'autres molécules, parfois anodines, parfois pas du tout. Aujourd'hui, on découvre les PFAS, cet ensemble de molécules produites depuis 1947 qui se dégradent extrêmement lentement et en sous-molécules dont

on ne connaît pas les propriétés. L'eau est un bon indicateur de nos modes de vie. On retrouve des PFAS même en Antarctique. Glaciologue de formation, je me souviens que dans les carottages, on retrouvait par exemple le moment d'interdiction du plomb dans l'essence. Toute l'évolution de nos sociétés industrielles est donc enregistrée. La qualité de l'eau est un enjeu très important. Nous sommes attachés à l'idée de prévention. Il aurait mieux fallu que certaines substances n'atteignent jamais l'eau et ne soient jamais mises sur le marché. Ici l'Europe peut jouer un rôle crucial. Un autre enjeu important est celui de la quantité, le trop et le trop peu. Nous ne nous attendions pas à être directement concernés si vite par le réchauffement climatique en Belgique. Les épisodes de sécheresse de 2016 ont sonné l'alarme en Wallonie. Le changement climatique va se manifester principalement de deux manières différentes : des vagues de chaleur et des modifications du cycle hydrologique (du trop ou du trop peu). Et les événements météorologiques extrêmes vont se multiplier et s'intensifier. Ce serait donc une erreur de se reposer sur le passé et penser que nous savons gérer. Non, demain les catastrophes seront de plus grande ampleur, et si ce n'est pour nous, ce sera pour d'autres. Pourtant, il n'y a pas de fatalité à adopter en Wallonie. Nous avons des réserves d'eau et des moyens techniques, scientifiques et financiers pour s'adapter. Ce n'est pas le cas



partout dans le monde. C'est un nouvel enjeu à gérer. En Wallonie, il n'y a pas de pénurie d'eau structurelle même s'il peut y avoir des pénuries locales et temporaires. Il y a aussi des régions comme celle du Luxembourg belge qui a moins de ressources en eau que le reste de la Wallonie. Dans une optique de prévention, cela doit poser des questions en termes de développement économique, démographique et touristique. Dans les régions qui souffrent d'un stress hydrique comme celle-ci, la tentation est de faire venir de l'eau de plus loin. Mais le recours à cette solution technologique a ses limites. C'est la même question qui se pose avec la construction de barrages ou de méga-bassines dans d'autres régions. La Flandre est aussi en état de stress hydrique pour différentes

raisons. Le territoire est plus petit, plus industrialisé, plus densément peuplé. Il est aussi plus proche de la mer ce qui rend l'eau des aquifères moins disponible en raison d'un risque de salinisation. Ces aquifères sont aussi plus superficiels. Le troisième enjeu dont je pourrais parler est celui du social. Depuis l'abandon du modèle keynésien (financement des infrastructures publiques par l'impôt) et l'adoption d'un modèle néolibéral en Belgique, des secteurs publics ont été libéralisés. Et pour financer l'application de la directive européenne sur le traitement de l'eau, le coût a été reporté sur la facture de l'eau. Cette augmentation des coûts (de quelques centimes à +/- cinq euros du m<sup>3</sup>) a généré une nouvelle forme

de précarité, la précarité hydrique. L'accès à l'eau reste assez peu cher en Belgique. Néanmoins il y a une partie de la population qui éprouve des difficultés à s'acquitter de la facture d'eau. Nous devons donc aussi prendre en compte cette précarité hydrique qui s'inscrit dans un contexte général d'inégalités sociales. Le problème de la qualité de l'eau est peu discuté dans les débats politiques à contrario de celui de la quantité. Mais nous consacrons beaucoup plus d'énergie au problème de la qualité qu'à celui de la quantité.

## IDÉE D'EAU PURE

Dans notre imaginaire collectif, il n'y a rien de plus pur que l'eau. Alors qu'en réalité, l'eau « pure », c'est-à-dire H<sub>2</sub>O, est toxique car c'est un puissant solvant. L'eau dissout tout. Les cellules se videraient de leurs sels minéraux si on la buvait. Elle est aussi vraiment désagréable d'un point de vue organoleptique. En réalité, nous buvons une eau chargée de différentes choses comme du magnésium, etc. Son pouvoir solvant fait qu'elle draine aussi les polluants. L'eau est donc aujourd'hui polluée, tout comme le reste de nos environnements. Mais on observe des attentes largement supérieures pour la qualité de l'eau par rapport à celle de l'alimentation. Il y a par exemple peu de débats sur les pesticides contenus dans notre alimentation. Prenons le cas des PFAS dont la norme est de cent

nanogrammes par litre maximum, en faisant la somme de la présence de vingt molécules. Et cette norme va être abaissée drastiquement. Mais, pour le lait, on regarde seulement deux molécules et un taux de 6000 nanogrammes est autorisée pour la première, 60 000 nanogrammes pour la seconde. Nous avons donc fixé une norme pour la qualité de l'eau que nous n'avons pas pour d'autres aliments. Un autre point lié à ces attentes, c'est celui du traitement. Plus nos attentes sont élevées, plus les traitements chimiques à opérer pour traiter l'eau sont lourds et coûteux. Il y a une responsabilité des entreprises à engager au sujet des molécules qui se retrouvent dans l'environnement. Aujourd'hui en Europe, c'est pour le moment aux citoyennes et aux citoyens d'assumer les coûts de la réparation en plus d'avoir été exposés comme le montre l'exemple des PFAS. Cela devrait évoluer sur le plan juridique mais aussi en termes de prévention car le combat pour la qualité est perpétuel. Il est à la fois toujours gagné et perdu. Nous avons toujours une bataille de retard car nous intervenons quand la molécule est déjà dans l'eau.

Propos recueillis par Frédérique Müller

### PHOTOS

- 1) Step Basse Wavre
- 2) Inasep

# Sélection de chansons jeune public

Source de vie, l'eau est précieuse et fragile!  
Pour reconsidérer notre relation à elle,  
voici une sélection de titres pour les enfants.

## DIFFÉRENTES APPROCHES

### L'accès à l'eau, et par-là même, le manque d'eau, la difficulté de s'en approvisionner, la joie d'en trouver :

- \* « De l'eau ! » Le Ba Ya trio
- \* « Plein l'dos » Ignatus & Les Frères Makouaya
- \* « Qui a coupé ? » Romain Lefrançois & Yù Marjorie Frydig
- \* « L'eau est là - Kirikou & Karaba » Divers interprètes

### La prise de conscience que l'eau est indispensable à la vie, qu'il est de notre devoir à toutes et tous d'en prendre soin :

- \* « C'est de l'eau » Les Enfantastiques
- \* « L'eau c'est de l'or » Henri Dès
- \* « L'eau de demain » Les Agitatrices
- \* « L'eau-lo-lo » Maurice Reverdy

### La maîtrise de l'eau par l'être humain :

- \* « L'eau vive » Guy Béart

### La pollution de l'eau :

- \* « Le bleu de l'air, le bleu de l'eau » Alain Schneider

### La fonte des glaces :

- \* « Tout va très bien, Madame la Banquise » Dominique Dimey
- \* « La disparition des glaçons » Nicolas Berton

### Le cycle de l'eau, son parcours sur la terre :

- \* « La goutte qui va tomber » À l'aise Blaise!
- \* « Mon ruisseau » Maxime & Arthur Le Forestier

### La découverte de l'eau (pour les tout-petits), l'attraction pour l'eau, les sensations qu'elle nous procure :

- \* « L'eau fait plouf » Natalie Tual
- \* « L'eau » Jeanne Cherhal
- \* « Sors de l'eau » Tamiero

# L'eau de qualité

Quelques films documentaires permettent de retracer une petite histoire incomplète de l'évolution des techniques d'utilisation et de traitement de l'eau: depuis la nostalgie des moulins en Belgique à la Seine qui mousse à Paris, en passant par les ports et les stations d'épurations belges.

## L'EAU DES LOUTRES ET DES INFRASTRUCTURES

### AU FIL DE L'EAU... CLAIRE

Un court film qui présente trois espèces bio-indicatrices témoignent d'une bonne qualité de l'eau en Wallonie : la loutre, le martin-pêcheur et le cincle plongeur.

### LE VOYAGE DE L'EAU

En compagnie de Jamy Gourmaud (« C'est Pas Sorcier ») et de son amie Sophie, ce document pédagogique court, coproduit par Aquawal, propose de partir à la découverte du parcours de l'eau, depuis son captage jusqu'à son rejet dans la nature en passant par nos robinets en Belgique.

### DÉCOUVRIR LE MONDE : EAUX VIVES, EAUX CALMES

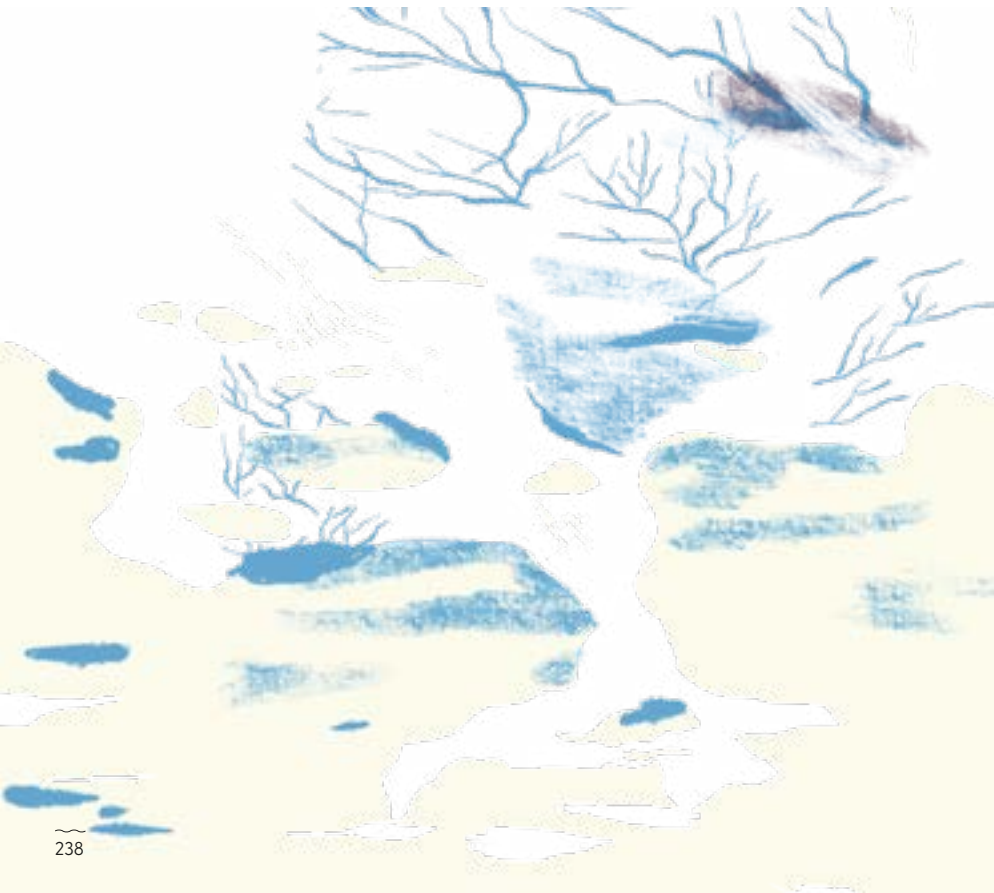
Cette série de neuf films courts est destinée au secteur pédagogique (niveau primaire) et fait découvrir les infrastructures construites sur les fleuves et en bord de mers qui permettent d'utiliser l'eau comme voie de transport (berges, écluses, pont, ports, etc.) ou comme lieux d'activités humaines (agriculture et élevage).

## SEINE ET SAUVE

Dès les années 1960, les Parisien-nes se méfient de la Seine, leur fleuve, mettant fin à une relation qui remontait à la création de Lutèce, quand ses habitant-es dépendaient du fleuve pour la boisson, la nourriture, l'hygiène, la navigation, etc. Après avoir été longtemps considérée comme un égout à ciel ouvert, la Seine connaît une véritable rédemption. Le film retrace l'histoire de la qualité de l'eau du fleuve en lien avec l'évolution des techniques et des réglementations.

### POLLUTION ET ÉPURATION DES EAUX

Ce DVD rassemble du contenu technique et scientifique sur le traitement des eaux destiné au secteur éducatif à partir du secondaire. Le contenu datant de 2002, ces techniques ont depuis évolué, mais les principes restent d'actualité.





© Photos du documentaire *Source Miraculeuse*







# CHAPITRE 3

**Formes  
forces  
*et voix*  
de l'eau**



# Rappro- cher l'eau de nos oreilles et de nos mots

Formes, forces et voix de l'eau

Nous avons peu à peu mis l'eau à distance, non seulement dans nos paysages matériels, mais aussi dans nos paysages mentaux. Des auteur·ices se sont intéressé·es à la place du langage, à la fois au cœur de ce processus d'éloignement, mais également, sur le lien intime entre les mots et la nature.

## L'EAU À DISTANCE

*« Liquide incolore, inodore et sans saveur à l'état pur, formé par combinaison d'hydrogène et d'oxygène, de formule chimique H<sub>2</sub>O »  
(Trésor de la langue française, CNRS, 1971 à 1994).*

Olivier Rey <sup>(1)</sup> analyse les définitions du mot « eau » dans les dictionnaires au fil du temps. Il explique que celui-ci prend progressivement moins d'espace sur la page, à mesure que l'eau s'efface de nos paysages et de nos imaginaires. **Désacralisée, l'eau devient principalement une formule chimique, et ce, dans toutes les langues européennes. Aujourd'hui, les définitions juxtaposent brutalement les qualités sensibles autrefois plus longuement décrites à des symboles chimiques.** Par exemple, dans le Littré de 1877, les différents aspects étaient cités dans des paragraphes

distincts et représentaient au total six entrées. Aujourd'hui, seule une virgule fragile fait se suivre des réalités distinctes laissant la formule chimique conclure pour « *apparaître comme un résumé, un condensé de ce qui a été énoncé précédemment, voire comme son fondement et sa justification: après la description naïve vient la définition sérieuse, de laquelle ce qui a été dit auparavant n'est que conséquence.* » ... « *La science moderne s'est édiflée en répu- diant les sensations, les impressions immédiates, au profit de la raison et des mesures* » <sup>(1)</sup>.

Cette analyse de l'évolution des définitions révèle l'importance des liens entre les mots et la fabrique de notre rapport au monde. David Abram <sup>(2)</sup> analyse les usages linguistiques du monde dit « civilisé ». Le langage y fonctionne avant tout pour nier toute réciprocité avec la nature en la définissant comme inerte, mécanique et déterministe alors qu'avec l'oralité des cultures indigènes, c'est l'ensemble du monde sensuel qui fournit la structure profonde du langage. L'auteur se demande « *Comment avons-nous pu devenir sourds ?* ».

Un film illustre le lien entre le vocabulaire et le milieu. Dans *La Colonie*, les plus riches se sont exilé·es dans l'espace depuis plusieurs générations, fuyant des conditions terrestres devenues hostiles à la vie. Ils et elles sont un jour contraint·es de regagner la Terre. Hors-sol, l'espèce est en effet devenue stérile. La mission de reconnaissance découvre alors une lignée humaine qui a évolué sur la planète désormais couverte d'un océan infini, rythmé de deux puissantes marées brumeuses quotidiennes et fabriquant un paysage aqueux, sombre et luisant. Le langage est lié à la posture des deux visions du monde qui s'affrontent. Dans la première, celle du groupe qui est de retour, en « colons », on parle de « civilisation » et « du bien de tous ». Il y a des règlements autoritaires, une volonté d'asservissements des survivant·es; « les vaseux », un barrage pour la production d'électricité et une hostilité envers l'eau tandis que pour celles et ceux qui sont resté·es sur Terre, il existe quatorze mots pour la nommer, dans toute la diversité des manifestations qu'ils et elles perçoivent. Le langage se fabrique, intriqué au milieu de vie.

Francis Ponge <sup>(1)</sup> s'est aussi penché sur la question des mots. Selon lui, **le langage s'est clos sur lui-même et nous met à distance des choses de la vie.** Dans son livre *Le Parti pris des choses*, il explique qu'il souhaite avoir une parole qui, au lieu de mettre les choses à distance, « *abouche à elles* » ...

« *On retrouve dans le terme « aboucher », la recherche des racines où se confondent les choses et leur formulation.* » David Abram <sup>(2)</sup> a lui aussi enquêté sur la proximité entre les mots et choses de la nature, animé du même désir. « *Nous disons souvent que le vent hurle et que le ruisseau babille, gazouille ou murmure. Et ce sont plus que de simples métaphores. Nos propres langues sont continuellement nourries par ces autres voix, par le grondement de la chute d'eau ou les vibrations des criquets. Ce n'est pas par hasard que, marchant en montagne, le locuteur anglais utilise spontanément, pour décrire les eaux déferlantes de la rivière proche, des mots comme rush, splash, gush, wash. Car le son de ces mots est ce que chante la rivière elle-même alors qu'elle coule entre les rives.* » Pour Gaston Bachelard <sup>(1)</sup>, « *Les voix de l'eau sont à peine métaphoriques, le langage des eaux est une réalité poétique directe, les rivières, les ruisseaux et les fleuves sonorisent avec une étrange fidélité les paysages muets, les eaux bruissantes apprennent aux oiseaux et aux hommes à chanter, à parler, à redire, et il y a une sorte de continuité entre la parole de l'eau et la parole humaine.* » Les mots nous sont en partie soufflés par notre environnement.

Gaston Bachelard <sup>(1)</sup> poursuit avec l'idée qu'inversement le langage humain a aussi une liquidité, « *un débit dans l'ensemble, une eau dans les consonnes* » et que cette liquidité « *donne une excitation psychique spéciale, une excitation qui appelle les images de l'eau.* » Le langage est aussi un flux, un flot.

Le dictionnaire ne rend aujourd'hui pas hommage à la richesse de nos liens avec l'eau. La définition ne nous fait pas ressentir l'intradépendance qui nous lie à elle.

***Pour David Abram <sup>(2)</sup>, il faut « planter les mots, comme des graines, sous les rochers et les arbres tombés au sol, permettre au langage de prendre racine, à nouveau, dans le silence de la terre, de l'ombre, de l'os et de la feuille. »***

Dans le documentaire *Vivant parmi les vivants*, Baptiste Morizot et Vinciane Despret dialoguent. Il et elle pensent en observant les animaux, et même plus encore, en leur compagnie. Un des moments intéressants de leur discussion porte sur le langage avec une invitation à cultiver les rapports au monde qui nous entoure sur le fait d'apprendre à bien les nommer, de la manière la plus fine et la plus riche possible, à décrire finement le monde vivant non humain pour voir ce que ça fait au nôtre.

Pour reprendre contact, il faudrait donc peut-être écouter, pour peu qu'il y ait encore de l'eau vivante et bavarde à nos côtés. Olivier Rey explique <sup>(1)</sup> : « *Quelque chose aujourd'hui veut renouer avec une intensité d'écoute.* » ... « *On cherche aujourd'hui à réentendre le monde, à réentendre « parler » les choses de la nature; on jalouse d'ailleurs parfois à ce sujet, les peuples de tradition orale, en se rêvant animistes* ».

## CULTIVER L'ART DE L'ÉCOUTE ET DÉVELOPPER SA SENSIBILITÉ AU VIVANT EN CINQ EXEMPLES

### DANS UN JARDIN QU'ON DIRAIT ÉTERNEL

Une femme apprend à écouter le son de la pluie lors d'une scène. Dans une maison japonaise, une jeune femme, en plein apprentissage des gestes minutieux de la cérémonie du thé, ferme les yeux. Elle écoute le son de la pluie qui tombe sur le joli jardin qui jouxte la pièce. Son corps connaît les gestes, sa main sait l'angle qu'elle doit adopter pour verser l'eau, son attention pour le dehors est disponible. Il lui semble alors que le son de la pluie d'été n'est pas celui de l'automne.

### LES GRENOUILLES

Dans ce court film, un enfant s'assoit au bord d'un marécage et se met à écouter attentivement les grenouilles. Peu à peu, il lui semble percevoir des sons du langage humain, les comprendre un peu.

### L'EAU, LE VENT, LE FEU, LA TERRE

Ce CD regroupe des sons d'eau variés, des vagues, des clapots, un goutte à goutte, des tempêtes, des ruisseaux, lents ou vifs,

des torrents et des rivières souterraines, des giboulées de mars, du tonnerre, une brise d'alizées nocturne, etc.

### L'EAU, LES AVENTURES MUSICALES

Ce CD propose au jeune public des histoires pour apprendre à écouter les sons de l'eau, à aiguiser son ouïe.

### ENERGY FIELD et SPRING BLOOM IN THE MARGINAL ICE ZONE

Jana Winderen est une musicienne et chercheuse norvégienne spécialisée dans les sonorités sous-marines. Elle a documenté la vie des fonds marins depuis les eaux douces jusqu'aux profondeurs des océans, en passant par les zones frontières entre les mers et les glaciers du grand Nord. Son travail la confronte aux éléments, glaciation et dégel, courants marins et fonte des pôles, mais aussi à la faune aquatique depuis les poissons petits et grands jusqu'aux insectes et aux crustacés en passant par ce qui est selon elle « *les gens les plus bruyants de la planète* » : les crevettes nordiques.

### Références bibliographiques

- (1) Olivier Rey, Réparer l'eau, Stock, 2021
- (2) David Abram, Comment la terre s'est tue ?, La Découverte, 2021



# Histoires de fleuves

Raconter la vie d'un fleuve, c'est aussi raconter celle des habitant-es de ses rives. Les cours d'eau font partie de nos vies, nous faisons partie de la leur. Voici une sélection de titres qui documentent cette intimité en Belgique et ailleurs.

Formes, forces et voix de l'eau

## DOCUMENTAIRE SONORE

### *RETOUR AUX SOURCES DE LA MEUSE*

Le fleuve, les affluents et les cours d'eau des sous-bois et prairies tissent un vaste ensemble de petits paysages particuliers. Le journaliste de la RTBF a pointé son enregistreur portatif vers des personnes liées à ces eaux mosanes pour rassembler, en quatre CD, des histoires de poètes ou d'artistes, des pêcheurs, des technicien·es, des habitant·es des rives attaché·es à l'histoire de la Meuse, la Sambre ou la Lesse, leur beauté, leurs problèmes, leur évolution et leurs légendes.

## DOCUMENTAIRES

### *LORSQUE LE BATEAU DE LÉON M. DESCENDIT LA MEUSE POUR LA PREMIÈRE FOIS*

Léon a construit un bateau de ses mains, fruit de quinze mois de gestes répétés dans son garage de Seraing. Les mêmes que ceux appris à l'école et que ceux qui ont façonné le paysage industriel de la région, avec ses cheminées et ses longues péniches. Avec ce bateau, l'ancien ouvrier descend la Meuse. Le voyage est l'occasion de se remémorer la grande grève

de 1960-1961. Comme si l'eau avait la mémoire des luttes, le bateau remonte le temps et fait surgir des images d'archive. La question posée est celle de la destination, vers quel rivage utopique se diriger désormais ?

#### LES GENS DU FLEUVE

Des souvenirs d'enfance et des cartes postales anciennes racontent le glorieux passé de la Meuse en Belgique. L'histoire du fleuve est faite des pages de la grande Histoire avec ses célébrités comme Félicien Rops mais aussi des pages plus discrètes d'une foule d'anonymes. Le film souligne l'attachement indéniable de ces riverain.es à un « art de vivre au bord du fleuve », un mode de vie à transmettre et qui évolue avec le temps comme le font une grand-mère et son petit-fils à bord d'une vieille barque.

#### RENAISSANCE D'UNE RIVIÈRE

la Vesdre : un court-métrage commenté en wallon et sous-titré en français sur l'histoire de la Vesdre, qui prend sa source sur le plateau des Hautes-Fagnes. Son eau a été utilisée pour les activités industrielles, notamment à Verviers dans la production de laine, et s'est trouvée fort polluée par les rejets chimiques. En 1998, la première station d'épuration sort de terre, la Vesdre, depuis, renaît.

#### LE CHANT DES MOULINS

Ce court film amateur est irrigué par un sentiment de nostalgie envers le temps des moulins à eau de Belgique. Il rassemble des archives et des témoignages de meuniers encore en exercice. Si l'eau continue de tenter de séduire ces grandes roues, celles-ci sont désormais immobiles. Entendront-elles le chant de l'eau qui les appelle ? Retrouverons-nous le temps des moulins ?

#### VERS LA MER

« Autrefois, on ne voyageait pas autant. Les gens qui vivaient près d'une source se demandaient où allait l'eau et ceux qui vivaient à l'embouchure, d'où elle venait » les gens racontent leur histoire tout en regardant le Danube tel qu'il est à cet endroit précis. ». Le film propose une traversée de l'Europe au fil du Danube, un passage par-delà les frontières politiques, un chemin qui relie l'Ouest et l'Est, une épopée vers la mer. Il débute dans les paysages de la Forêt-Noire et se termine

au bord de la mer Noire. Entre ces deux points, il propose la rencontre avec des gens et des paysages de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Slovaquie, de la Hongrie, de la Bulgarie et de la Roumanie.

#### SEINE ET SAUVE

Le film, riche et passionnant, retrace l'histoire de la qualité de l'eau du fleuve en lien avec l'évolution de la densité de population, des techniques et des réglementations mais aussi l'histoire d'un imaginaire de la qualité des eaux de la Seine. On y apprend par exemple, qu'au moment où les impressionnistes célébraient la beauté du fleuve, sa qualité était déplorable.

#### BALADE AU FIL DU CLAIN

Ce documentaire sur un petit cours d'eau français montre comment, en voulant raconter l'histoire d'une eau, depuis sa source jusqu'au grand fleuve dans lequel elle se jette, on raconte celle des riverain.es dans les deux départements qu'elle traverse. Le fleuve se souvient et lie toutes ces histoires dans un paysage à la fois immuable et changeant.

#### SLOW RETURN

Aller à reculons sur le Rhône et remonter depuis la mer jusqu'à la source, comme un appel. Le long du fleuve, le réalisateur récolte les témoignages. On évoque les risques d'inondations, on savoure la baignade à la plage, on déplore les pollutions « On a tué mon frère » déclare un pêcheur. « Le Rhône c'est mon frère » poursuit-il. Enfin, arrivé au glacier, on observe l'opération de bâchage du glacier au son d'une goutte à goutte triste.

#### QUAND LA GARONNE AURA SOIF

Un homme marche le long de la Garonne en France, depuis sa source jusqu'à son embouchure en Gironde où le fleuve se jette dans l'océan. Il croise sur son chemin les habitant.es de ces paysages irrigués par l'eau de la Garonne et il comprend la grande fragilité du fleuve et les conflits d'usage.

#### LA SEINE A RENCONTRÉ PARIS

Un film empreint de nostalgie sur la Seine qui traverse Paris, et, qui, au gré du texte, se fait chanson qui coule de source, voie de transport, usine, personne avec ses humeurs, rêveuse, imprévisible, capricieuse, romantique, etc.

### SWANDOWN

Deux anglais prennent la mer à bord d'un pédalo en forme de cygne jusqu'à la Tamise et le site des JO de 2012. Prendre un cygne en plastique et pédaler pour libérer son âme et lui redonner vie ou périr sur le rivage, voilà le risque pris dans ce projet surréaliste de quatre semaines. La transformation est l'essence même de ce voyage comme une contre-proposition l'ébullition des préparatifs des jeux olympiques de 2012.

### MISSI MALO, ANI DJÉGUÉ

Bouba est un pinassier. Il conduit une barque fine sur le fleuve Niger. En médiateur, il permet de découvrir les conditions de vie des populations dans le delta. La crue est forte depuis plusieurs années et son village natal est parfois inondé. Mais, chaque jour, la barque file sur l'eau. « *Dès que je suis loin du fleuve, je suis mal* » déclare Bouba.

### CONGO RIVER

Le film, en voyageant sur le fleuve Congo, raconte l'histoire des territoires. Tout au long de ces 4371 kilomètres, il fait découvrir les lieux témoins des tumultes de ce pays et ses personnages : les explorateurs Livingstone et Stanley, les rois colonisateurs Léopold II et Baudouin 1er, les dirigeants africains Lumumba, Mobutu et Kabila. Autant d'histoires qui se côtoient aujourd'hui, et qui traversent les fêtes, les cérémonies et les existences.

### LES FILS DE L'EAU

Ce film rassemble les extraits de cinq films de Jean Rouch : *Yenendi*, *les faiseurs de pluie*, *Cimetières dans la falaise*, *Les Gens du mil*, *La Circoncision*, *Bataille sur le grand fleuve*, le tout en suivant comme fil rouge celui de l'eau. L'eau de la soif, l'eau des rituels, l'eau qui nourrit, l'eau appelée par les danses et célébrée par la musique.

### SUR LE YANGZI

Le barrage des trois gorges est le plus grand projet hydroélectrique du monde. Il a considérablement modifié le paysage. Le grand canyon est devenu un grand lac et 2 millions de personnes sont déplacées. La montée progressive des eaux, gonflées par le progrès technique et la Modernité, emporte avec elle la vie simple des paysan·nes et villageois·es. Tandis que, plus loin, dans la ville, les néons se reflètent dans l'eau du

fleuve, faisant miroiter des promesses de richesse à venir, des familles sont déchirées, des enfants partent travailler à bord des bateaux de croisière chargés de touristes curieux de voir se réaliser ce projet pharaonique. L'eau engloutit les vies en même temps qu'elle avale les villages et ronge les rives sauvages.

### LE FLEUVE AUX GRANDES EAUX

Ce très beau film documentaire d'animation raconte l'histoire du fleuve canadien que les Algonquins appellent Magtogoek, connu aussi sous le nom Saint-Laurent. Au fil des siècles, des peuples se sont installés, ont été colonisés, d'autres ont exploité les richesses de ce fleuve à l'apparence et à la taille d'un océan. « *Sans commencement ni fin, aurait-il quelque chose d'un dieu ?* » À travers l'histoire agitée de ce géant tranquille, ce court film rend hommage à tous les fleuves du monde et appelle à leur préservation.

### BIRDS OF AMERICA

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ornithologue et peintre Jean-Jacques Audubon réalisait son rêve : représenter toutes les espèces d'oiseaux d'Amérique. Dans les traces de l'artiste, le film refait le voyage le long du fleuve Mississippi. Il rencontre des hommes et des femmes qui racontent son parcours et son travail majeur tant sur le plan esthétique que scientifique et des membres des nations Ojibwe et Osage, dont les ancêtres, intimement liés aux oiseaux par leur culture, aidèrent Audubon dans sa tâche. Bien des espèces représentées dans les planches de son ouvrage n'existent plus. Observateur passionné, le peintre avait pressenti la destruction de la nature annoncée par la colonisation de l'Ouest sauvage, avec son corollaire humain, le déplacement des autochtones de l'Est, forcés d'abandonner leurs terres. Aujourd'hui, un tiers du pétrole et du gaz américains transite par le delta du Mississippi, et avec une ironie cruelle, les trains pétroliers traversent le zoo Audubon, sponsorisé par les grandes compagnies.



© Photos du documentaire *Le Chant des moulins*



© Photos du documentaire *La Seine a rencontré Paris*

© Photos du documentaire *Vers la mer*



© Photos du film *Birds of America*



© Photo du film *Renaissance d'une rivière*



© Photo du film *Les Gens du fleuve*



# Annea Lockwood, archiver les fleuves

Formes, forces et voix de l'eau

Si un fleuve est par définition un modèle de l'impermanence, du passager, comment le documenter, et surtout pourquoi? Les rivières et leur son tiennent une place importante dans la carrière de la musicienne Annea Lockwood, et ses cartographies sonores sont parmi ses projets les plus connus. Le fil rouge de sa carrière est avant tout un intérêt pour le son et son effet sur l'auditeur, sur l'humain, et son travail sur les fleuves s'inscrit dans cette recherche.

## ARCHIVER LES FLEUVES

Néo-zélandaise installée à Londres puis aux États-Unis où elle vit depuis 1973, Annea Lockwood a réalisé de nombreux projets dans sa carrière, dont certains ont été menés en parallèle pendant près de soixante ans. Ses débuts étaient inspirés du mouvement artistique Fluxus, et ont donné lieu à une série de performances consacrées au piano, instrument emblématique de la musique européenne. Son approche allait du provocateur « piano burning », où un piano est immolé par le feu, aux poétiques « piano transplants », où il est enterré, englouti ou laissé à la dérive sur une plage. Une autre série, les « Glass concerts », est consacrée, comme son nom l'indique, au son de plaques de verre.

Une des « séries » les plus connues est intitulée *River Archive*. Commencée dans les années 1970, avec des enregistrements fournis par des amis et amies, elle consiste en une collection de sons de rivières à travers le monde. Des compositrices comme Pauline Oliveiros ou Carolee Schneemann y ont par exemple contribué en lui envoyant des enregistrements du Massachusetts ou d'Inde.

*Partant de cette première démarche de catalogage, elle a ensuite entrepris des projets de plus longue haleine, consistant à suivre un fleuve sur toute sa longueur, de sa source à la mer.*

Au fil des ans, elle va ainsi présenter l'Hudson, le Danube, la Housatonic ou encore la rivière Schuylkill ou les bayous du Texas, à travers des disques, mais aussi des installations, et des œuvres in situ.

Le premier projet de cette série est une commande consacrée au fleuve Hudson qui traverse l'état de New-York. Il est purement « instrumental », avec pour sujet principal le son du fleuve avant tout. Le disque qui en a été tiré dure 71 minutes et 33 secondes, et rassemble 15 points d'enregistrement le long du fleuve, agencé de sa source dans le lac Tear of the Clouds, dans les monts Adirondacks, jusqu'à son embouchure, dans l'océan Atlantique, au niveau des Narrows, le détroit qui sépare Staten Island de Long Island. La compositrice a également réalisé des interviews tout au long de sa descente du fleuve, et présente régulièrement celles-ci en complément de ses prises de sons, lorsque la « soundmap » est présentée en mode installation, une œuvre distincte du disque, qui dure alors près de deux heures. Le projet a été commissionné par le Hudson River Museum et les enregistrements ont été réalisés entre avril et décembre 1982.

*C'est le premier projet de documentation du cours entier d'une*

## *rivière qu'elle entamait, et le choix de ce fleuve que les New-Yorkais connaissent avant tout de vue, sans pouvoir réellement l'entendre, a conditionné son approche.*

Elle a donc choisi de présenter avant tout le son de l'Hudson sans commentaire, et sans voix humaines.

Le projet suivant, *A Sound Map of the Danube*, rassemble par contre dès le départ ces interviews, mixées avec les enregistrements de terrain. L'œuvre couvre cette fois trois CD, et représente 59 sites depuis la Forêt-Noire jusqu'à la mer Noire, accompagnés de treize interviews. La réalisation de ce périple de 2880 kilomètres a demandé cinq voyages, entre 2001 et 2004, pour accompagner le fleuve dans les dix pays qu'il arrose. Les paysages traversés sont variés, parfois bucoliques, parfois industriels, voire urbains. Les premières traces de l'homme au bord de l'Hudson (un chemin de fer, une usine au loin) apparaissaient après 38 minutes, alors qu'elles sont présentes dès la première plage pour le Danube. Annea Lockwood a réalisé, outre ses prises de son, des interviews de riverains, de pêcheurs, de bateliers, à chaque point d'enregistrement.

Les interviews le long du Danube comportaient des questions récurrentes : « *Que représente la rivière pour vous ?* », « *Pourriez-vous vivre sans ?* ». Mais la question principale que se pose Lockwood est « *Qu'est-ce qu'un fleuve ?* ». La définition d'un système en mouvement, toujours changeant, différent selon les saisons, les points d'observations, les lieux et les gens est une tâche difficile. Le fleuve modifie perpétuellement son propre environnement, et se déplace au fil des siècles. Les humains luttent contre cette incertitude en cadrant le cours des rivières, en définissant son tracé une fois pour toutes et en le matérialisant « en dur », dans des berges aménagées.

Comme elle dit dans une interview accordée à Cathy Lane <sup>(1)</sup> :  
**« Ce n'est pas tellement que le Danube ait un son qui fait « ooo » et la Tamise un son qui fait « aaaaa », mais plutôt que les différences culturelles dans leurs environnements nourrissent toute**

**l'ambiance, de même que le fait que n'importe quel endroit sur le Danube sonne différemment de n'importe quel autre endroit ».** Le terrain, la composition du lit et des berges, la quantité d'énergie et de friction, la température, tous ces paramètres affectent le son et rendent impossible qu'une rivière ait un unique son caractéristique intrinsèque.

Si elle a consciemment refusé de se laisser cataloguer comme « la femme qui enregistre des rivières » (de même que comme « la femme qui brûle des pianos »), elle a poursuivi cette attention pour les fleuves et leur vie, et pour leur santé et leur avenir souvent menacés. Elle a ainsi entamé d'autres projets, notamment autour de la rivière Housatonic, qui traverse le Massachusetts et le Connecticut. Plus récemment, elle a également réalisé, sous forme de partition, un hommage à la compositrice Pauline Oliveiros, « Bayou-borne, for Pauline », consacré aux six bayous connectés de Houston, Texas, où Oliveiros est née.

Associées à un intérêt documentaire pour les rivières et leur environnement, Annea Lockwood accorde aux sonorités de l'eau des capacités propres, des vertus quasi thérapeutiques, semblables à celles qu'on retrouve dans les traditions liées aux sources, aux lignes telluriques.

## *Elle reconnaît tout simplement aux fleuves des propriétés apaisantes, tant visuellement que sur le plan sonore.*

Une partie des prises de sons qu'elle collecte est ainsi effectuée au plus près de l'eau, les pieds dans la rivière si nécessaire, tandis que d'autres sont réalisées avec un hydrophone, un micro immergé dans l'eau, captant les caprices du courant et la vie sous-marine. Son approche est résolument subjective et qu'il s'agisse de longs plans larges, depuis la rive, ou de plans rapprochés, c'est avant tout le son qui la motive, et ce sont ces oreilles qui déterminent le site d'enregistrement. Le travail de reconstruction minutieuse d'un tracé cohérent commence ensuite, demandant souvent des choix difficiles. La base du projet consacré au

Danube comportait ainsi près de 80 heures d'enregistrements bruts, qui ont demandé des mois de travail et de montage pour devenir un seul moment organique dans la vie du fleuve.

En parallèle avec cet intérêt central pour le son, l'histoire de la rivière, sa signification pour le pays et ses habitant·es, est un autre élément déterminant. Le choix du fleuve Hudson par exemple est également dû, outre à la commission du musée, à son importance dans l'histoire des États-Unis. Site capital pour les premiers colonisateurs, il a joué un rôle clé dans la guerre d'indépendance puis est devenu une région célébrée par les artistes et les écrivains. Mais si Annea Lockwood était bien consciente de cette aura que possédait le fleuve, et de sa place dans l'identité culturelle américaine, sa cartographie sonore ne peut que représenter un moment dans le temps, et ces enregistrements témoignent avant tout de l'état des lieux au début des années 1980. Un travail exhaustif de documentation est bien évidemment impossible à réaliser. Chaque site possède une acoustique différente selon les moments de la journée, selon le passage des saisons, selon les conditions atmosphériques. Plusieurs personnes, comme le géographe Mark Sciuchetti <sup>(2)</sup> ont cherché à se rendre, des années plus tard, sur les sites enregistrés sur le disque et n'ont pas réussi à y retrouver les mêmes ambiances. De nouvelles habitations, de nouveaux usages des lieux, de nouvelles industries ou la disparition des anciennes ont modifié parfois radicalement l'atmosphère des lieux et leurs sonorités. Si le travail d'Annea Lockwood tenait compte de la nostalgie associée à l'Hudson, l'écoute de son travail aujourd'hui renvoie avec une semblable nostalgie au paysage du fleuve dans les années 1980.

#### Références bibliographiques:

- (1) Cathy Lane et Angus Carlyle: « In the field. The art of field recording » Uniform books, 2013
- (2) A New or Another Sound Map: Annea Lockwood and Mark Sciuchetti Listen to the Hudson River, by Denise Von Glahn and Mark Sciuchetti ( <https://ecomusicology.info/a-new-or-another-sound-map/> )

# River Movie

Comment pourrait-on appeler un film documentaire qui se propose de parcourir un cours d'eau, une rivière, un fleuve ou un canal dans ses sinuosités les plus riches et inattendues en termes de rencontres, de montrer ce qui s'y passe, de raconter l'expérience du voyage et de l'intime? Quelle que soit la nature de ces rencontres (le végétal, l'animal, les personnes qui y vivent ou qui en vivent et leurs interactions sociales, politiques et économiques), l'appellation road movie est celle qui revient le plus souvent.

## RIVER MOVIE

Que ces cours d'eau soient arpentés de long en large, de leur source à leur embouchure, ou inversement, et quels que soient les moyens de locomotion utilisés, aucun terme français ne semble pouvoir définir ce « genre » cinématographique... à moins d'adopter encore une fois l'anglais pour *river movie*. Le mot « river » désigne à la fois le fleuve et la rivière et, en élargissant l'interprétation, on peut dire qu'il désigne également un canal, un cours d'eau naturel ou artificiel « corseté » par la technique.

Ici ne sont pas évoquées des fictions pleines de bruit et de fureur telles qu'*Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, *Dead Man* de Jim Jarmusch, *Aguirre, la colère de dieu* de Werner Herzog ou encore *Délivrance* de John Boorman, qui dépeignent l'odyssée d'individus dont on ne sait s'ils sont voués au tourment ou à la mort par un destin funeste ou s'ils désirent leur propre perte dans une aventure qu'ils ont choisie et acceptée.

Les quelques films documentaires exposés ici sont empreints d'humanité, de réel brut ou scénarisés et réalisés avec l'humilité propre à cet « autre » cinéma.

## Des éléments relient toutefois tous ces river movies (fictions et documentaires)

Le mouvement, le voyage, l'expérience de la durée, la réflexion ou encore l'introspection amenant possiblement la plupart des protagonistes à des transformations personnelles. Cela vaut pour des personnages joués (fictions) ou des cinéastes qui se sont frottés au réel. Quant à celles et ceux qui regardent les films, il leur appartient de faire cette expérience.

### L'AILLEURS...

Alors, commençons par un premier tournage qui s'apparente à un *river movie* dans sa forme la plus primitive qui soit, bien que déjà impressionnante. Cette « vue » fut tournée un an après la naissance du Cinématographe (1895), inventé par Louis Lumière avec l'aide de l'ingénieur Jules Carpentier.

Après avoir déposé le brevet du procédé, les frères Lumière dépêchèrent des opérateurs de vues photographiques animées aux quatre coins du monde. Ces « cinématographistes », formés par Alexandre Promio étaient chargés de rapporter des images de lieux emblématiques, insolites ou exotiques. Une « vue », limitée par des contraintes techniques, est prise par une caméra fixe et consiste en un seul point de vue d'environ cinquante secondes, sans montage.

Lorsqu'il tourne *Panorama du Grand Canal pris d'un bateau* en 1896, Alexandre Promio ne déroge pas à l'usage.

**Il fixe la caméra, certes, mais à un bateau naviguant sur les eaux de Venise, créant ainsi le premier travelling (latéral) de l'histoire du cinéma!**

Comme son titre sans fioriture l'indique, cette vue est brute, elle capte quelque chose de l'air du temps. Ni reportage ni véritable documentaire, elle apparaît comme le témoignage fugace d'un lieu peu avant le tournant du siècle.

À plus de cent ans de distance, le 23 mai 2002, Marie-Françoise Plissart tourne un long plan-séquence de 19 minutes à Kinshasa, sur le fleuve Congo. Ici aussi, il s'agit d'un travelling latéral pris d'un bateau.

En 2004, une première version du film brut (rushes) avait été projetée dans le cadre de l'exposition « Kinshasa, la ville imaginaire », lauréate du Lion d'or, au pavillon belge de la 9<sup>e</sup> Biennale internationale d'architecture de Venise (là où fut tourné le *Panorama* de 1896) et conçue par Koen Van Synghel, Filip De Boeck et Marie-Françoise Plissart.

Le geste cinématographique de Marie-Françoise Plissart rappelle celui d'Alexandre Promio pour son argument apparemment « simple », qui capte l'atmosphère d'un lieu et d'un moment, à quelques différences près et non des moindres : la couleur et le son bien sûr qui rendent ce travelling extrêmement vivant.

La position de la caméra : tandis que celle d'Alexandre Promio est fixée légèrement de biais, créant ainsi une diagonale qui ajoute de la dynamique au mouvement, la caméra de Marie-Françoise Plissart fixe frontalement le quai et les personnes qui s'y trouvent ; de plus, la vitesse du bateau sur lequel elle s'est installée est celle de la marche, faisant ainsi défiler lentement des microscènes à la manière d'un petit théâtre urbain fait de bric et de broc dans des décors que l'on croirait mobiles.

On y voit poindre la possibilité d'un documentaire, une amorce de dramaturgie : des « personnages » entrant ou sortant du champ ; un enfant marchant sur le quai longe le cadre pendant quelques secondes, une population s'activant par des gestes pour le moins inconnus par nous qui ne faisons que passer, etc. Et enfin, une profondeur de champ changeante où les personnes et les décors apparaissent tantôt proches, tantôt lointains.

Quelques années après ce plan-séquence de Marie-Françoise Plissart, Thierry Michel entame un long voyage sur ce même

fleuve Congo, depuis son embouchure en mer Atlantique jusqu'à sa source, pour réaliser *Congo River* en 2005.

C'est à bord d'un village flottant hétéroclite constitué de quatre barges (sur lesquelles sont entassés des familles, leurs bagages et du bétail) et d'un bateau pousseur que le film entame la partie basse du fleuve, soit mille-sept-cents kilomètres navigables jusqu'aux prochains rapides. Les personnes qui voyagent ainsi n'ont pas le choix, le fleuve étant la seule voie possible pour traverser le pays, depuis que la forêt a repris ses droits sur les routes et le chemin de fer.

La navigation réclame une attention de tous les instants ; une erreur de sondage pourrait immobiliser toute la flotte et mettre les personnes en danger.

***Le fleuve est intraitable pour celles et ceux qui sous-estiment sa puissance.***

Tout en suivant la vie quotidienne sur les embarcations, le film révèle des lieux témoins de l'histoire tumultueuse du pays tandis que des images d'archives rappellent le souvenir des figures de l'histoire congolaise qui en ont fait son destin : l'aventurier Stanley, le roi Léopold II, les colons belges et leur administration, les dirigeants Lumumba et Mobutu.

Une fois passés les rapides, le voyage reprend sur la partie haute du fleuve sur d'autres embarcations, dans des régions incertaines, en proie à la violence et à des exactions de toutes natures perpétrées par des armées étrangères, des factions rebelles, des milices maï-maï... le film rencontre quelques-uns de ces sinistres personnages ainsi que des victimes tentant de se reconstruire. C'est là que le sous-titre du film prend tout son sens. S'il fait allusion au roman de Joseph Conrad, remplaçant *Au cœur* par *Au-delà des ténèbres*,

***ce film est aussi le cheminement personnel de Thierry Michel qui poursuit sa démarche documentaire***

***consacrée au Congo, désireux de porter à l'image tout un peuple en quête de lumière et de dignité.***

Contemporain de Henry Morton Stanley, premier Européen à remonter le fleuve Congo (1871), l'aventurier écossais John McGregor entame un voyage exploratoire en canoë, des sources du Jourdain au lac de Tibériade (1869), consignait un tas de détails dans un journal de voyage.

Guidés par ce journal, les cinéastes Amir Borenstein et Effi Weiss, Israéliens de « l'extérieur » basés à Bruxelles, entament un *road movie* (à pied, en voiture ou sur des canots pneumatiques) durant un été pour réaliser *Deux fois le même fleuve* en 2013. Au milieu de décors mythiques où hommes, femmes et paysages sont marqués par la politique, la religion et l'histoire, au fil des rencontres avec des vacanciers, les cinéastes nous plongent dans un périple plein de trouvailles visuelles, de traits d'humour et d'esprit, s'interrogent et interrogent ce qui fonde la perception d'un lieu, nous renvoyant par là à notre propre rapport aux racines.

Une grande partie de ce voyage sur l'eau en canots gonflables ou en kayaks (la descente du Jourdain est une activité appréciée des touristes et des locaux en Galilée) est propice aux rêveries comme aux réflexions sérieuses, quitte à jouer les trouble-fête lorsque les cinéastes conversent avec des estivants venus se détendre et se rafraîchir sur les bords du fleuve : ils les interrogent sans détours sur de « vrais sujets » tels que le lien au pays, l'identité, l'appartenance à une terre... De questionneurs, ils deviennent quelquefois questionnés (par certains interlocuteurs qui ont du répondant!).

À de multiples reprises, le désarroi des cinéastes est clairement exposé. Bien qu'il y ait de la mise en scène dans leurs réflexions, le fond est réel ou nous bouleverse ; on les voit et on les entend travaillés par des sentiments contradictoires, notamment lorsque la question de la normalité est évoquée. Il y a quelque chose à voir avec une certaine norme en Israël, constatent-ils, comme un noyau idéologique qui ne peut encore être dépassé. C'est sans doute pour cela que certaines

personnes avec lesquelles ils dialoguent ne les trouvent pas « normaux ». « Peut-être qu'on n'est simplement plus d'ici », dit Amir Borenstein, quelque peu troublé.

## EN BELGIQUE...

Un autre *river movie* s'interroge, non pas sur un lien indéniablement fort à un pays et à une terre, mais sur ce qui pourrait solidariser des individus à un territoire composite comme le nôtre, la Belgique : quels sont les liens qui nous unissent, nous façonnent, nous constituent et nous humanisent ?

Dans *Notre Kanaal* (2024), le cinéaste Dominique Henry et la poétesse Els Moors ont suivi un couple de jeunes bateliers belges et un marinier roumain sur une péniche, ainsi que la vie qui se déroule au bord du canal reliant Charleroi à Anvers, soit cent-vingt kilomètres de navigation scandée par des haltes et les écluses.

C'est avec parcimonie que la voix d'Els Moors nous accompagne tout au long de la navigation. Son texte entremêle différents registres où passé et présent se confondent, à la fois poétique, historique, critique et personnel (la relation à sa mère atteinte d'un cancer, qu'elle accompagne dans son choix de fin de vie). Ses mots évoquent notre pays et ses fondations (l'accès presque inattendu au royaume par un prince désœuvré, Léopold 1er, ou « *Une histoire des origines de la Belgique qui se lit comme le scénario de la théorie du chaos.* »), l'Europe, le malaise et le désarroi de citoyen·nes belges et européens face à des décisions politiques injustes, protégeant avant tout les intérêts des plus nantis ou de multinationales pour lesquelles seul compte le profit...

**La superbe photographie de Dominique Henry, attentive à la navigation lente de la péniche profite de chaque escale pour capter des tranches de vie aux abords,**

avant et pendant une Ducasse Saint-Rémy à Dampremy, un match de rugby opposant deux équipes féminines amateur, une halte de randonneurs en kayak seniors dans un estaminet de Grimbergen, les préparatifs d'un mariage traditionnel guinéen à Bruxelles, une visite du camp de Breendonk... Autant de figures du folklore, de la diversité, de l'Histoire qui composent notre pays à partir de ce canal, autrefois axe très puissant dont l'histoire fut parallèle à la naissance et à l'essor (industriel) de la Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle.

*Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse pour la première fois* des frères Luc et Jean-Pierre Dardenne en 1979 se concentre également sur notre histoire de Belgique, bien qu'elle soit plus précise dans le temps et géographiquement plus circonscrite : en s'intéressant à la base contestataire et ouvrière wallonne de leur région natale (Liège et Seraing) durant les grandes grèves de l'hiver 1960-61 dirigées contre la « Loi unique » décidée par le gouvernement social-chrétien d'alors, ils s'interrogent plus largement sur le militantisme et son devenir. Cette grève fut qualifiée dans la presse internationale comme la « grève du siècle » tant elle a immobilisé une grande partie du pays durant plusieurs semaines.

Bien qu'il soit tout aussi poétique et politique que *Notre Kanaal*, mais d'un autre genre et d'une autre esthétique (la vidéo légère), le film des frères Dardenne adopte comme motif central le voyage symbolique et mémoriel d'un bateau sur les eaux de la Meuse. Depuis le fleuve, Léon M. pointe des lieux de combat ; depuis les terres, d'autres militants, syndicalistes ou citoyens révoltés d'alors, montrent les lieux où s'engagèrent des luttes contre le pouvoir répressif du gouvernement belge. Ce bateau que Léon Masy a construit de ses propres mains devient le véhicule de réflexions nouvelles sur ce que pourrait être le militantisme de l'avenir. Nous sommes en 1979 et le temps du désenchantement est bien là.

Et enfin, le voyage cinématographique le plus radical, ou le plus audacieux ?, ne serait-il pas celui d'un huis clos qui nous plonge dans l'intimité d'un homme et de sa poésie ? Il s'agit ici aussi d'introspection, de voyage mémoriel, mais d'un tout autre genre.

À partir du long poème de Franck Venaille, *La Descente de l'Escaut* (1995), le film de Martin Verdet met en scène le poète lui-même, dans un lieu clos, où voix, bruitages et artifices visuels assurent, entre la littérature et le cinéma, des points de passage inventifs.

La trame de *Je me suis mis en marche* (2015) est celle d'un homme se remémorant son voyage à pied le long de l'Escaut quelque vingt ans plus tôt, alors qu'il se savait atteint de la maladie de Parkinson. Cela aurait pu être la Meuse ou le Rhin, selon ses dires...

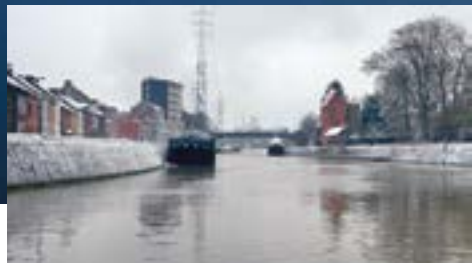
*Sombre est sa descente du fleuve comme le sont ces boues qu'il foule depuis le nord de la France jusqu'à la Mer du Nord, aux Pays-Bas, en passant surtout par la Belgique, qu'il affectionnait beaucoup...*

Rien de cette « reconstitution » ne nous est occulté pour suggérer un étrange voyage immobile : des pas dans la boue, travaillés par une bruteuse, des « vues » de photographies filmées à l'aide d'une caméra-jouet, l'utilisation d'un magnétophone à bande pour simuler des ambiances sonores et pour enregistrer la voix de Franck Venaille ou celle de l'homme de théâtre Laurent Ziserman, la mise en scène de dialogues entre les deux hommes, etc.

Cela pourrait être triste de terminer cette découverte de quelques river movies par un huis clos alors qu'on imagine d'abord le mouvement. Pourtant, ce film de Martin Verdet possède presque toutes les caractéristiques des river movies : une histoire de voyage, d'aventure, de rencontres et de transformations personnelles... Des traces filmiques de toutes ces expériences vécues, des portions de réel témoignant d'un monde vibrant aux rythmes des eaux. Quant à la définition de ce genre de films – à supposer qu'ils appartiennent à un genre, je laisse celles et ceux qui auront eu la chance de pouvoir regarder certains d'entre eux de décider.

© Photos du documentaire *Je me suis mis en marche*





# L'eau féminine

Formes, forces et voix de l'eau

Dans nos imaginaires, l'eau est souvent féminine, maternante et fertile. Elle soutient les processus de vie. Cette association avec le féminin n'est pas que symbolique. Rapporter de l'eau au foyer est aussi une responsabilité pour les filles et les femmes dans de nombreuses régions du monde. Ce lien, fruit d'une construction culturelle, peut alors devenir le point de départ d'une émancipation commune.

## L'EAU MATERNELLE

Pour Gaston Bachelard <sup>(1)</sup>, l'eau berce comme une mère. Elle porte, soutient, rend plus légers les corps et les fardeaux de l'âme. Elle chante aussi et apaise comme une mélodie. En témoignent au cinéma, les nombreuses scènes jouées à bord de barques tranquilles qui adoucissent les maux. Dans *La Fiancée du poète*, la femme au cœur lourd et blessé, se laisse aller à son amour de la poésie, à bord d'un canot, une nuit, une main affleurant la surface de l'eau. La masse liquide reconforte, accompagne les peines de cœur et le mal de vivre.

*L'eau qui berce est un élément maternel et féminin.*

*L'eau est aussi l'élément indispensable de la gestation et de la naissance.*

Les films de science-fiction *Matrix* et *Avatar* montrent comment, les corps ont besoin d'eau pour être maintenus en vie et pour se développer, même dans des univers artificiels comme des capsules des cocons. Le lien entre l'eau et la maternité est aussi symbolique. Les paroles d'une femme rendue stérile après un accident dans *La Fontaine d'Aréthuse* mettent en lumière le lien tissé entre eau, fertilité et féminité. Elle se sent rongée par le chagrin et la peur « d'être mauvaise, d'être une fille perdue » ... « plus rien ne prend racine en moi, à l'intérieur ce n'est que boue ». Une femme en capacité d'avoir des enfants est une femme d'eau. Le caractère féminin de l'eau est aussi souvent personnifié par des figures comme les sirènes et la fonction maternelle est incarnée par des créatures marines comme dans *Wendy* où la « mère », est une baleine. Celle-ci communique par le chant avec les enfants. Son apparition remonte aux fonds des âges. Quand le premier enfant a ri, la toute première fois, son rire a éclaté en particules lumineuses et la « mère » a surgi du centre de la Terre pour veiller sur elles et eux.

L'eau maternelle est aussi celle des soins, parfois miraculeux comme le raconte le documentaire *Lourdes et ses miracles*. Le film rassemble trois volets réalisés en 1954. Le premier s'intéresse à quelques cas de guérison miraculeuse enregistrés

par le Bureau des constatations médicales. Le second permet de suivre les activités de pèlerinage pendant une journée entière : messes, prières, immersions des malades dans les piscines, récitation du rosaire, processions du Saint-Sacrement, processions nocturnes. Enfin, dans une troisième partie, le réalisateur George Rouquier revient sur les étranges coïncidences survenues au cours de son travail et retourne auprès de deux malades qui viennent d'être sauvées. Grâce à ses prises de vues qui précèdent de quelques heures ou quelques jours ces guérisons, nous revoyons ces mêmes personnes allongées sur leur lit de souffrance, photographiées dans leur expression douloureuse lors de la procession du Saint-Sacrement. Ici, au milieu des rites et des chants, de la pierre taillée et sculptée, l'eau sacrée passe de corps en corps, sans jamais contaminer davantage les malades. Deux femmes, Bernadette Soubirous et Marie, ont consacré cette eau en une eau de miracles.

## LA RESPONSABILITÉ DE L'EAU

Le lien entre l'eau et les femmes n'est pas que symbolique. En l'absence d'un accès domestique à l'eau ou d'un puits dans le village, les femmes ont ainsi souvent pour mission de ramener l'eau à la maison, et ce, dans de nombreux pays du Sud.

*Les femmes et les filles âgées de quinze ans et plus sont les principales responsables de cette corvée de l'eau dans sept ménages sur dix, contre trois ménages sur dix pour les garçons.*

Les trajets sont par ailleurs dangereux de multiples manières (mauvais chemins, risques d'agressions, etc.) et l'eau est rarement de bonne qualité <sup>(2)</sup>. *La Source des femmes* raconte l'une de ces histoires. Quelque part en Afrique du Nord, les

femmes vont chercher de l'eau, et ce, dans des conditions périlleuses, empruntant des chemins escarpés et sous un soleil de plomb. Le film montre que prémunir la famille et le village de la soif est une responsabilité principalement féminine, ainsi que celle de porter les enfants. Lorsque certaines femmes font une fausse couche, elles sont ainsi suspectées d'être des sorcières ou d'être mauvaises. Quand elles se révoltent aussi en réclamant des changements. Devant ces injonctions, une jeune femme se rebelle et entraîne avec elle d'autres femmes, parfois plus âgées. Le film célèbre ainsi la vitalité et le courage de ce groupe de femmes qui luttent contre l'exploitation de leur corps.

Cette responsabilité de l'eau place certaines femmes dans une position particulière qui les pousse à s'investir dans des luttes. Le lien entre la femme et l'eau n'est pas le fait d'une proximité « naturelle » entre la femme et la nature, mais le résultat d'une construction culturelle concernant le rôle supposé des femmes : « Que les femmes aient davantage soit une conscience soit une pratique empirique de la relation à la nature, ce n'est pas une question de génétique : c'est que c'est le rôle qui leur a été assigné par un système de domination », explique Delphine Batho <sup>(3)</sup>. Si les conditions de vie et les cadres culturels varient, le travail du soin (*le care*), au Nord comme au Sud, reste une responsabilité féminine et ces tâches sont socialement peu valorisées. « Les femmes du Nord sont aussi exploitées dans le travail domestique centré sur l'eau, même si certaines d'entre elles peuvent se décharger de ce fardeau grâce à des machines ou en employant d'autres femmes. » explique Rose-Myrliè Joseph <sup>(4)</sup>. Les femmes sont donc, encore aujourd'hui, plus actives dans les luttes environnementales. « Comme dans toute situation de dégradation environnementale, ce sont les femmes qui sont au front, non pas parce qu'elles entretiendraient un lien privilégié avec la nature, mais parce qu'elles sont les plus touchées, en tant que paysannes comme dans le mouvement Chipko en Inde, ou en Europe, en tant que mère, les enfants ou les femmes enceintes étant les plus vulnérables aux pollutions industrielles » <sup>(4)</sup>. Si l'eau est collectée par les femmes, et utilisée par elle pour les soins des personnes et de la maison, elle est en réalité une nécessité pour toute la population. « Un besoin pratique de genre est donc un besoin de tous et toutes assigné aux femmes par le biais de leur rôle social au service des autres » <sup>(5)</sup>. Ne répondre qu'aux aspects techniques de l'accès à l'eau là où

les infrastructures manquent ne suffit pas. Marie-Dominique de Suremain <sup>(5)</sup> explique par exemple, que quand les ONG interviennent pour apporter des améliorations techniques dans certains pays d'Afrique, les femmes accèdent rarement au contrôle de ces nouveaux équipements (technique et financier). « *Le postulat de base est que les hommes sauront mieux, souvent parce que les femmes ne sont pas alphabétisées et qu'il faut travailler « avec ceux qui savent ».* »

Le documentaire *Water Mamas* montre comment, en Roumanie, en Ukraine et au Sri Lanka, la question de l'eau est l'occasion de travailler les processus démocratiques et surtout, de mettre en lumière le rôle central des mères et l'engagement des femmes dans les luttes environnementales. Les situations datent de 2003, mais les questions de fond soulevées sont toujours pertinentes. Les cours d'eau sont pollués par l'agriculture, l'industrie et le manque de gestion des déchets organiques (absence de sanitaires) et solides. Les aménagements des terres, parfois la confiscation au profit d'intérêts privés, causent des inondations dont les plus pauvres sont les premières victimes. Les femmes sont ici essentielles, car ce sont elles qui nourrissent la famille et sont donc les plus sensibles aux notions de responsabilité et de soin. Mais les femmes ne sont pas que des porteuses d'eau. Elles doivent pouvoir participer aux processus décisionnels et construire un monde d'hydrosolidarité. « *Nous utilisons aujourd'hui l'eau qui appartient à nos enfants* » explique une militante indienne.

### Références bibliographiques

- (1) Gaston Bachelard, *L'eau et les Rêves*, Le Livre de Poche, 1942
- (2) Site internet de l'UNICEF : <https://www.unicef.fr/article/les-femmes-et-les-filles-premieres-victimes-de-la-crise-de-leau-et-de-lassainissement/>
- (3) Delphine Batho, *Manifeste pour l'écologie intégrale*, Édition du Rocher, 2019
- (4) Emilie Hache, *Reclaim*, Éditions Cambourakis, 2016
- (5) *Eau et féminismes, petite histoire croisée de la domination des femmes et de la nature*, La Dispute, 2010

# Devenir un corps d'eau

Progressivement, la nature a été réduite à un ensemble de ressources à conquérir et exploiter. Elle est au cœur d'une histoire de domination partagée avec celle des femmes et des peuples réduits en esclavage. L'eau permet de saisir cette trajectoire longue et complexe pour repenser, non seulement, les mécaniques d'exploitation, mais aussi notre rapport au vivant en resituant nos corps, faits d'eau eux aussi, dans une vaste toile d'intradépendances et de flux.

## CONVERSION EN RESSOURCES

L'eau a subi les violences générées par son exploitation (réaménagements de ses cours, pompages excessifs, drainage des sols l'éloignant des terres qu'elle devait hydrater pour se jeter ensuite, trop vite et polluée, dans la mer, etc.). Ces violences font partie de celles qui ont plus largement été infligées à la nature.

Carolyn Merchant <sup>(1)</sup> explique : « *Dans les années 1500, l'interaction quotidienne avec la nature était encore structurée, pour la plupart des pays européens, comme elle l'était pour d'autres peuples, en communautés naturelles, coopératives et soudées.* » Une métaphore couramment utilisée pour situer l'individu, la société et le cosmos était alors celle d'un organisme. L'identification de la nature, particulièrement de la terre, à une mère nourricière était un point central : une figure féminine, chaleureusement généreuse, qui subvenait aux besoins de l'humanité au sein d'un univers ordonné ou au contraire, sauvage et incontrôlable qui pouvait provoquer le chaos. Ces deux imaginaires ont évolué au fil du temps. La première image, la métaphore de la terre en tant que mère nourricière a peu à peu disparu tandis que la révolution scientifique s'est employée à mécaniser et à rationaliser la vision du monde. La seconde image, celle de la nature imprévisible, a

été à l'origine d'une idée déterminante pour le monde moderne: la domination de la nature. « Dans les années 1600, tandis que l'image de la terre nourricière constituait une contrainte culturelle qui limitait les actions humaines autorisées d'un point de vue moral et social en ce qui concerne la planète, **les nouvelles images de maîtrise et de domination fonctionnaient comme justifications culturelles du dépouillement de la nature.** La société avait besoin de ces images pendant qu'elle étendait les procédés de commercialisation et d'industrialisation, qui dépendaient d'activités altérant directement la terre ». La nature cesse donc d'être une terre mère nourricière pour devenir une force désordonnée et sauvage à contrôler et asservir. Elle est chosifiée, désacralisée, réduite à de la matière et des mécanismes. Une nouvelle éthique soutenue par une nouvelle conception du monde encourage l'exploitation de la nature désormais convertie en « ressources ».

Dans le même temps, les femmes ont elles aussi été réduites à l'état de « ressources reproductives » et d'externalités économiques. Au sujet de l'association femme/nature, Carolyn Merchant <sup>(1)</sup> explique: « *l'imaginaire des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles perçoit une corrélation directe entre l'activité minière et le fait de fouiller dans les coins et recoins d'un corps de femme* ». Les mines et les cavités sont parfois décrites comme des vagins ou des utérus. Avec Francis Bacon au XVI<sup>e</sup> siècle, « *l'imagerie féminine devient un outil permettant d'adapter les connaissances et les méthodes scientifiques à une nouvelle forme de pouvoir humain sur la nature* » <sup>(1)</sup>. La chasse aux sorcières est un exemple de ces nouvelles méthodes ayant pour objectif d'arracher au corps ses secrets, celui de la terre comme celui des femmes.

Au même moment que la chasse aux sorcières, les empires coloniaux se développent ainsi que la mise en esclavage de peuples déclarés comme étant inférieurs. Pour Silvia Federici <sup>(3)</sup>, « *la persécution des sorcières, en Europe comme dans le Nouveau Monde, est aussi importante pour le développement du capitalisme que la colonisation et l'expropriation de la paysannerie européenne* ». Malcom Ferdinand <sup>(4)</sup> démontre à quel point il est important de comprendre le contexte colonial qui sous-tend le développement de nombreuses techniques et modalités d'exploitation des ressources, des territoires et des peuples. Il explique que la colonisation n'est pas seulement la subjugation d'un peuple et l'acaparement des terres. C'est aussi l'invention et l'imposition d'une

manière d'habiter la terre: un habiter colonial caractérisé par la propriété privée, la plantation et l'esclavage.

Un monde émerge donc, fondé sur des binarismes: homme/femme, culture/nature, esprit/corps, haut/bas, lumière/ombre, civilisé/sauvage, etc. Avec eux, le vivant est non seulement divisé en catégories étanches, mais ces catégories sont par ailleurs hiérarchisées entre elles. Le premier terme étant survalorisé par rapport au second, qui est lui, disqualifié et soumis au premier. Ces dualismes génèrent un monde qui est non seulement divisé, mais aussi source d'oppressions et d'exploitations.

L'intérêt d'une approche complexe et systémique est de poser la question de l'eau autrement et donc de trouver d'autres solutions que la seule technique pour sa préservation. Le simple terme « ressource » suppose un rapport particulier, celui d'une chose qui est mise à profit. Ce terme n'a été attribué à l'eau qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>(13)</sup>.

## TEMPS LONG, INTRADÉPENDANCES ET HYDROFÉMINISME

Voici notre héritage, des histoires d'exploitation et de dépossession liées entre elles, historiquement et structurellement. L'eau apparaît alors comme un nœud d'où penser l'émancipation du vivant humain et non humain.

***Pour Astrida Neimanis <sup>(5)</sup>, la relation à l'eau est intrinsèquement écologique, mais aussi anticoloniale et féministe.***

« *Devenir des corps d'eau, s'enraciner dans nos propres interconnexions, ce serait non seulement défier les effets de la pollution de l'eau qui nuit aux corps, mais aussi répondre aux inégalités existantes dans les flux de distribution mondiale du pouvoir, d'hégémonie, et de subordination* ». Elle parle d'hydroféminisme et explique que l'eau a vocation d'archive planétaire de sens et de matière. « *Boire un verre d'eau, c'est ingérer les fantômes des corps qui la hantent. Quand nous*

*soulageons nos vessies, nous rendons à la mer nos antidépresseurs, nos estrogènes de synthèse et nos excréments. Mais ce que nous rendons également à la mer, c'est le sens qui infiltre ces matérialités : la culture du jetable, la médicalisation, la déconnexion écologique. »*

## **L'eau nous aide par ailleurs à sentir notre transcorporalité <sup>(6)</sup>.**

Devenir un corps d'eau, c'est remettre en cause la séparation trop étanche entre soi et le monde. L'eau, présente en nous et en dehors de nous, remet de la circulation et du mouvement, du lien au sein d'un monde morcelé. « *Nous vivons dans une ère de discontinuités sévères où il est nécessaire de repenser les relations humaines avec la nature, de re-liaison l'humain dans son assemblage plus qu'humain* » <sup>(7)</sup>. David Abram <sup>(8)</sup> invite à prendre conscience de cette continuité du vivant qui nous traverse. « *Nous pouvons penser notre corps sentant comme une espèce de circuit ouvert* » Nous sommes avant tout des êtres de relation, destinés à entrer en relation. C'est ainsi que nous faisons l'expérience de notre propre unité. « *Liquide, notre expérience de nous-mêmes est moins solitaire, plus tourbillonnante, océanique. Aqueuse, je suis une volute dynamique et singulière, qui se dissout dans une circulation fluide et complexe* » <sup>(5)</sup>.

Se sentir en relation, c'est aussi prendre conscience des liens d'interdépendance, et même, d'intradépendance, au sujet desquels Emma Bigé écrit : « *Nous avons besoin les unes des autres d'une manière qui exclut notre indépendance, nous avons besoin les unes des autres avant d'être les unes et les autres* ». Avec l'eau, nous pouvons appréhender ce lien d'intradépendance car « *nos corps sont des étendues d'eau* » <sup>(5)</sup>.

## **Depuis plus de 3 milliards d'années, c'est une même eau qui circule entre les espèces vivantes.**

Elle est formée de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène dont l'apparition est ancienne. L'hydrogène s'est formé il y a quinze milliards d'années, moins de deux minutes après le Big Bang. C'est l'élément le plus abondant dans l'univers. L'oxygène, quant à lui, s'est formé

un peu plus tard, il y a cinq milliards d'années, après la formation des étoiles, à l'issue d'une série de réactions de fusion. Alors, « *chacune de nos désaltérations est un acte qui nous relie intimement à l'histoire de l'univers* » ... « *Notre corps absorbe des bribes de l'aurore du monde mélangée à des cendres plus tardives du feu stellaire* » <sup>(9)</sup>. L'eau que nous buvons plonge nos corps dans l'histoire longue de la Terre. Elle nous relie à la soupe primitive, la soupe prébiotique, cette eau chargée de matières où sont apparues les premières formes de vie.

Avec les préoccupations actuelles concernant les enjeux de préservation de l'eau, une tension apparaît entre le temps long et profond dans lequel nous nous inscrivons et le temps des vies humaines, plus pressées et plus courtes. De plus, sous l'effet des changements climatiques, nous sommes, pour Baptiste Morizot <sup>(7)</sup>, confronté-es à une accélération du temps écologique. Il nous faut à la fois penser le temps long de la vie et faire face aux catastrophes imminentes. Ici encore, l'eau mêle les questions et les temporalités.

### **EAUX : RÉFLEXIONS**

Ce film est une histoire visuelle de l'eau sans narration. Il propose une série d'images de nos interactions avec l'eau : celle qui désaltère, celle qui oppose aux sportif-ves la force de sa masse autant qu'elle les porte, celle du corps humain, celle qui berce des enfants allongés dans une bouée, celle de la machine à laver, celle des glaciers, celle qui tombe du ciel ou, contenue et dirigée, celle des barrages, celle aussi qui, souillée, dissimule à notre regard les résidus de notre mode de vie. Froide, tumultueuse et bruyante, calme et captive, domestiquée, sauvage, en gouttes, en blocs de glace, en torrents, salie, toutes les eaux sont en lien, tous-tes les usager-es aussi. Les assoiffé-es, les enfants qui jouent, les sportif-ves en quête d'exploit, les paysages pleins de vie.

## **FLUX ET MOUVEMENTS**

L'eau coule autour de nous et en nous, perpétuellement.

***Elle est garante de la mobilité et fait en sorte que tout reste en mouvement,***

## prêt à la mutation, l'évolution, la réparation, l'adaptation.

« L'eau s'assure que ton être est toujours en devenir ». Pour Astrida Neimanis <sup>(5)</sup>, l'eau invite à des hydro-logiques. « Grâce à ton corps, l'eau trouve momentanément la stabilité d'une entité individuelle. Mais l'eau a d'autres logiques que celles des corps stables, d'autres motifs et d'autres moyens pour exister sur notre monde terrestre ».

Cette idée du devenir permanent invite à se réconcilier avec la notion d'incertitude.

## Le futur est toujours une question ouverte, et nos corps doivent être compris comme s'écoulant au-delà des frontières de ce qu'il est possible de savoir.

Alors que nous découvrons l'extrême vulnérabilité de nos sociétés dans un monde que nous avons fragilisé et dégradé, « nous avons besoin de décisions qui incluent l'incertitude dans les plans d'action nécessaires. Ce dont nous avons besoin c'est d'une éthique de l'inconnaissabilité. » ... « Nous devons apprendre à nous sentir à la maison dans la tension frémissante de l'entre-deux » <sup>(5)</sup>.

« En nous pensant nous-mêmes et nos communautés élargies comme liquides, nous nous donnons les moyens de lâcher les amarres : ce n'est pas sans risque, mais cela nous donne quelque chance de nous déplacer » <sup>(5)</sup>. Se sentir un corps d'eau en lien avec les autres corps d'eau, humains et non humains, ceux des animaux, des plantes, des fleuves, etc., c'est faire cet effort d'imagination qui nous déplace et permet de « **relativiser le point de vue anthropocentré des sciences et ingénieries qui prétendent résoudre la crise environnementale avec les mêmes rationalités qui l'ont occasionnée. Valoriser l'imagination au contraire encourage une approche sensible et relationnelle ménageant le fleuve plutôt que l'aménageant** », explique Jean-Pilippe Pierron <sup>(11)</sup>. Il s'agit pour lui désormais de questionner le droit

d'intervenir ou non dans les milieux autant que les manières de le faire. Se déplacer, c'est permettre un autre récit.

Magali Dougoud est une artiste suisse. Son travail est un travail de déconstruction des récits historiques et scientifiques, ou plutôt, de recomposition. Elle met en lien des fragments (des histoires de violences faites aux femmes et des observations scientifiques) puis compose des essais visuels au service d'un projet d'émancipation. L'artiste désigne d'autres lignes de fuite possibles dans « *un monde fait d'atomes, d'histoires et de couches d'hypothèses* ». Les corps et les mémoires trouvent dans la liquidité une forme de puissance et la figure de la sirène est omniprésente. Les sons et les mots se mêlent, les voix sont plurielles. Dans *Le Continuum bleu*, le souvenir de femmes mortes ou tuées dans les cours d'eau de Berlin a fait émerger une nouvelle population de « Femmxs vagues ». Selon les scientifiques, ces dernières auraient perdu le souvenir de devoir silencer, dans leur ADN, l'expression d'un de leur chromosome X. Le liquide contenu à l'intérieur a rejoint celui qui les contenait. « *Seule l'eau semblait assez solide pour supporter la violence et les pertes* ». Alors, elles ont formé une « *unité politique et poétique dissonante* ». Les récits se superposent tout comme les images. Les corps s'hybrident. Dans *Juana Llancahuen y las Falsas Orcas - Temps 1-4*, plusieurs récits s'entremêlent : celui de fausses orques (une espèce de dauphin) échouées sur les côtes de la Terre de Feu au Chili, celui d'un féminicide (Juana Llancahuen, morte sous les coups de son mari), et une mythologie élaborée autour d'un peuple de femmes entretenant des liens charnels et érotiques avec la nature et la roche : « les endémiques ». Les images se succèdent et se répètent, se frottent les unes aux autres, jusqu'à se mélanger, en gardant toujours beaucoup de mouvement, le film dénonce la violence et convoque un féminisme émancipateur au sein d'un hydromonde où l'eau et la liquidité sont des modes de connexion entre les corps humains et non humains. « *La liquidité renferme le secret des puissances* ».

### SMOKE SAUNA SISTERHOOD

Une petite cabane isolée au cœur d'une immense forêt dont les grands épineux protègent l'intimité des conversations qui s'y déroulent. Dans la vapeur de ce sauna à fumée, en Estonie, cet espace de sécurité, des femmes partagent leurs douleurs, leurs peines, leurs blessures, leurs souffrances, leur combativité, leur envie de vivre, malgré tout, et leurs aspirations à la libération. Elles racontent le rapport à leur

corps, les injonctions, les héritages familiaux, les violences, etc. Les saisons passent et les confidences se mêlent à la sueur qui perle le long des corps nus. Les femmes plongent dans l'eau glacée du lac puis sont massées, fouettées avec douceur avec des plantes fraîches. L'eau, sous différentes formes (vapeur, glacée, sueur, ou larmes) emporte avec elle les douleurs.

#### SACRED WATER

Guidé par Vestine, star extravagante des nuits radiophoniques, le film part à la découverte de la sexualité rwandaise, en quête de l'eau qui jaillit du corps des femmes et nous dévoile avec humour et spontanéité le mystère de l'éjaculation féminine. C'est dans la tradition, une eau sacrée, signe valorisé de féminité que seuls les hommes suffisamment attentionnés et éduqués savent libérer.

## ESPACES LIMINAIRES

Si l'eau est partout, il y a des espaces particulièrement fertiles pour se déplacer et expérimenter d'autres manières de faire et de penser. Ce sont les espaces liminaires, les écotones, des zones de transition écologique entre deux écosystèmes. Ces lisières où le paysage se fait et se défait, ces zones humides de rencontres et de fluctuations sont absentes de nos représentations du cycle de l'eau : bords de cours d'eau, marais, tourbières, prairies humides, fagnes, etc., permanentes ou temporaires. Elles ont aussi fait l'objet de grands travaux de drainage au cours de l'histoire. Au XX<sup>e</sup> siècle, deux tiers des surfaces des zones humides ont ainsi disparu en France. La même histoire a été écrite en Belgique <sup>(12)</sup>. On en mesure aujourd'hui mieux l'importance écologique, mais aussi philosophique et politique.

Marielle Macé <sup>(10)</sup> a par exemple écrit sur les noues. « Une noue est un fossé herbeux en pente douce, aménagé ou naturel (l'ancien bras mort d'une rivière par exemple), qui recueille les eaux, permet d'en maîtriser le ruissellement ou l'évaporation, de reconstituer les nappes souterraines et de ménager les terres. C'est aussi un abri végétal qui limite la pollution, et s'est mis à protéger des inondations les villages qui y sont continuellement exposés depuis les campagnes de remembrement, c'est-à-dire d'industrialisation de l'agriculture, et de saccage

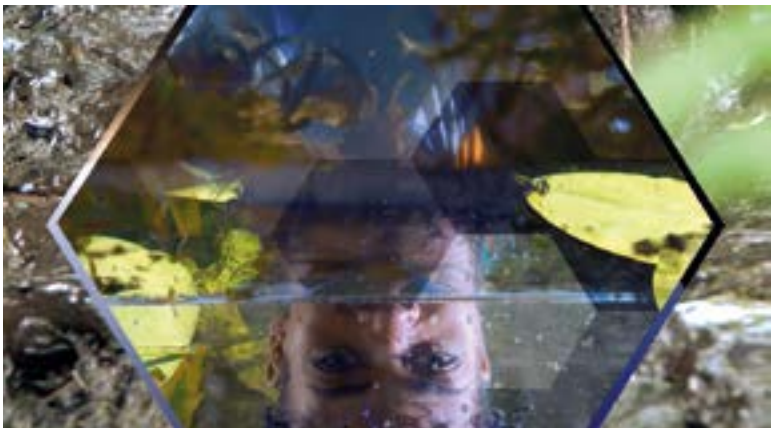
écologique ». Mais il n'y a pas de code cartographique pour rendre les noues visibles sur les cartes. Alors, il est facile de les oublier. Pourtant, on redécouvre aujourd'hui leur importance dans le cycle de l'eau et elles servent même de modèles pour imaginer des traitements alternatifs des eaux usées des villes pour se passer des stations, de la chimie, des canalisations et des infrastructures lourdes et coûteuses.

Ce sont aussi des espaces fertiles pour réinventer. Marielle Macé <sup>(10)</sup> poursuit ainsi en parlant des ZAD : « Pour ma génération (celle qui a grandi dans les années 1980 et qui doit inventer des façons de vivre dans un monde abîmé), la plupart des luttes ont à voir avec ces paysages ovidiens : rives, bois, forêts, exils, écarts..., ces paysages métamorphiques où Ovide faisait lever, de désir en désir, ce parlement élargi qu'il nous faut aujourd'hui apprendre à instituer ». « **Alors les noues deviennent des arches où conserver non pas des choses, mais des forces, où faire monter les inquiétudes, des pensées, des combats.** » ... « suivre la piste des noues donc, la ligne d'existence, d'espérance et de lutte qu'elles ouvrent. »

#### Références bibliographiques

- (1) Carolyn Merchant, *La nature comme femme et sa destruction par la science moderne*, Wildproject, 2024
- (2) Conférence Écologie décoloniale, *Rencontres d'écologie politique*, 2020 : <https://vimeo.com/482265553>
- (3) Silvia Federici, *Caliban et la sorcière, femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde Senonevero, 2014
- (4) Malcom Ferdinand, *Pour une écologie décoloniale, collection Anthropocène*, Seuil, 2019
- (5) Astrida Neimanis dans Emma Bigé, Ambre Petitscolas, *Hydroféminisme, devenir un corps d'eau*, Hal open science, 2021
- (6) Ru Kim, *Politique des écotones, Réflexions sur une approche hydroféministe de l'art*, Thèse, 2019
- (7) Baptiste Morizot, « Le vivant et l'accélération du temps », *La terre au carré*, France Inter, 2023
- (8) David Abram, *Comment la terre s'est tue, pour une écologie des sens*, La Découverte, 2013
- (9) Émission « L'eau est-elle encore matière à rêve » France Culture, 2022
- (10) Marielle Macé, *Nos cabanes*, Verdier, 2019
- (11) Jean-Philippe Pierron, *Si nous imaginons le devenir des cours d'eau... ?*, 2018, <https://journals.openedition.org/geocarrefour/10382>
- (12) site internet d'Adalia : [https://www.adalia.be/sites/default/files/media/resources/Fiche-zones-humides\\_PoleGD.pdf](https://www.adalia.be/sites/default/files/media/resources/Fiche-zones-humides_PoleGD.pdf)
- (13) *Eau et féminismes, petite histoire croisée de la domination des femmes et de la nature*, La Dispute, 2011





## Se laisser toucher et traverser par l'eau

*Olivia Szwarcburt est une femme libre, une fille, une petite-fille, une sœur, une mère, une amie, une amoureuse. Elle a coordonné pendant plus de dix ans l'ASBL et le collectif d'éducation permanente Rencontre des Continents; elle participe à différents collectifs éducatifs et/ou militants tels que le Réseau Mycélium, Terrestres, Mères au front, le GRAC (groupement de recherche et d'appui aux collectifs), Épaou; elle participe et guide également des cérémonies et rituels chamaniques. Elle vit à l'écoute du vivant qui l'habite et essaie de mettre l'amour et la magie au service d'une autre manière d'habiter le monde, dans le respect de tous les êtres, et dans l'attention à toutes les relations. Elle est aussi gardienne d'une source dans le bois de Rixensart.*

### CHEMINER AVEC L'EAU

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé l'eau. Je l'ai approchée de différentes manières. Petite, j'ai appris à nager avant de savoir marcher. J'aimais l'eau des contes et des histoires comme celle de l'Arche de Noé. Je jouais beaucoup avec cette histoire d'eau qui balaie tout, qui nettoie et qui amène le renouveau. Je

crois que j'avais déjà perçu la magie de l'eau, sans pouvoir la nommer. L'eau a commencé à prendre une grande place dans ma vie, dans un cadre professionnel avec mon premier véritable emploi. J'ai co-coordonné l'Assemblée mondiale des Élus et Citoyens de l'Eau pour le Parlement européen organisée par Riccardo Petrella. L'objectif était à cette époque de lui donner un statut juridique et une reconnaissance



d'élément source de toute vie. C'est suite à ce travail de plaidoyer, principalement porté par Riccardo Petrella, que l'eau a été reconnue comme un droit humain à l'ONU. À cette époque, je venais de terminer des études à Sciences Po et il me semblait que la clé pour l'eau était du côté des mécanismes juridiques. L'eau m'a ainsi amenée à étudier le droit international afin de m'outiller pour la protéger des mécanismes extractivistes d'un système mercantile et destructeur du vivant. J'ai ensuite porté différents projets de coopération et d'éducation autour de l'eau, dont un projet entre la commune d'Ixelles, la commune israélienne de Megiddo et la commune palestinienne de Zababdeh. C'était le premier

jumelage tripartite. L'eau a permis de construire des ponts, des chemins d'échanges de pratiques, de manières d'en prendre soin et de la rendre accessible aux populations locales. Des gens ont traversé le mur grâce à l'eau alors qu'elle est souvent perçue comme un enjeu de guerre. Aujourd'hui, ce jumelage a été suspendu. Il permettait, comme d'autres initiatives, de maintenir des portes de dialogue et d'espoir en cette période de dévastation. Je regrette profondément cette décision, les voix de la paix sont peu nombreuses et elles ont plus que jamais besoin d'être entendues et soutenues. En empruntant, plus tard, le chemin chamanique, j'ai retrouvé le rapport à l'eau de mon enfance, le rapport sacré. J'ai reçu de nombreux

enseignements à travers différents rituels, et cela grâce à l'eau. Je me suis mise à son service. J'ai appris à la rencontrer, depuis son intérieur et depuis mon intérieur, dans un entrecroisement. J'ai appris à la servir et à l'offrir, aux êtres humains comme à la terre, la rendant à la rivière, chargée de beauté. Parmi les rituels sacrés que je réalise et auxquels je participe, un occupe une place particulière dans mon cœur. C'est celui de la hutte de sudation, le temazcal (en nahuatl « tetl » signifie pierre, « mazitli » chaude et « calli » maison. Nous pouvons donc le traduire par la maison des pierres chaudes). Il invoque et mobilise tous les éléments. Le feu, la terre et l'air y ont chacun une place et l'eau vient tous les relier. C'est de l'eau que tout jaillit. C'est elle qui réveille la pierre de sa caresse aimante. L'eau est dans l'air, parfois visible lorsqu'elle se fait nuage, parfois invisible ; elle est partout dans la terre aussi, assurant au sol sa fertilité.

## LA MAGIE DE L'EAU

Dans ce rituel du temazcal, qui est un rituel de purification, sans eau, rien ne serait possible. Dans la tradition à laquelle j'appartiens, quand nous recevons l'eau à l'intérieur de la hutte, nous aimons déclamer à l'unisson : « Avec toi tout ! Sans toi rien ! » La hutte représente le ventre de notre Terre-Mère, cet espace dans lequel nous étions baigné·es dans une

eau primordiale. On peut aussi se rappeler que nous naissons de la rencontre entre l'eau de notre père et celle de notre mère. Il y a l'extérieur, l'autel du feu qui représente plutôt le masculin, dans lequel on fait chauffer des pierres, longtemps, jusqu'à ce qu'elles soient rouges et chaudes. Cela représente la semence qui va entrer dans le ventre de la mère. L'union du principe féminin et masculin, de l'eau et du feu, permet ainsi la création de la vie. Pendant ce rituel, il y a généralement quatre temps, reliés à chacun des quatre éléments. L'eau, bien que nommée uniquement pour l'un de ces temps, reste à chaque fois l'élément central qui est versé par la personne qui guide, par le verseur ou la verseuse d'eau et qui a la responsabilité du déroulement du rituel. L'eau est l'élément qui transmet la magie, elle permet à la mémoire des pierres d'être dévoilée et partagée avec les participant·es. Elle ouvre ainsi non seulement un nettoyage physique, mais aussi un nettoyage émotionnel, énergétique et de tant d'autres niveaux dans l'invisible. Au cours de ce rituel, avec l'eau, nous cheminons à travers les quatre étapes de la vie pour naître, mourir et renaître du ventre de la Terre-Mère, en étant passés par ses eaux. On chante, on prie, on célèbre la beauté de la vie, on dégouline de sueur, on pleure, et ces eaux intérieures se mêlent aux eaux extérieures. Dans la hutte, on accueille toutes les eaux, elles s'entremêlent.



## AVEC TOI TOUT, SANS TOI RIEN

Il est un lieu magique, que seul·es connaissent les voyageuse·ses du mystère, en Amérique du Sud, dans un endroit particulier sur une montagne sacrée. La population autochtone n'y autorise les étranger·ères qu'une semaine par an. Les initié·es montent au sommet de la montagne, là où se trouve la source, et en bloquent la sortie pour pouvoir nettoyer, avec beaucoup d'amour, tous les chemins que l'eau emprunte pour arriver jusqu'au village. C'est une manière de remercier l'eau, de lui offrir les voies les plus belles possibles. Quand le nettoyage est terminé, que les lits sont honorés et fleuris, ils et elles enlèvent les pierres

et redescendent au rythme de l'eau sur des chevaux pour arriver groupés au village. Quand l'eau arrive, c'est la fête.

Dans ce genre de pratique de soin, comme dans les huttes, on se laisse toucher, transpercer. On émet des intentions. Cela transforme le regard posé sur les choses et la vie. Être dans le pragmatique, le faire, l'action et le concret, c'est certainement utile et nécessaire. Mais il y a un autre niveau, une approche plus sensible qui tend à rendre beau, qui nous permet d'enrichir notre capacité à voir, à voir la beauté, à être émerveillé. L'eau peut faire bouger les postures à l'intérieur, elle crée ainsi un mouvement de va-et-vient, de circulation, de fluidité entre l'en-dedans et l'en-dehors, et qui a certainement le pouvoir de réenchanter notre monde.

Aujourd'hui j'honore l'eau de mon corps et particulièrement mon eau de femme qui saigne à chaque lune ; j'honore l'eau de ma maison ; je la célèbre, la prie et la partage lors de rituels et je suis aussi gardienne d'une source dans le bois de Rixensart. C'est arrivé lors d'un projet, alors que nous cherchions à retrouver les sources de Belgique et à leur attribuer des gardien·nes, tout comme cela se fait au Mexique, avec l'aide et le partage d'enseignements de là-bas. Aujourd'hui je peux les instaurer, pour qu'il ou elle en prenne soin, soit là pour elle, entretienne le lien et la rende visible. Depuis que je suis gardienne de cette source, j'ai



amené beaucoup de personnes à sa rencontre. J'aime aller la retrouver et ainsi me retrouver, lui chanter des chants sacrés et avec mes enfants, la nettoyer.

La magie de l'eau est en tout ce qui vit, de l'océan à la jeune pousse, du héron au grain de sable, de la roche à l'être humain. Elle est ce qui nous relie et nous rappelle que nous sommes vivant-es parmi les vivant-es, uni-es dans cette toile qui n'a ni haut ni bas. L'eau est aussi présente au cœur des glaciers, comme s'ils étaient détenteurs d'une immense partie de sa magie et qu'ils la distillaient à leur rythme dans le vivant. Quand les glaciers se brisent, alors toute la magie est trop vite répandue, perdue.

Il est important aujourd'hui que nous retrouvions le désir de prendre soin du vivant dont nous faisons partie. L'eau peut nous l'enseigner, si nous ouvrons nos yeux et nos cœurs.

Propos recueillis avec Frédérique Müller

#### PHOTOS

- 1) Olivia lors de son instauration en tant que gardienne de la source
- 2) Un des autels pour l'eau dans sa maison
- 3) L'autel de la source dont Olivia est gardienne
- 4) Olivia avant une cérémonie



# Retrouver les formes de l'eau

Formes, forces et voix de l'eau

Avec le temps, nous avons réduit la place de l'eau dans les milieux. Nous avons construit nos villes et villages, installé nos infrastructures, non seulement sur les berges, mais plus encore, dans le lit des fleuves.

Reconsidérer la place de l'eau et de ses trajets, prendre en compte la vie qui habite les rives, se sentir appartenir à un territoire, avoir conscience des liens entre l'amont et l'aval, c'est expérimenter un autre rapport au vivant tout en ajustant les modes de gouvernance.

## LA FORME OUBLIÉE

Nous nous représentons généralement les fleuves comme des lignes qui serpentent plus ou moins sur une carte. Mais la forme vivante d'un fleuve est bien plus complexe. Au fil du temps, nous avons simplifié ses trajets. Baptiste Morizot <sup>(1)</sup> explique : « *En Europe occidentale, l'un des grands axes d'aménagement humain des territoires a consisté à drainer et simplifier le réseau hydrologique des bassins versants, dans une lutte contre les marais et les zones humides, pour augmenter la surface des zones cultivables et constructibles.* »

***Cet acte de drainage est dans notre tradition un geste « civilisateur » par excellence.***

Baptiste Morizot fait référence aux travaux d'Élise Catalon sur la métamorphose de nos rivières. « *Elle explique comment, entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, la pensée « aménagiste », qui trouve son origine dans le corps des ingénieurs et leur projet*

prométhéen d'aménager une terre inhospitalière pour le progrès de la société (confondu avec celui de l'économie), est à l'origine d'un projet de contrôle, puis de drainage généralisé des cours d'eau. » <sup>(1)</sup>

Mais aujourd'hui, nous faisons le constat que nos milieux dégradés nous confrontent de plus en plus souvent à des problèmes d'habitabilité des territoires (incendies, crues, perte de biodiversité, sécheresses, etc.) et que l'eau est souvent au centre des grands enjeux. En France, plus de 80 % des cours d'eau sont par exemple en mauvais état écologique, atteints de trois maladies de la rivière : l'incision (la rivière, du fait de sa force érosive, creuse et plonge au lieu de rester à fleur de terre, ce qui aggrave le risque d'inondation) ; la déconnexion (incisée, une rivière n'hydrate plus les terres ni les nappes d'accompagnement, ce qui provoque une sécheresse structurelle) ; la simplification (la rivière ne fait plus qu'accélérer tout droit au lieu de serpenter sur différents substrats et donc, par endroits, de ralentir, percoler, diffuser, plonger, aller à contre-courant, etc.).

Il faut changer nos techniques et notre posture, celle qui alimente le désir de conquête, de contrôle et de domination, celle qui conduit à oublier nos liens avec l'ensemble du vivant, à nous réserver le droit de décider, seul·es, de l'aménagement du territoire en excluant les autres êtres vivants, tel le castor. « Les castors ont été quasiment éradiqués du continent européen pour leur peau et leur castoréum, mais aussi parce qu'ils aménageaient le territoire en produisant des effets qu'on ne contrôlait pas : à l'époque où les modernes voulaient être les seuls aménageurs de la terre, les castors étaient des rivaux nuisibles qui nous empêchaient d'améliorer le monde suivant notre croyance de ce qui était bon pour les milieux (c'est-à-dire en fait, pour notre usage des milieux) » explique Baptiste Morizot <sup>(1)</sup>.

## RETROUVER LA MÉMOIRE DE L'EAU

Le paysage a été radicalement transformé jusqu'à effacer de nos représentations l'image d'une rivière vivante et faire disparaître le mot qui lui était associé. « Indice qui signe notre

amnésie : le mot qui nomme ce qu'est une rivière non mutilée, pleinement fonctionnelle, en pleine santé, n'est pas connu de la plupart d'entre nous. C'est le mot « anabranché » (c'est-à-dire doté de chenaux multiples). » ...

**Le mot français « rivière » nomme en fait dans notre usage social courant le lit mineur, le lit apparent. Mais la rivière réelle n'a jamais été la ligne bleue sur la carte.**

... « Nous avons figé l'image de la belle rivière au moment de sa simplification, quand elle était déjà affamée de structures. »  
« Nous avons nommé « rivière » le seul lit mineur du cours d'eau, linéaire, unique, simplifié, rectifié et incarcéré dans des berges souvent endiguées, pour la contenir dans son lit en inventer un monde dans lequel il est anormal qu'elle en sorte – dans lequel son seul droit est d'y être cantonnée » <sup>(1)</sup>.

**« Nous avons inventé une manière de représenter la rivière qui la déconnecte des terres. »**

**Nous avons oublié les véritables formes de l'eau, ses largeurs et ses sillons, ses tempéraments. Plus grave encore, nous nous sommes habitués à son absence.**

Dans les milieux transformés par la Modernité, nous souffrons d'une amnésie environnementale. Peter H. Kahn est à l'origine de ce terme. « À chaque génération, la dégradation environnementale s'accroît, mais chaque génération tend à considérer cet état de

dégradation comme un état normal », expliquait-il il y a dix ans dans *Psychology Today*. « J'appelle cela l'amnésie environnementale générationnelle, et cela n'a pas seulement à voir avec le conditionnement culturel, car même quand les enfants apprennent quels sont les problèmes environnementaux, ils continuent à considérer ceux-ci à travers le prisme de ce qu'ils ont expérimenté comme étant normal dans leur enfance » <sup>(4)</sup>. Stéphane Durand parle, quant à lui, d'amnésie écologique pour décrire cette capacité à négliger un certain nombre de lois et de percepts qui régissent le fonctionnement de la planète.

## Nous avons acquis la capacité à oublier ce qui vit autour de nous.

Nous oublions même jusqu' à l'existence passée de certaines espèces. Lors d'une interview <sup>(6)</sup>, le biologiste raconte par exemple comment la disparition d'un dauphin d'eau douce en Chine, le Baiji qui vivait dans le Yangtsé, a été actée par les scientifiques dans les années 2000. Quelques années plus tard, 75 % des pêcheurs ont déclaré ne jamais avoir entendu parler de ce dauphin. L'espèce a disparu, ainsi que l'idée même de l'animal. « Le problème n'est pas seulement que nous sommes coupées de la nature, c'est que nous sommes coupées de la coupure » explique Baptiste Morizot dans *Vivant parmi les vivants*. Vinciane Despret continue sur la difficulté de notre posture. Face à la destruction des écosystèmes, nous devons prendre conscience de la coupure opérée entre monde humain et non-humain, sentir la blessure et la perte, mais sans pouvoir mesurer l'étendue de ce qui a été perdu.

Au sujet de l'évolution des imaginaires, Anne-Caroline Prévots <sup>(5)</sup> a de son côté constaté l'appauvrissement et la réduction progressive de nos représentations de la nature dans les productions Disney depuis les années 80. La chercheuse compare par exemple deux films qui se passent à Paris : *Les 101 Dalmatiens* en 1961 et *Le Bossu de Notre-Dame* en 1991. Dans le second, il n'y a plus d'arbres dans les rues de la capitale alors qu'ils sont bien présents dans le premier. Plus intéressant encore, cette disparition des visuels n'est pas en lien avec le message explicite des films qui, eux, soutiennent de plus en plus des causes écologiques.

*Il y a donc une déconnexion entre les enjeux explicites (besoin de préserver la biodiversité) et les enjeux implicites (ressentis, expériences, représentations).*

Nous avons de moins en moins de contacts avec la nature, elle fait donc moins partie de nos imaginaires et de nos identités. De ce fait, nous éprouvons moins le besoin de la protéger, n'ayant pas la conscience de souffrir de la disparition d'une part de nous-mêmes. Robert Pyle parle lui d'une extinction de l'expérience de la nature dès les années 50. Pour revenir à la question de l'eau, Baptiste Morizot <sup>(1)</sup> déplore : « Notre imaginaire de l'eau ne renvoie plus aujourd'hui qu'à un imaginaire appauvri et à un monde abîmé. Ce même imaginaire sert aussi souvent malheureusement de référence aux politiques de restauration. »

## RÉ-HABITER

Notre mode de vie fondé sur l'artificialisation des terres va à l'encontre des besoins de la vie terrienne, dont celui d'être hydraté. « Ce que la Modernité tardive a fait en inaugurant l'ère du drainage, en accentuant tous les dispositifs fluxistes assimilant l'eau à un fluide physique qu'il faut évacuer, accélérer, drainer, déconnecter du milieu vivant, ce n'est pas seulement un problème face aux sécheresses agricoles du changement climatique. C'est une violence faite à 400 millions d'années d'efforts de la vie terrienne, dont nous sommes, pour vivre en environnement hostile » <sup>(1)</sup>. Il faut rendre de la place à l'eau pour qu'elle puisse hydrater les terres. Rendre sa place à l'eau, l'entreprise est complexe. Il y a des aspects géographiques, écologiques, économiques, culturels à concilier sur des territoires vastes, des volumes, et non des surfaces, qui excèdent généralement les frontières administratives et institutionnelles et avec une multiplicité d'acteur·ices.

Embrassant cette complexité, l'idée de « biorégion » apparaît aux États-Unis dans les années 70. **C'est une recomposition des territoires à partir d'un ensemble de caractéristiques biologiques et culturelles et non en fonction des frontières politiques et historiques** : distribution de la végétation et des types de sols ; faune et flore ; contours géographiques ; configuration hydrographique ; particularités climatiques ; habitats et activités humaines ; etc. Cette recomposition implique des changements d'échelle décrits par Kirkpatrick Sale dans *L'Art d'habiter la terre* et des conceptions moins rigides, des frontières plus mouvantes, que celles des cartes. Une grande place est accordée à la population d'un territoire pour en déterminer les limites. « *Lorsqu'il s'agira ultimement de déterminer les frontières biorégionales adéquates, ce sera toujours aux résidents de la faire, aux habitants de cette terre, qui la connaîtront toujours le mieux. Il ne s'agit pas d'un processus si ésotérique ; au contraire, c'était même une réalité à ce point de vue évidente qu'elle faisait partie intégrante de l'organisation des sociétés archaïques* » <sup>(2)</sup>. C'est un territoire redéfini par le vivant qui l'habite.

Le point de départ d'une biorégion est le bassin versant qui correspond à l'ensemble de la surface recevant les eaux qui circulent vers un même cours d'eau ou vers une même nappe d'eau souterraine. <sup>(3)</sup> « *De la source l'estuaire, tout bassin versant est une entreprise cartographique. C'est une autre manière de voir le monde* » <sup>(2)</sup>.

## **Fleuves et rivières ne sont donc que la partie visible d'un vaste réseau hydrographique.**

L'ouvrage *Les Veines de la terre* rassemble des textes variés autour de la notion de bassin versant. Ils sont accompagnés de magnifiques cartes qui représentent les bassins versants cartographiés par Robert Szucs <sup>(7)</sup>. Ces cartes sont autant d'invitations à se représenter les territoires autrement, à se demander à quel bassin versant on appartient, à visualiser toute l'eau autour de nous.

### **LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX**

La ligne de partage des eaux n'est pas seulement le trait géographique qui sépare des bassins versants. Elle est aussi la ligne qui relie des individus et des groupes qui ont quelque chose en partage : l'eau, le territoire, le paysage. Guidé par l'image inaugurale du puzzle, le réalisateur arpente le bassin versant de la Loire et articule des situations en apparence déliées. Il met en lien différents enjeux autour de la gestion d'un territoire : préservation de la biodiversité, activités agricoles, coupe des arbres, création de zones d'activités ou d'habitations, etc. Ici, un barrage qui interrompt la continuité des eaux vives ; là, un talus bloque le regard. Le réseau hydrologique joue normalement la même partition que les petites routes de campagne, celle d'une chevelure sinueuse et non celle des autoroutes qui traversent le paysage sans entretenir de véritable relation avec lui.

### **LA RIVIÈRE**

Les gaves sont des cours d'eau qui dévalent les pentes des Pyrénées. Le gave d'Oloron est magnifique, un des rares dans lequel des poissons migrateurs comme le saumon circulent encore. La rivière est ici un objet paysager mais aussi un objet politique car des questions se nouent, écologiques, agricoles, énergétiques, etc. « *C'est sciemment que j'ai construit un film lacunaire et méandreux* », déclare le réalisateur dans le livret du DVD, à l'image de la rivière qui parfois plonge, souffre, reprend vie, tourne et s'égaré sur les rives. La rivière n'est que la partie visible du réseau hydrographique, une partie d'un tout qui nous échappe et qui se poursuit dans le sol et l'atmosphère. Dans les plis de la rivière se tapit ce qui se dérobe à nos sens et à notre compréhension, que ce soit l'otolithe caché dans le cerveau des saumons ou les microplastiques polluants que les bénévoles ramassent au début du film. L'enjeu est de dévoiler le paysage dans son esthétique mais aussi sans ses tendances lourdes. Et là, il y a parfois des tensions, entre la beauté du lieu, malgré la surexploitation, les discours et les gestes techniques, la conscience des dégradations, la mémoire perdue de ce qu'est une rivière vivante, entre découragement et espoir de régénération. Les paroles qui circulent autour de l'eau se croisent pour alterner entre plan large et détails, entre le vu et l'in-vu.

### RIVAGES, VOLUMES I ET II

7 films de 26 min pour explorer des zones de dialogue entre terre, fleuve et mer, entre vivants humains et non humains : La Camargue, la mangrove de Guyane, la baie du mont Saint-Michel, l'estuaire du Bélon, la baie de Somme ou l'estuaire de la Seine.

### MÉANDRES OU LA RIVIÈRE INVENTÉE

Au milieu de l'été, une bande décide de descendre une rivière dans un radeau de fortune. Les obstacles, physiques et vivants, qu'ils et elles rencontrent témoignent des transformations comme des altérations des cours d'eau. Mêlant road-trip et parole scientifique, le film tisse des liens entre les mondes immergés et submergés dont les prismes multiples engagent une rencontre réparatrice entre humains et non-humains.

## ZONES HUMIDES

Les zones humides sont des écosystèmes indispensables. Elles ne couvrent que 6 % de la surface de la planète mais 40 % des espèces animales et végétales s'y reproduisent. Elles contribuent aussi à modérer l'impact du réchauffement global en stockant le carbone plus que les autres écosystèmes, en purifiant l'eau et en régulant la circulation, prévenant ainsi le risque d'inondations. Plus d'un milliard de personnes dans le monde dépendent des zones humides pour leur subsistance, soit une personne sur huit. Elles figurent pourtant parmi les milieux les plus menacés et disparaissent trois fois plus vite que les forêts. En cinquante ans, 35 % des zones humides ont disparu sous l'effet du drainage, de diverses pratiques agricoles, pollution, surpêche, espèces envahissantes, changements climatiques, etc. Les zones humides sont aussi généralement absentes de nos imaginaires de l'eau.

### MARES ET LAVOGNES

Retenues d'eaux spontanées ou artificiellement creusées par l'homme, les mares ont progressivement émaillé les paysages de nos campagnes. Elles remplissaient selon les régions des fonctions très diverses : usage domestique (cuisine, lessive, etc.), artisanal (feronnerie, vannerie, etc.) ou agricole (irrigation, élevage, rouissage du lin et du chanvre, lutte contre les incendies, etc.). La mare a longtemps été un élément incontournable de la ruralité.

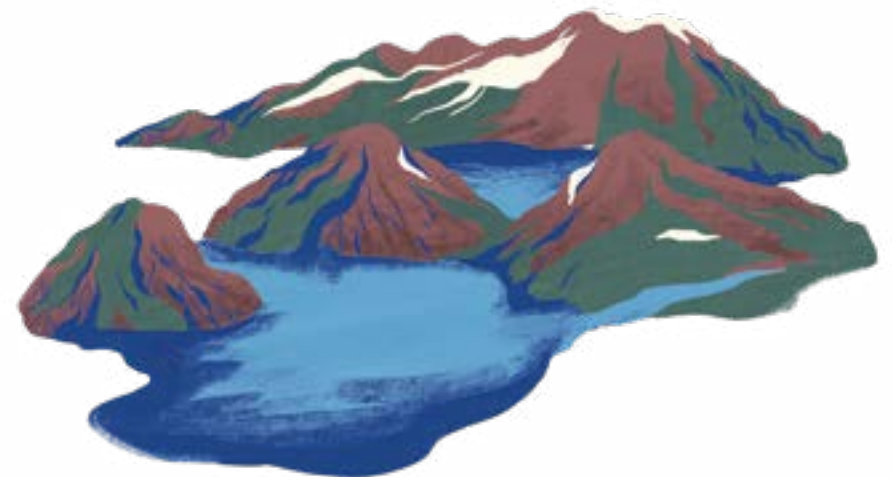
Aujourd'hui, trois quarts d'entre elles ont disparu et certain-es tentent de les préserver.

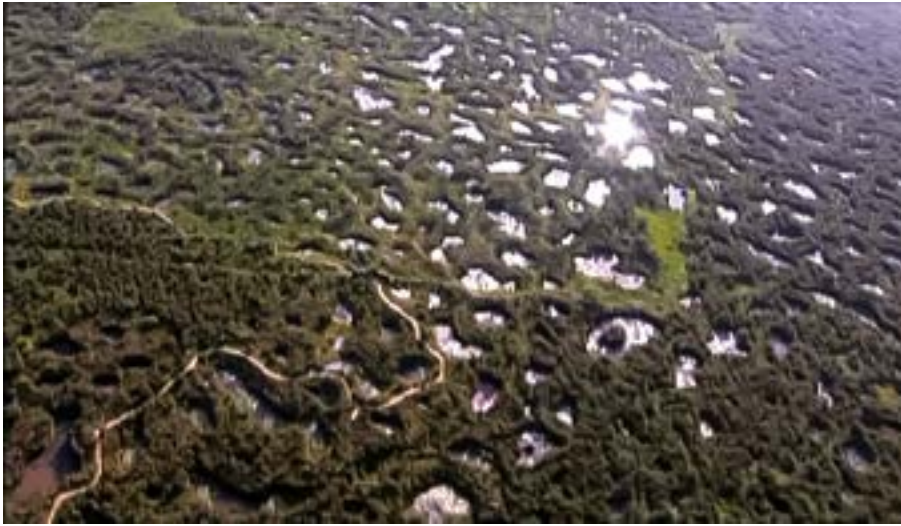
### UN INSTANT DANS LA LUMIÈRE

Ce court métrage a été tourné au cœur du parc de la Brenne, reconnu site RAMSAR, en faveur de la préservation des zones humides, ces mondes d'eau et de reflets.

### Références bibliographiques

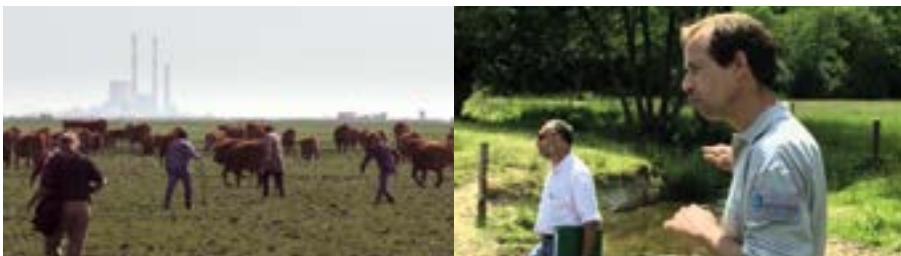
- (1) Baptiste Morizot et Suzanne Husky, *Rendre l'eau à la terre, Alliances dans les rivières face au chaos climatique*, Actes Sud, 2024
- (2) *Les Veines de la terre, Une anthologie des bassins-versants*, Marin Schaffner, Mathias Rollot, François Guerroué, Wild Project, 2021
- (3) Site internet de l'OFB, fiche pédagogique dédiée au bassin versant : [https://professionnels.ofb.fr/sites/default/files/png/PNG%202011/1\\_fiche\\_bv\\_web.pdf](https://professionnels.ofb.fr/sites/default/files/png/PNG%202011/1_fiche_bv_web.pdf)
- (4) Site internet d'Usbek et Rica : <https://usbeketrica.com/fr/article/sommes-nous-frappes-d-amnesie-environnementale>
- (5) Anne-Caroline Prévot - *Les représentations de la nature se simplifient-elles depuis 70 ans ?* <https://sfecologie.org/regard/r56-a-c-prevot-disney/> - 2014
- (6) Interview Philippe Jacques Dubois : <https://dai.ly/xmskne>
- (7) Site internet de Robert Szucs : <https://www.grasshoppergeography.com/>





© Photos du documentaire *Mares et Lavagnes*

© Photos du documentaire *La Ligne de partage des eaux*



© Photos du documentaire *La Rivière*



## Prendre soin de l'eau verte pour régénérer les milieux

Enthousiasmé-es par le développement de l'association française de l'hydrologie, Nathalie Wathélet (Formatrice et consultante en permaculture), Thierry André (Agriculteur du Vivant) et Christophe Nothomb (Conseil en gestion de l'eau) se sont réunies pour organiser la visite de Samuel Bonvoisin, ingénieur agronome, en Belgique en avril 2024, et pour lui donner l'opportunité de partager ses connaissances et rencontrer quelques acteurs belges sur leur terrain. Ces rencontres ont suscité beaucoup d'enthousiasme et l'association belge est née. Aujourd'hui l'association Hydrologie Régénérative Belgique est en voie de devenir une ASBL, mais son histoire ne fait que commencer. Elle porte quatre grandes missions : capitaliser et diffuser les connaissances en matière d'hydrologie régénérative ; partager les retours d'expériences sur les territoires et les espaces pilotes ; promouvoir la formation et la recherche ; permettre l'émergence d'un réseau collaboratif associant experts, porteurs de projet agricole, acteurs institutionnels et citoyens pour porter le changement.

### PRINCIPES DE L'HYDROLOGIE RÉGÉNÉRATIVE

**NW :** En hydrologie régénérative, il faut agir

sur trois plans : l'eau, le sol et l'arbre.

**CN :** Ces trois plans permettent d'agir sur trois temporalités. On peut obtenir un effet immédiat de certains aménagements d'hydraulique douce sur l'eau. L'arbre ou la haie ont des effets plus lents car ils mettent entre trois et dix ans



à pousser, et pour un effet sur la régénération du sol (amélioration de l'effet éponge), il faut compter entre un et dix ans en fonction des situations.

**TA :** L'hydrologie, ce n'est pas que l'eau. C'est une combinaison de plusieurs éléments. Quand on se lance dans la construction de grands ouvrages qui ne s'intéressent qu'à l'eau, on ne règle pas grand-chose. Il manque l'approche globale à plus long terme et à l'échelle d'un territoire. Aujourd'hui, les situations amènent à mettre en lien des structures et des disciplines variées. Les quatre grands principes de l'hydrologie régénérative sont :

- Ralentir l'eau pour qu'elle ne s'écoule pas trop vite vers la mer. Comment peut-elle nourrir au mieux le milieu qu'elle traverse ?
- Répartir l'eau qui va naturellement

se diriger vers les vallées et les creux. Comment la retenir et la redistribuer vers les crêtes ?

- Infiltrer l'eau. Comment le sol peut-il retenir l'eau afin d'alimenter la végétation ?
- Stocker l'eau pour favoriser la recharge des nappes phréatiques.

Le nouvel élément qu'apporte l'hydrologie régénérative, c'est l'importance de l'eau verte, l'eau qui est stockée dans la végétation. C'est un des vecteurs méconnus du cycle de l'eau. Dans certains pays, la part d'eau véhiculée dans le cycle tel qu'il est enseigné à l'école ne représente que 20 % de l'eau qui tombe sur un territoire. En Chine, par exemple, 90 % de l'eau vient de la végétation. En Europe, 40 %. Au niveau mondial, entre 30 et 40 % vient des océans et entre 60 et 70 %



vient de l'évapotranspiration. Les représentations actuelles invisibilisent l'importance de la végétation.

**CN:** Notre action consiste à modifier la représentation du cycle de l'eau et à permettre de justifier des interventions de remise de végétation pérenne partout, dans l'agriculture, dans les villes, en milieu rural, etc.

**TA:** J'aime bien comparer le cycle de l'eau au fonctionnement du *Pony Express*. Pour communiquer, il fallait changer régulièrement de cheval et avancer de poste en poste. Le cycle de l'eau fonctionne de la même manière. La station de *Pony Express*, c'est le végétal, qui permet de se ressourcer et de partir plus vite et plus loin. Mais si on supprime une station, le cycle

s'arrête. Cette image témoigne du dynamisme du cycle de l'eau. Il faut savoir qu'en Belgique, depuis 1945, les terres agricoles sont passées de 4 à 5 % de taux de matière organique à 2 % dans les cas positifs. On a donc perdu une capacité de rétention d'eau importante de l'ordre de 400 à 500 m<sup>3</sup> par hectare. Quand on augmente les terres agricoles, de 1 % de matière organique, on augmente sa capacité de rétention de +/- 200 m<sup>3</sup> par hectare. En cas d'inondation, les eaux chargées causent aussi beaucoup plus de dégâts qu'une eau claire. Elles ont plus de force, elles ont plus de masse et provoquent plus de dégâts sur le long terme. C'est pour cela que nous insistons sur le triptyque « eau

- sol - végétal ». Avec par exemple des aménagements comme des fossés d'infiltrations (des baissières).

**NW:** Nous proposons des aménagements doux dans les zones sujettes à l'érosion fondés sur la topographie des lieux tels que ceux imaginés par Perceval Alfred Yeomans (1904-1984) en Australie qui cherchait à reconsidérer les pratiques agricoles et l'aménagement de sa ferme afin d'en augmenter la résilience face aux sécheresses. De cette expérience est né le *Keyline design*. C'est une alternative aux aménagements lourds en béton, coûteux en énergie, etc., qui prend en compte les « points clés » (key point) des endroits de creux d'une vallée. Avec le temps, il y a eu un effet de simplification dû à une énergie bon marché. Nous avons peu à peu remplacé des systèmes qui demandaient sans doute de l'entretien, de la réflexion et du travail collectif, par des outils tels que les pompes, etc. Mais aujourd'hui, nous souffrons, les agriculteur·ices en particulier, à la fois de la hausse du prix de l'énergie et de la perte d'un environnement riche et fertile qui rendait des services écosystémiques. Ils et elles ont perdu certaines connaissances (dans les polycultures par exemple) et la capacité de s'organiser de manière collective. À cause du changement d'échelle, de la segmentation, du recours à la technique et aux machines, le rapport au vivant a changé. Il y a eu un éloignement.

**CN:** Cette segmentation s'accompagne d'une hyperspécialisation. En Bretagne, on ne sait par exemple plus quoi faire des effluents (excréments de cochons) et à d'autres endroits, on manque de fertilisants. Au niveau des territoires, cela n'a pas de sens.

## CHANGEMENT DE PARADIGME

**CN:** Pour moi, l'hydrologie régénérative remet en cause cette hyperspécialisation. Les territoires ont perdu de leur souveraineté (au sens d'autonomie). Il est devenu difficile de faire des choix tellement nous sommes intégré·es dans un système global qui nous pousse à faire venir d'ailleurs ce qui manque. Il s'agit donc de, petit à petit, nous rapprocher de la production agricole du territoire local. Le plus gros changement est un changement de mentalité : passer de la spécialisation à la résilience et à l'autonomie ; changer d'approche et de mode de gouvernance.

**TA:** Moi, j'ai envie de parler d'humilité. Nous n'abordons pas les choses de manière globale. Quand on optimise, on oublie les forces bien plus puissantes que les nôtres. Vouloir optimiser, c'est oublier la robustesse. Or le vivant ne fonctionne que par la robustesse (avec des redondances par exemple comme la photosynthèse). La photosynthèse est un processus par lequel une plante ne capte que 0,3 % de l'énergie solaire qui arrive.

Mais c'est suffisant, car une masse gigantesque capte cette énergie.

**NW:** Humilité dans le vivant aussi. Lors d'un stage dans la Drôme avec les Indiens Kogis par exemple, j'ai pu observer cette posture d'humilité face au vivant. Venus en visite sur un site de captage, ils ont été surpris par le fait que nous prenions toute l'eau de la montagne sans rien laisser aux animaux qui venaient là pour s'abreuver. Si les animaux ne viennent pas, ils ne se frottent plus aux plantes, le pollen ne circule plus, etc. Tout l'écosystème est bouleversé.

On ne pense plus aux autres qu'humains et on ne pense plus à l'être humain comme faisant partie du vivant. Les pratiques d'hydrologie régénérative proposent de revenir de manière plus holistique à tout ce vivant même si nos interventions concernent les besoins humains.

**CN:** Cela me fait penser au concept d'amnésie environnementale. On ne vit plus dans le même monde que celui de nos grands-parents. Il est devenu difficile de mesurer ce qui est perdu. On ne peut pas imaginer ce qui a disparu. C'est le concept de « référence mobile. » Les pratiques d'hydrologie régénérative servent à imaginer des paysages qui permettent de retrouver une certaine harmonie, même si elle diffère de celle du passé. C'est une recreation qui rend de l'espace au vivant.

**CN:** Il faut aussi prendre en compte la nature de milieu. « Faire avec » plutôt que de chercher à imposer son projet. Si je veux faire partout de la pomme de terre ou du colza, alors cela implique

des interventions très lourdes. Il faut aujourd'hui réfléchir aux usages possibles des différents lieux et cela produit une autre diversité.

**NW:** La diversification permet aussi d'améliorer la résilience d'un territoire. C'est aussi l'intérêt de réfléchir de manière plus globale.

**TA:** Il va falloir aussi changer d'échelle. Sortir d'une réflexion à la parcelle pour entrer dans une réflexion à l'échelle du bassin versant. Cela entraîne un nouveau type de gouvernance.

## QUALITÉ DE L'EAU ET MOUVEMENT

**NW:** Les pratiques d'hydrologie régénérative ont aussi un effet de dépollution, différente du tout-à-l'égout actuel. Aujourd'hui, les eaux sont canalisées et partent vers la mer. Ici, c'est un autre système qui permet de régénérer l'eau en termes de qualité. Autre aspect concernant sa qualité, nous sommes les seuls mammifères à y déféquer et ensuite devoir la dépolluer alors que cela pourrait être une ressource précieuse pour nos sols.

**TA:** L'eau fait se développer la vie en elle, dont les micro-organismes qui vont dépolluer. Elle doit pour cela être en contact avec l'air. Dans les pratiques de dépollution, il faut aérer l'eau, remettre du lien entre l'eau et l'oxygène pour lui permettre d'être nourrie et de se régénérer

en faisant travailler les bactéries et les algues qui y sont présentes. L'anaérobiose engendre la pollution et les mauvaises odeurs.

**NW:** D'où la question du stockage de l'eau. Les Kogis, en visite dans la Drôme, ne fermaient jamais totalement le robinet de la source. Ils laissaient couler l'eau, car le mouvement est un élément fondateur pour eux. C'est dans le sol qu'on peut la stocker le mieux pour qu'elle soit la plus vivante et non dans des espaces fermés où l'on risque des développements inadéquats.

Propos recueillis par Frédérique Müller

En Belgique :

[www.hydrologieregenerative.be](http://www.hydrologieregenerative.be)

En France : [www.puhr.fr](http://www.puhr.fr)



### PHOTOS

- 1) Site de Nassogreen à Nassogne : Baissières et bassins de stockage d'eau @ Nathalie Wathélet
- 2) Association Hydrologie Régénérative Belgique - @ Claire Lengrand (Revue Valériane)
- 3) Schéma d'une baissière dessiné pendant l'entretien

## Le comportement des sols

*Aurore Degré est professeure de physique des sols et d'hydrologie à Gembloux Agro-Bio Tech. Elle s'intéresse aux qualités des sols dans les questions de l'eau.*

### LA PHYSIQUE DES SOLS

Je suis issue d'une formation d'ingénieure agronome (aujourd'hui bioingénieure). Je travaille donc dans le monde du vivant (les écosystèmes naturels et anthropisés) avec une vision d'ingénieure, c'est-à-dire que je quantifie et que j'active des outils de mesure et de modélisation du fonctionnement des systèmes complexes. L'objectif d'un modèle, c'est de pouvoir analyser les impacts d'un changement au sein du système et de pouvoir se projeter dans un avenir incertain. Comme je viens du monde de l'agronomie, nous avons (avec notre groupe de recherche à Gembloux) beaucoup travaillé dans les zones naturelles et agricoles, mais avec des

points d'attention de plus en plus nombreux envers les zones urbaines. Nos outils sont basés sur les cycles de la nature. Nous appréhendons la gestion de l'eau à travers ce prisme et jouons avec les sols, les profondeurs d'enracinement, l'évaporation des végétaux, etc., à la différence des ingénieurs civils qui vont davantage penser en termes d'infrastructure, stockages en dur, barrages, bassins d'orage, canalisations, élargissements des chenaux, etc. Ce sont des visions complémentaires. Je fais de l'hydrologie, mais aussi beaucoup de physique des sols. Ce qui m'intéresse, c'est le rôle du sol comme couche d'interfaçage entre le climat, les conditions météorologiques, le type de précipitations, le sol et le sous-sol. C'est la couche formée par le complexe sol-plante qui va déterminer



les quantités d'eau qui vont s'infiltrer, ruisseler ou s'évapotranspirer. Il faut donc travailler à la bonne compréhension des caractéristiques du sol (profondeur, composition, historique de leur gestion, etc.). L'idée est d'établir le lien entre la manière dont les sols ont été gérés et leur comportement hydrodynamique. C'est important, car nous subissons (ou ne faisons pas) les conséquences du changement climatique. En revanche, si nous sommes véritablement les gestionnaires de notre territoire, nous pouvons avoir la main sur chaque

goutte d'eau qui touche nos sols et faire en sorte que ceux-ci soient plus résilients. Cette idée permet d'élaborer des récits dans lesquels nous retrouvons un peu de pouvoir d'agir. L'image que nous avons du cycle hydrologique est très idéalisée. Nous nous représentons mal l'eau souterraine par exemple, sous la forme d'une piscine alors que ce sont généralement des roches saturées. D'une manière générale, c'est vrai pour toute l'eau cachée. Par ailleurs, l'impact des activités humaines est peu représenté: imperméabilisations, prélèvements, déviations, irrigations,



eaux de process dans les industries, ainsi que les rejets (eau modifiée dans sa température, composition, localisation), etc. Toutes les perturbations anthropiques du cycle hydrologique sont très rarement représentées. C'est quelque chose sur lequel on doit travailler pour montrer à quel point nous modifions nos écosystèmes, que ces modifications ont un impact et que nous devons être conscient.es des limites à ne pas dépasser.

## UN NOUVEL ÉQUILIBRE

Il faut aujourd'hui trouver un nouvel équilibre. Nous n'avons jamais connu les conditions de vie que nous allons connaître dans quelques années. Nous devons réussir à induire des

écosystèmes qui puissent être en équilibre avec notre nouveau monde. Par le passé, nous avons essayé de créer un réseau hydrographique totalement canalisé et contrôlé. Nous nous sommes rendu compte que ce n'était pas une bonne idée et qu'il valait mieux travailler avec la nature plutôt que de lui imposer notre vision et nos besoins. Je suis consciente que cela reste une vision anthropocentrée.

La difficulté, c'est d'avoir affaire maintenant à une situation très erratique. Nous vivons dans un état instationnaire extrêmement inconfortable pour pouvoir prévoir les événements, mais il est important d'arriver à ralentir le cycle hydrologique qui est en train de s'accélérer. Nous avons des séquences inédites de précipitations énormes sur des temps très courts, puis par ailleurs



des périodes de sécheresse très longues. Ces phénomènes augmentent la variabilité du cycle hydrologique. Ce paramètre de la variabilité fait partie des indicateurs des limites planétaires identifiées par le centre de Stockholm. Il concerne l'eau verte et l'eau bleue et, dans les deux cas, l'indicateur est basé sur la variabilité du cycle, car sur Terre (répartition géographique et temporelle). La quantité d'eau, elle, ne change pas.

## METTRE L'EAU EN SÉCURITÉ

Une fois que l'eau est entrée dans le sol, elle est en sécurité. Ce principe peut s'appliquer aux zones naturelles, agricoles et urbanisées. Nous essayons de faire passer ce message de manière aussi opérationnelle et

pragmatique que possible. Dans la vallée de la Vesdre par exemple, nous avons travaillé avec Paola Vigano et Jacques Teller qui ont rassemblé autour de la table des hydrologues et des hydrauliciens, mais aussi des architectes, urbanistes, sociologues, économistes, etc. Cela a permis de croiser des regards très différents sur un même territoire. Une fois ce travail coopératif terminé, quand nous avons chiffré, nous nous sommes rendu compte que certains sols n'étaient en fait pas capables d'infiltrer plus que ce qu'ils infiltraient aujourd'hui. Il faut alors trouver d'autres solutions. Et, sur les sols qui peuvent infiltrer davantage, comment concilier ce besoin avec les usages actuels (agriculture et urbanisation) ? Tout le système doit évoluer, dont le foncier. C'est une question globale sur la société à laquelle le technicien

hydrologue n'a pas de réponse. Ce dernier peut apporter une réponse technique, mais la vraie question est sociale. Comment la société peut-elle se structurer pour le bien de toutes et tous dans un objectif d'équilibre avec le nouveau climat qui nous attend ? Nous trouverons toujours des réponses techniques. Mais elles impliquent des transformations radicales sur l'ensemble de la société. C'est cela qui détermine la faisabilité ou non d'un projet.

Notre imaginaire reste très gouverné par ce qui nous est proche et récent, nous avons du mal à nous projeter dans un imaginaire qui serait très disruptif en termes de paysages. Le changement climatique nous pousse à aller chercher de l'inspiration dans le passé chez nous, mais aussi ailleurs, dans des contextes qui connaissent des sécheresses ou des périodes de pluie beaucoup plus longues depuis longtemps. Nous devons combiner ces imaginaires et trouver des solutions à la fois pour les périodes de sécheresse, mais aussi d'excès d'eau. Les terres agricoles de la Hesbaye sont par exemple d'anciennes régions marécageuses qui ont été drainées. Il faut retrouver de la place pour l'eau dans ces paysages. Cela est saisissant quand on regarde les vieilles cartes de Ferraris (Cartes de Ferraris (1770-1778) sur le Géoportail de la Wallonie). Dans la région d'Upigny, en amont du bassin versant de la Meuse par exemple, là où il y avait des marécages et des forêts de part et d'autre des rivières sinueuses,

il y a maintenant des rivières au lit profond et plus rectiligne. À cette époque-là, l'eau pouvait déborder sans provoquer de dégâts. Dans certains cas, il faut reconsidérer l'emplacement des terrains à bâtir pour laisser de la place à l'eau. Il y a aussi des solutions techniques telles que les reméandratons de rivière, les zones d'immersion temporaires, etc. Ce sont des procédés qui permettent de faire déborder les rivières dans des endroits où cela ne cause pas de dommages. Mais on ne peut trouver une solution technique qui ne coûte rien ou qui ne modifie en rien les habitudes de personne et qui ne concerne aucune superficie du territoire.

## POUR DES SOLS AGRADÉS

Sur la question agricole, le coût des externalités négatives (dont les coulées de boue) n'est par exemple pas pris en compte. Les sols agricoles subissent une érosion très importante; or c'est vraiment la peau de la Terre. Si nous brossons notre peau continuellement, nous allons nous blesser. De la même manière, si nous consommons le sol, nous allons nous trouver sur la roche mère qui n'est, elle, absolument pas nourricière et qui ne permet aucune production végétale. Cela signifie que le sol n'a pas une valeur en mètres carrés comme nous l'évaluons

généralement, mais en mètres cubes, en épaisseur et en qualité. Ce qui permet aux plantes de traverser une période de sécheresse, c'est le fait que leurs racines puissent s'enraciner dans la profondeur du sol. L'érosion est un phénomène naturel, car les sols se renouvellent. Il y a un équilibre entre la pédogenèse (formation naturelle des sols) et l'érosion à raison de deux tonnes par hectare et par an. Aujourd'hui, l'érosion en Belgique est estimée à hauteur de quarante tonnes par hectare et par an. Cette érosion est le résultat d'une érosion hydrique (qui donne les coulées de boue), mais est aussi liée au labour, aux récoltes (plusieurs tonnes de sol par hectare partent avec les betteraves par exemple). Grossièrement, nous consommons donc vingt fois trop vite notre sol.

Nous ne nous en rendons pas compte, car nos sols sont très riches. Nous sommes dans une ceinture extraordinaire de dépôt du quaternaire très fertile, parfois sur plusieurs mètres. Malgré le taux d'érosion important, on ne constate donc pas encore de réelle baisse de la productivité, mais cela ne durera pas et la chimie ne pourra pas tout compenser. Nous sommes vraiment en train de perdre notre capital sol. Le fait que certains sols n'absorbent plus l'eau n'est pas une fatalité. Les sols sont dégradés depuis qu'on les exploite de manière intensive, c'est un fait. Mais nous pouvons aussi agrader les sols ! Il faudra du temps pour le

faire, mais là est la vraie solution. Nous pouvons simplifier le travail du sol, l'enrichir en matière organique, maintenir une couverture végétale diversifiée et ne jamais laisser un sol nu, réduire voire arrêter d'utiliser les biocides, car ce qui fait qu'un sol se structure, c'est le réseau mycélien et celui-ci est attaqué par les biocides. Pour que les sols fonctionnent mieux au niveau hydrologique, il faut investir dès aujourd'hui dans des sols qui peuvent tripler ou quintupler leur capacité d'infiltration par rapport à la situation actuelle. Chaque centimètre carré compte !

Propos recueillis par Frédérique Müller

### PHOTOS

- 1) Essai de sousolage dans une ferme aménagée
- 2) Condroz, en hydrologie régénérative dans le brabant wallon
- 3) La Vesdre

# Tisser des alliances

Formes, forces et voix de l'eau

Nous avons dégradé nos environnements de vie et porté atteinte aux processus qui pouvaient leur permettre de se régénérer. Parmi ces cycles, ceux de l'eau. Nos terres sont désormais à la fois asséchées et plus sujettes aux inondations.

Pour tracer de nouveaux chemins vers des paysages

hydratés, sereins et résilients, nous devons nous réconcilier avec les forces de l'eau. Pour cela, nous pouvons compter sur un allié qui, lui, n'a pas perdu la mémoire de l'eau.

## FAIRE ALLIANCE AVEC LE PEUPLE CASTOR

Pour Baptiste Morizot <sup>(1)</sup>, l'enjeu est aujourd'hui de conjurer le désert qui vient, non seulement au sens des sécheresses, mais surtout en référence aux conditions de vie qui deviennent de moins en moins hospitalières pour la vie humaine et non-humaine.

*Il nous faut comprendre les grandes dynamiques qui rendent le monde habitable et les respecter.*

Les dynamiques de l'eau font partie de ces forces que nous n'avons pas assez soignées, pas assez comprises, alors que nous cherchions à nous prémunir des sécheresses et des inondations. Aujourd'hui, l'aménagement des berges et la volonté de contrôler les cours d'eau avec des actions lourdes apparaissent comme mal adaptés et contre-productifs pour aujourd'hui et demain.

Pour permettre aux forces de la nature de se régénérer, il faut changer de perspective. L'eau nous oblige justement à nous décentrer, à considérer l'importance cruciale des écosystèmes et des cycles desquels nous dépendons comme ceux de l'eau, à penser notre condition d'être vivant parmi les vivants, à nous

replacer dans le temps long. Dans cette perspective, Baptiste Morizot s'est associé à Suzanne Husky <sup>(1)</sup> pour partager le récit d'une alliance avec le peuple castor, espèce persécutée en même temps que les fleuves étaient contraints. Ce travail est le fruit d'une rencontre, pas tant avec l'animal en tant que tel, mais avec la force castor. Baptiste Morizot explique : « *Ce n'est pas pour des raisons patrimoniales que nous défendons le castor : c'est parce que nous avons asséché les terres, et que face au réchauffement climatique et à la fin des énergies carbonées bon marché, il nous faut passer à une ère de la réhydratation des continents.*

## **Or le castor est le grand réhydratateur des milieux, il amplifie la vie » <sup>(1)</sup>.**

Et il le fait sur un mode qui nous est devenu étranger. C'est en l'observant que nous pouvons apprendre à lire la rivière.

Le peuple castor peut nous guider. Pour cela, il faut se souvenir de son rôle oublié et occulté par le récit de la Modernité qui accorde à l'être humain seul, le pouvoir et le droit de façonner les milieux. Par son action (construction de barrages), le castor ralentit la circulation de l'eau alors que la Modernité s'est développée avec le drainage et l'évacuation la plus rapide possible de l'eau vers la mer.

Baptiste Morizot <sup>(1)</sup> explique de manière détaillée le rôle des castors, sur le temps long, dans l'évolution des terres vers l'établissement de conditions favorables au développement des sociétés humaines. En synthèse, quand les glaciers se sont retirés en Europe du Nord, durant la transition entre le paléolithique et le mésolithique, ils ont laissé la place à des steppes puis à des forêts. En espèces pionnières, les castors ont façonné de nouveaux paysages au sol fertile. Ils étaient alors omniprésents et jusqu'à cinquante fois plus nombreux que les êtres humains. « *Le début de l'Holocène en Europe du Nord peut être considéré comme un « événement castor » ouvrant la voie à l'histoire humaine postglaciaire au-dessus de 50° de latitude Nord » <sup>(1)</sup>. Le castor a donc joué un rôle de facilitation écologique pour l'espèce humaine. Il crée des mondes pour lui et pour d'autres. Cela rappelle que ce ne sont pas les êtres humains qui rendent le monde propice à la vie. « *Depuis quelques milliards d'années, c'est le vivant qui rend la planète Terre habitable. Pour les formes de vie dont nous sommes une expression**

*tardive.* » <sup>(3)</sup> Nous respirons l'oxygène produit par les végétaux, nous mangeons les fruits et légumes pollinisés par les insectes sauvages et les récoltes favorisées par la faune des sols, etc.

L'enjeu du travail de Baptiste Morizot et Suzanne Husky est de « rendre littérale et sérieuse pour la société qui vient une idée considérée comme fictionnelle, infantile et archaïque par la Modernité : l'idée d'alliance avec des vivants non humains, avec des puissances autres qu'humaines » <sup>(1)</sup>. Cette proposition réagence profondément les représentations de nos liens avec le vivant et le champ des moyens que nous pouvons mettre en œuvre pour que les milieux se portent mieux. Elle nous oblige à un travail de déconstruction en nous engageant dans des alliances avec des parts du vivant qui étaient jusque-là déconsidérées.

## **PARTICIPER AU PROCESSUS D'AUTOGUÉRISON**

Pour véritablement changer de paradigme et ne pas reproduire les erreurs de l'exploitation mortifère, **l'alliance doit être au service d'alternatives et de pratiques respectueuses du vivant grâce à des techniques low-tech et low-carbon.** Il faut reprendre la rivière aux machines, passer de l'ère du drainage avec son monde fait d'intrants chimiques, de pompages excessifs et d'infrastructures lourdes et coûteuses à celle de la réhydratation et des actions douces et réversibles. L'approche ne doit pas être utilitaire, mais viser un mutualisme multi-espèces, s'engager dans une réciprocité <sup>(1)</sup>. Quand Baptiste Morizot a élaboré cette notion d'alliance, il s'inscrivait dans une démarche critique de la notion de services écosystémiques (les services rendus par les écosystèmes aux sociétés humaines). Pour lui, cette notion a été récupérée et pervertie par des usages du milieu, incompatibles avec sa préservation. Au lieu de services rendus aux sociétés humaines, il s'agit en réalité de soutenir un système économique dominant (installation de ruchers dans des monocultures toxiques par exemple). Les alliances doivent donc être tissées dans un mouvement de réciprocité et contre les usages de la terre insoutenables comme l'usage d'intrants chimiques <sup>(2)</sup>.

C'est ainsi que les humains commencent à imiter les castors et à construire des barrages pour libérer la rivière et hydrater les terres. Cette pratique implique trois décalages par rapport aux tendances habituelles dans la restauration des cours d'eau : d'abord, elle permet d'élargir le champ en ne se limitant pas au lit mineur, mais en considérant le milieu rivière dans son ampleur et sa diversité, c'est-à-dire en impliquant les différents écosystèmes influencés par le cours d'eau ; elle élargit le débat aux questions climatiques en pariant sur l'effet castor ; enfin, elle invite à passer d'une approche fondée sur les formes à une approche fondée sur les processus qui ne veut pas tenter de figer ce à quoi une rivière doit ressembler, mais de réactiver ce qu'une rivière fait, comment elle le fait.

## ***Cela implique de viser non pas un résultat fini et figé, mais de réactiver des processus, car les barrages castor ne bloquent pas l'eau.***

La rivière reste vivante et mouvante. L'intention de l'alliance n'est ni de restaurer ni de stabiliser ce à quoi une rivière naturelle doit ressembler. « Ce ne sont pas des structures stables qui sont recherchées, mais des forces autonomes et régénératrices » <sup>(1)</sup>.

Plutôt que le mot restauration, Baptiste Morizot préfère donc le mot « régénération », qui sous-entend que l'agentivité est partagée entre êtres humains et non-humains. Il s'agit de mettre en place des processus qui permettent d'agrandir les milieux, de reconnecter la rivière aux terres et de complexifier les tracés et les modes d'expression de la rivière, de « lui rendre ses verbes d'action » <sup>(1)</sup>.

## **DIALOGUER AVEC LA RIVIÈRE**

Les barrages inspirés par les castors sont considérés comme relevant d'une conversation avec la rivière. Et pour converser avec la rivière, il faut déconstruire le sens habituel donné aux mots, se défaire de l'idée que l'on communique lorsqu'une information est émise intentionnellement à l'égard de quelqu'un. Baptiste Morizot puise dans les travaux de Gilbert

Simondon pour qui « il y a communication dès qu'il y a réception d'information, et cela même quand le signe n'est pas émis volontairement ». « En ce sens, la rivière répond à nos actes, et souvent de manière imprévisible. Nous communiquons quand nous lui proposons un amas de bois, elle répond quand elle le balaye, le déplace ou le ménage » <sup>(1)</sup>. La rivière répond avec son propre vocabulaire, son vocabulaire d'action (ralentir, accélérer, plonger, contourner, faire contre-courant, etc.).

Le castor, pour Baptiste Morizot et Suzanne Husky, est un visage qu'on donne à la rivière pour accéder à son étrangeté. Il participe à la même force. « Les castors ont acquis, par co-évolution, une compréhension supérieure de la rivière, si difficile à penser pour nous. Ils sont des intercesseurs entre nous et les rivières, ils sont des corps intermédiaires qui ont compris ce qu'on ne comprend pas, du fait d'une intimité de millions d'années avec la rivière, avec le flux comme habitat quotidien, avec l'érosion pour salon, les crues pour chambre à coucher, et les sécheresses pour jardin. » ... « les castors sont ce faisant des diplomates rivières qui nous apprennent la mesure, ses us et coutumes, comment ne pas faire de faux pas, en se fondant sur eux : ce sont des traducteurs de limites » <sup>(1)</sup>.

« L'enjeu n'est pas de surinvestir le rôle du castor ni leur retour, mais d'explorer ce que le rôle nous fait comprendre de notre monde commun » <sup>(1)</sup>. En faisant alliance, nous ne sommes plus seul-es et nous pouvons participer à l'autoguérison du monde.

## **SUR YOUTUBE**

**PARTAGER C'EST SYMPA**

**CHANTIER CASTOR AVEC BAPTISTE MORIZOT : LA RIVIÈRE RÉPOND FORT !**

Baptiste Morizot explique comment soigner les rivières avec une méthode low-tech inspirée par les castors.

### **Références bibliographiques**

- <sup>(1)</sup> Baptiste Morizot et Suzanne Husky, Rendre l'eau à la terre, Alliances dans les rivières face au désert qui vient, Actes Sud, 2024
- <sup>(2)</sup> Émission radio « La Terre au carré », le Vivant et l'accélération du temps, France Inter, juin 2023

# Olivier Pestiaux

(Artiste et initiateur de Sambre2030)

## Dialoguer avec la rivière

En 2021, dans le cadre d'un projet artistique, l'artiste plasticien Olivier Pestiaux voyage sur la Sambre et la Meuse, en autonomie complète sur un petit voilier adapté pour l'occasion. Ce voyage fut une révélation. Olivier Pestiaux coordonne aujourd'hui le projet Sambre2030, un réseau d'allié.es et de partenaires autour d'un projet qui a pour objectif l'obtention de la personnalité juridique pour la rivière Sambre.

### DÉCON- NEXION ET RECON- NEXION

Mon entrée dans Charleroi, ma ville natale, par la Sambre, a été un choc. C'est là que j'ai pris conscience de manière physique de la déconnexion de la rivière avec son environnement. La rivière semble ignorée. Peu ou pas d'espaces publics, les maisons construites en bord de Sambre font, pour la plupart, dos à la rivière. La rivière Sambre a été la première rivière canalisée de Belgique. Son industrialisation laisse des traces prégnantes dans le paysage qui ont probablement contribué

à cette déconnexion. La rivière a été en quelque sorte invisibilisée alors qu'elle est un élément structurant de notre territoire.

Au gré des lectures qui ont nourri mon travail, j'ai découvert l'existence d'un mouvement mondial qui œuvrait à accorder des droits à la nature.

Inspiré par ce mouvement et différentes initiatives internationales, le projet Sambre2030 a pris naissance en 2022. Il réunit maintenant de nombreux acteurs, comme autant de voix pour la Sambre qui souhaitent accorder à cette dernière une personnalité juridique. Nous assistons à un mouvement enthousiaste dont l'objectif est de nouer de nouveaux ancrages avec la rivière.



Il me semble que parler de l'eau en général n'a pas de sens. Tout comme parler de la nature en général. Cela est plus pertinent de poser les questions à partir d'un ancrage au territoire. Parler des droits de la Sambre permet cet ancrage en posant des questions concrètes et pragmatiques. Cet ancrage local s'accompagne de liens possibles avec d'autres fleuves dans le monde qui ont les mêmes objectifs. Avec la Sambre, en raison de son passé industriel, on peut parler de droits post-industriels de la nature. La Sambre a été polluée pour des raisons essentiellement économiques qui ont éclipsé pratiquement toutes autres activités. Notre projet ne souhaite pas bannir les activités industrielles ou économiques autour de la Sambre, mais l'objectif est de favoriser de nouvelles réappropriations, sources de fierté et peut-être de renouveau économique.

### DROITS DE LA NATURE

On attribue généralement la naissance du courant des droits de la nature en Occident à l'article *Should Trees Have Standing*<sup>(1)</sup> (Les arbres devraient-ils avoir des droits?) publié en 1972 par le professeur Christopher Stone, un professeur de droit en Californie, aux États-Unis. Cherchant un moyen d'intéresser davantage les étudiant.es à son cours, Christopher Stone se penche sur un cas particulier : un projet de construction par la société de Walt Disney d'une station de ski. Le Sierra Club, un club de montagnards, s'oppose à ce projet au motif de la préservation d'épicéas millénaires situés sur le site. Christopher Stone rédige un article dans lequel il pose la question du droit de représentation



de ces arbres millénaires pour un droit à la vie. Le jugement par la Cour suprême des États-Unis donnera raison à Walt Disney (qui abandonnera le projet), mais un des juges de la Cour suprême reprendra les arguments de Christophe Stone qui convoque l'histoire américaine dans son argumentation. C'est la reconnaissance des droits pour les personnes racisées comme pour les femmes qui a modifié le regard sur ces personnes. Octroyer des droits à des entités naturelles fait changer le regard porté sur elles, et donc nos rapports. C'est là que le basculement de chose à sujet réoriente le regard et la fiction.

Ce qu'introduit le mouvement des droits de la nature, c'est un basculement de la représentation. Les limites planétaires nous

invitent aujourd'hui à considérer autrement les éléments naturels. Nous dépendons de la rivière pour notre propre survie et il est temps de transformer nos rapports avec elle dans notre propre intérêt. Ainsi, en donnant le statut de sujet à la rivière Sambre, celle-ci n'est plus considérée comme une chose complètement extérieure à nous, un égout à ciel ouvert, mais comme un sujet, un partenaire avec lequel nous sommes dans une relation de réciprocité (l'épisode de la contamination par les PFAS est un exemple éclairant de cette interdépendance entre la nature et nous). Les inondations dans la vallée de Vesdre en 2021, qui ont occasionné plusieurs milliards d'euros de dégâts, offrent un exemple très concret et inspirant. Les personnes qui

travaillent sur le réaménagement des bords de la Vesdre nous disent qu'ils dialoguent désormais avec la rivière. Cela illustre que nous avons besoin de projets d'anticipation pour les catastrophes à venir avec une nouvelle manière d'appréhender nos rapports aux entités naturelles. Dans ce travail, les artistes jouent un rôle essentiel d'énonciation de nouveaux récits. Que nous le voulions ou pas, nous sommes dans un monde de représentations et à ce titre, l'article publié en 1972 par le professeur de droit Christopher Stone est inspirant. Alors que la question écologique est souvent vécue sous le prisme des interdictions ou des obligations, le processus des droits de la nature est celui du consensus et de la participation. Il s'agit de s'accorder ensemble sur une vision. C'est l'objet de Sambre2030 qui réunit des artistes, des politiques, des acteurs internationaux, des universités, etc., pour nouer de nouvelles alliances et ne plus travailler en silo. La rivière Sambre nous rassemble et redevient structurante.

## ÉCOUTER LA SAMBRE

En tant qu'artiste, je travaille le lien entre l'art et ce mouvement des droits de la nature. Quelle forme donner à ses droits, quel type de transcription ? L'artiste propose des dispositions à écouter et à changer de regard par des approches sensibles. Cela nécessite de proposer de nouveaux rapports aux temps. Permettre un certain ralentissement pour se mettre au diapason du temps de la Sambre. S'offrir le temps de la déambulation en bord de Sambre, poser, écouter... Il ne faut parfois pas plus. Et ce faisant, la Sambre devient sujet.

Propos recueillis par Frédérique Müller

### RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

(1) Stone, C. D. (1972).  
*Should trees have standing?*  
Toward legal rights for natural  
objects. *Southern California  
Law Review*



# Notre allié le peuple castor

Le castor a disparu de Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle, exploité pour sa viande et pour la sécrétion qu'il produit pour marquer son territoire et imperméabiliser son pelage, le castoréum, convoité en parfumerie. Plusieurs lâchers illégaux d'individus provenant d'Allemagne se sont succédé entre l'automne 1998 et le printemps 2000. Depuis, les animaux se sont dispersés en Wallonie. On peut estimer que la population actuelle se situe entre 600 et 1 000 castors répartis sur 250 territoires <sup>(1)</sup>.

Formes, forces et voix de l'eau

## DEUX DOCUMENTAIRES POUR DÉCOUVRIR LE CASTOR

### *LES NOUVEAUX CASTORS*

Un jeune castor est à la recherche d'un nouveau territoire. À travers sa quête, le film fait découvrir la réalité des cours d'eau aménagés et dégradés. En filigrane, on découvre la biologie de ce mammifère aquatique, et des images d'une grande beauté prises sous l'eau.

### *LE CAS DU CASTOR*

L'animal, dont on trouve des traces dans l'histoire de l'espèce humaine depuis la préhistoire, a échappé de justesse à l'extinction et ne doit sa survie qu'aux changements d'approche en matière de protection de l'environnement. Chassé et dérangé pendant des siècles, le castor fait aujourd'hui son grand retour et cela pose des questions de fond pour, enfin, arriver à cohabiter avec le non-humain.

## SÉLECTION DE COURTS MÉTRAGES AMATEURS RÉALISÉS DANS LE CADRE DES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DU FESTIVAL INTERNATIONAL NATURE NAMUR

### *DANS L'INTIMITÉ DES CASTORS*

Un film sur le mode de vie des castors en Belgique.

### *L'HIVER APPROCHE, LE TRAVAIL DU CASTOR !*

On y suit une famille de castors qui se prépare à affronter l'hiver dans les Ardennes belges.

### *LES DOUZE TRAVAUX DU CASTOR*

Sur un ton humoristique, la réalisatrice décrit douze aspects de la vie des castors, ses douze travaux, dont la construction de barrages qui profite aussi à d'autres espèces.

### Références bibliographiques

Site internet de Natagora: <https://www.natagora.be/le-castor>





© Photo du documentaire *Le Cas du castor*



© Photo du documentaire *L'Hiver approche, le travail du castor!*

# Incarner les forces de l'eau

Si les métaphores et les images permettent d'appréhender une idée de manière plus personnelle et plus fluide, le cinéma donne volontiers une forme incarnée à l'eau pour faciliter les interactions avec elle, pour interpréter plus intuitivement son rôle dans le récit.

Formes, forces et voix de l'eau

## MISES EN CORPS

Dans de nombreuses mythologies, l'eau est habitée par des déesses primordiales (Viracocha chez les Incas, Tlaloc chez les Aztèques, Kuraokami au Japon, Poséidon dans la Grèce antique, les nymphes dans la mythologie grecque, etc.). **Elles permettent d'entrer en dialogue avec les forces mystérieuses et incontrôlables des mers ou des fleuves.**

Ces figures sont présentes au cinéma. Le film d'animation *Ponyo* fait par exemple apparaître une déesse de la mer. Il existe aussi des personnes qui se présentent comme capables d'intercessions, de traductions, de diplomatie avec les forces de la nature, tel que cela est raconté dans *Le Tempestaire*. Un homme y possède le pouvoir de calmer les eaux de la mer en cas de tempête. Le film *Nausicaa ou la vallée du vent* met quant à lui en scène une véritable diplomate des relations interspécifiques avec le personnage de Nausicaa qui comprend les liens d'interdépendance entre la forêt, les insectes et les communautés humaines, sur le temps long. C'est au cours de ses recherches sur la qualité de l'eau dans un monde devenu toxique qu'elle découvre ces liens.

## L'eau prend parfois certaines formes à la demande de celui ou celle qui souhaite mobiliser sa force ou ses pouvoirs.

Ainsi, dans le premier volet de la trilogie du *Seigneur des anneaux*, les forces protectrices de la rivière convoquées par l'elfe Arwen alors qu'elle tente d'échapper aux dangereux Nazgûls sur son cheval, prennent la forme de chevaux puissants. Dans *Abyss*, l'eau adopte également une apparence qui permet aux personnages de communiquer avec une ancienne civilisation extraterrestre cachée dans les profondeurs. Un long tentacule d'eau mime la forme des visages de l'équipage de la plateforme de forage afin d'établir un lien de confiance. Enfin, dans *Ponyo sur la falaise*, les forces de la vie marine sont incarnées par des vagues mugissantes capables d'observer les êtres humains.

L'eau est aussi souvent liée à des êtres fantastiques comme les vouivres, les sirènes, les nymphes ou encore des créatures comme le Loch Ness. Le cinéma en image encore d'autres.

## Ces créatures appartiennent à un autre monde auquel elles permettent plus ou moins l'accès.

Dans *L'Étrange Créature du lac noir*, l'eau est le milieu d'origine que l'être humain s'est efforcé de quitter, à force de siècles d'efforts tandis que le dipneuste, le lien entre le poisson et l'animal terrestre, est pour le scientifique qui le montre du doigt, un échec. « *La nature a des milliers de solutions pour sortir la vie de l'eau. Lui, c'est un échec. Il n'a pas évolué* ». L'eau est ici le domaine de l'archaïque et de l'immuable, et même de l'obsolète, dans une idéologie un peu naïve du progrès. Les créatures aquatiques sont quelques fois des médiatrices, avec un temps ancien et oublié comme dans *La Jeune Fille de l'eau*, ou avec le monde des exclus comme dans *Shape of Water*. Dans ce film, le monde aquatique est celui où des créatures hors-normes peuvent trouver refuge et sécurité. La créature d'eau n'a

pas de mots pour s'exprimer. Elle n'a ni la voix ni le corps d'un humain et se voit donc rejetée au rang des monstres à étudier, à enfermer, sur lesquels expérimenter nos limites. La seule personne à être touchée par cet être, à percevoir sa sensibilité, est une jeune femme muette, elle-même maltraitée par les hommes qui l'entourent. L'eau est leur élément de rencontre, leur refuge, l'élément de leur intimité. Dans *Vincent n'a pas d'écailles*, un homme tire une force et une vitesse surnaturelles de son contact avec l'eau. Pas très adapté à la vie terrestre, il se tourne vers l'océan, seul capable d'accueillir sa différence.

## L'eau est plus accueillante pour ces êtres hors-normes.

**Les créatures aquatiques sont généralement associées au temps ancien** à l'image du personnage féminin mis en scène dans *La Vouivre*. Dans ce film, un jeune soldat de la première guerre mondiale revient dans son village natal après un long séjour à l'hôpital. Il découvre sa région envahie par les serpents. Ils annoncent le retour de « la folle des eaux », la vouivre, avec son diamant qui attise la convoitise des hommes. Un jour de vent, le jeune soldat l'aperçoit au milieu des hautes herbes, sifflant entre ses dents à l'attention des vipères, nue, alors qu'elle retourne dans l'eau. Le film raconte : « Elle est assez vieille pour avoir observé les êtres humains depuis la nuit des temps. Durant des milliers d'années, elle a vécu avec les bêtes dans les marais et les forêts. Seule, en avant de la vie. Elle cherchait dans le regard des animaux, la lueur d'esprit qui annoncerait la fin de sa solitude. Et les premiers hommes sont arrivés, des monstres poilus et voûtés. Elle les a alors conduits dans les grottes pour les protéger et les a vus grandir, devenir de plus en plus beaux mais aussi de plus en plus malins. Alors, elle les a quittés. Eux qui voulaient quelque chose de plus que la vie, eux qui convoitaient l'éternité ». Depuis, elle se tient à distance des humains qui ne trouvent aucune grâce à ses yeux déçus. Le soldat ne sera pas plus pour elle qu'une ride à la surface de l'eau. Elle est libre, « libre comme personne ne pense qu'on puisse l'être ». Le regard porté par la vouivre sur l'espèce humaine n'est pas tendre. Il l'est davantage dans *La Jeune Fille de l'eau*. Une nymphe, nommée Story, vient réparer le lien rompu entre les mondes. Elle est envoyée par le peuple ancien de l'eau qui veut

alerter le monde humain, lui tendre la main oubliée. Elle s'infiltré discrètement une nuit par l'eau d'une piscine construite au cœur d'une résidence. Au sein de la petite communauté, elle cherche un traducteur, un homme capable d'entendre son message car l'humanité n'écoute plus l'eau depuis longtemps.

Les figures d'eau ne sont pas toujours bienveillantes. Elles sont même parfois dangereuses comme les sirènes de *Harry Potter et la Coupe de feu* ou ambiguës comme dans *Une sirène à Paris*. Une jeune sirène n'a que le chant pour se défendre des hommes, en faisant s'emballer leur cœur jusqu'à l'implosion. Mais si les sirènes cherchent souvent à attirer les hommes dans leurs filets pour les y noyer, elles tombent aussi souvent amoureuses et doivent sacrifier au terrestre une part d'elles-mêmes. Les sirènes oscillent souvent entre deux mondes, hésitent entre le haut et le bas, mais leur choix implique presque toujours un renoncement. Dans le très joli *Le Chant de la mer*, la mer est par exemple le monde des phoques et des Selkies, des créatures hybrides tirées des légendes irlandaises. Il existe des règles et des rites qui régissent le passage d'un monde à l'autre. Ici, clairement celui de la terre et celui de l'eau sont mis en opposition dans le film. La mer est le monde du chant, des souvenirs, des secrets, du féerique et de la mère. La terre est le monde du père et du rationnel, de la parole. Les personnages doivent au cours du film, apprendre à embrasser leur multiplicité, libérer les différentes émotions. Bien qu'hybride, ici aussi, la selkie doit faire un choix.

Le cinéma propose toutefois en 1909 une version originale dans laquelle la créature de l'eau peut choisir son destin sans renoncer à sa nature. Dans *La Fée des grèves*, un film court et muet, une fée est capturée par un prince, puis s'éprend de lui. Mais peu après leur mariage, elle s'affaiblit et demande à pouvoir rejoindre le monde auquel elle appartient. Tandis qu'elle avance dans les flots, le prince décide de la suivre et c'est lui qui rejoint le royaume marin. Si les mondes sont toujours séparés, ici, l'eau est la destination et non le milieu d'origine à quitter.

# VOIX ET REGARD

L'eau est parfois une alliée comme dans le joli film d'animation *La Jeune fille sans mains*. Une jeune femme s'enfuit pour sauver sa vie après avoir été piégée par un sorcier. Au cours de son voyage, affamée, elle tombe dans une rivière sauvage et profonde qui la sépare d'un arbre fruitier qu'elle essayait d'atteindre. L'eau la recueille alors en son sein, la sauve, et lui parle : « Va, mange et vit ». Plus tard, toujours en fuite, elle doit choisir entre suivre la route ou suivre la rivière. Elle décide de suivre la rivière, elle qui a toujours été son alliée. En remontant jusqu'à la source, la jeune femme trouve refuge pour elle et son enfant. L'eau transportera enfin le chant de la femme jusqu'aux oreilles de son prince pour qu'il la rejoigne.

Le lien avec la force de la mer incarnée dans *Avatar, la voie de l'eau* est si fort que les Na'vis et les baleines sont des frères et sœurs spirituelles. Les espèces communiquent surtout par le regard, et le langage des signes. « Je te vois ».

Les alliées de nos vies sont parfois des créatures simples telles des carpes d'un bassin d'eau dans *Des Saumons dans le désert* qui font office de confidentes pour un scientifique en proie aux doutes. De l'autre côté de la surface de l'eau, elles semblent écouter, et peut-être même, savoir. Ces poissons qui, dans *Arizona Dream*, ont la sagesse de se taire. « *Le poisson sait, il ne pense pas* ».



© Photo du Film *Arizona Dream*

© Photo du Film *L'Étrange Créature du lac noir*



© Photo du Film *Avatar: la voie de l'eau*

© Photo du Film *Abyss*



© Photo du Film *Le Chant de la mer*



© Photo du Film *Ponyo sur la falaise*



## Nostalgie des profondeurs

Formée comme actrice-interprète au Conservatoire de Liège (ESACT), Hélène Collin a développé un parcours transdisciplinaire à la fois en cinéma documentaire et en arts de la scène. C'est sa rencontre avec les Premières Nations du Canada qui a forgé sa pensée et son rapport au monde. Son approche de la question coloniale, mais aussi féministe s'est formée au cœur de ces territoires. Ses deux premières créations, le film documentaire *We Are Not Legends* et le spectacle « Appellation Sauvage Contrôlée » sont liés à son expérience de vie au sein de la réserve de Wemotaci, territoire de la Nation Atikamekw. Artiste-chercheuse, elle aime s'immerger durant plusieurs années dans un sujet. Son travail artistique contribue à énoncer une manière d'être humain, relié au vivant alentour, dans le visible et l'invisible. Amoureuse de l'oralité sous toutes ses formes, elle continue de développer le processus de reproduction de la parole vivante. À la fois documentariste et interprète de sa matière enregistrée, elle travaille là un rapport au temps et à la trace, reliée à une urgence de dire au présent. Elle entame actuellement un travail sur l'océan.

### SUR LA TOILE DU VIVANT

Actuellement, je développe trois projets en parallèle pour amener l'océan profond au sein de nos

espaces de représentation, motivée par le désir de dépasser le narratif extractiviste et colonial autour de ce milieu. Pour ce faire, je mène en 2025 une recherche en art, subventionnée par le FNRS et hébergée par l'ASBL



art-recherche, dans la dynamique du développement d'un film et d'un spectacle documentaire immersif autour de l'enjeu de l'exploitation minière des grands fonds marins. Ma démarche se situe au cœur d'un processus d'enquête long, de déplacements dans les territoires concernés, d'expériences immersives comme la participation à une mission océanographique au sein de la flotte océanique française. Mon axe poétique, mon approche décoloniale et sensible à une vision interespèce, réclame ce processus de déplacement.

Sur la question de l'exploitation des fonds marins, nous sommes à la croisée des chemins. Nous les connaissons moins que la surface de la Lune et pourtant ils constituent aujourd'hui un nouvel eldorado. Tous les schèmes coloniaux se déploient

autour de cette « terra incognita » et des fantasmes qu'elle suscite. La majeure partie de l'océan a, pendant des siècles, été considérée comme *res nullius* (la chose de personne) et les traités internationaux ont mis des décennies à se concrétiser. L'accord récent sur le traité de la haute mer de mars 2023 n'est pas encore ratifié mais témoigne de cet engouement pour la redéfinition des océans. Nous sommes depuis 2021 entrés dans *The Ocean Decade* (la décennie océanique pour l'ONU). Pour moi, la rencontre qui se développe avec l'océan profond, c'est presque l'ajout d'une dimension supplémentaire à la représentation des océans, et même, de notre planète. Ce « nouvel espace » que nos machines pénètrent ouvre une série de questions. La convoitise pour les « ressources » de la terre va-t-elle franchir la dernière frontière ?



La dernière zone pristine de notre planète va-t-elle être sacrifiée au nom de ce qu'on appelle « la transition énergétique » ?

Nous sommes collectivement plongé·es au cœur d'un enjeu encore trop silencieux. Ayant été mise en contact, par hasard, avec ce sujet crucial, je me suis dédiée à la compréhension des dynamiques en présence et de la place de l'art. Inspirée par la recherche formelle du cinéaste chilien Patricio Guzman, mon projet documentaire s'intitule *Nostalgie des Profondeurs* et il énonce un espace de réflexion-miroir des abysses, comme Guzman interroge quelque part l'espace des étoiles depuis le

désert d'Atacama dans son film *Nostalgie de la lumière*. Ma recherche est une analyse critique des racines de nos gestes d'invasion de l'espace physique et sensoriel, une mise en interrogation filmique sur la nécessité de trouver toujours plus profondément la terre. En collaboration avec des professeur·es des Universités en France, en Belgique, au Mexique ou encore aux Açores, avec des scientifiques, mais aussi je l'espère avec des porteur·ses de connaissances ancestrales, ma recherche tente d'énoncer et de transmettre un autre récit sur ce que Silvia Earle appelle « *le plus grand accaparement des terres de toute l'histoire de l'humanité* ».

## GUIDANCE

Pour la narration du film, la figure de la baleine s'est proposée, comme symbole kaléidoscopique. En réalité, dans cette enquête, je me sens placée sous la guidance cétacéenne. J'ai déjà vécu des synchronicités assez puissantes, notamment avec des échouages. Celui d'une orque en Belgique et d'un baleineau à l'île de la Réunion. J'ai toujours profondément aimé les baleines, et ce, depuis l'enfance. C'est comme si elles étaient venues me chercher pour ce projet. Je me sens déchirée à l'idée d'un monde sans elles. La baleine nous indique que le vivant va mal. Elle exerce un rôle qui fédère et nous rassemble autour de

cette question : A quel moment du monde sommes-nous ? Pour moi, elle est un vecteur de conscience. Peut-être nous indique-t-elle un protocole de sauvegarde, une attitude à adopter. Elle incarne beaucoup de valeurs, la paix, la maternité et donc la vie. D'elle, émane beaucoup d'amour, d'empathie, d'ouverture du cœur, de beauté.

Quelque part, tout a commencé par une rencontre avec un baleineau. En mars 2022, j'ai vécu l'expérience de toucher un baleineau qui s'était approché de notre bateau, avec sa mère qui veillait au loin. Cette expérience a agi sur moi comme une déflagration. À mon retour en Belgique, j'ai découvert l'enjeu de l'exploitation minière des grands fonds marins. Au fil de mes lectures, je me suis rendu compte que nous étions au cœur d'un tic-tac légal avec une demande de moratoire mondial, et surtout, que la zone d'exploitation minière imminente se trouvait à côté du lieu de ma rencontre avec ce baleineau et sa mère. Quand j'ai découvert que la Belgique était pionnière dans cette technologie des profondeurs, je me suis mise à investiguer artistiquement le sujet sans relâche et je suis tombée dans un nouvel univers.

J'ai déjà vécu quelques histoires bouleversantes et mon travail consiste maintenant à creuser et à trouver comment ces histoires peuvent toucher le public. Que convient-il de partager vers les publics ? Comment ces récits pourraient-ils habiter le paysage

intérieur d'autres personnes? De quoi ces histoires nous parlent-elles, au fond? Peut-être de deuil, de perte, de disparition. Pour moi, agir au nom de la beauté et de la fragilité, c'est aussi primordial.

En tant qu'interprète, j'attache une importance particulière à ce que je nomme « la parole vivante ». J'aime les formes que prennent les paroles de celles et ceux que je rencontre. J'aime ensuite reproduire le verbatim sur scène, en tant qu'interprète, en me collant comme un canal au plus près de cette parole, telle qu'elle a été énoncée, dans son débit, sa couleur, sa texture. Le temps présent d'un échange contient une densité que je cherche à transmettre ainsi que les émotions associées à ces « instants de vérité » qui peuvent surgir dans la rencontre. Il y a un processus d'écoute dans mon travail que j'érige presque en art. L'écoute profonde fait partie intégrante de mon processus artistique.

La rencontre avec les baleines nous ouvre aussi au temps long. Quand je décris ma rencontre avec le baleineau, je dis que j'ai été regardée par lui. C'est ce qui s'est passé. Quand j'ai plongé mes yeux dans les siens, j'ai été saisie par le fait que lui aussi me regardait. Se faire regarder par une baleine, c'est un choc merveilleux, comme si l'on avait tout d'un coup accès à autre chose de plus vaste, de plus immense et qui est lié à la conscience d'être ici sur terre. C'est comme si le regard s'inversait. Cet hiver, j'ai aussi vécu quelque chose d'étonnant. J'étais à

bord d'une embarcation, ma caméra à la main. Une baleine adulte est venue s'approcher du bateau. Je filmais l'eau et à un moment, son regard est apparu dans mon cadre. Elle a littéralement ouvert son œil alors qu'elle passait puis elle a quitté le cadre et a soufflé. Un jet d'eau bénite de la baleine m'a aspergée. J'étais stupéfaite de ce que je venais de vivre. Mon impression était vraiment que la baleine savait qu'elle était en train d'entrer dans mon champ. On ne peut pas encore prouver scientifiquement qu'elles ont une conscience de l'espace à ce point, mais depuis le temps que des scientifiques et des artistes plongent avec elles, il y a très peu d'accidents à répertorier. Ce sont de paisibles géantes. Cette expérience était hallucinante et j'ai l'impression que l'œil de la baleine pourrait presque devenir un personnage de mon film. L'émotion que cela procure d'être regardée par une baleine est assez indescriptible. Son système perceptif a préexisté au nôtre. J'avais l'impression d'être regardée par-delà les âges. L'œil de la baleine, c'est le regard de l'autre, c'est la relation interspèce au niveau de la conscience. C'est un espace large et plus profond que celui des conversations humaines qui s'ouvre. Paul Watson en parle lui aussi. Quand il a croisé le regard d'un cachalot mourant, il raconte avoir perçu de la compassion et de la tristesse dans ce regard. Quelque chose de vaste a foudroyé cet homme et l'a électrisé pour le reste de sa vie. Il est devenu l'un des plus grands défenseurs des océans.

Enfin, ce qui m'intéresse dans ce lien entre baleines et exploitation minière des grands fonds marins, c'est l'enjeu du moratoire. Les cétacés ont été chassés pour leur huile ou pour notre industrie de l'armement pendant des siècles. Les baleines se sont retrouvées au cœur de notre histoire énergétique et de nos guerres. Dans le passé, nous les avons presque exterminées mais nous avons arrêté et avons corrigé le tir. Aujourd'hui, à nouveau, les baleines sont menacées, par la reprise d'une chasse industrielle sans précédent, le développement des guerres et l'exploitation industrielle des océans.

## UNE PERSPECTIVE SENSORIELLE

L'espace des abysses est régi par d'autres lois que celles de la surface. Dans les profondeurs, il règne une densité énorme. Il y fait froid et presque silencieux. Je cherche dans ce travail à capter les données sensorielles des abysses afin de me rapprocher de cet espace et de transposer artistiquement sa vie. J'accorde une attention particulière au rythme, au son, à l'échelle, à la lumière. Cette immersion dans les abysses invite à changer d'échelle et de perspective. Nous sommes amené-es à quitter la dimension analytique pour plonger dans le sensoriel. Ce passage d'un monde à l'autre, de l'air à l'eau, jusque l'espace

des profondeurs, je souhaite en traduire la sensorialité au niveau théâtral et cinématographique. Et pour cela, je cherche à vivre des expériences d'immersion océanique sous diverses formes. Puis-je me mettre à l'écoute d'autres corps? La crevette dont l'habitat est une cheminée hydrothermale peut-elle me dire quelque chose de son mode d'existence?

En tant qu'artiste, et dans cette exploration, je cherche à accueillir le sentiment océanique. Une chose est sûre, nous ne sommes pas encore en mesure de penser et de nous représenter correctement les abysses. Et le serons-nous jamais? Je souhaite pour ma part contempler cet espace des profondeurs avec humilité. Nous pensions qu'il y régnait une sorte de vide fait de silence et d'obscurité, mais cela est en partie faux. Nombre d'espèces abyssales créent leur propre lumière. La bioluminescence est reine dans les profondeurs. Je me souviens avoir lu quelque part que c'étaient les baleines qui avaient inventé le cinéma. Que savons-nous de ce qui nous inspire à faire quelque chose...

Propos recueillis par Frédérique Müller

<https://www.helenecollin.be/>

~~~~~  
**PHOTOS**  
© Hélène Collin

# L'eau inspirante

L'eau peut être une source d'inspiration comme le pour le jeune réalisateur maladroit et anxieux dans *Le Livre des solutions*. Alors que son projet de film accumule les difficultés et fait face au désaveu des producteurs, il s'assoit au bord de la rivière et observe l'eau à travers un trou dans une feuille. « On peut dire que c'est là que tout a commencé ».

Formes, forces et voix de l'eau

## L'EAU DE LA TECHNIQUE

L'eau a parfois été l'occasion de faire évoluer les techniques du cinéma. En 1896, Alexandre Promio, opérateur des frères Lumière, filme ainsi Venise depuis une gondole qui navigue sur le canal (*Panorama du Grand Canal*). Ce procédé, qui consiste à filmer avec une caméra qui se déplace, sera repris et perfectionné par la suite mais le premier *travelling* a été bien été inspiré par l'eau dès les débuts du cinéma. Bien plus tard, l'eau marque la naissance des logiciels automatiques de simulation de fluides avec la colonne d'eau à forme humaine dans *Abyss*. Filmer l'eau, ou dans l'eau, reste aujourd'hui un défi qui pousse à développer la technique.

## L'EAU MATIÈRE

Dans *Impressions de montagne et d'eau*, l'eau fait la matière du film. Un musicien traverse une rivière sur la barque d'une jeune fille qui joue de la flûte. En abordant sur l'autre rive, le vieil homme est pris d'un malaise. La jeune fille l'emmène pour le soigner. Pour la remercier de son aide, une fois guéri, le musicien lui apprend à jouer de l'instrument qu'il

transporte avec lui, un guqin. Puis le vieil homme, s'en va, avant d'offrir l'instrument en cadeau à la jeune fille. Ce très joli court-métrage chinois sans paroles utilise la technique du lavis animé. Cette technique consiste à n'utiliser qu'une seule couleur (à l'aquarelle ou à l'encre de Chine) diluée pour obtenir différentes intensités de couleur. Ici, l'eau est donc non seulement celle de la rivière peinte, mais aussi la matière même du dessin.

Pour beaucoup de musicien-nes, trouver son instrument constitue la partie la plus difficile du travail artistique. La rencontre avec l'instrument peut alors devenir une révélation, l'illumination qui détermine une vie. Ce fut le cas de Tomoko Sauvage (*Ombrophilia* et *Asper I*) lorsqu'elle découvrit le *jalatharangam* lors d'un concert à la cité de la musique à Paris. Aanayampatti Ganesan, héritier d'une longue lignée de musiciens pratiquant cette discipline, y venait interpréter un récital exceptionnel sur cet instrument indien rare, constitué d'une série de bols de porcelaine, remplis d'eau à hauteur variable, et joué avec des baguettes de bambou. Le son qui en résulte évoque tantôt le xylophone tantôt le gamelan, et la fluidité de l'eau permet des variations subtiles, des modulations particulières que le *jalatharangam* est seul à permettre. Son charme est d'être extrêmement facile à construire, puisqu'il suffit de se procurer quelques bols, et de se prêter à toutes sortes de modifications, de prolongements. Tomoko Sauvage a ainsi remplacé le principe des baguettes de bambou par une série de goutte-à-goutte placés au-dessus des bols, et plongé dans ceux-ci des micros hydrophones captant les ondulations de l'eau et répercutant en les amplifiant les impacts des gouttelettes fracassant la surface. En imprimant un léger roulis au liquide, elle obtient manuellement, de manière naturelle, un effet étonnant de glissement spectral, une surprenante modification de la qualité voyelle du son, ce que nous appellerons plus simplement un effet *wah-wah*. Dispositif à fois virtuose et désarmant de simplicité, il a la beauté des choses élémentaires, des choses premières, et évoque une fascination quasi enfantine pour le son de l'eau sous toutes ses formes, la pluie, les vagues, le ressac.



## L'EAU ARTISTE

*L'eau peut aussi participer, collaborer, façonner l'œuvre, aux côtés de l'artiste.*

### LES COULEURS DU MARAIS

Réalisé à l'occasion de la résidence d'artistes au cœur du marais breton vendéen, le film propose un regard sensible sur l'environnement au travers de l'art. Pinceau, bois, argile ou appareils photos racontent l'impression des artistes. Un film lent et poétique qui mêle paysages et œuvres d'art en cours de création. La terre, ici pétrie par la main humaine autant que par l'eau se prête à l'observation et à l'interprétation des artistes.

### RIVERS AND TIDES

L'artiste de Land Art créé autant que la nature. D'abord parce que les matériaux sont prélevés sur place et agencés pour épouser les formes du milieu, ensuite parce que le temps et les éléments dont l'eau, participent à façonner l'œuvre après le retrait de l'artiste. Andy Goldworthy cherche avant tout à saisir l'énergie qui circule dans le paysage. La rivière et la vague, avec son flux et son reflux, lui parlent du temps. Il est fasciné par les processus auxquels, la rivière et lui participent. Quand l'eau monte et s'infiltre entre les pierres ou les branches de ses œuvres, il ne voit pas de destruction mais un processus, un changement, l'imprévu bienvenu.

### Eaux d'artifices

Une princesse dévale un escalier et court dans un jardin tandis que l'eau s'écoule avec force d'une majestueuse fontaine, par la bouche d'un dieu de pierre ou le log des marches et des rambardes. Tourné dans les jardins de la Villa d'Este en Italie, ce film expérimental une ode baroque et entièrement bleue à l'élément aquatique sur une musique de Vivaldi. Entre présence féerie et symphonique, l'eau jaillit et semble avoir inspiré une partie de cache-cache entre l'eau et la jeune femme. L'eau est ici un décor agissant, presque un personnage.

### VITA BREVIS

Cet essai visuel raconte, avec beaucoup de poésie, la brièveté de la vie en suivant la courte vie des éphémères via le regard porté sur elles par une petite fille à bord d'une barque. L'eau est ici le théâtre des forces de vie et de mort incarnées par des insectes.

## + UN CONTE JEUNE PUBLIC

### DANS TES BRAS

Une maman et sa petite fille se promènent le long d'une rivière, complices et joyeuses. Elles chantent ensemble, sautent, lancent des cailloux dans l'eau, volent comme des oiseaux, emportées par les sons de la nature. Peu à peu, l'envie de créer une chanson voit le jour. Cette histoire musicale pleine de tendresse, donne naissance à une chanson douce qui nous invite à être tout simplement bien dans les bras de l'autre. En plus d'éveiller nos sens aux sonorités environnantes et à la musique, cet album valorise les moments privilégiés partagés entre un parent et son enfant, et l'imagination qui en découle!

# Jeu vidéo : Dordogne

Le jeu vidéo Dordogne, développé par *Un Je Ne Sais Quoi* et *Umanimation*, est une œuvre interactive qui célèbre la nostalgie, la nature et les souvenirs d'enfance. Au cœur de cette aventure narrative, se trouvent la rivière et l'eau qui façonnent, non seulement l'histoire, mais aussi l'esthétique du jeu grâce à l'utilisation magistrale de l'aquarelle.

Formes, forces et voix de l'eau

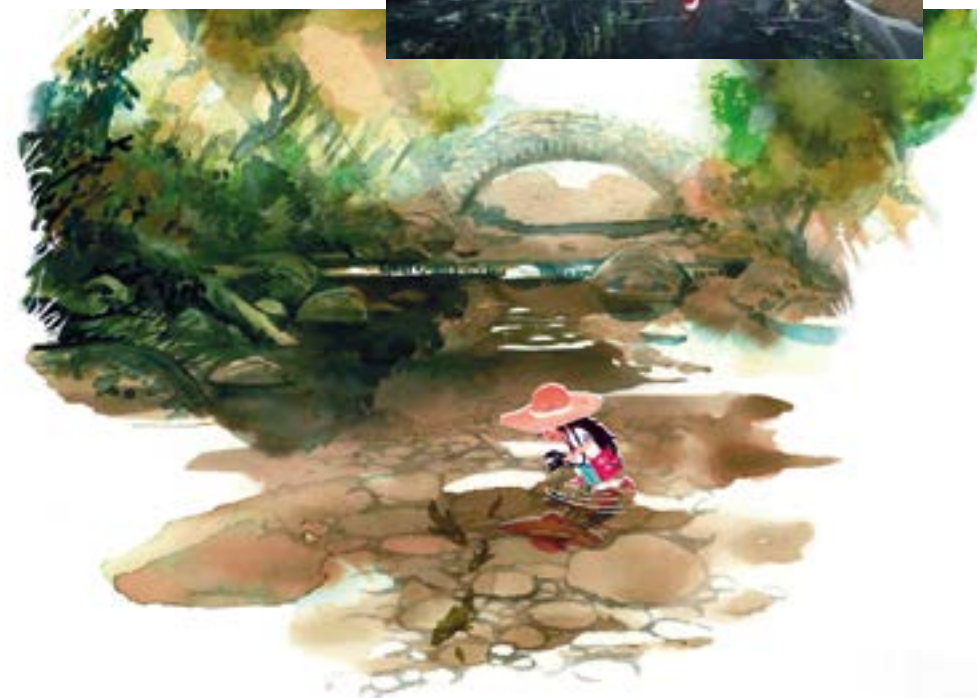
La rivière est bien plus qu'un simple élément du décor. Elle est le témoin silencieux des moments précieux de la protagoniste, Mimi, qui revient dans la maison de sa grand-mère pour raviver des souvenirs. La rivière symbolise le flux continu du temps et sert de lien entre le passé et le présent. Les activités autour de l'eau, comme les balades en canoë ou les baignades, sont autant d'occasions pour Mimi de se reconnecter avec son enfance et de redécouvrir les joies simples de la vie.

L'esthétique unique du jeu est en grande partie l'œuvre de Cédric Babouche, directeur artistique du jeu et co-fondateur du studio *Un Je Ne Sais Quoi* mais aussi dessinateur et réalisateur de la série animée *Ernest et Célestine*. Son lien personnel avec la région de la Dordogne a profondément influencé la direction artistique du projet. Il a partagé : « J'ai réalisé la plupart des aquarelles de recherche pendant mes vacances familiales en Dordogne. Je peignais des paysages dans mon carnet ou sur mon chevalet les pieds dans l'eau pendant que mes filles jouaient tout autour ». Peindre les pieds dans l'eau, entouré de sa famille, a permis à Cédric Babouche de capturer l'essence même de la Dordogne et de retranscrire cette atmosphère authentique dans le jeu.

L'utilisation de l'aquarelle n'est pas anodine. Cette technique, qui repose sur la dilution des pigments dans l'eau, crée des visuels doux et poétiques qui reflètent parfaitement

l'atmosphère du jeu. Les paysages peints à l'aquarelle évoquent la beauté naturelle de la région, avec des couleurs fluides et des contours estompés qui renforcent le caractère nostalgique de l'aventure. L'esthétique à l'aquarelle contribue également à immerger le joueur dans un univers où les frontières entre la réalité et le souvenir sont volontairement floues.

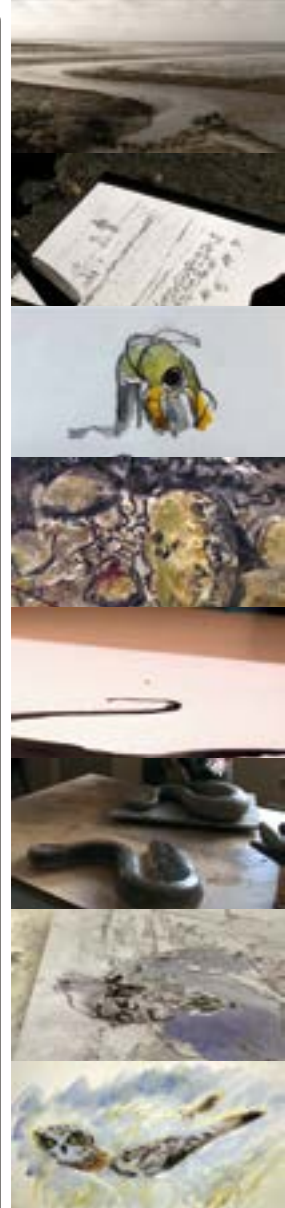
© Illustrations du jeu vidéo *Dordogne*





© Illustrations du film *Impressions de montagne et d'eau*

© Illustrations du documentaire *Les Couleurs du marais*



© Photos du documentaire *Rivers & Tides*



## Références des fictions

*20 000 lieues sous les mers*, Richard Fleischer, 1954, 127 min  
*5 hectares*, Emilie Deleuze, 2023, 94 min, **VC2374** (Réf. Médiathèque Nouvelle)  
*A Bigger Splash*, Luca Guadagnino, 2015, 125 min, **VA1261**  
*A Cure for Wellness*, Gore Verbinski, 2016, 146 min, **VA1304**  
*A Ghost Story*, David Lowery, 2017, 92 min, **VA1359**  
*Abyss*, James Cameron, 1989, 160 min, **VA0633**  
*Acide*, Just Philippot, 2023, 99 min, **VA1625**  
*After Blue (Paradis sale)*, Bertrand Mandico, 2021, 127 min, **VA1588**  
*Ailleurs si j'y suis*, François Pirot, 2023, 103 min, **VA1613**  
*Algues vertes (Les)*, Pierre Jolivet, 2023, 107 min, **VA1620**  
*Alphaville*, Jean-Luc Godard, 1965, 99 min, **VA3932**  
*Amie du dimanche (L')*, Guillaume Brac, 2017, 34 min  
*Annette*, Leos Carax, 2021, 139 min, **VA1499**  
*Aquaman*, James Wan, 2018, 143 min, **VA1635** \*  
*Aral*, Delphine Renard et Delphine Cousin, 2009, 15 min, **VA0797** \*  
*Arizona Dream*, Emir Kusturica, 1993, 142 min, **VA6321**  
*Avatar : la voie de l'eau*, James Cameron, 2022, 192 min, **VA1608**  
*Avatar*, James Cameron, 2009, 162 min, **VA0668**  
*Aya*, Simon Coulibaly Gillard, 2021, 90 min, **VA1598**  
*Bacurau*, Juliano Dornelles, 2019, 131 min, **VB1770**  
*Bathing Beauty*, George Sidney, 1944, 101 min, **VB0721**  
*Batman Returns*, Tim Burton, 1992, 126 min, **VB1104**  
*Battlestar Galactica, épisode 2, L'Eau*, Ronald D. Moore, 2004, 43 min, **VB0412**  
*Ben-Hur*, William Wyler, 1959, 214 min  
*Bêtes du Sud sauvage (Les)*, Benh Zeitlin, 2012, 92 min, **VB1247**  
*Bienvenue a Gattaca*, Andrew Niccol, 1997, 106 min, **VB2978**  
*Big Fish*, Tim Burton, 2003, 125 min, **VB2962**  
*Black Water*, David Nerlich et Andrew Traucki, 2007, 90 min, **VB0691**  
*Blanche Neige*, Tarsem Singh, 2012, 106 min, **VB1147** \*  
*Blue Submarine n° 6, série*, 1998, 30 min \*  
*Bonjour le monde*, Anne-Lise Koehler et Eric Serre, 2019, 60 min, **VB1773** \*\*  
*Bonnard Pierre et Marthe*, Martin Provost, 2023, 123 min, **VB1913**  
*Boogie Nights*, Paul Thomas Anderson, 1997, 155 min, **VB5856**  
*Call Me by Your Name*, Luca Guadagnino, 2017, 130 min, **VC2149**  
*Canine*, Yorgos Lanthimos, 2009, 96 min, **VD0608**  
*Carnival of Souls*, Herk Harvey, 1962, 78 min, **VC0317**  
*Casque d'or*, Jacques Becker, 1952, 96 min, **VC1039**  
*Ce cher mois d'août*, Miguel Gomes, 2008, 150 min, **VC1437**  
*Chant de la mer (Le)*, Tomm Moore, 2014, 93 min, **VC1891** \*\*

*Chat noir, chat blanc*, Emir Kusturica, 1998, 127 min, **VB3913**  
*Chinatown*, Roman Polanski, 1974, 131 min, **VC3368**  
*Choc des titans (Le)*, Desmond Davis, 1980, 118 min, **VC0245** \*  
*Cinq diables (Les)*, Léa Mysius, 2022, 103 min, **VC2313**  
*Cité des enfants perdus (La)*, Jean-Pierre Jeunet, 1994, 112 min, **VC4211** \*  
*Cocoon*, Ron Howard, 1985, 117 min, **VC5352**  
*Cœur fidèle*, Jean Epstein, 1923, 90 min  
*Colonie (La)*, Tim Fehlbaum, 2021, 104 min, **VC2266**  
*Combattants (Les)*, Thomas Cailley, 2014, 98 min, **VC1870**  
*Comte de Monte Cristo (Le)*, Matthieu Delaporte, 2024, 198 min, **VC2383**  
*Contes de la lune vague après la pluie (Les)*, Kenji Mizoguchi, 1953, 96 min, **VC7117** \*  
*Coup de chaud*, 2015, Raphaël Jacoulot, 2015, 102 min, **VC1944**  
*Cria Cuervos*, Carlos Saura, 1976, 110 min, **VC0459**  
*Croisade (La)*, Louis Garrel, 2021, 67 min, **VC2299** \*  
*Dans un jardin qu'on dirait éternel*, Tatsushi Omori, 2018, 100 min, **VD1633**  
*Dark Water*, Hideo Nakata, 2002, 97 min, **VD0881**  
*Dark Waters*, Todd Haynes, 2019, 126 min, **VD1625**  
*De rouille et d'os*, Michel Audiard, 2012, 115 min, **VD7615**  
*Dead Man*, Jim Jarmusch, 1995, 130 min, **VD1038**  
*Deep End*, Jerzy Skolimowski, 1970, 90 min, **VD0704**  
*Déjeuner sur l'herbe*, Jean Renoir, 1959, 92 min, **VD1296**  
*Delicatessen*, Jean-Pierre Jeunet, 1991, 99 min, **VD1297**  
*Deluge*, Felix E. Feist, 1933, 70 min, **VD1226**  
*Dents de la mer (Les)*, Steven Spielberg, 1975, 125 min, **VD1425** \*  
*Dernier Combat (Le)*, Luc Besson, 1983, 92 min, **VD1437**  
*Derniers jours du monde (Les)*, Jean-Marie Larrieu, 2009, 130 min, **VD0577**  
*Des saumons dans le désert*, Lasse Hallstrom, 2011, 97 min, **VD7617**  
*Despedida*, Luciana Mazeto, 2022, 90 min, **VD1968** \*  
*Diaboliques (Les)*, Henri-Georges Clouzot, 1954, 116 min, **VD2568**  
*Digger*, Georgis Grigorakis, 2020, 101 min, **VD1662**  
*Dirty Harry*, Don Siegel, 1971, 104 min, **VI4928**  
*Do the Right Thing*, Spike Lee, 1989, 120 min, **VD4252**  
*Dune : deuxième partie*, Denis Villeneuve, 2024, 166 min, **VD1729**  
*Dune*, David Lynch, 1984, 140 min, **VD7479**  
*Effet aquatique (L')*, Solveig Anspach, 2016, 95 min, **VE0751**  
*Elémentaire*, Peter Sohn, 2023, 100 min, **VE0859** \*\*  
*En amont du fleuve*, Marion Hansel, 2015, 93 min, **VE0734**  
*Enfants du temps (Les)*, Makoto Shinkai, 2019, 114 min, **VE0809** \*  
*Enfants loups Ame et Yuki (Les)*, Mamoru Hosoda, 2012, 117 min, **VE0559** \*  
*Erin Brokovitch*, Steven Soderbergh, 1999, 131 min, **VE6258**  
*Et au milieu, coule une rivière*, Robert Redford, 1991, 123 min, **VE6971**

*Etrange créature du lac noir (L')*, Jack Arnold, 1954, 79 min, **VE7484**  
*Étreinte du serpent (L')*, Ciro Guerra, 2015, 125 min, **VE0692**  
*Falcon Lake*, Charlotte Le Bon, 2022, 106 min, **VF1170**  
*Fée des grèves (La)*, Louis Feuillade, 1909, 8 min, **VX4708 \***  
*Féline (La)*, Jacques Tourneur, 1942, 71 min, **VC1131**  
*Fiancée du poète (La)*, Yolande Moreau, 2023, 103 min, **VF1179**  
*Fils de l'Homme (Les)*, Alfonso Cuarón, 2006, 110 min, **VF0118**  
*First Cow*, Kelly Reichardt, 2019, 118 min, **VF1155**  
*Flow, le chat qui n'avait plus peur de l'eau*, Gints Zilbalodis, 2024, 85 min, **VF1197 \*\***  
*Fontaine d'Aréthuse (La)*, Ingmar Bergman, 1949, 83 min, **VC0399**  
*Forêt interdite (La)*, Nicholas Ray, 1958, 93 min, **VF0796**  
*Fraises sauvages (Les)*, Ingmar Bergman, 1957, 91 min, **VF5877**  
*Frankenstein*, James Whale, 1931, 71 min, **VF5908**  
*Garçon et le Héron (Le)*, Hayao Miyazaki, 2023, 123 min, **VG0758 \***  
*Golem (Le)*, Paul Wegener, 1920, 60 min, **VG5139**  
*Grand Bain (Le)*, Gilles Lellouche, 2018, 117 min, **VG0698**  
*Grand Bleu (Le)*, Luc Besson, 1988, 168 min, **VG5772**  
*Grand Budapest Hotel (The)*, Wes Anderson, 2013, 116 min, **VG0530**  
*Gravity*, Alfonso Cuarón, 2013, 91 min, **VG0509**  
*Gremlins*, Joe Dante, 1984, 106 min, **VG6513 \***  
*Grenouilles (Les)*, Le Cycle de l'eau, Delphine Renard et Delphine Cousin,  
2009, 4min30, **TM2222 \*\***  
*Griffes de la nuit (Les)*, Wes Craven, 1984, 95 min, **VG6087**  
*Happy Feet 2*, George Miller, 2011, 96 min, **VH0556 \*\***  
*Happy Feet*, George Miller, 2006, 109 min, **VH0258 \*\***  
*Harry Potter à l'école des sorciers*, Chris Columbus, 2001, 125 min, **VH0244 \***  
*Harry Potter et la Coupe de feu*, Mike Newell, 2005, 155 min, **VH0250 \***  
*Heureux comme Lazzaro*, Alice Rohrwacher, 2018, 125 min, **VH0865**  
*Histoire sans fin (L')*, Wolfgang Petersen, 1984, 95 min, **VH0043 \***  
*Hobbit, la désolation de Smaug (Le)*, Peter Jackson, 2013, 162 min, **VH0636 \***  
*Hole (The)*, Ming-Liang Tsai, 1998, 95 min, **VH4872**  
*Homme qui plantait des arbres (L')*, Frédéric Back, 1987, 30 min, **VH5216 \***  
*Hybrids*, Florian Brauch, Kim Tailhades, Matthieu Pujol, 2017, 6 min, **VN0706 \***  
*Il pleut dans la maison*, Paloma Sermon-Dai, 2023, 83 min, **VI0492**  
*Île nue (L')*, Kaneto Shindo, 1961, 99 min, **VI3764**  
*Impossible (The)*, Juan Antonio Bayona, 2012, 114 min, **VI0336 \***  
*Impressions de montagne et d'eau*, Wei Te, 1988, 19 min, **VI0067 \*\***  
*Incident at the Loch Ness*, Zach Penn, 2004, 95 min, **VI0008**  
*Inconnu du lac (L')*, Alain Guiraudie, 2013, 97 min, **VI0348**  
*Indiana Jones et la Dernière croisade*, Steven Spielberg, 1989, 127 min, **VI4836 \***  
*Indomptable feu du printemps (L')*, Lemohang J. Mosese, 2019, 120 min, **VI0461**

*Inondation (L')*, Louis Delluc, 1924, 88 min, **VD1195**  
*It Follows*, David Robert Mitchell, 2014, 100 min, **VI0387**  
*It*, Andy Muschietti, 2017, 135 min, **VC2121**  
*It's a Wonderful Life*, Frank Capra, 1946, 129 min  
*Jardins du roi (Les)*, Alan Rickman, 2014, 117 min, **VJ0422**  
*Jeune Fille de l'eau (La)*, M. Night Shyamalan, 2006, 110 min, **VJ0057 \***  
*Jeune Fille sans mains (La)*, Sébastien Laudenbach, 2016, 76 min, **VJ0457 \***  
*Kon-Tiki*, Joachim Ronning, 2012, 118 min, **VK0170 \***  
*Labyrinthe*, Jim Henson, 2009, 101 min, **VLO161 \***  
*Land of the Dead*, George A Romero, 2005, 93 min, **VT0017**  
*Last Days*, Gus Van Sant, 2005, 97 min, **VL0636**  
*Lauréat (Le)*, Mike Nichols, 1967, 106 min, **VL0336**  
*Lettre inachevée (La)*, Mikhail Kalatozov, 1960, 97 min, **VL1475**  
*Little Children*, Todd Field, 2006, 137 min, **VL0109**  
*Livre des solutions (Le)*, Michel Gondry, 2023, 98 min, **VL1471 \***  
*Lorax (Le)*, Chris Renaud et Kyle Balda, 2012, 87 min, **VL1160 \*\***  
*Lost River*, Ryan Gosling, 2014, 95 min, **VL1279**  
*Macbeth*, Orson Welles 1948, 92 min, **VM0099**  
*Mad Max: Fury Road*, George Miller, 2015, 120 min, **VM2966**  
*Manon des sources*, Claude Berri, 1986, 113 min, **VM0386**  
*Martha Marcy May Marlene*, Sean Durkin, 2011, 98 min, **VM2697**  
*Martian (The)*, Ridley Scott, 2015, 136 min, **VS1891 \***  
*Mask (The)*, Chuck Russell, 1994, 101 min \*  
*Master and Commander*, Peter Weir, 2003, 138 min, **VM1207 \***  
*Matrix Revolutions*, Larry et Andy Wachowski, 2003, 129 min, **VM0721**  
*Matrix*, Larry et Andy Wachowski, 1998, 136 min, **VM0716**  
*May December*, Todd Haynes, 113 min, 2023, **VM3417**  
*Même la pluie*, Iciar Bollain, 2010, 104 min, **VM2495**  
*Minari*, Lee Isaac Chung, 2020, 115 min, **VM3306**  
*Minority Report*, Steven Spielberg, 2002, 145 min, **VM3746**  
*Naissance des pieuvres (La)*, Céline Sciamma, 2006, 82 min, **VN0149**  
*Nausicaa ou la vallée du vent*, Hayao Miyazaki, 1984, 117 min, **VN0101 \*\***  
*Night Moves*, Kelly Reichardt, 2013, 107 min, **VN0532**  
*Nostalghia*, Andreï Tarkovski, 1983, 130 min, **VN0248**  
*Nouvelle Vague*, Jean-Luc Godard, 1989, 90 min, **VX2012**  
*Nuage (Le)*, Fernando E. Solanas, 1998, 118 min, **VV0440**  
*Nuit du chasseur (La)*, Charles Laughton, 1955, 93 min, **VN7460**  
*Oblivion*, Joseph Kosinski, 2013, 124 min, **VO0269 \***  
*Odyssée de Pi (L')*, Ang Lee, 2012, 127 min, **VO0256 \***  
*Old Joy*, Kelly Reichardt, 2006, 76 min, **VO0147**  
*Ondine*, Neil Jordan, 2009, 111 min, **VO0191**

*One Piece (série)*, Matt Owens et Steven Maeda, 2023, 8 x 55 min \*

*Ophélie*, Claire Mc Carthy, 2019, 114 min

*Palombella Rossa*, Nanni Moretti, 1989, 89 min

*Paranoïd Park*, Gus Van Sant, 2007, 85 min, **VP0540**

*Parasite*, Joon-Ho Bong, 2019, 131 min, **VP1923**

*Parrain (Le)*, Francis Ford Coppola, 1971, 175 min, **VP0347**

*Partie de campagne*, Jean Renoir, 1946, 40 min, **VU5101**

*Passengers*, Morten Tyldum, 2016, 116 min, **VP1593**

*Petite Bande (La)*, Michel Deville, 1983, 91 min, **VP0669**

*Piranhas*, Joe Dante, 1978, 95 min, **VP3148**

*Pirates des Caraïbes : la fontaine de Jouvence*, Rob Marshall, 2011, 137 min, **VP1130 \*\***

*Piscine (La)*, Jacques Deray, 1969, 100 min, **VP3163**

*Plonger*, Mélanie Laurent, 2017, 98 min, **VP1665**

*Pluie d'enfer*, Mikael Salomon, 1997, 97 min, **VP4517 \***

*Pluie noire*, Shohei Imamura, 1988, 123 min, **VP4521**

*Poltergeist*, Tobe Hooper, 1982, 113 min, **VP5523**

*Ponyo sur la falaise*, Hayao Miyazaki, 2007, 101 min, **VP0949 \*\***

*Promised Land*, Gus Van Sant, 2012, 106 min, **VP1341**

*Rango*, Gore Verbinski, 2011, 107 min, **VR0393 \*\***

*Real*, Kiyoshi Kurosawa, 2013, 127 min, **VR0572**

*Reine des neiges 2 (La)*, Jennifer Lee et Chris Buck, 2019, 103 min, **VR0756 \*\***

*Retour (Le)*, Andrei Zviaguintsev, 2003, 110 min, **VR1689**

*Rivière (La)*, Ming-Liang Tsai, 1997, 115 min, **VX1966**

*Rivière sans retour (La)*, Otto Preminger, 1954, 91 min, **VR5810**

*Rivière Tumen (La)*, Lu Zhang, 2010, 93 min, **VR0528**

*Roméo + Juliette*, Baz Luhrmann, 1997, 120 min, **VR5576 \***

*Saveur de la pastèque (La)*, Ming-Liang Tsai, 2005, 114 min, **VS0156**

*Secret de Terabithia (Le)*, Gabor Csupo, 2007, 96 min, **VS0453 \***

*Secret Life of Pets (The)*, Yarrow Cheney, 2016, 87 min, **VC2022 \*\***

*Seigneur des anneaux : les deux tours (Le)*, Peter Jackson, 1999, 179 min, **VS1457 \***

*Séjour dans les Monts Fuchun*, Gu Xiaogang, 2019, 150 min, **VS2180**

*Selfish*, Chen, Po Chien, 2019, 2min27 \*\*

*Sibériade*, Andrei Kontchalovski, 1970, 255 min, **VS1563**

*Singes qui veulent attraper la lune (Les)*, Keqin Zhou, 1982, 11 min, **VG0207 \*\***

*Solaris*, Andrei Tarkovski, 1972, 170 min, **VS4973**

*Soleil dans le filet (Le)*, Stefan Uher, 1962, 90 min, **VS1132**

*Soleil vert*, Richard Fleischer, 1973, 97 min, **VS5021**

*Somewhere*, Sofia Coppola, 2010, 98 min, **VS1119**

*Sorcières au bord du lac (Les)*, Tonino Cervi, 1970, 90 min, **VS2026**

*Sorcières d'Akelarre (Les)*, Pablo Aguero, 2020, 90 min, **VS2229**

*Sortilège*, Ala Eddine Slim, 2019, 120 min, **VS2173**

*Source des femmes (La)*, Radu Mihaileanu, 2011, 135 min, **VS1545**

*Spider-Man*, Sam Raimi, 2001, 121 min, **VS5957 \***

*Stalker*, Andrei Tarkovski, 1979, 163 min, **VS6852**

*Still Life*, Zhang-Ke Jia, 2006, 112 min, **VS0664**

*Still the Water*, Naomi Kawase, 2014, 121 min, **VS1791**

*Storm (The)*, Ben Sombogaart, 2009, 96 min, **VS1147 \***

*Summer*, Alanté Kavaïte, 2015, 90 min, **VS1923**

*Sunset Boulevard*, Billy Wilder, 1950, 110 min, **VB6197**

*Sur la route de Madison*, Clint Eastwood, 1995, 135 min, **VS7439**

*Suro*, Mikel Gurrea, 2022, 103 min, **VS2274**

*Suzume*, Makoto Shinkai, 2022, 122 min, **VS2275 \***

*Swimmer (The)*, Frank Perry, 1968, 95 min, **VS2708**

*Swimming Pool*, François Ozon, 2003, 103 min, **VS8508**

*Tank Girl*, Rachel Talalay, 1995, 104 min, **VT0799 \***

*Taxandria*, Raoul Servais, 1994, 82 min, **VT0427 \***

*Tempestaire (Le)*, Jean Epstein, 1947, 23 min, **VE0630**

*Terminator*, James Cameron, 1984, 108 min, **VT1951**

*Têtards à la recherche de leur maman (Les)*, Wei Te, 1960, 15 min, **VI0067 \*\***

*The Fog*, John Carpenter, 1979, 91 min, **VF5301**

*The Shape of Water*, Guillermo Del Toro, 2017, 123 min, **VF1091**

*Thelma et Louise*, Ridley Scott, 1990, 130 min, **VT3391**

*Théorème de Marguerite (Le)*, Anna Novion, 2023, 114 min, **VT1061**

*Thirst*, Svetla Tsotsorkova, 2015, 90 min, **VT0975**

*Titanic*, James Cameron, 1997, 195 min, **VT3025 \***

*Tois Couleurs : Bleu*, Krzysztof Kieslowski, 1992, 200 min, **VT6309**

*Tortue rouge (La)*, Michael Dudok De Wit, 2016, 80 min, **VT0862 \***

*Tresse (La)*, Laetitia Colombani, 2023, 121 min, **VT1064**

*Trois Moines (Les)*, Hu Jinqing, Te Wei et Ah Da, 1980, 20 min, **VI0067 \*\***

*Truman Show (The)*, Peter Weir, 1997, 103 min, **VT6667 \***

*Un hiver à Yanji*, Anthony Chen, 2023, 100 min, **VU0501**

*Under The Silver Lake*, David Robert Mitchell, 2018, 139 min, **VU0427**

*Une histoire d'eau*, François Truffaut et Jean-Luc Godard, 1961, 18 min, **VD1696**

*Une sirène à Paris*, Mathias Malzieu, 2019, 198 min, **VU0458 \***

*Vikings (série)*, Johan Renck, saison 1, épisode 7, 2013, 45 min, **VV0399**

*Vincent n'a pas d'écailles*, Thomas Salvador, 2014, 78 min, **VV0439**

*Vouivre (La)*, George Wilson, 1989, 92 min, **VV0325**

*Voyage d'Arlo (Le)*, Peter Sohn, 2015, 94 min, **VV0468 \*\***

*Voyage de Chihiro (Le)*, Hayao Miyazaki, 2001, 125 min, **VV5643 \*\***

*Water Music*, Collectif One Take, 2014, 90 min

*Waterworld*, Kevin Reynolds, 1995, 135 min, **VW1102 \***

*Wendy*, Benh Zeitlin, 2020, 112 min, **VW0248 \***

*Young Ones*, Jake Paltrow, 2014, 100 min, **VY0053**

*Zone d'intérêt (La)*, Jonathan Glazer, 2023, 105 min, **VZ0076**

## Références des documentaires et essais

*Accros au plastique*, Ian Connacher, 2007, **TM2051** \*\*

*Amie du dimanche (L')*, Guillaume Brac, 2017, **TJ4810**

*Après la pluie*, Quentin Noirfalisse et Jeremy Parotte, 2024, 75 min \*\*

*Au fil de l'eau... claire*, Eline Botte, 2020, 5 min, **TO8679** \*\*

*Aventures de Monsieur Paul (Les)*, divers réalisateurs, 2003, 21 min, **TM1271** \*\*

*Balade au fil du Clain*, Thierry Mauvignier, 2007, 50 min, **TO1101**

*Barrages, l'eau sous haute tension*, Nicolas Ubelmann, 2020, 80 min, **TP1060**

*Bataille de l'eau noire (La)*, Benjamin Hennot, 2015, 74 min, **TJ1070**

*Bien commun, l'assaut final (Le)*, Carole Poliquin, 2002, 62 min, **TL0851**

*Birds of America*, Jacques Loeuille, 2020, 92 min, **TM1435**

*Boue (La)*, Marcel Hartawan, 2012, 52 min, **TM1541**

*Boulevard de la Senne*, Ian Menoyot et Juliette Achard, 2022, 11 min

*Bouton de nacre (le)*, Patricio Guzman, 2015, 79 min, **TW2670**

*Bukit Duri*, Anne Murat, 2014, 13 min, **TM1650** \*

*Calebasse et le Pluviomètre (La)*, Marcel Dalaise, 2007, 60 min, **TP1451**

*Cas du castor (Le)*, Basile Gerbaud, 2019, 52 min, **TO1460** \*

*Chant des moulins (Le)*, René Bomboire, 2006, 5 min, **TO8666** \*

*Chantier castor, Partager c'est Sympa, La rivière répond fort*, 2025, YouTube \*

*Chiripajas*, Olga Poliektova et Jaume Quiles, 2017, 1min47, **TO8678** \*\*

*Congo River*, Thierry Michel, 2005, 116 min, **TJ2351**

*Conquête de l'Amérique, I (La)*, Arthur Lamothe, 1992, 76 min, site de l'ONF.ca

*Continuum bleu (Le)*, Magali Dougoud, 2021, 44 min

*Couleurs du marais (Les)*, Marie Daniel, 2009, 52 min, **TO2189**

*Dans l'intimité des castors*, Daniel-Étienne Rueland, 2016, 5 min, **TO8677** \*

*De l'eau jaillit le feu*, Fabien Mazzocco, 2023, 76 min

*Découvrir le monde: eaux vives, eaux calmes*, SCEREN-CNPD, 2004, 77 min, **TT6922** \*

*Derniers jours de Tuvalu (Les), Paradis perdus*, Frédéric Castagnede, 2004, 43 min, **TM6164**

*Douze travaux du castor (Les)*, Murielle Decarpenterie, 2011, 5 min, **TO8673** \*\*

*Drôle de digue*, Bernard Richard, 2024, 76 min

*Eau Life (L')*, *A Year in the Animated Life*, Jeff Scher, 2007, 2min37, **TW7002** \*

*Eau, la Nature et la Ville (L')*, Michel Surroca, 2010, 52 min, **TM3011**

*Eaux: réflexions*, Martin Trow-Lepine, 2014, 46 min, **TM3031**

*Eaux d'artifices*, Kenneth Anger, 1953, 13 min, **TW0601**

*Eaux troubles, Planète en danger*, John Rubin, 2004, 52 min, **TO0614**

*Été de Giacomo (L')*, Alessandro Comodin, 2011, 75 min, **TW1125** ou **VE0533**

*Fièvre de l'or (La)*, Olivier Weber, 2008, 91 min, **TM3931**

*Fils de l'eau (Les)*, Jean Rouch, 1953, 54 min, **TJ4275**

*Fleuve aux grandes eaux (Le)*, Frédéric Back, 1993, 24 min, **VF6387** \*

*Fourmis et la Sauterelle (Les)*, Raj Patel et Zak Piper, 2021, 74 min

*Gabès Labess*, Habib Ayeb, 2014, 46 min, **TM4121**

*Gasland*, Josh Fox, 2010, 97 min, **TM4151**

*Gens du fleuve (Les)*, Xavier Istasse, 2012, 52 min, **TJ4415**

*Glace et le Ciel (La)*, Luc Jacquet, 2007, 85 min, **TP3821**

*Hiver approche, le travail des castors! (L')*, Frederik Thoelen, 2017, 5 min, **TO8678** \*\*

*How to Kill a Cloud*, Tuija Halttunen, 2021, 80 min

*Il était une fois une île*, Briar March, 2010, 80 min, **TM4720**

*Île au Trésor (L')*, Guillaume Brac, 2018, 96 min, **TJ4810** \*

*Inondations, un risque majeur (Les)*, Carole Chabert, 2006, 150 min, **TM4790** \*

*Juana Llancahuen y las Falsas Orcas - Temps 1-4*, Magali Dougoud, 2020, 24 min

*Juste dans la ville*, Fabien Mazzocco, 2011, 52 min, **TM9612** \*

*Leçons de surf, leçons de vagues*, Géraldine Fitoussi-Hoffmann, 2015, 13 min,

**TM1285** \*\*

*Ligne de partage des eaux (La)*, Dominique Marchais, 2013, 104 min, **TJ5350**

*Lorsque le bateau de Léon M. descendit la Meuse pour la première fois,*

Luc et Jean-Pierre Dardenne, 1979, 38 min, **TD2421**

*Louisiana Story*, Robert Flaherty, 1948, 77 min, **VL5947**

*Lourdes et ses miracles*, Georges Rouquier, 1954, 84 min, **TF4871**

*Mares et Lavognes*, Michel Esquirol, 2007, 52 min, **TM5341** \*

*Méandres ou la rivière inventée*, Marie Lusson et Émilien De Bortoli, 2023, 73 min

*Méditerranée, le grand déversoir*, Eric Beauducel, 2011, 52 min, **TM5360**

*Menaces en mer du Nord*, Jacques Loeuille, 2018, 52 min, **TM5390**

*Mesure des choses (La)*, Patrick Jean, 2021, 85 min, **TM5450**

*Missi Malo, Ani Djégué*, José Ainouz, 2008, 52 min, **TJ5981**

*No Gazaran*, Doris Buttignol, 2014, 91 min, **TM5711**

*Nouveaux Castors (Les)*, Vincent Chabloz, 2012, 26 min, **TO5727** \*

*Or bleu (L')*, Damien De Pierpont, 2007, 52 min, **TL6501**

*Or bleu (L')*, René Bomboire, 2011, 5 min, **TO8672** \*

*Panorama du Grand Canal*, Alexandre Promio, 1896, 43 sec

*Paris sous les eaux*, Michel Royer, 2004, 52 min, **TM6261**

*Périmètre du Kamsé (Le)*, Olivier Zuchuat, 2020, 93 min

*Plastic Planet*, Werner Boote, 2009, 95 min, **TN6151**

*Pollution et épuration des eaux*, Philippe Joannin, 2001, 20 min, **TM6855**

*Pour l'amour de l'eau*, Irena Salina, 2008, 83 min, **TM7360**

*Quand la Garonne aura soif*, Thierry Gentet, 2014, 52 min  
*Renaissance d'une rivière, la Vesdre*, Claudine et Philippe Thimister, 2019, 5 min, **TO8682 \***

*Rentrée des classes*, Jacques Rozier, 1956, 23 min, TD2619 ou **VN0217 \***

*Rivages, volume 1, Camargue, Île de Port-Cros, Gruissan, Mangrove de Gyuane*, Philippe Muller, 2005, 130 min, **TM7820**

*Rivages, volume 2, Mont-Saint-Michel, Baie de Somme, Île de Houart, Estuaire de la seine*, Philippe Muller, 2005, 130 min, **TM7821**

*Rivers and Tides*, Thomas Riedelsheimer, 2000, 90 min, **TC7111 \***

*Rivière (La)*, 2023, 105 min, Dominique Marchais, 2023, 105 min, **TM7830**

*Sacred Water*, Olivier Jourdain, 2016, 56 min, **TJ7990**

*Sainte Soline, autopsie d'un carnage*, Clarisse Feletin et Maïlys Khider, 2024, 72 min, site de Reporterre.net

*Samuel in the Clouds*, Pieter Van Eecke, 2016, 70 min, **TM8020**

*Seine a rencontré Paris (La)*, Joris Ivens, 1957, 32 min, **TJ5053**

*Seine et Sauve*, Jérémy Lavalaye, 2007, 58 min, **TM8061**

*Silence en Méditerranée*, Jean-Charles Granjon, 2021, 52 min

*Slow Return*, Philip Cartelli, 2021, 80 min

*Smoke Sauna Sisterhood*, Anna Hints, 2023, 90 min,

*Soif du monde (La)*, Baptiste Rouget-Luchaire et Thierry Piantanida, 2012, 87 min, **TM8151**

*Source miraculeuse*, Benoît Chancerel, 2016, 5 min, **TO8677 \*\***

*Sur le Yangzi*, Yung Chang, 2007, 93 min, **TJ8541**

*SwanDown*, Andrew Kottling, 2012, 94 min, **TW3872**

*Tempête sur la Chine, Paradis perdu*, Richard Prost, 2004, 43 min, **TM6161**

*Uar, The Resilient*, Julie Lunde Lillesaeter, 2019, 28 min

*Un instant dans la lumière*, Alexandre Requentel, Matthias Abrantes et Loris Poussin, 2017, 5 min, **TO8678 \***

*Une oasis d'espoir*, Jean-Baptiste Pouchain et Nicolas Van Ingen, 2018, 52 min

*Vallée de la Senne*, Ian Menoyot, 2020, 22 min

*Vers la mer*, Annik Leroy, 1998, 87 min, **TW4401**

*Vita Brevis*, Thierry Knauff, 2015, 40 min \*

*Vivant parmi les vivants*, Sylvère Petit, 2023, 94 min

*Vous avez dit sauvages?*, Fabien Mazzocco, 2013, 27 min, **TM9611 \***

*Voyage de l'eau (Le)*, Alexis Lambert, 2009, 25 min, **TM9641\***

*Voyage de l'eau (Le)*, Frank Neveu, 2015, 33 min, **TO8388 \***

*Water Makes Money*, Leslie Franke, 2010, 82 min, **TL9151**

*Water, le pouvoir secret de l'eau*, Anastasiya Popova, 2006, 81 min, **TM9680**

*Watermark, l'empreinte de l'eau*, Jennifer Baichwal, 2013, 86 min, **TM9690 \***

*Water Mamas*, Marina Galimberti, 2003, 78 min, **TM9681**

*Yaapo, un puits pour Kombé et Guébana*, José Ainouz, 2003, 52 min, **TM9691**

## Références des jeux vidéo

*Dave the Diver*, Mintrocket, **SW2275**

*Dordogne*, Un je ne sais Quoi, **SW2291**

*Dredge*, Black Salt Games, **SW2227**

*Jusant*, Don't nod, **SW2311**

## Références des documents sonores et contes musicaux

*Dans tes bras*, Eduard Manceau, **LN5403 \*\***

*Oreille en colimaçon (L'), L'EAU, les aventures musicales*, Monique Frapat et Anne Ben Hammou, **LN3363 \*\***

*Retour aux sources de la Meuse*, Bernard Gillain, **HE1000 \***

*Source(s)*, Simon Gauthier, **LE3529 \***

*Toute petite histoire d'O (La)*, Véronique Deroide et Florence Michon, **LE9428 \*\***

### Âges conseillés

\*\* dès 3 ans  
 \* dès 10 ans



**COLOPHON**

ÉDITEUR RESPONSABLE

Édith Bertholet  
Place de l'Amitié, 6  
1160 Bruxelles

CONCEPTION

Frédérique Müller

MISE EN PAGE

Nathalie Hermelin

ILLUSTRATION

Manon Brûlé

CONTACT

f.muller@mediatheque.be

IMPRIMERIE

Snel Grafics

Numéro ISBN **978-2-87147-443-2**

Dépôt Légal

**D/2025/3590/1**

Mai 2025

[www.mediatheque.be](http://www.mediatheque.be)

**Contact:** f.muller@mediatheque.be

# Histoires d'eau

## **COMMENT LE CINÉMA PEUT-IL PARTICIPER À RÉVEILLER NOTRE SENSIBILITÉ AU VIVANT ?**

Cette exploration dans le cinéma, et auprès de personnes concernées par l'eau, a pour intention d'identifier les enjeux, mais aussi des chemins d'écoute et de rapprochement pour élargir l'horizon et adopter une vision sensible à l'ensemble du vivant qui nous traverse et nous entoure.

Elle rassemble des interviews (artistes, architectes, urbanistes, hydrologues, militant-es, auteur-ices, acteur-ices de la gestion de l'eau) et des analyses de films (documentaires et fictions) de musiques et de jeux vidéo pour partager des ressources utiles et des grilles de lecture.

